

• FIGURES DU PASSÉ •

La Princesse
Mathilde

La vie et ses amis

PAR
FERDINAND BAC



LIBRAIRIE HACHETTE

• 79 • Boulevard S^t GERMAIN • PARIS



NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

PRESENTED BY

Mrs. C. Roy Greenaway
in memory of
her husband

LA PRINCESSE
MATHILDE



• FIGURES DU PASSÉ •

ONT PARU OU PARAÎTRONT DANS CETTE COLLECTION

*Les volumes publiés sont marqués d'un astérisque**

La Princesse MATHILDE
par Ferdinand Bac.

MIRABEAU *
par Louis Barthou,
de l'Académie Française.

La Duchesse DE CHEVREUSE *
par Louis Batiffol.

Le Cardinal DE RETZ *
par Louis Batiffol.

Le Duc DE MORNY *
par Marcel Boulenger.

DUMOURIEZ *
par Arthur Chuquet,
Membre de l'Institut.

GAMBETTA *
par Paul Deschanel,
de l'Académie Française.

Mgr DUPANLOUP *
par Émile Faguet,
de l'Académie Française.

LAUZUN *
par le Duc de La Force,
de l'Académie Française.

Monsieur DE CHARETTE *
par G. Lenôtre.

VERGNIAUD *
par E. Lintilhac.

Le Comte D'ARTOIS,
CHARLES X *
par J. Lucas-Du breton

DANTON *
par Louis Madelin,
de l'Académie Française.

La Duchesse DU MAINE *
par André Maurel.

Le Prince DE LIGNE *
par Mlle Marthe Oulié.

MADAME DE MAINTENON *
par Mme Saint-René Taillandier.

La Princesse DES URSINS *
par Mme Saint-René Taillandier.

Monsieur VINCENT (DE PAUL).
par Andr Bellessort.


CHATEAUBRIAND
par Henry Béranger.

TALLEYRAND
par Jules Cambon,
de l'Académie Française.

Madame DE STAËL
par Ed. Herriot.

NECKER
par Raoul Péret.

Madame ROLAND
par Mme Marcelle Tinayre.



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation



Peinture de Wats.

Coll. de S. A. I. et R. la Princesse Napoléon.

Mathilde

• FIGURES DU PASSÉ •

La Princesse
Mathilde

La vie et ses amis

PAR
FERDINAND BAC



LIBRAIRIE HACHETTE
• 79 • Boulevard St GERMAIN • PARIS •

L'édition originale a été
tirée sur papier Alfa.

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays*
Copyright by Librairie Hachette, 1928.

LA PRINCESSE MATHILDE

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE

LES ATAVISMES DE LA PRINCESSE MATHILDE || TRAITS GÉNÉRAUX
DE SON CARACTÈRE || SON PHYSIQUE || LE DÉCOR DE SA VIE || SON
ENFANCE || SES PARENTS || PREMIÈRES ANNÉES DE L'EXIL || L'ARRIVÉE
A LA COUR DE WURTEMBERG || LE SÉJOUR A STUTTGARD || LES
BEAUX JOURS DE LOUISBOURG || LA MORT DE LA MÈRE || LA VISITE
A LA REINE HORTENSE || VAGUES PROJETS DE FIANÇAILLES.



CE qui constitue une particularité pour la princesse Mathilde Lætitia Wilhelmine à l'égard de la famille Impériale, c'est la certitude que, grâce à ses dons naturels, elle eût pu devenir quelque chose par elle-même, et aussi le fait de sa double origine dont elle tenait l'une des Bonaparte, la plus récente mais la plus glorieuse, et l'autre de sa souche maternelle, une des plus anciennes familles ayant régné en Europe. Par là elle était armée contre ces vieilles Cours qui reprochaient aux Napoléon leur médiocre extraction et leur ascension aventureuse, contre ceux aussi qui, issus de la Révolution, reprochaient aux vieilles monarchies de s'être survécues par l'incapacité et l'usure du Droit divin.

Pour qui connaissait le caractère de ces deux origines si contradictoires, il était émouvant de les voir inscrites d'une manière si précise dans le physique de la Princesse, d'en relever les traces sur le masque qui portait l'empreinte de cette double autorité, de l'intelligence et de la durée.

Pour ceux surtout qui pouvaient encore lire, dans ce visage vivant, la continuité de ces forces ancestrales, contempler ses

LA PRINCESSE MATHILDE

réactions et ses émois, toute la complexité de sa destinée se trouvait comme unifiée dans cette solide plastique. Par là elle formait quelque chose de nouveau, un type de femme en marge de la famille, indépendant et pourtant solidaire de ses vertus et de ses travers.

Son arbre généalogique était un vieux chêne vermoulu sur lequel avait poussé une branche de laurier, et ce que Maurice Barrès appelait *le miracle de la greffe* avait fini par alimenter le tout, par le dominer et le magnifier sous l'ombre de sa ramure.

Quelque chose de fruste, une simplicité familière, ne se réclamait pas entièrement de la souche corse. Cette qualité était bien aussi celle de ces terres italiennes, mais elle s'apparentait davantage encore de la lignée de sa mère Catherine où, à côté d'un sang nourri d'un despotisme millénaire, se trouvait aussi, comme chez Marie-Thérèse d'Autriche, cette espèce de bonhomie presque bourgeoise, périlleuse pour qui ne l'a pas pratiquée et qui va *de haut en bas* mais non pas *de tu à toi*, selon la propre expression de la princesse Mathilde.

Cette robustesse faisait sa continuité et on peut dire sa longévité, cette forme immuable, composée d'un granit qui savait résister et d'un bronze qui savait rendre toutes les nuances de la sensibilité. Depuis le tonnerre et la colère césarienne ces sons descendaient jusqu'à la douceur où sa féminité s'achevait en un dernier frémissement de cloche. Sur ce visage, si nettement marqué de force, on voyait passer la tempête et, quand le sourire s'y glissait, c'était pour s'y installer, pour rassurer aussitôt, pour ravir longtemps. Elle savait susciter des aversions et des dévouements éternels. Avec elle on signait des pactes indissolubles.

Lorsqu'on se reporte aux premières expressions de ses traits, on trouve déjà ce caractère introné dans la régularité précoce de la structure, la face assez large déjà, allongée plus tard, héritage des deux côtés, la bouche qui veut et les yeux qui commandent. Mais ces yeux ont *la caresse florentine*, comme disait son père, profonde dans leur calme, lançant des éclairs *comme du haut d'une tour* dans la fureur qui réclamait

LA JEUNESSE

le bruit, éclats de voix et — dans la jeunesse — éclats de verre. Elle sait faire claquer les portes et par là elle met, avec sa précision immédiate, un accent prompt et final sur le mot de la circonstance, le seul qui convient à la minute, qui fixe son état d'âme et qui la libère.

Les portraits de son jeune temps montrent cette expansion naturelle. Sincérité, fidélité aux affections, sécurité, avec quelques restrictions. Une grâce qui, de bonne heure, promet d'être opulente et dont elle sait merveilleusement se servir pour en effacer toute vulgarité. Cette plastique, forte et un peu massive — dont d'autres eussent pu souffrir en la soulignant ou en la négligeant — cette structure solide qui, avec l'âge, pouvait tourner rapidement en disgrâce, elle la canalise, avec un instinct précoce et sûr, dans le bénéfice du respect et elle s'en sert comme d'un élément qui impose, qui pèse sur les échines, qui va jusqu'à accabler, par sa grâce majestueuse.

Devant elle chacun doit s'incliner et chacun le fait sans réserve et sans hypocrisie. Si légitime que soit le résultat, il est soutenu par ce que l'on peut appeler la mise de fond de la Nature. Si un proverbe dit qu'on ne prête qu'aux riches, on peut dire aussi que, dans l'Histoire, une Princesse est appelée parfois belle à bon compte. La couronne et l'hermine y ajoutent leur argument. Napoléon trouva Marie-Louise belle, parce qu'elle était la fille d'un Empereur.

Il faut donc dire la vérité — et c'est là notre premier devoir, celui des derniers survivants — que les avantages physiques de la princesse Mathilde, si incontestables qu'ils eussent été, se trouvaient singulièrement soutenus par cette tenue, par ce port de tête, ce ton enfin qui n'appartient qu'à quelques-uns et qui, sautant des générations, se perdant dans des familles comme une source dans le creux d'un rocher, réapparaît plus loin, alimente et épanouit à nouveau les descendants de Maisons ayant vieilli dans la suprématie sociale.

C'est cette beauté particulière qui sied dans la dignité du maintien, dans une grâce qui n'est pas la grâce de tout le monde, qui peut être moins, qui est peut-être plus. Un prestige qui ennoblit les formes et qui amplifie les gestes.

S'il est périlleux de toujours s'en rapporter aux atavismes et d'en faire un système hasardeux dont la rigueur est souvent renversée par l'expérience, il faut pourtant avouer que l'on trouve cette hérédité dans la manière aisée dont la Princesse

LA PRINCESSE MATHILDE

conduit son physique, dans la direction où il rencontre son éclat royal.

Plus tard, dans le grand conflit qui s'engagera entre elle et l'Impératrice, on comprendra la valeur de ces remarques. L'une combat avec son naturel, l'autre avec un acquis, savamment alimenté d'artifice. Si tous les amis de la Maison, sans être contredits, ni taxés de courtisanerie ont pu parler de la beauté de la princesse Mathilde, c'est qu'elle était le produit de qualités, essentielles à la Majesté, plutôt qu'à une conception courante et convenue.

On a eu raison de dire qu'elle était impériale et royale. Transposée sur un rang social inférieur, cette beauté n'eût pas existé.

Les artistes nombreux qui la fréquentaient et dont elle s'entourait la voyaient de cette manière. Précieux témoignage graphique que nous devons à son propre choix, plutôt qu'à la complaisance des fournisseurs attitrés de la Cour, qui ont « à l'entreprise » la tâche de flatter des générations entières.

Avec la princesse Mathilde ces choses étaient tout autres. Dès que sa volonté personnelle s'affirme, elle choisit elle-même les interprètes de son physique. A Florence d'abord, où elle trouve Giraud, à Rome où elle trouve Hébert. Plus tard le sculpteur Carpeaux fit de son automne un beau buste altier, appelant au secours la majesté de l'hermine qui s'écroule d'une épaule et un collier antique qui la classe dans la famille des Césars. Mais avec son diadème elle a un peu *l'air d'une ville*, et son chignon dans un filet souligne trop une mode passagère pour une œuvre conçue comme une allégorie durable. C'est que le grand artiste sentait moins les figures de femmes sur lesquelles ne glissaient pas l'imperceptible mouvement du « sourire dans la fuite » qui l'avait rendu immortel. « Il a voulu la soulever, » disait un familier, « et puis, finalement, elle est restée dans son fauteuil. »

Elle consent aussi à poser pour Winterhalter, mais par instinct elle devine ses préférences qui vont à d'autres grâces, fluides, des sylphides vaporeuses, transfigurées et raffinées par la vie de Cour, auxquelles il portait toutes « les nostalgies germaniques » pour l'Italie. Elle lui dit un jour dans les mêmes termes par lesquels elle avait témoigné, à son cousin, sa clairvoyance sur elle-même : « Au fond, je ne suis pas votre type. »

LA JEUNESSE

Là est son intelligence, si avisée, on peut dire si courageuse. Elle se connaît. Depuis son enfance elle s'est contemplée dans les glaces des palais, elle les a interrogées avec passion, et la glace a répondu en lui souriant.

L'image de la Princesse âgée est trop incrustée dans l'esprit des contemporains. Il faut s'en garder avec soin quand on veut l'évoquer dans sa jeunesse. Son sentiment esthétique, éveillé de bonne heure, allait de pair avec sa coquetterie. Elle l'ennoblissait déjà et elle cherchait à discerner sur ses traits ce qui était la part de la vérité et celle de son désir. Il existe plusieurs portraits de l'époque de son mariage où, couverte de bijoux, elle a déjà cet air de *divinité urbaine*. Mais c'est l'image en parade. A ceux qui la connaissent, elle se révélera mieux, dans sa vraie nature, par ces reflets d'artistes probes et précis. Il faut d'abord les suivre si l'on veut connaître sa forme terrestre.

Celui qui frappe par l'éveil de sa personnalité, qui déjà s'impose par sa volonté d'être elle-même, et rien qu'elle, est fait après la liquidation du mariage Demidoff. Il date de 1847 et est peint par Watts. Depuis deux ans elle s'est échappée de cette geôle moscovite qu'était, pour elle, cette union. Sa tête est fine, son visage a cette netteté qui plaît par sa grande pureté. C'est la fraîcheur, la santé, le beau grain de peau. Elle n'a encore que vingt-sept ans, mais déjà elle a fait le tour de bien des choses. De l'amour surtout dans le mariage. Son regard, prématurément désabusé, trahit une expérience qui n'est pas vaincue encore, mais qui va l'être. Son attitude est simple. Son décolleté hardi et conscient. Elle cache ses bras, déjà trop gros, sous la dentelle. La robe de satin blanc à larges plis, de la fin Louis-Philippe, dessine les contours vigoureux de son corps. Le long d'elle un châle glisse, un éventail tombe de sa main. Nulle trace de bijoux. C'est une anonyme. Cette absence complète de bijoux prouve une espèce d'écœurement des pierreries dont son époux l'avait couverte avec son goût slave. Pour l'instant, elle n'en veut plus. Elle a ses yeux. Ils dévisagent plutôt qu'ils ne contemplent, dans un regard direct, ferme et où se lit la fuite de ses premières illusions. Sa bouche charmante ne sourit pas. Sa beauté est là, éclatante par l'ambiance plutôt que par un examen minutieux et comparatif aux modèles classiques. Ce qui lui donne un charme nouveau, persistant désormais dans sa vie, c'est qu'à cet âge elle trahit déjà un désenchantement. De là ce mépris de tout

LA PRINCESSE MATHILDE

bijou. Elle est encore dans cet état d'âme où la femme, sortie d'un malheur conjugal prématuré, attend un avenir nouveau qui va s'ouvrir.

Mais où est-il ? Une absence trompeuse de coquetterie veut sa chevelure lisse, sans un ornement, dans son blond cendré. Elle veut plaire sans en convenir. Son cou, royal et immaculé, est là, sa belle épaule dont Sainte-Beuve dit qu'elle est « d'un blanc mat digne du marbre. » Les amis de la maison nous font parfois rire avec leurs dithyrambes sur la beauté de leur hôtesse. Mais ne les blâmons pas d'avoir payé ainsi leur couvert. On sourit quand sous leur plume les défauts même tournent en supplément de grâces et on s'amuse un peu de les voir mentir si gentiment. Mais quand l'un aura dit *qu'une légère tendance à l'embonpoint la rendait plus imposante, que des grains, jetés comme au hasard, montraient que sa nature n'avait pas voulu être confondue avec une autre*, quand on lit que *ses colères sont autant de feux généreux*, leur tâche ingrate est terminée et chacun peut, dans le jugement de ces caractères, mettre ensuite autant de vérités qu'il veut, sans avoir à les maquiller. Elle-même n'était pas femme à pratiquer les atténuations et par là elle inspirait plus de dévouement que par des artifices.

Les artistes laissent en général aux médailleurs l'expression du profil. Celui de la Princesse était assez pur pour que les idolâtres des Bonaparte proclamassent aussitôt la ressemblance avec le grand-oncle. Longtemps les artistes, luttant dans leur routine, n'en profitèrent point pour en tirer un bon parti. Enfin, quelques mois après le coup d'État seulement, un artiste osa, et c'est bien l'image à travers laquelle on lit le mieux la Princesse de ce temps-là. C'est un ovale d'Eugène Giraud qui la montre à son apogée. Lui seul avait, à ce moment, risqué le profil ! Quelle intimité suppose une telle audace ! Ses bandeaux sont maintenus par un arrangement romantique, emprunté à quelque tableau italien. Un collier de six rangs de perles, celui de sa mère, augmenté de celles de son mariage, lui donne de la considération. Ses épaules largement offertes sont un triomphe, et ses yeux, d'une mélancolie grave, son nez fier, sa bouche souriante sont tout ce que nous voulons savoir d'elle, une puissance aimable, volontaire et attachante, avec laquelle on ne transige pas, qu'il faut prendre telle qu'elle est et que l'on aime pour cette franchise. On ne l'oublie jamais.

LA JEUNESSE

Voici donc l'image royale. Mais en ville, dans ses atours sombres, elle n'est pas moins celle qui fait tourner les têtes et devant laquelle on ne rit pas. Par une protestation discrète contre les modes qui déjà, en 1852, commencent à jeter des pierres dans l'ordonnance — austère, mais charmante pourtant — de la monarchie de Juillet, la Princesse reste fidèle au cabriolet et, sous cette ombre, très *Victoria Queen*, nous voyons surgir son visage, pur et un peu compassé, encadré par le voile de dentelle. Là encore on se trouve en face d'une qualité supérieure de race, en sympathie avec le faubourg Saint-Germain et la vieille noblesse de l'Europe, qui ne suit pas les marchandes de frivolités, mais qui les dirige.

Un des artistes qui, peu après, nous légua une image intime de la Princesse — on peut dire à son petit lever — c'est Hébert. Ses crayons éternisent les bandeaux gonflés à l'antique et ils communiquent ce qui dort dans sa vision comme une hantise d'Ophélie. Hébert corrige ce qui pourrait déplaire, par une de ces transpositions des visionnaires qui magnifient la réalité. La Princesse connaît à présent à merveille l'art de draper, les ingéniosités de l'atelier qui apprêtent le modèle. Elle saisit un châle, le jette sur son buste généreux. C'est le bel été qui s'annonce, celui des amitiés passionnées et de la liberté. Elle le fait durer longtemps.

Son automne, qui débute par la chute de l'Empire, la stabilise davantage. Sa démarche est plus lourde, si ses bandeaux ne grisonnent pas. Un jour la voici une vieille dame, toujours si nette, si saine. Dans le tableau intime du peintre Doucet, nous la voyons penchée sur son travail journalier. Un reflet blanc l'enveloppe de sa lumière comme si la piété de l'âge, ou un certain détachement terrestre, faisait chercher à son âme la route du recueillement et l'eût courbée sur un prie-Dieu.

Prie-t-elle? Non, elle fait de l'aquarelle. L'azur du ciel est dans son pinceau, et sa dévotion toute laïque se penche sur des fleurs que sa main trace sur le Whatman, à côté du verre d'eau, qui n'est pas de l'eau bénite.

C'est la vieille dame raisonnable, et sans cesse occupée de quelque ouvrage, qui achève sa courbe. Et là, dans ses traits de l'hiver qui approche, soudain on lit le retour vers les origines maternelles. Pour ceux qui connaissaient ce type de famille, il frappait comme si, quittant les liens, si solides

LA PRINCESSE MATHILDE

pourtant, des Bonaparte, elle s'inclinait peu à peu vers la Maison de sa mère Catherine, vers ses parentes, ses vieilles cousines qu'elle ne connaît plus, ces Princesses de Wurtemberg, vivant une existence si différente de la sienne et si rétrécie, noblesse européenne aux allures bourgeoises. C'est ainsi que, portant sur elle ses deux origines, son physique demeure dans la mémoire de ses derniers amis.

Pour traiter l'histoire d'une figure comme celle de la princesse Mathilde dont l'apogée tombe dans une époque réputée pour sa frivolité, il est pourtant difficile de mêler un ton enjoué dans le récit de la première partie de sa vie. L'exil, sous toutes les formes, même les plus aimables et les plus hospitalières, voile alors cette jeunesse d'un lourd malaise auquel une note, parfois comique, ne se noue que par accident. Encore celle-ci n'est-elle, dans cette tristesse d'une existence complètement désaxée, qu'un rapide intermède, juste assez long pour ne pas désespérer avec cette famille, sans cesse en route et cherchant gîte, argent, sécurité....

Comment mêler de la légèreté à ces douloureuses pérégrinations, à cet état, orphelin d'une patrie, privé d'une stabilité prospère, pénétré de quelque douceur. Après les fuites et les crises intérieures arrivent les deuils, les projets avortés, les périls de la séduction même, qui, partout, rôdent prématurément autour de la jeune proie. Enfin le mariage russe désastreux. Autant de choses faites pour affliger et non pour inspirer la verve d'un conteur.

La période de l'apogée même ne fournit à l'historiographe nul sujet plaisant. En existait-il ? Sans doute si la vie n'est qu'une suite de comédies intimes et publiques. Mais on ne les connaît guère. Les choses se passent entre soi. La livrée seule en entend des bribes et elle ne les divulgue que verbalement, déformées et incomplètes, dans ce cycle trop restreint dont l'écho se perd à l'office et dans la salle des courriers. Quelques fissures se montrent dans ces existences hermétiques. Peu en profitent, et lorsque enfin les portes s'entr'ouvrent sur ce que l'on peut appeler le pittoresque de l'intimité — là où les natures *sont ce qu'elles sont* — les tiroirs sont vides et les majordomes

LA JEUNESSE

montrent d'un geste discret les cendres qui s'accumulent dans la cheminée d'où le plus clair de la vérité s'est envolé, dans la flamme qui purifie tout.

Ce qui est visible est une préoccupation extérieure. Ce n'est qu'à l'heure où la Princesse retrouve son individualité totale que les propos reprennent un cours plus gai, libérés d'abord d'une oppressante conjugalité, puis de ce despotisme de famille qui veille sur tous les gestes et les paroles des Princes comme il en advenait encore après la Restauration. Mais de cette libération même, qui ouvre si largement les portes de son destin, nous attendons en vain les événements éclatants qui ornent la vie de certaines femmes volontaires. Car alors c'est le cadre qui, soudain, s'immobilise, se replie sur une femme qui ne voyage plus et que ni la nécessité ni la curiosité supérieure n'engagent à se déplacer. Dans le paysage invariable de Saint-Gratien, dans le décor de sa maison de Paris — d'autant plus semblable à lui-même que la Princesse déteste de le rendre vivant en le variant — tout soudain se trouve figé. Une fois les meubles en place, on ne bouge plus le moindre objet. Tout est bien où tout se trouve. Quelques rares achats, quelques présents n'y ajoutent rien, ne transforment rien.

Une monotonie inévitable entre, s'installe dans cette vie. Elle la rendrait insupportable, — inexplorable même — sans ce précieux apport humain qui renouvelle sans cesse cette maison. Il eût renouvelé jusqu'à l'eau, dans le bocal des poissons rouges. Par là la vie est sauvée. Mais quand on pense à l'infinité variété d'autres existences de la même époque, à leur agitation aventureuse, au bruit piaffant de leur course, il apparaît, malgré ce flot humain ayant traversé le salon, la sensation éprouvée par bien des témoins eux-mêmes dans ces lieux : celle d'une comédie dans un décor unique, avec une seule héroïne qui demeure en place devant un défilé ininterrompu d'amis, de courtisans, d'inutilités — parmi lesquels quelques génies — qui entrent, font un salut, mais s'en vont.

Mieux : ce n'est pas seulement la maison qui était immuable. Dans ce décor, nulle aventure marquante. Tout se passe en conversations. C'est cela *la grande aventure*. Toute la valeur de cette existence, pendant un demi-siècle, se résume en elle, en cette sonorité de paroles dont si peu sont restées ! Mais quelle richesse que celle-là !

LA PRINCESSE MATHILDE

Il y a bien quelques petits événements... Dépassent-ils, atteignent-ils seulement l'intensité de ceux des maisons bourgeoises où tant de drames se passent, intimes, ignorés, entre les époux, les parents, les enfants? Même pas cela.

L'amour? Comment prendre au sérieux cette réputation, si amplifiée par les imaginatifs, de « femme de Brantôme »? Née en 1820, la princesse Mathilde arrive au seuil de l'Empire à trente-deux ans. Majestueuse déjà, un peu massive, il lui reste à peine quelques années pour être quadragénaire. Et à cette époque nous savons ce que cela signifie. Elle est marquée pour la vieillesse. La *Femme de trente ans* de Balzac est encore de son temps. Elle est au seuil des grands abandons, trop fière pour pleurer ouvertement sa jeunesse, mais la sentant perdue quand même.

Alors c'est donc une dame mûre, cette « Pompée » qui pendant cinquante ans, installée sur son canapé avec ses amis, ses chiens, ses lampes à huile, vit dans une parfaite respectabilité, pendant que toute une société vit sur une légende, que mille inventeurs d'anecdotes sont sur les dents pour colporter sur elle des grivoiseries, et même des énormités?

Voilà donc l'Histoire « telle qu'on la parle. » Si écoeurant qu'il puisse paraître aux esprits, épris de vérité, d'entendre parler de cette Princesse, si profondément originale, sur un ton de fadeur bienséante — comme si des gens avaient juré de nous la rendre odieuse par la seule nomenclature de ses bonnes œuvres — il faut, en face de cette existence, dénoncer avant tout ce que le grossissement risible des faits, fort simples, a édifié dans la mémoire des contemporains de parfaitement faux, de tout à fait déformé.

En se reportant à l'époque de la naissance de la princesse Mathilde, en 1820, le roi Jérôme, détrôné depuis sept ans, était à peine sorti d'une longue période de surveillance à laquelle le contrôle des Alliés l'avait soumis, bien au delà du temps où l'on eût pu craindre encore quelque chose. Mais Napoléon n'était pas mort.

Contrairement à ce qui se passe dans les ménages, Jérôme produit en premier une descendance illégitime et, huit ans après seulement, ses enfants légitimes. Le prince Napoléon le dit un jour brutalement : le retour au foyer du père de famille, la naissance de Mathilde et de lui-même sont le résultat d'un

LA JEUNESSE

rapprochement dû à la débâcle. Sans 1815 point de Mathilde. Jérôme eût continué à être entraîné, il eût divorcé, épousé peut-être la princesse de Löwenstein dont un second enfant, Charles-Philippe-Henri, avait été, en janvier 1812, confié à une femme de charge et reconnu provisoirement par un scribe complaisant, à Gros-Ingersheim, dans le pays de Catherine. Après la chute, il avait fait suivre cet enfant à ses premiers domiciles, surveillé par les Alliés et installé au château de Ellwangen. Sans doute songeait-il encore à le reconnaître. Puis c'est la fuite. Nulle part il ne se croit en sûreté. Il s'ennuie surtout. Trieste est le port qu'il a choisi, mais là encore il est surveillé de près. Au retour de l'île d'Elbe, il se sauve sur un voilier napolitain, arrive à Paris, se bat à Waterloo, y est blessé, puis quand tout est perdu il revient à Trieste. C'est une existence foudroyante.

En 1822, la vie est de nouveau errante. Mathilde, à l'âge de trois ans, déjà flanquée de sa gouvernante, Mme de Røeding, est amenée à Rome où elle prend contact avec les débris de la gloire familiale. Madame-Mère, l'oncle Fesch, disputeur et ergoteur. Son père, toujours somptueux, achète à Lucien son palais, Via Condotti, puis une maison sur la frontière napolitaine. Au cours de cet exil — sa fille nous l'apprend sans ménagements — il met à mal, à plusieurs reprises, parmi bien d'autres, une demoiselle de compagnie de sa femme. Après avoir déposé le témoignage de sa tendresse chez quelque nourrice romaine, cette personne complaisante reprend, imperturbable, son service auprès de l'épouse.

Le Roi, chaque fois, dénonce comme l'auteur de ce scandale, son *Chevalier d'honneur*. Automatiquement celui-ci endosse la responsabilité des grossesses, comme on endosse un habit. Et les jours passent...

En 1830, les choses se gâtent. Un fils de la reine Hortense, un jeune fou, plante partout des drapeaux, joue au révolutionnaire. Son frère aussi. Le Pape s'inquiète devant ce carbonaro et puis, par effet réflexe, l'année suivante, tous les Bonaparte en exil quittent la Ville éternelle pour Florence. Madame Mère seule reste, vieille idole, rivée sur sa chaise qu'elle ne veut plus quitter.

Dès ce moment le roi de Wurtemberg offre l'hospitalité à la famille Jérôme. Il est venu tout exprès prendre les bains de mer à Livourne. Il y réunit la famille de sa sœur et emmène

LA PRINCESSE MATHILDE

le fils aîné, Napoléon-Jérôme, pour se charger de son éducation et lui faire une place à sa Cour. La vie des Bonaparte — à les entendre eux-mêmes, — n'est qu'une suite ininterrompue de cousinages et de potins de famille. Par bonheur, dès que l'on dépouille ces petits commerces sous une si glorieuse enseigne, on découvre le plus piquant. C'est tout ce qu'ils ne confient pas aux lettres. Cependant Mathilde raconte. Trop même au gré des siens et sur les siens. Mais les héritiers sont toujours là pour faire le ménage des papiers. Ils coupent, suppriment et jettent au feu le meilleur, selon leur manière.

Les époux vivent dans les vagues de l'imprévu. Catherine, depuis 1807, ne fut guère honorée par l'amour exclusif de l'époux qu'elle adore si aveuglément. Mais il l'estime beaucoup et revient à elle, heureux et attendri... dans les mauvais jours.

En juillet 1813 il s'est rapproché de la couche conjugale, touché par tant de fidélité. Dans les longues épreuves qui suivent, sa femme lui tend sans cesse les bras et il s'y laisse tomber. Jusqu'à la fin de l'année 1821 il y était revenu, par intermittence. Puis il termine cette carrière qu'il juge suffisamment longue, tout en aimant toujours sa bonne Catherine dont la taille d'ailleurs s'épaissit. Où sont ces belles chevauchées sur les coursiers arabes qui l'avaient conservée encore svelte, aux beaux jours de l'Empire? A présent, l'exil l'a rendue dolente. Elle ne va plus nulle part et vieillit assez rapidement.

Jérôme est content d'avoir une petite fille. Il y a ajouté un second fils. Que peut-on lui demander de plus, alors qu'il laisse inachevé derrière lui tant de promesses nuptiales... avec d'autres femmes qu'il avait choisies? Catherine, elle, est, à ses devoirs sacrés, attachée comme par des câbles. Elle aime son époux jusqu'à l'héroïsme, ses enfants avec toute sa conscience. Mais sait-elle se faire aimer?

Mathilde dira plus tard : « Ma mère que je connaissais peu... » et de louer avec passion sa gouvernante. Tout ce qui vient de ce côté est mis à l'ombre, s'évanouit au cours des années. On n'a retenu que les défauts. Là est son côté exclusif. Pour elle il n'existe point de nuances, et de bonne heure cette fillette fait deux tas des humains. C'est l'enfantillage des artistes qui, sur les triptyques du Jugement Dernier, séparent les *Bons* des *Méchants* en deux compartiments.

Une fois ce parti pris, tout était dit. Parfois on passait chez

LA JEUNESSE

elle vertigineusement du Ciel à l'Enfer, mais jamais de l'Enfer au Ciel. Ainsi peu à peu Catherine descendait d'un échelon dans l'esprit de sa fille jusqu'à n'être plus qu'une figure négligeable et même un peu odieuse, si nous nous reportons à quelques phrases brèves de ses fragments de « Mémoires » qui sont autant d'exécutions sommaires, alternant avec quelques louanges officielles.

Rien ne justifiait ce parti pris, sinon la vénération dévorante pour l'oncle, qu'elle n'avait même pas connu et que peut-être elle n'eût même pas aimé si elle l'avait connu. Pour une personne si parfaitement simple, cette passion exclusive *pour une ombre*, fût-elle démesurée, étonnait, alors que, parmi ses plus proches, il existait des êtres bien vivants, méritant son affection. Sa mère, par exemple. Tout son culte pour cette mère se réfugia plus tard dans le geste de se servir de son sac à ouvrage quand, à la table ronde de Saint-Gratien, elle était la bonne ménagère de l'ancien Régime et que chacun occupait ses loisirs, à la manière des soirées de la Margrave de Bayreuth.

Avec quelle cruelle lucidité elle remarque et décrit les défauts physiques de sa mère, l'embonpoint final, l'hydropisie qui la gagne ! Il semble qu'une secrète rancune monte avec les années jusqu'à effacer le sentiment indispensable qui se lie à celle dont elle est issue. Elle n'en a guère retenu que les petites rigueurs maternelles, jugées utiles envers une enfant, souvent indocile.

Une partie importante de la vie de la princesse Mathilde va se trouver un jour comme enterrée sous une avalanche. C'est celle qui concerne ses attaches à la famille de sa mère, au long séjour qu'elle fit au pays d'origine de celle-ci. C'est au point que, pendant près d'un demi-siècle, on tait, autour d'elle, jusqu'au nom du pays, des parents proches qu'elle aimait, le roi Charles de Wurtemberg, pour qui elle avait un culte depuis son enfance. On perd jusqu'à la trace des souvenirs les plus intimes, les plus précieux dont il faut chercher, non sans peine, les ramifications sous un monceau de cendres. L'oubli le plus complet est tombé sur eux.

Cet état de choses est nuisible à la vérité de l'Histoire. Il est surtout sensible dans les quelques annotations tronquées que l'on a intitulé ses « Mémoires », car ceux qui les connurent avant leur publication purent constater le peu qui en est resté. C'est Sainte-Beuve qui, en 1860 déjà, poussa la Prin-

LA PRINCESSE MATHILDE

cesse à les écrire. Elle se fit longtemps prier. Puis un jour elle lui envoya une suite de notes dont son directeur de conscience ne se déclara pas satisfait. Ni la rédaction, ni le fond ne lui semblaient dignes de ce qu'elle avait vécu. Il ne fit pourtant que quelques objections qui l'encouragèrent à continuer ses écrits à bâtons rompus selon la franchise de sa vie qui connut beaucoup de contradictions, toutes également sincères. Le souvenir écrasant de l'oncle effaçait toute sa jeunesse, et, à partir de la fin de l'Empire, un fossé sépare la Princesse du pays de sa mère Catherine. Bien que sachant par quel compromis violent la Prusse a entraîné son cousin de Wurtemberg dans la guerre, elle n'en demeure pas moins irréductible et laisse tomber une porte de fer sur ce Passé, dont elle ne garde les reflets que dans le secret de son intimité.

Quels vides cette circonstance devait creuser dans sa vie, on peut se l'imaginer par la seule peine qui incombe à l'historien d'en retrouver les traces. On peut supprimer le souvenir d'un époux, on ne supprime pas celui d'une mère. Cette enfance, cette jeunesse avaient existé pourtant, réduites certes et se déroulant dans un cadre modeste qui ne pourra lutter ni avec Florence et Rome, ni avec le Paris impérial. Mais ce cadre demeura longtemps charmant et, pendant tout le XIX^e siècle, ces stations de souvenirs de Catherine et de ses enfants, Louisbourg, Stuttgart, étaient demeurés tels que la Princesse les avait connus, une vieille Allemagne des Petits États, effacée, modeste, encore pleine de rappels classiques et napoléoniens. Un dernier frémissement de cloche vivait dans une déférente soumission à la France dont il restait, après la fin de la Grande Armée, un écho persistant, les modes et les mœurs aimables, un usage élégant de la langue dans la société choisie, une politesse et une grâce patriarcale dont on chercherait aujourd'hui vainement la survivance.

Néanmoins tout cela *était*, bel et bien. Catherine elle-même en était un vivant exemple par toutes ses vertus parmi lesquelles plusieurs grands pardons. N'est-ce pas elle qui avait dit à ses fils et à sa fille ces belles paroles :

« Quand, une fois pour toutes, on a résolu de penser et d'agir avec élégance, c'est alors qu'on est de bonne maison. »

Une mère qui éveille de tels sentiments chez ses enfants ne pouvait être issue d'un milieu vulgaire. Il était éclairé de latinité et de culture française. Quand le seul nom de Bonaparte

LA JEUNESSE

inspirait à l'Europe entière une suspicion qui allait jusqu'au dégoût, que la France, en compagnie des autres Etats, eut successivement chassé la famille de leurs territoires, que Rome, Florence, Trieste même, lui étaient fermées, ce petit pays seul s'ouvrait à ces *parias*, dit la Princesse, repoussés de partout.

Certes, ce n'est pas « pour souhaiter la fête » de son oncle, le roi de Wurtemberg, comme elle l'écrit, que sa famille quitte Trieste. En réalité, il est le seul souverain qui en Europe lui offre l'hospitalité. Pour la recueillir dignement il s'impose des sacrifices et, en septembre 1833, il va au-devant d'elle, avec les carrosses de la Cour, jusqu'à Esslingen, pour la recevoir dans l'unique auberge. La famille est en train de réparer les désordres du voyage. Le roi Jérôme, qui était trop rapidement monté aux cimes pour connaître *la placidité des Princes détrônés*, n'avait cessé d'être inquiet sur l'accueil qu'il allait recevoir à Stuttgart : « Que va-t-on nous dire ? » telle était la finale de ses propos de route.

Toutes ses appréhensions s'évanouirent bientôt. Il n'avait pas achevé de se raser qu'il vit arriver un robuste vieillard à la moustache grise, les bras ouverts et le sourire joyeux. Rempli d'égards pour Mathilde, il montrait un vif empressement pour lui et de gentilles gronderies pour Catherine sur les robes qu'elle faisait mettre à sa fille. On s'était déjà vu à Livourne, en 1831, où il s'était rendu pour rassurer la famille et se charger des enfants de sa sœur.

Pour la première fois, Mathilde — qui s'appelle Mlle de Montfort — se sent une jeune fille devant les galanteries de l'oncle Guillaume, qui la traite comme une grande personne. Il lui offre une place d'honneur dans la voiture royale et ensuite la couvre de petits cadeaux.

On arrive au château neuf de Stuttgart, vaste, gai et imposant dans son style français, où attendaient la Reine et les Princesses cousines. La famille Bonaparte occupe l'aile du Levant, donnant sur le beau parc aux allées ombragées qui ne s'achève qu'au pont du Neckar. Mathilde est fort gâtée par tout le monde. Si elle-même a toujours présente à son esprit l'ombre de Napoléon, ici on n'en parle plus, par déférence pour elle. Mais on ne cesse d'évoquer l'Italie dont elle est comme une ambassadrice printanière.

Le Roi est si enchanté de sa nièce, qu'il n'en cesse de faire

LA PRINCESSE MATHILDE

la guerre à la mère pour que cette fillette de treize ans ait « rang de demoiselle. » Par contre — comme si Mathilde voulait lui donner une utile leçon — elle remplit de son côté un rôle de protection contre les sévérités du Roi à l'égard du Prince royal qu'il traite trop en gamin et qu'elle voudrait élever à un plan supérieur. L'oncle ne cède pas. Mais il se laisse gronder. Toutes ces coquetteries prouvent qu'elle a acquis du premier coup une place importante à la Cour. Son teint est frais, ses yeux parlent avec autorité. Déjà elle sait s'en servir pour se faire obéir, surtout par sa gouvernante, bientôt dame d'honneur, Mme de Røeding, attachée à sa petite personne jusqu'à la complaisance.

Ainsi entourée et cajolée, le rôle ingrat est réservé à la mère qui, elle-même, cesse de réagir et laisse finalement faire cette volonté, devant ces aimables complicités qui anéantissent les effets de sa vieille éducation.

Mathilde, devant des scènes, parfois hilares, que l'oncle Guillaume fait à Catherine sur la nécessité d'affranchir sa fille et sur celle plus grande encore de la rendre séduisante, gagne un sentiment précoce de sa personnalité. Cela enchante l'oncle Roi et cela attriste la mère. Quant à Jérôme, qui avait longtemps surveillé sa femme — précaution inutile — pour éviter d'être surveillé par elle — précaution utile — Jérôme trouve que tout va bien quand il aperçoit une jolie femme et, dès qu'il engage le premier feu, ses yeux se noient dans une douceur qui promet toutes les entreprises et qui tient toutes ses promesses.

Mathilde connaît déjà parfaitement ces faiblesses. Elle en rit d'abord, puis, quand elle en comprend les inconvénients, elle s'en fâche un peu, comme si elle prenait position en faveur de son sexe délaissé. Elle se résigne ensuite de cet « état exubérant, » avec un petit mépris comique à l'égard des engouements foudroyants de son père « pour tous les chats coiffés qui passent, » comme disait Mérimée des aventures de l'Empereur.

A cette petite Cour, la vie de Mathilde est fort douce. La petite capitale est couchée dans ses collines, couronnées de forêts de pins et de vignes. Son charme tient à ce pittoresque

LA JEUNESSE

que chaque règne a posé là comme dans une corbeille. La nature est idyllique, bruisante de sources. Tout est modeste, coquet et raisonnable, l'un près de l'autre, à la mesure d'un petit peuple sans ambition et qui, éloigné des convoitises du Nord, est toujours pénétré de déférence pour la grande voisine française.

Si Napoléon ne lui eût pas tué tous ses hommes valides, en les consommant dans la Grande Armée, elle n'eût même jamais cessé d'admirer la France, et d'ailleurs elle n'attendra que les premiers jours du Second Empire pour lui porter de nouveau sa ferveur et sa confiance.

Le château neuf se continuait en de vastes bâtiments appelés l'Académie, où Frédéric Schiller avait été élevé et où Goethe avait assisté à une distribution de prix. Du temps de Mathilde on ne parlait pas de ces poètes. On les laissait ignorer aux Princesses comme des *révolutionnaires qui avaient perturbé les esprits*. C'est son cousin Louis, le futur Napoléon III, qui, seul, avait le culte de Schiller dans la famille. Il avait même ses « Poésies » au fond de sa poche quand, prisonnier, il fut ramené à Paris après son équipée de Strasbourg.

Au Levant, le beau jardin public, appelé *Anlagen*, orné d'une pièce d'eau et de statues, avec des arbres magnifiques, se continuait en ligne droite jusqu'à une résidence d'été de style grec, le Rosenstein, que le Roi augmenta d'une villa mauresque. C'était la promenade habituelle des membres de la Cour royale, sillonnée, aux beaux jours, d'équipages, de piqueurs rouges et de cavaliers. Au bout de ce parc on dominait à cet endroit le Neckar, paisible rivière aux bords plats. C'est là où le frère aîné de Mathilde s'était jeté un jour par-dessus le pont pour étonner les jeunes Princesses et les entendre pousser des cris d'effroi. Par bonheur il savait nager et il en fut quitte pour sécher ses vêtements dans une auberge.

Ce pont une fois traversé, on arrivait dans une petite station, fort recherchée, pour ses eaux ferrugineuses, par une société élégante et aussi cosmopolite que celle de Bade : la ville de Cannstadt. Entourée de bois, d'un parc à l'anglaise avec des pavillons et des bancs de repos, elle possédait un Kursaal du plus pur style Empire, avec sa colonnade grecque. Sa salle de bal était ornée de paysages romantiques et sous sa coupole se trouvait le *Strudel*, la source autour de laquelle les petites filles aux pantalons longs et les garçons aux pantalons courts jouaient avec les chaînes des gobelets.

LA PRINCESSE MATHILDE

Madame de Roeding, qui raffolait de cet endroit parce que le côté agreste et ces promenades lui rappelaient sa Suisse bien-aimée, menait là souvent Mathilde et lui faisait boire de cette eau bouillonnante et acidulée. La petite Princesse la buvait héroïquement, un peu à contre-cœur, mais avec l'idée — on le lui avait persuadé — qu'elle procurait le plus beau teint du monde.

Tout autour de Stuttgart se trouvaient ainsi des fontaines, sources minérales et — si l'étiquette n'avait pas parfois empêché ces dames de descendre en plein défilé — Mme de Roeding eût aimé s'arrêter à ces stations et y faire des haltes prolongées sur les bancs rustiques, à l'ombre des grands arbres, avec un livre à la main. Cela ne se pouvait pas et, au surplus, la petite Princesse n'était pas assez romantique.

En face de Cannstadt se rencontrait le village de vigneron, Berg. C'est là où le cousin Charles, le futur Roi, fit construire plus tard une villa italienne qui devait lui rappeler les beaux voyages et cet amour pour Florence qu'il partageait avec Mathilde. Sa vie, mystérieuse et distante, loin du peuple sur lequel il devait régner, venait de sa jeunesse où il avait été assez rudoyé, de son long séjour à Paris. Une sympathie, très profonde, mais toujours cachée, le liait à ses parents Bonaparte, à Mathilde qui, si souvent, avait levé ses punitions devant le père qui adorait sa nièce et qui n'aimait pas son fils. Grâce à ses penchants et ses préférences si françaises, il resta, après 1870, étranger à ses propres compatriotes.

Au Nord, en face du château neuf, s'étalait une esplanade, bordée par la salle des Redoutes où se produisaient Paganini, Liszt et Mendelssohn. Là débouchait la rue Royale. Devant un corps de garde, avec ses tambours alignés entre deux canons, défilait, sur le coup de midi, la *parade*, la compagnie d'honneur qui portait au château le drapeau noir et rouge, avec le lion et le cerf dans le cœur de son blason, et la devise brodée : « *Fidèle et sans peur.* »

Quand ces troupes défilaient, avec ces uniformes à la française et ces baudriers blancs croisés sur la poitrine, on eût dit des petits soldats de plomb de Nuremberg se rendant au palais pour servir de jouets aux Princes. Mathilde pouvait alors contempler, sur les poitrines de ce qui restait de la Vieille Garde, des croix de la Légion d'honneur que son

LA JEUNESSE

oncle leur avait distribuées, et ce ruban leur donnait à ses yeux un sacrement héroïque que déjà elle saluait avec émotion.

Dans l'église de la garnison elle voyait, tenant le fond du chœur, de grandes pyramides en marbre noir sur lesquelles elle lisait la liste des soldats tombés au service de son oncle Napoléon et de son père Jérôme. Lui aussi les contemplait ému, quand il lui arrivait de s'y rendre pour quelque cérémonie. Il saluait en eux ses soldats qu'il avait menés en Pologne et en Russie, et par là il se sentait un peu chez lui.

Au bout de la rue Royale, on tombait tout de suite en pleine campagne. A gauche on montait vers le *Bopser-Wald*, les collines couronnées de forêts de pins où Schiller — futur citoyen d'honneur de la République française — avait pour la première fois récité « les Brigands. » En face on arrivait au château d'argent, la *Silberburg*, où Jean-Paul Richter, alors illustre, avait, peu d'années auparavant, couronné de roses par des Muses en cothurnes, entendu le chant de cygnes de son apothéose romantique.

Plus loin, la vallée, se rétrécissant, aboutissait d'abord à un lieu où s'exerçaient les tambours. Le roulement de ces tapins, guêtrés de blanc, arrivait comme le bruit d'un orage lointain et se perdait aux champs de tirs où, le dimanche, la jeunesse — plus amoureuse alors que sportive — se groupait autour d'une cascade où l'on chantait des *Lieds* de Schubert!

A droite, une vieille route montait à dos d'âne sur le *Hasenberg* où se trouvait une maison forestière. On venait goûter là, comme à l'auberge, dans une salle remplie de bois de cerfs. A mi-chemin de grands peupliers marquaient l'enédroit où les armées de la Convention avaient débouché pour la première fois, dominant la ville, épouvantée de leurs glorieuses guenilles.

Cette route, d'une montée pénible pour les chevaux, était la promenade de prédilection de la Princesse, car à travers les forêts — où des bandes de cerfs et de biches se sauvaient à l'approche des voitures — elle aboutissait à un adorable château, ermitage bâti par un Français, « La Solitude, » régnañt jusqu'à Louisbourg sur l'immense toison des forêts. Avec la bonne Mme de Røeding et les cousines Marie et Sophie, on allait collationner là, parfois avec le jeune Jérôme et Charles-Philippe-Henri, son ancien moniteur de l'École des Guides, qui apportait sa guitare et qui chantait des romances.

LA PRINCESSE MATHILDE

Au cours de la promenade quotidienne, la voiture dans laquelle se trouvait Mlle de Montfort (comme on appelait alors Mathilde) et Mme de Røeding, accrocha fort malheureusement — au débouché de la montée vers la fontaine du Bopser — tout un cortège de petites voitures à bras, poussées devant elles par les laitières de Degerloch. Celles-ci rentraient dans leur village après la distribution et se suivaient « à la queue-leu-leu, » comme un défilé d'oies.

Ces dames alarmées descendirent de la calèche et se mirent à interroger ces paysannes sur le dommage qu'elles avaient causé. Mathilde comprit peu leur patois souabe, mais Mme de Røeding tira de sa langue de Suisse, de quoi les entretenir à grand fracas, expectorant de ses cris gutturaux qui trouvaient un écho dans le cœur des plaignantes. Elle promit de mettre l'intendance des Écuries Royales au courant de cette affaire, et les laitières consolées et flattées de peu — c'était le beau temps — se mirent en route avec de grands saluts.

Quand Mlle de Montfort se fut remise en voiture, elle demanda pourquoi ces malheureuses poussaient elles-mêmes leurs voitures avec leurs ventres, au lieu de les faire traîner par des chevaux.

« C'est, dit la gouvernante, parce qu'elles sont pauvres et qu'elles n'ont pas de chevaux.

— Alors, insista Mathilde, comme elles ont des vaches, pourquoi ne se font-elles pas traîner par leurs vaches.

— C'est, expliqua la gouvernante, parce que leurs vaches se reposent. »

Du coup, la petite Princesse se fâcha tout à fait et, frappant de la main sur les coussins de la voiture, elle s'écria impatientée :

« Ah ça, mais ! Qu'elles s'arrangent ! Qu'elles les traînent donc, leurs voitures ! Moi je ne m'en occupe plus ! »

Au retour, Mme de Røeding rendit compte à Sa Majesté le Roi de cette grosse affaire laitière. Le souverain s'en égaya beaucoup et dit à Mathilde :

« Pour en finir avec cette histoire il va falloir que je fasse

LA JEUNESSE

cadeau d'une vache à la commune de Degerloch, sans quoi ces femmes vont se mettre en révolution. Mais je prendrai cet argent sur tes économies. »

La nièce accepta si gentiment ce sacrifice qu'il s'écria : « Elle est généreuse, ma nièce ! »

Et il l'embrassa avec entrain. C'était une occasion de plus de s'attendrir. Il en bénéficia dans la mesure que lui conférait sa parenté. Le lendemain, il la mena chez le joaillier de la Couronne dans la Kœnigs-Strasse, pour lui offrir un bijou. Par une coïncidence qui la charma, elle trouva parmi ces objets une broche en émail qui lui rappelait un paysage florentin. Elle la choisit, et l'affaire laitière fut ainsi réglée à la satisfaction de tous les partis.

Le château de Louisbourg, autre lieu de promenade, avec son badigeon ocre, avait un grand charme dans son demi-abandon. Mais ce n'est pas à Mathilde qu'il faut avoir recours pour l'art des descriptions. En peu de mots elle les sabote de si belle façon qu'elle les supprime. Et pourtant nous savons qu'elle se divertit beaucoup dans ce domaine et qu'elle y laissa une foule de souvenirs.

Ainsi, à son premier séjour le *carrousel* l'enchantait. C'était d'énormes chevaux de bois, de l'époque rococo, gris pommelés avec des chabraques brodées qui, dans une allée du parc, tournaient au son d'un orgue. Mille histoires circulaient sur ce lieu, qu'elle écoutait en le parcourant, encore qu'on lui cachât celles concernant les favorites et la mort du duc Alexandre veillé par les Jésuites et « que le Diable avait enlevé, roulé dans un drap. »

Sous un escalier on trouvait souvent des factionnaires, embrochés par leur baïonnette. On disait que cette épidémie de suicides provenait de la frayeur inspirée par « la Dame blanche » qui les touchait de son haleine. Mais ce qui passionnait Mathilde était les grands appartements du rez-de-chaussée, donnant sur le parterre des roses, car Napoléon y avait couché en 1805. Devant elle, de vieux serviteurs l'évoquaient encore et elle y essayait tous les fauteuils où *Il* s'était assis ! Un peu plus et elle grimpait sur le grand lit de parade. Madame de Roeding l'en empêcha par mille paroles persuasives.

LA PRINCESSE MATHILDE

Le lieu qu'elle préférait était *Mon repos*. Autre Folie rococo, non loin de là, construite dans une oasis de vieux arbres avec ses terrasses blanches et sa coupole de cuivre qui brillait au soleil comme un coquillage, sur le fond de ces ténèbres vertes. Un large escalier plongeait dans un étang où croisaient des couples de cygnes, et toutes ces coquetteries se miraient dans une eau transparente et calme. Les laquais avançaient une barque, et les Princesses y naviguaient au milieu du silence.

En face du château de Louisbourg, de l'autre côté de la colline, *La Favorite* dominait le parc et les grands jardins à l'anglaise. Là aussi on prenait des collations, on jouait à colin-maillard et aux quatre coins. De tous ces souvenirs Mathilde ne parlera plus guère, mais maints témoignages de sa gaieté juvénile y ont survécu. On y cachait des œufs de Pâques dans des buissons et Charles-Philippe-Henri les lui dénichait. On les mangeait alors en compagnie, assis sur les marches de l'escalier, orné de vases, qui montait vers la façade ocrée.

Pour le reste, elle accepte les rites de la Cour avec ce sentiment de devoir accablé, propre aux êtres jeunes que les parents traînent derrière eux dans les visites de cérémonie. Ainsi, elle fréquentait beaucoup de vieilles dames qui geignaient sur leurs maladies et offraient aux enfants des pralines ainsi que des conseils aux jeunes filles. Ayant déjà les yeux remplis des beautés italiennes, il était naturel que cette vieille Allemagne du Rococo ne l'éblouît pas. Elle ne la rappelle guère qu'à sa cousine Sophie, la future reine de Hollande, avec laquelle les confidences sont torrentielles sur les intimités de ses jeunes années. Après quoi, dans sa contradiction, dont Sainte-Beuve disait qu'*elle était un charme de plus*, elle ne verra plus guère que des défauts ou des ridicules à des lieux et à des gens qui accueillirent sa famille, expulsée de toute l'Europe. « Tout le monde connaît, écrit-elle pourtant, les événements qui firent des membres de ma famille des parias. »

Cependant Mathilde ne nous cache pas qu'elle était alors une belle fille. Elle nous dit la fraîcheur extraordinaire de son teint et nous parle de toutes sortes d'avantages avec une franchise qui enchante son oncle Wurtemberg, l'oncle-gâteau. Elle a un cercle qui est à ses pieds, des amis galants, des compagnes charmantes.

LA JEUNESSE

Le roi Jérôme seul commence à s'ennuyer de son Italie. Et de quelque autre chose, n'est-ce pas ? A Stuttgart il n'a pas les mêmes libertés. Certes, là aussi il peut remplir son principal sacerdoce qui est d'aimer sa femme en la trompant. Mais il y est plus serré dans son habit. Il songe au départ car tout se sait *dans cette cuvette*.

L'oncle Guillaume qui était le gendre du Tzar Paul I^{er}, sans être un Barbe-Bleue, passait pour un homme qui avait un gros appétit conjugal, et il s'était fait un jeu d'épouser successivement trois femmes, dont la dernière — Pauline de son nom, mais sans les avantages ni les revers de l'autre — avait hérité des enfants du second mariage, en leur laissant une grande liberté.

Ces choses avaient favorisé la vie de la famille quand Mlle de Montfort s'était installée à la Cour de Wurtemberg. La Reine, faisant son devoir, ne se mêlait de rien en dehors des rites de société et laissait son époux s'occuper de sa nièce. Mais Catherine veillait sur sa fille et, dès ce moment, le conflit entre celle-ci et sa mère commença plus aigu, à mesure que l'oncle la gâtait. Une histoire de cheveux tirés avait commencé ces graves difficultés.

A cette époque, toutes les fillettes les portaient de cette manière et à partir de seize ans seulement elles gagnaient *le droit aux bandeaux*, pour l'âge béni des premières fiançailles ! Ces dispositions venaient d'Angleterre et du début du règne de la reine Victoria, car à cette époque précise, ce pays ne régnait pas seulement par les sports et par ses modes d'hommes, les chasses et les tenues de cheval, mais aussi — exceptionnellement et pour un court moment — sur les modes des femmes, pour la raison qu'il manquait en ces temps à la France, et surtout à Paris, une souveraine suffisamment affirmée dans la coquetterie pour imposer, régénérer et varier la mode européenne. Cette influence, depuis la fin du Premier Empire, n'existait plus. On connaît la rigueur et l'austérité terrifiante de la duchesse d'Angoulême, premier personnage de la Cour royale de la Restauration, la frivolité de la duchesse de Berry qui n'avait lancé que le « gothique romantique » et les bals

LA PRINCESSE MATHILDE

masqués où les hommes rénovaient le maillot. Puis enfin la monarchie de Juillet, qui marquait sa position nettement tracée par une abdication de tout luxe extérieur. Cette attitude ne la désignait plus pour le rôle qui plus tard sera réservé à l'Impératrice Eugénie comme il l'avait été à Marie-Antoinette avant la Révolution.

Ce mot d'ordre, venant d'Angleterre, ces ondes, évidemment austères, arrivant de Balmoral, avaient enveloppé la première jeunesse de la princesse Mathilde. Ajouté plus tard au style de famille de Marie-Amélie, il constituait une atmosphère qui, par ces côtés, la classera dans cette époque.

Forte de ces lois de commandements qui régnaient alors dans les Cours de l'Europe, Mathilde prit nettement position pour réclamer une coiffure qui illustrait les débuts glorieux de la reine Victoria. Elle déclara avec énergie que ces transformations extérieures, si importantes pour elle, ne pouvaient plus être différées et que, lasse d'attendre un terme aussi lointain, il lui fallait ses bandeaux comme les portaient les grandes demoiselles.

Pour plaire, naturellement. C'est son droit. Sa coquetterie s'est éveillée comme une fusée. Le Roi, au moins, comprend ses impatiences, lui ! Il se montre plus coquet peut-être pour sa nièce qu'elle ne l'est elle-même pour sa personne. Les grandes glaces de la Salle Blanche décidément l'ont révélée en entier. L'oncle l'encourage dans cet acte audacieux. Il faut en finir. C'est le premier pas de l'émancipation. On se libère des règles qui alors étaient sacrées dans le code des convenances de famille. Après de longs conciliabules entre les Princesses, Mlle de Montfort allait obtenir gain de cause. Son premier triomphe était en route.

On alla jusqu'à Louisbourg pour se renseigner de ce qu'il convenait de faire dans ce conflit capillaire. Visiblement, l'oncle lui-même poussait à la révolte et, un soir, au dîner de famille, on annonça enfin la nouvelle que Mathilde était autorisée à porter des bandeaux plats. Mais on s'aperçut bientôt qu'ayant tout prévu elle avait devancé l'heure de la permission. Déjà elle faisait son entrée dans cette coiffure nouvelle, la raie séparant sa chevelure cendrée. Après avoir échangé un regard complice avec le Roi, elle se mit à table d'un air fort décidé, soutenue secrètement par Mme de Røeding qui se trouva grandie elle-même, car elle avait, de ce fait, gagné un rang

dans la hiérarchie pédagogique de la Cour. Dès ce soir-là elle ne fut plus la gouvernante d'une petite fille. Elle était montée au grade de Dame d'honneur.

Que ces détails insignifiants autour d'une coiffure ne paraissent point trop futiles pour la personnalité dont nous suivons la destinée. Tout a son importance dans une vie si complètement dépourvue d'intellectualité qu'était alors la sienne. Elle est même si dénuée d'action de toute espèce que le plus mince incident, dans ce grand vide royal et patriarcal, prend une importance sans laquelle il ne resterait que des pages blanches à tourner, malgré l'originalité réelle de la Princesse. Les « camarades » de l'atelier, les clients illustres du Salon littéraire, ne viennent que plus tard enrichir une vie qui, sans eux, n'eût pas manqué d'être d'une grande banalité en dehors de l'événement capital du Second Empire, du cadre et des parentés.

Quel effort ne faut-il pas faire pour décrire maintes existences princières en marge du trône, auxquelles fait défaut cet appoint de l'esprit, ce prestige sans couronne et cette gloire sans hermine, qui n'est pas venue les visiter ! C'est elle qui les hausse sur le plan où il est utile de les décrire. Par là elles rentrent dans les types humains qui captivent la postérité et qui retiennent les curiosités.

Après cette première conquête pour le droit de la femme qui prématurément veut prendre son vol, il restait à en obtenir une autre, plus importante encore. Mlle de Montfort — toujours selon les Traditions immuables de la bienséance et des commandements, venus de la Cour d'Angleterre — portait encore une jupe, courte et ample, signe de son âge « tendre, » et celle-ci devait être également maintenue avec rigueur, parallèlement à la coiffure, jusqu'à l'âge révolu de la quinzième année. Pour avoir adopté le bandeau, cette jeune révoltée avait déjà perturbé une harmonie dont les anciens avaient fait leurs lois. A présent elle trouvait encore que les bandeaux ne s'accordaient plus avec cette tenue « de petite fille. » Il fallait donc, d'une bonne main, rallonger aussi la robe. Cette décision fut prise après le dîner dans la grande salle vitrée où Mathilde marcha de long en large pour que l'on pût juger de loin des mesures à prendre.

Le lendemain, les couturières accréditées à la Cour étaient déjà sur les dents et, quelques jours après, Mlle de Montfort

LA PRINCESSE MATHILDE

reçut des mains dévotés de Mme de Røeding une robe de demoiselle qui la remplit de satisfaction. Ainsi agrémentée — et augmentée, si l'on peut dire — elle parut pour la première fois à une tournée de visites. On se rendit au château de Louisbourg pour présenter cette merveille aux différentes parentes qui y avaient leur résidence. La belle-mère du Roi, *le Vieux Dragon*, que l'on avait mise à la retraite et qui s'appelait la duchesse Henriette, y logeait également. Elle était la veuve de Louis de Wurtemberg, et les gens respectueux l'appelaient *Die alte Herzogin*.

Mme de Røeding, quand elle la vit avec sa petite Princesse, la décrivit d'une manière précise et plaisante :

« Le « vieux dragon » se tenait assis sur un canapé dont les bois étaient argentés. Elle portait des bandeaux noirs dans un visage haut en couleur et ne cessait de recueillir de sa main, gantée de mitaines, des prises de tabac qu'elle fourrait dans son nez énergique, et reniflait de même avec autorité pour reprendre ensuite sa phrase. Elle portait un grand bonnet tuyauté avec des coques violettes et, quand elle se levait pour marcher dans son salon, le parquet craquait et les personnages et objets de la vitrine dansaient sur les étagères. »

Quoique bourrue, elle possédait *le sens de la famille* à ce degré exagéré qui ne fait pas souhaiter de fréquentes rencontres. Sans savoir combien il la détestait, elle tenait beaucoup à son gendre, par cet effet de sénilité qui est le chant du cygne de la coquetterie féminine et qui parfois veut les belles-mères secrètement émues de celui qui leur a pris leur fille.

Comme la duchesse Henriette n'avait même pas remarqué la robe longue ni les bandeaux, inaugurés par Mlle de Montfort, celle-ci ne lui porta aucune sympathie et confirma son ressentiment dans les quelques notes qu'elle a laissées à son sujet. D'ailleurs, s'en rapportant à la consigne qu'elle avait reçue au Château, elle n'accorda au *Vieux Dragon* qu'un minimum de politesse.

Quand la princesse Mathilde parle de ce temps, elle ne se met en aucune façon sur le plan contemporain et dans l'ambiance réelle de sa jeunesse. Elle en parle avec dédain et une inexactitude vraiment trop grande. Il faut donc contrôler chacun de ses pas avec les témoins de cette époque.

Mlle de Montfort, qui avait d'abord peu apprécié la petite ville de Louisbourg parce que la première visite avait eu lieu

LA JEUNESSE

par un temps peu agréable, se réconcilia par la suite fort bien avec cette résidence en miniature. Ce n'était, au fond, qu'un immense château avec, autour de lui, quelques rues, urbanisme subalterne bâti dans le même style rococo, pour l'armée des fonctionnaires qui y habitaient depuis le XVIII^e siècle.

Ce château était occupé surtout par des parents du troisième degré, par ceux « qui avaient cessé de plaire » et qui vivaient en marge de la Cour, par les veuves, ou encore par les célibataires, qui avaient *sauté le pas*, dans des sacrements morganatiques, ou qui *s'étaient fait rouler par des filles d'Opéra*. On y voyait aussi des faibles d'esprit, des Princes qui étaient en traitement pour quelque maladie et qui avaient besoin de repos, comme plus tard le duc de Teck.

Cette maison de plaisance contenait ainsi tout un monde, le cousinage, les vieilles belles-mères coriaces, les Princesses délaissées ou convalescentes. Mais elle était si vaste, les cours même en étaient si spacieuses, qu'un laquais, passant avec sa livrée — rouge le dimanche, bleue et argent en temps ordinaire — créait un divertissement, une surprise, agréable pour les yeux quand un heureux hasard voulait qu'il les traversât. Ces dames guettaient ces occasions derrière leurs vitres, assises sur leur *pas* (podium, rehaussant le sol dans les encoignures de fenêtres, pour permettre la vue au dehors). Ces nobles personnages étaient d'autant plus affolés de nouveauté qu'il ne se passait jamais rien dans cette vaste nécropole, badi-geonnée d'ocre, dont les salles, les vestibules immenses, les couloirs sans fin étaient ornés d'anges italiens, s'ébattant au-dessus des portes, et d'amours folâtrant à vide autour des poêles de faïence.

Quand en 1835 Mathilde retourna dans ce château, sa première impression ne fut plus la même et, pendant une visite qu'on lui fit faire, avec ses cousines, chez une Princesse, apparentée à la famille d'Angleterre, elle se trouva dans un rez-de-chaussée fort ensoleillé. Tout un mobilier en citronnier, rapporté de Londres, y jetait une note blonde et gaie qui tranchait sur le logis compassé de la duchesse Henriette.

C'est là où elle apprit qu'il existait, au fond du parc, une ruine romantique surnommée la « Emicksbourg » château fort artificiel qui semblait en carton-pâte comme un grand jouet d'enfant et qui rappelait les décors sauvages de Walter Scott, d'une chevalerie niaise d'image d'Épinal. Délicieuse enfin.

LA PRINCESSE MATHILDE

Cette imitation approximative — exécutée déjà à la fin du XVIII^e siècle qui, à son déclin, avait mis le gothique, si longtemps dédaigné, à la mode, — se trouvait située dans un paysage, aussi artificiel que le bâtiment lui-même, sur un monticule, planté de sombres sapins au pied desquels on avait creusé un étang.

Ces bords étaient d'une mélancolie recherchée. Des rochers abrupts et « inhospitaliers » descendaient dans ces vertes ténèbres. Encore à cette époque un couple de cygnes croisait en rond dans un majestueux ennui et se cachait parfois à l'ombre d'une barque vermoulue où Catherine, la mère de Mathilde, jadis avait navigué avec sa gouvernante, sous l'œil du gros Frédéric, son « monstrueux père. »

Les cousines décidèrent de se rendre près de cette merveille en compagnie de Mme de Røeding, si complaisante à cette folle jeunesse, et de plusieurs personnes. Sa petite Princesse qui, pour les exploits déraisonnables manquait d'imagination, fut pourtant heureuse d'associer à cette partie son frère et le jeune gouverneur du Prince qui étaient venus de l'École des Guides, toute proche, rejoindre ces dames.

Une fois en possession des clefs, apportées par un laquais, du sombre manoir, — maquillé et patiné comme un gros pâté dont la croûte s'est fendue à la cuisson — cette jeunesse se mit à visiter les pièces. On salua le moine en cire qui gardait l'entrée. Il savait jadis tirer la cloche et tourner les pages d'un gros livre mû par une mécanique qui s'était malheureusement arrêtée aux environs de 1800. Puis on grimpa dans la tour. Tout à coup, quelqu'un ayant fait peur à la compagnie en criant « au Fantôme, » tout ce monde joyeux se sauva dans une violente débandade, poussé par Napoléon-Jérôme. Mais — une fois qu'on eut traversé le pont-levis, jeté sur l'abîme *vertigineux* et au bas duquel dormait l'étang — on s'aperçut que Mathilde manquait. Son frère se tenait coi, étouffant à peine un méchant rire qui ne présageait rien de bon.

On le pressa de questions pendant qu'il cherchait sans répit à entraîner plus loin ses compagnes. Il finit pourtant par leur avouer qu'il avait enfermé sa sœur dans une des *oubliettes*, réduit humide garni d'une lucarne et de grilles de fer, qué l'on n'avait pas visité sans quelques frissons.

On courut aussitôt la délivrer pendant que le délinquant se

LA JEUNESSE

sauvait à toutes jambes pour rejoindre la ville. On trouva Mathilde dans une juste colère, cherchant son frère pour se venger de cette mauvaise farce. Elle ne le trouva plus, mais, de retour au château royal, elle dénonça cette histoire à l'oncle Roi qui lui jura « de plonger ce vaurien, la tête la première, dans l'étang de l'Emicksbourg pour lui apprendre à mieux se conduire. » Pour aller au plus pressé il lui « accorda » huit jours d'arrêts de rigueur, en témoignage de sa particulière bienveillance.

Mathilde se contenta de ces justes représailles, et comme le bon prévalait toujours en elle sur le mauvais — surtout quand il s'agissait de sa famille — elle se réconcilia avec son frère, sur les instances de son oncle, et les choses, une fois de plus, rentrèrent dans l'ordre. Le jeune moniteur du Prince mit l'aventure en musique et composa sur « La jeune captive » un air qui eut beaucoup de succès parmi les cousines.

Les histoires de fantômes couraient encore dans toutes les maisons. C'était un temps où l'avènement de l'ingénieur n'avait pas encore déniaisé les populations. Le *fantôme* n'était pas seulement un personnage sacré — familier, pourrait-on dire — chez les nourrices et les commères. Il hantait aussi, grâce à ces dernières, le cerveau des enfants et les terrifiait « en gros et en détail. »

Cette littérature romanesque, qui voyageait dans les esprits à de multiples éditions, était cultivée aussi dans toute la bonne société et une mère, eût dérogé à ses prérogatives si elle n'eût peuplé l'esprit des petits innocents de ces personnages d'outre-tombe. Nul, en ces temps, ne reculait devant le danger d'exalter avec ces sornettes les imaginations juvéniles. Les cousines de Mathilde, Marie et Sophie, en connaissaient qui faisaient dresser les cheveux, jusqu'aux perruques des laquais quand, pendant le service de la table, ils entendaient des bribes de conversation traitant de ces sujets. Quant aux gouvernantes, aux filles de chambre et aux lingères, c'était l'épouvante installée en permanence comme un état normal que personne n'osait discuter.

A la Cour, chez les Princesses, tout le monde le subissait.

LA PRINCESSE MATHILDE

On s'y blottissait avec un sentiment double qui était comme une espèce de vice de l'esprit, une mauvaise habitude dégénérée en fièvre, en agitation continuelle. Un plaisir enfin. Une volupté secrète. Pour rien au monde ces femmes n'eussent voulu se priver de ces émotions, si contraires à leur quiétude, et de se laisser convaincre de leur sottise. Un vide affreux se serait creusé aussitôt dans leur malaise, serait tombé dans leurs chères préoccupations. Il les eût appauvries du seul élément vraiment passionnant qui alimentait la platitude de leur ordinaire.

L'éducation rationnelle que Mathilde avait reçue dans sa famille — cet état de révolte latente aussi, de suspicion et d'ostacisme que subissaient les Bonaparte en exil — avait laissé de fort bonne heure à son esprit une empreinte plus dure, éloignée du surnaturel et de ses extravagances. Il l'avait armé de combativité pour la vie réelle, dans l'isolement moral de toute une société, séparée des Traditions et tenue éloignée des milieux spiritualistes et même des pratiques de la religion.

Le père, athée convaincu, la mère, protestante élevée par des voltairiens, ne peuplaient pas son esprit de beaucoup d'étoiles. Seules les abeilles d'or y étaient piquées. Du sentiment religieux, à peu près absent, il lui restait à peine une superstition corse, fort atténuée d'ailleurs par le bon sens. Parfois, au cours de sa vie, celle-ci se manifesta dans différentes circonstances par des superstitions de dates, de chiffres, de *mauvais œil*, dont elle accusait jadis avec vigueur plusieurs personnes de son entourage. Jacques Offenbach, qu'elle ne voyait d'ailleurs pas, devint plus tard pour elle le premier objet de cette aversion.

Mathilde n'avait reçu de la religion que *les surfaces pittoresques*, aperçues en Italie, reflets de dévotion extérieure auxquels ne se liait aucune profession de foi. « Simulacres, marmottements et comédies, » disait son père, « sans intérêt pour les gens éclairés. » Cette direction, nettement matérialiste, lui avait donné — avec ses inconvénients de sécheresse — une base sur laquelle sa raison, déjà fortement marquée, pouvait exister sans le secours de visions intérieures et surtout de croyances mystiques et de phénomènes extra-terrestres. De celles-là elle se moquait déjà franchement à l'âge où les âmes, encore peu formées aux notions du réel et portant encore l'empreinte de l'Infini, sont accessibles aux influences — naïves

LA JEUNESSE

ou frauduleuses — de l'Au-delà, de ce que Jérôme appelait déjà « *le hurluberlu* des vieilles sorcières. »

Ces « araignées du cerveau, » Mathilde ne les laissait pas venir à elle et parfois elle se gaussait des jeunes cousines, quand elles parlaient, en baissant la voix, de la « Dame blanche » qui descendait l'escalier du château et du « Chevalier » qui se tenait dans une niche de l'escalier et qui remuait les yeux.

Elle ne suivait pas davantage à cette époque les pratiques religieuses. Sa mère était devenue catholique par son mariage avec le frère d'un homme qui avait pris le Pape *pour un Curé que l'on renvoie dans sa sacristie*. Et Catherine ne pratiquait, avec assiduité et exclusivement, que la religion de l'amour conjugal. Cette dernière conception même, si libérée des dogmes, trouva encore dans le cœur de Mathilde bien des contrariétés. Non seulement elle la sentait hors de mesure quant au sujet que sa mère avait choisi pour son adoration, mais les manières excessives et langoureuses de Catherine de se pendre au cou de l'époux, de chercher à l'enlacer sans cesse pour lui prodiguer des baisers et des caresses, ne trouvaient nul écho dans son cœur et lui semblaient autant d'habitudes, peut-être comiques, mais inutiles et déplacées pour cet âge.

Dans cet état, consacré par les rites, — mais si précaire en somme, par tout ce qu'elle voyait — ces manières non seulement lui déplaisaient, mais elle s'en sentait frustrée d'autant, par celles qu'on ne lui prodiguait pas assez à elle-même.

Sa mère était le modèle des femmes, disait-on partout, épouse sans pareille, acceptant le sacrifice de partages innombrables, « toutes les injures contre son honneur » avec le stoïque héroïsme de l'amour quand même, vainqueur de toutes les vicissitudes. Napoléon, empereur, ne lui avait-il pas livré du haut de ses nimbes un certificat posthume, glorieux de vertu, devant la postérité?

Il est hors de doute que les démonstrations de cette passion conjugale, si elles n'altéraient pas l'affection filiale de Mathilde, la perturbaient, la choquaient même. Pour dire le mot : une sorte de jalousie, peut-être réciproque, était la base de cette discorde, sourde ou ouverte. Catherine, par son amour, volontairement aveugle aux écarts de l'époux, voyait avec une secrète terreur sa propre jeunesse s'évanouir peu à peu, à mesure que sa fille, déjà une petite femme à quatorze ans, l'éclipsait aux yeux de tous. Elle montait tandis qu'elle-même

LA PRINCESSE MATHILDE

descendait. Encore un peu et Catherine se sentira repoussée dans le compartiment tant redouté de l'âge mûr où la femme, dépouillée par ses grâces printanières, a cessé d'être *la jeune mère* pour devenir *la mère*. Elle n'est plus l'épouse mais l'associée, bientôt la matrone, reléguée aux confins de ce commerce où l'on n'est plus désiré, mais où l'on est seulement *consulté*.

L'arrivée de Mathilde à la Cour de Stuttgart a marqué pour sa mère ce point critique. C'est un grave tournant conjugal qui s'ajoutait aux autres, à ceux que, déjà à Napoléonshöhe en Westphalie, elle avait constatés. L'œil expérimenté de son frère, le roi Guillaume, l'avait découvert à son tour. Par son empressement de faire prématurément honneur à sa nièce, de rendre grâce à sa beauté naissante, il avait souligné cet état de déchéance qui venait à pas rapides sur cette mère, désespérément amoureuse d'un prince perpétuellement volage. Ce malaise se révéla pour la première fois avec une acuité visible pour toute la Cour.

Les yeux de l'épouse s'ouvraient à la constatation d'une vérité si cruelle dont elle avait jusqu'alors reculé l'échéance. Elle ne plaisait plus, même après les autres, surtout après les autres ! C'est sa fille qui commençait à plaire, il n'y avait rien là qui pût la séduire dans une certitude si pénible. Il serait injuste pourtant de croire que celle-ci eût jamais été pour Catherine le prétexte de mauvais traitements ou même de paroles sévères à l'égard de sa fille. Ce conflit intime — ce drame secret plutôt — on le devine plus qu'on ne le voit apparaître, et on le devine seulement, pour la première fois, par l'unique révélation de Mathilde elle-même. En quelques phrases courtes, assez sèches et parfois ambiguës, elle annonce, à qui veut l'entendre, que sa mère voudrait « immobiliser la marque de la toise sur le montant de la porte » où l'on avait l'habitude de contresigner par un trait les progrès de la croissance.

De ce secret sentiment de jalousie, Catherine a pu involontairement montrer les traces à cette époque. C'est celle où elle voit débiter la dernière phase de sa vie conjugale — les années maigres de l'amour — équilibrées aussi, malheureusement dans son physique, par des années *grasses*.

La jalousie de Mathilde, par contre, allait vers sa mère parce que son oncle lui avait dévoilé sa propre séduction et qu'elle cessait d'admettre une intervention de Catherine pour arrêter, ou retarder d'une année, les effets que sa grâce espé-

LA JEUNESSE

rait. Cela, pensait-elle, sous le prétexte d'une passion conjugale à laquelle elle s'intéressait d'autant moins que, déjà à cette époque, elle en connaissait l'inefficacité.

La beauté de sa mère se défendait trop mal devant cet incorrigible volage. Aussi, une fois soutenue par l'oncle Guillaume, sa résolution fut prise et, la réfection de sa coiffure dans le style de la reine Victoria, de ses toilettes à l'instar de Paris, une fois accomplie, elle entra résolument dans la voie de la conquête.

Un incident assez pénible avait causé l'éloignement de son frère cadet de l'Ecole Royale des Guides de Louisbourg où il suivait les études militaires. C'était une sorte d'École Polytechnique où il apprenait la géométrie, la topographie et l'art des ouvrages de défense. Au cours d'une discussion avec un camarade de classe, il s'était si violemment pris de querelle avec celui-ci que, bousculé et peut-être battu, le jeune élève demanda une réparation par les armes, un duel au sabre, auquel le jeune Montfort ne crut pas devoir consentir pour des raisons qu'il fallait considérer comme respectables et qui sans doute lui avaient été inculquées par l'usage des hiérarchies militaires, défendant aux Princes du sang de se mesurer avec des inférieurs. Un Conseil d'honneur, réuni par ses camarades, refusa l'application de ce paragraphe du Code, sous le prétexte que ces privilèges, ainsi que la qualité d'Altesse Royale se trouvaient suspendus, sinon aliénés, à ce moment, en vertu de la décision des Alliés de 1815. Le jeune Montfort quitta donc l'École et son père le ramena à Florence, laissant l'aîné, Napoléon-Jérôme, à Stuttgart, en service d'aide de camp du roi, et avec le contrôle de son gouverneur, le baron von Bauer, qui, dans les premières années, veilla sur sa conduite avec un maximum de zèle et un minimum d'influence.

Comme l'oncle était vraiment un peu amoureux de cette charmante nièce, il résolut à ce moment de faire faire son buste en marbre par un sculpteur de talent, élève du célèbre

LA PRINCESSE MATHILDE

Danecker, auteur du buste de Frédéric Schiller, son ami et son condisciple à la fameuse Académie du duc Charles de Wurtemberg, Cet artiste avait fait son éducation à Rome avec le Danois Thorwaldsen et parlait agréablement l'italien.

Un matin donc, le Roi se rendit à pied, accompagné de Mathilde, chez ce sculpteur, nommé Wagner, qui devint plus tard directeur de l'École des Beaux-Arts. Il travaillait non loin du château, dans un atelier entouré de bosquets de seringas et de lilas, aux confins du potager royal et des serres.

Une conversation s'engagea alors, et Mlle de Montfort, — armée de ses plus beaux souvenirs de Florence et de Rome et encouragée par le Roi, — se mit à interroger le sculpteur sur ce qu'il avait vu en Italie. Celui-ci, timidement, répondait à ses questions, ravi de se rappeler les plus heureux moments de sa vie. Comme les propos tombaient sur Canova, que goûtait beaucoup le Roi, Wagner se souvint de plusieurs occasions où il avait aperçu le célèbre sculpteur. Avec quelque hésitation il rappela pourtant que son maître lui avait défendu de fréquenter le grand homme. Le Roi demanda la raison de cette recommandation, et Wagner s'en montra fort embarrassé. Il avait, à Rome, lié commerce avec les Nazaréens et fréquenté cette pléiade d'artistes à laquelle appartenaient, entre autres, Peter Cornélius, Schnorr von Karolsfeld, le chevalier de Fuhrig. On y pratiquait la plus grande sévérité de mœurs, on prononçait des vœux de chasteté et on vivait dans une sorte de règle monacale dont s'inspirait l'art chrétien, catholique et rhénan qui dura jusqu'à la fin de Flandrin.

M. Wagner donc refusa finalement de donner les raisons qui avaient inspiré son maître de ne pas fréquenter Canova. Ses réticences intriguèrent beaucoup Mme de Røeding et elle n'en sut pas davantage à ce sujet, innocente sans doute jusqu'à sa dernière heure et n'y ayant rien compris. Mais le Roi, soudain détournant la conversation, évoqua le buste colossal de Napoléon Empereur que l'éminent sculpteur avait fait pour Milan, et Mathilde, dans sa grande joie de parler de son oncle immortel, posa des questions à ce sujet. Cette première rencontre avec un homme qui avait connu l'auteur de cette belle œuvre, elle la rappelait encore aux beaux jours de la rue de Courcelles, devant le buste même de Canova qui trônait dans son salon.

Wagner se souvenait que Napoléon n'avait presque jamais

LA JEUNESSE

eu le temps de poser et qu'il accordait à son statuaire à peine quelques instants entre deux audiences. « *Cinq minutes entre deux batailles,* » ajouta le roi de Wurtemberg.

Mathilde était émerveillée. Après tout, remarqua-t-elle, cinq minutes, dans la vie de cet homme, c'était comme un siècle.

Ce mot, faisant si bon marché des séances du sculpteur pour une œuvre aussi importante, amusa toute l'assistance. M. Wagner dut expliquer que l'exécution du buste, dans des conditions si précaires et avec des poses si rares, avait été rendue possible par une circonstance, compréhensible seulement pour cette époque :

« La censure impériale exigeait invariablement des artistes qui reproduisaient le facies de l'Empereur l'application d'un style et d'un modelé à l'antique, auxquels tous devaient se soumettre et qui faisaient rentrer les traits du maître du monde dans le moule immuable et césarien qui allait le rendre légendaire et qui avait pétrifié son physique en une image *ne varietur*. Canova, une fois qu'il eut fixé les principaux accents de cette glorieuse physionomie et pris les proportions de ce beau masque, n'avait plus qu'à s'en rapporter à cette direction des lois, posées déjà par Winckelmann dans son *Histoire de l'Art classique*. Elles lui imposaient de faire de son œuvre une sorte de synthèse, presque religieuse, de l'Idole qui avait asservi le monde.

— Mais, avait demandé Mathilde, comment, dans ces conditions, mon oncle pouvait-il être aussi ressemblant ? »

Alors le sculpteur, ayant trouvé sans l'avoir cherché le mot qui pouvait le plus la charmer, répondit de sa voix tranquille et posée de Souabe :

« Quand une fois on avait vu l'Empereur, on n'oubliait jamais ses traits, et ils étaient si populaires dans le monde entier, que personne n'eût pu se tromper. »

Mme de Röding, qui raconta cette scène, ajouta qu'après cette entrevue sa petite Princesse avait été très fière et qu'elle n'avait cessé ce soir-là d'entretenir ses cousines de tout ce qu'elle avait, dans cette visite, entendu raconter sur l'oncle. M. Wagner lui-même rappelait souvent les détails de cet entretien à ses élèves et à sa fille Lydia qui, à la suite d'un mariage manqué, vécut vieille fille dans la dévotion de ces souvenirs.

Mathilde posa plusieurs fois pour son buste dans cet atelier et, un jour, en examinant les moulages accrochés au mur, elle

LA PRINCESSE MATHILDE

aperçut celui d'un bras et un masque de Romain moulés d'après nature. Le bras était celui de Pauline Borghèse, que l'artiste avait rapporté de Rome. Mathilde s'étonna beaucoup de trouver là un peu de sa tante, de celle dont on parlait parfois avec des réserves. Mme de Roëding changea alors volontiers de conversation parce que ce sujet lui paraissait plein de péril. Par le peu qu'elle en savait, et surtout par ce qu'elle en craignait. Elle pensait sans doute à la statue de la Villa Borghèse, exécutée par le grand sculpteur et qui, devant le monde entier, démontrait quel avantage une belle femme pouvait avoir à être généreuse de son aspect... quand la chose en valait la peine.

Le méchant Mérimée, plus tard, dit rue de Courcelles — naturellement derrière le dos de la Princesse qui devait ignorer les *sacrilèges* à l'adresse de sa famille — que s'il avait été dans le goût de Canova de tomber amoureux de Pauline, il n'eût jamais fini sa statue (ainsi qu'il en arrivait à d'autres artistes), et que l'on devait cette statue à sa *vertu*....

Le roi de Wurtemberg avait des raisons particulières pour aimer la princesse Borghèse. Enthousiaste de sa beauté, il avait fait exécuter à Rome une réplique de la statue de Canova et il la fit placer dans sa Villa romaine, le Rosenstein, où Mathilde la vit plus tard.

Comme les séances de poses chez M. Wagner ennuyaient Mlle de Montfort parce qu'elles la séparaient de ses cousines et compagnes de jeux, elle demanda un jour si on ne pouvait pas la *mouler*, elle aussi, une bonne fois, pour en finir et ensuite la tailler dans le marbre sans le concours de sa présence. Mais son oncle s'opposa à une pareille manipulation, même fragmentaire, en disant que c'était une horreur et au surplus une opération fort douloureuse. Ces raisons décidèrent la Princesse à renoncer à ses désirs. Le buste lui-même ne fut jamais achevé. Le départ pour Florence du roi Jérôme et de sa fille le laissa sous ses linges mouillés...

Tel était le régime d'existence de la jeune princesse Mathilde. On vivait dans le provisoire et on changeait de place sans qu'elle sût toujours pourquoi. On eût pu croire que de là lui venait peut-être son aversion des voyages. Mais ces dispositions se rattachaient déjà à sa nature. Elle devint sédentaire dès l'instant qu'elle-même disposa librement de sa vie.

LA JEUNESSE

Les regards du roi Jérôme étant allés vers sa chère Florence et, une fois la forte pension alimentaire assurée par la famille Wurtemberg, pour lui et les siens, il ramena donc sa femme et Mathilde au bord de l'Arno. Il l'installe dans un beau palais — jadis aux Orlandini — sur lequel tombe, vers le soir, l'ombre de la coupole des Giotto. Qui serait assez dépourvu d'entrailles pour lui reprocher dans ces conditions-là d'avoir quitté les Wurtemberg?

En été on voyage. La vie est *double* et pleine d'agréments. Malheureusement, à Genève, Catherine tombe gravement malade. Son frère accourt à son chevet et invite de nouveau la famille à s'établir auprès de lui dans « sa cuvette. » Cet homme est décidément bien hospitalier. Mais Catherine meurt, et cette libération à deux fins change de nouveau la situation. Jérôme, qui a soigné sa femme avec un immense dévouement, est le seul à la pleurer au fond de son cœur. Peut-être parce qu'il est le seul à la connaître. Il mesure à ce moment l'immensité des peines qu'elle a subies pour lui et la mansuétude que son amour lui a inspirée pour la frivolité de l'époux.

Puis il se rappelle une maîtresse qu'il a quittée à Florence. Il est trop juste qu'il songe un peu à toutes les consolations que, dans ces tristes circonstances, elle va lui prodiguer. Un gros rhume l'empêche de conduire lui-même la dépouille de sa femme sur le *Rothen Berg* où se trouve le mausolée des Wurtemberg, couché dans des vignes sur la colline où, il y a près de mille ans, se tenait le berceau de la famille, des comtes de *Wirth Am Berg*.

Comme il est convenable, le roi Wilhelm réclame sa nièce Mathilde pour achever son éducation, car la vie du père est vraiment trop *agrémentée* et il est susceptible de présenter à sa fille une grande variété de belles-mères morganatiques. D'ailleurs Jérôme, dès la mort de sa femme, songe lui-même à ce saut brusque dans l'Inconnu et à la manière dont il pourra le mieux concilier sa liberté avec ses pesants devoirs de père.

Arenenberg est sur le chemin de Stuttgart. On va s'y arrêter chez sa belle-sœur Hortense de Beauharnais.

Que de fois, dans l'*ennui sépulcral* de l'exil des Bonaparte, on avait, devant Mathilde, durant les longues veillées d'hiver, évoqué sa figure, son caractère langoureux, communicatif et attachant. On allait enfin la voir.

LA PRINCESSE MATHILDE

Nous voici en décembre. Le froid est rigoureux. Hortense, toujours si bonne, s'inquiète de l'orpheline. La situation délicate de Mathilde, celle du veuf si consolable, elle les comprend rapidement pour avoir connu elle-même, mieux que personne, les partages impérieux du cœur. Il est convenu que la famille en deuil s'arrêtera chez elle pour pleurer ensemble et se consulter sur l'avenir. Pendant le rude trajet dans la berline, Jérôme ne cesse d'y songer. Mille images confuses se dressent devant lui sous ce triste ciel hivernal, et il s'arrête finalement à l'idée de marier Mathilde.

Mais à qui ? C'est une enfant de quinze ans. N'importe. Il ne voit pas de solution plus élégante pour concilier sa propre vie avec celle de sa fille. Il la contemple, endormie sur les coussins par les cahots de la voiture. C'est déjà une femme, lui semble-t-il. Alors, brusquement inspiré, il se tourne vers Mme de Røeding et, dans les ténèbres, il lui ouvre son cœur, si large : Si le cousin Louis plaisait à Mathilde et si Mathilde plaisait à Louis, ne pourrait-on pas songer à les marier ? Une telle combinaison, au milieu des difficultés présentes, de la pénurie des prétendants, du double équivoque d'une famille errante, à la fois suspecte et honorée, pourchassée et glorieuse, ne serait-ce pas la solution rêvée ? Mariés entre eux ils se donneraient quittance de tout, dans l'équivalence des avantages et des inconvénients. Ils se partageraient en famille leurs lauriers, leur présent précaire et leur avenir incertain.

La gouvernante, en toutes circonstances, est la complaisance même. Elle approuve toujours. Déjà elle a aidé, a favorisé des rencontres. Elle est pour l'amour, pour la jeunesse ! Aussi elle encourage le Roi, le presse d'espérer. L'enfant dort, mais elle raconte, plus tard, *qu'elle a tout entendu*.

Jérôme s'abandonne à ses projets et quand, deux jours après, la berline arrive à Constance, c'est le prince Louis Napoléon qui apparaît à la portière, chargé de les amener auprès de sa mère.

Entourée de Mme Salvage de Faverolles, la vieille amie de la belle Juliette Récamier, de Mlles de Périgny et de Valérie Mazulier, du fidèle Cottrau et de quelques remplaçants, la reine Hortense reçoit sa nièce dans ses bras. *Apostrophes*

LA JEUNESSE

larmoyantes, tendresses romantiques, effusions et musique de deuil, avec accompagnement de harpes, comme dans les Almanachs des Muses.

La maison est pareille à une illustration de roman de ces temps-là. Modeste mais douillette, une intimité familiale et lyrique, un attendrissement perpétuel sous les guirlandes de lierre. Sur les tables, des albums traînent bourrés de pensées et d'images enluminées. Récits héroïques, bouquets de fleurs en cire, sous des globes, montés en pyramides. Broderies insipides. Tyroliens et lions en tapisserie, aigles, ruines... Troubadours!

C'est la petite maison suisse des pendules et des étagères, avec pourtant un rappel impérial. Un bon poêle de faïence qui ronfle, des petits tapis ronds sous les fauteuils, des petits chiens qui, dans l'alerte de l'arrivée, jappent aux visiteurs, reniflent, sautent, sont grondés, puis se recouchent sous le canapé, l'œil ouvert et guetteur. Sur des coussins, sur les rubans de sonnettes, on lit des devises : *Amour! Espérance!* « Je meurs où je m'attache. » *Liebe mich!* (Aime-moi!)

Dans une galerie, des oiseaux — enfermés dans des cages imitant des ruines à tourelles des bords du Rhin — font un vacarme étourdissant, au milieu d'une odeur sucrée de pommes cuites, et de parfums venant des sachets et des mouchoirs.

Une coquetterie règne, patriarcale, émanant de quelqu'un qui a beaucoup aimé et à qui tout sera pardonné. Fanfreluches, niaiseries délicieuses. Quelques voluptés tardives et bien cachées. Ce n'est plus l'épopée. Ce n'est plus le sillage de Jupiter. Mais quelque chose en demeure, hausse cette langueur des Iles à une survie de majesté. Un grand souffle a passé par là, et les débris d'une gloire immense ont volé jusqu'à « cette chaumière! » Le lion n'est plus qu'une descente de lit, mais dans des coins les vestiges se dressent de cette Iliade : La Belle Hélène, c'est la statue de Joséphine. Léonidas, c'est Bonaparte au pont d'Arcole, et Psyché est la maîtresse du logis. Des aigles, des colombes, des lauriers. La romance flotte partout. En un parfum subtil elle atténue et adoucit tout ce que ce temps a eu de péremptoire et de fanfaronnant. Et la harpe frémit *En revenant de Syrie, Mon beau Dunois...*

On décide d'y passer huit jours. Mathilde n'est pas romantique. Mais tante Hortense l'enveloppe de tant de gentillesse

LA PRINCESSE MATHILDE

que la neige fond, que les brumes quittent son front et elle se laisse aller à cette atmosphère *coloniale*. Nonchalante et sonore à la fois, elle est créée par une amoureuse au sang créole, dans une petite Germanie idyllique et *suisse*. Cette mélancolie délicate des grands jours, dont l'image, déjà pâlie, se fane ici, on l'entend ronfler comme un chat, blotti contre le poêle. Et de ce monument de porcelaine, ventru et luisant, s'échappe la chanson des bois résineux qui tour à tour ronronnent et pétillent, craquent et éclatent. Souvenir des batailles....

Dehors, c'est le froid noir. Contre les vitres les dentelles de givre dessinent leurs arabesques, et Mathilde est bercée et apaisée par cette chaleur que lui communique une langueur familiale. Le matin, elle va trouver sa tante, encore couchée au fond de son lit. Coquette toujours, dans du rose et du blanc. Que de rubans ! Que de volants ! Que de festons ourlés !

La chambre est tendue de percale et de mousseline *aurore*. La tante ne s'est jamais intéressée qu'à l'amour. L'automne est venu, mais toutes les feuilles ne sont pas tombées ! Des roses percent encore sous la neige. L'honneur est sauf...

« Sachez, rapporte Mathilde, que les hommes ne couchaient pas dans la maison. Ma tante ne fit une exception que pour mon père. »

Nous respirons...

Elle trouva pourtant plusieurs amis installés là, dont le fidèle Conneau qui allait, quelques années après, jouer un rôle si noble, comme compagnon volontaire de captivité auprès de son ami le prince Louis. L'autre est un peintre que la Reine s'est particulièrement attaché et qui remplit auprès d'elle les mêmes offices que M. Isabey auprès de la duchesse de Berry. C'était de la plus honnête galanterie, sous le signe des arts, et un apostolat dont personne ne saurait médire, à la fin de cette année 1835 surtout, où nous savons qu'il ne reste plus, à la tendre Hortense, que quelques mois à vivre pour aimer les siens.

Ce peintre qui vivait avec Hortense — en compagnie de *Mesdames les lectrices*, ces romanesques jeunes filles, — s'appelait Félix Cottrau et il avait à ce moment trente-cinq ans, étant né « au dernier soupir » du siècle précédent.

C'est lui qui poussait le traîneau sur la route de Constance quand la Reine s'en allait faire sa petite promenade et voir patiner les demoiselles badoises avec les Suisses du canton de

Saint-Gall. C'est lui aussi qui chantait à ravir. Il jouait du clavecin, il composait. Il ouvrait les parapluies, il tenait les châles. Il tapait les coussins, apportait les petits bancs. Il veillait sur les courants d'air. Au surplus, il peignait des sujets historiques, sans talent, mais avec toute son âme. Il était indispensable.

N'ayant point de génie il était donc sans défaut. Régulier et *gemüthlich*, comme disait Hortense, il était appliqué à diverses fonctions, toutes honorifiques, auxquelles la Reine l'avait attaché de son air toujours attendri. Romantique, lui aussi, comme étaient nécessairement toutes les personnes entourant la Reine, c'était une figure qu'on eût dû inventer pour meubler cette maison si elle n'eût existé, tant elle était harmonique et nécessaire.

Mathilde distingua aussitôt l'élégiaque Cottrau parce qu'il était vraiment l'ami de choix de cette petite Cour, un animateur de divertissements, un de ces fidèles compagnons que l'on trouvait, casqués et empanachés dans les romans de ces temps, toujours prêts à sauver des négresses des pires dangers, à veiller sur le sommeil des orphelines au bord des torrents, ou à ravir des princesses outragées au fond des sombres forêts.

M. Cottrau, qui savait l'amour d'Hortense pour son fils, déjà familiarisé avec l'aventure, songeait à ce moment à perpétuer les traits de Louis, dans une de ces attitudes d'autant plus héroïques que rien alors ne désignait le Prince à la prendre. Nulle occasion nouvelle ne s'était encore offerte à lui de devenir un héros, depuis la triste insurrection de la Romagne où son frère était mort à Forlì et où lui-même, en 1831, avait couru de grands dangers à Ancône. Pour l'instant il était seulement citoyen suisse et servait dans un régiment d'artillerie, à Berne que nulle guerre ne menaçait.

Cottrau se refusait de le perpétuer sous les traits d'un capitaine suisse. C'eût été renier sa foi romantique que de le représenter sous un aspect aussi raisonnable. Comme le peintre ne pouvait faire le Prince montant à l'assaut d'un fortin ou traversant un pont-levis, un drapeau à la main et s'écriant « A moi, les Braves ! » il fut réduit à le montrer dans une occupation où sa mère pouvait le reconnaître. C'est ainsi qu'il le peignit franchissant les Alpes, tel Annibal ou Bonaparte, mais en civil dans un costume de drap fort seyant,

LA PRINCESSE MATHILDE

tenant son cheval hennissant par la bride. Ceci à proximité du lac de Constance couché dans la neige et dont on apercevait la silhouette, sillonnée de ces jouets d'enfant qu'étaient alors les bateaux à vapeur.

Ce tableau présageait un bel avenir. M. Cottrau avait dramatisé les promenades du Prince après son café au lait, du Prince dont le plus grand exploit devait alors consister à épouser un jour sa cousine Mathilde. Celle-ci, trop cahotée alors pour aimer l'aventure, préférait la vie douillette, déjà intéressée par la peinture, encore que celle de M. Cottrau ne lui inspirât pas une admiration sans bornes. Quoique peu soucieuse de musique, elle le préférait dans cet art, car il débitait des romances avec ce goût pénétrant et intime qui parlait à sa jeunesse.

La romance sera plus tard, aux grands jours de l'Empire, la limite où elle entend borner son sens musical, et les soirées d'Arenenberg, le talent charmant de l'ami Cottrau, en posèrent les bases définitives. Cette restriction à laquelle elle ne cessa dès lors de se résoudre était bien dans l'harmonie des familles et on eût été indiscret d'exiger de ses facultés un de ces engouements exaltés dont Mme de Metternich fit preuve plus tard, à l'occasion de *Tannhäuser*.

L'honnête Cottrau mourut prématurément, peu après le coup d'État et au seuil même de l'Empire nouveau. Il fut ainsi privé de peindre le jeune cavalier d'Arenenberg sous l'hermine et chevauchant, un sceptre à la main.

Jusqu'à nos jours on a vécu sur une image fausse de Louis-Napoléon. On l'a montré déjà à vingt ans triste, pensif, *visionnaire* et *cerveau embrumé*. Rien de pareil n'apparaît à cette époque. Il est turbulent, ne tenant pas en place, incapable de rester une heure durant sur une chaise ou sur un tabouret. Car à cette époque il était de fort mauvais ton pour un jeune homme de s'asseoir dans un fauteuil. L'indignation des mères eût atteint son comble si l'on avait aperçu un fils se prélassant sur un canapé, « comme les lions du Boulevard, » croqués par Gavarni. Ces mœurs étaient réservées à la classe des impertinents, des bohèmes, des libertins, et la reine Hortense — si remplie de mansuétude pour le cœur des autres comme pour le sien — eût accepté les pires folies plutôt qu'un tel manquement.

Le canapé s'est longtemps défendu contre les « violations »

de la bonne tenue, telle qu'on la concevait alors. La cousine Mathilde elle-même — elle le remarque parfois — ne se donnait que *le droit d'une chaise ou d'une banquette*. C'est dans cette attitude que les jeunes gens folâtraient à la maison d'Arenenberg pour se dire de ces choses gamines que l'on a tant exagérées. Ces déclarations sentimentales ont fourni un si beau sujet de confidences chuchotées chez les dames qui fréquentaient aux Tuileries. Chez celles surtout qui, avant le mariage de l'Impératrice Eugénie, *misaient* sur le tableau de ce cousinage et mettaient son avenir en loterie.

Hortense, jusqu'à son dernier jour, ne cesse de s'intéresser au cœur des autres, et même au sien. Aussi, assise dans ses oreillers, elle se penche sur celui de sa nièce pour l'ausculter, pour surprendre le réveil printanier *des sentiments favorables* que précède le premier frémissement dans la voix. Avec la meilleure grâce du monde, Mathilde se prête à ces confessions. Amusée plutôt que sensible, elle se laisse envelopper par cette chaleur que dégage la bienveillante curiosité d'Hortense et, à travers les rideaux de dentelle, elle entrevoit un avenir nuptial encore imprécis, sans amour et sans crainte.

L'objet de ces conciliabules, le prince Louis-Napoléon, est là. Justement il s'ennuyait dans ce logis. Il rôdait dans les couloirs, sans argent de poche. L'arrivée de la cousine le réveille. Aimable, taquin, il est *farceur*, dit Mathilde. Il lui joue des petits tours et ne s'ennuie plus. D'amour il n'en est pas question davantage chez lui. Peut-être le mot est-il sur les lèvres, mais la chose n'est pas dans le cœur. C'est sur cet agréable commerce de cousinage que s'édifient les projets d'avenir, forgés par les « vieux. » Ils disposent de ces existences, les engagent dans une direction qui arrange pour le mieux les affaires, alors si compliquées de la famille.

Aux repas on se retrouve autour de la table. Puis chacun de courir à ses *plaisirs*.... si l'on peut appeler ainsi de patauger dans la neige et dans le vent, et de voir, sur le lac de Constance, patiner des petits bourgeois. Hortense, toujours un peu poitrinaire, promène sa « maladie de langueur » par tous les frimas et se fait traîner sur la glace par Cottrau — ou par un *suppléant* — dans un petit traîneau vert, orné de roses.

A la nuit, on se retrouve dans le grand salon et alors cette fille de Joséphine, dont le romantisme fut si longtemps la providence des Almanachs, retourne aux beaux jours d'autre-

LA PRINCESSE MATHILDE

fois, à ceux qui compensent pour elle les rigueurs de son « odieux époux ». Cottrau ouvre le piano-forte et se met à accompagner la Reine qui, de sa petite voix grêle mais encore agréable, chante des choses puériles, les yeux bleus au plafond, la main sur son cœur qui a tant aimé.

Dans ces accents, faibles mais tendres, gonflés d'attendrissement et de souvenirs qu'*elle seule* connaît, passe un souffle imperceptible. Des ardeurs, pareilles au feu mourant sous la cendre, glissaient sur les cordes de la harpe, cette compagne sonore à qui elle avait confié tous ses secrets....

Quand enfin Cottrau, ranimant avec elle, pour un court instant, tant d'ombres disparues, avait de son côté chanté une belle romance, on se mettait en cercle. On jouait au furet ou aux devinettes, et parfois, autour de la table ronde, on s'adonnait à la *klexographie* ! C'était un art qu'au même moment Victor Hugo, déjà, pratiquait en conscience, pour faire ses manoirs du Rhin. Du *Klecks* (mot allemand qui veut dire : tache d'encre, réservé jusqu'alors aux cahiers d'écoles) la puérilité des temps avait fait un sport nouveau et, en pliant des feuilles de papier sur des taches fraîches, on obtenait, en les écrasant, mille fantasmagories que l'on disait *des dessins du Démon* !

Jusqu'au départ pour Stuttgart, les soirées se passèrent ainsi en jeux innocents, et Mathilde — les sens encore en repos — se prêtait de bonne grâce à la petite *flirtation* du cousin.



CHAPITRE II

LE MARIAGE RUSSE

NOUVEAU SÉJOUR A STUTTGARD || RUPTURE DES FIANÇAILLES
AVEC LOUIS-NAPOLÉON || SÉJOUR A FLORENCE || MONSIEUR LE
BARON THIERS || LE TZARÉVITCH CHEZ LE ROI JÉRÔME || JULES
JANIN AGENT MATRIMONIAL DU MARIAGE DEMIDOFF || LES FLUC-
TUATIONS || LA CÉRÉMONIE NUPTIALE || PREMIERS DÉBOIRES || L'AR-
RIVÉE A LA COUR DE NICOLAS I^{er} || LE VOYAGE A MOSCOU ||
PREMIÈRE VISITE A PARIS || L'ACCUEIL DE L'ONCLE PAUL
DE WURTEMBERG || LES INTIMITÉS DE NEUILLY || LA RUPTURE
CONJUGALE.



LE retour à la cour de Wurtemberg, où la famille de Jérôme-Bonaparte continuait à porter le nom de Montfort, se signale par les mêmes gentillesses, attentions et gâteries des parents. Après quelques jours, Jérôme — déjà repris de ses nostalgies pour Florence où il a laissé une bonne moitié de son cœur — saute dans une voiture et abandonne sa fille aux soins empressés des cousines. Rassuré sur elle et heureux de sa liberté, il tombe de nouveau dans les bras des autres.... Il se ruine pour satisfaire leur ordinaire et emprunte pour le superflu.

A présent, les projets de mariage, encore vagues, avec le cousin Louis, sont maintenus épistolairement sur l'eau par la bonne Hortense. Ils semblent pourtant bien être demeurés une affaire de famille que l'on traite à distance et qui en aucune façon n'est une affaire de cœur, comme on l'a dit si souvent plus tard. C'est seulement une convenance, raisonnable pour les uns et un passe-temps pour les autres. Dès son retour à la Cour de Stuttgart, Mathilde ne s'en soucie pas beaucoup et se montre gentiment coquette avec plusieurs personnes.

(45)

LA PRINCESSE MATHILDE

C'est une petite Reine, à présent, qui a sa Cour. Elle a seize ans et c'est une femme. Elle sait commander et met son entourage dans sa poche. A Noël, elle a un arbre spécial, un sapin qui monte jusqu'au plafond. Le Roi y a suspendu des bijoux, broches, bracelets, boucles d'oreilles. Décorations ! Elle raconte ces merveilles dans une lettre à Hortense que cette histoire fait réfléchir. Justement cette pauvre reine a besoin d'argent. Le roi de Wurtemberg au contraire, lui, a tout l'air d'un Crésus. Puisqu'il s'est chargé de la famille Jérôme, pourquoi n'accorderait-il pas aussi une rente viagère à l'infortunée Hortense ? Elle lui céderait son collier de turquoises... mourantes, dont elle espère qu'il s'engouera pour le donner à sa nièce. De cette manière, tout restera dans la famille et tout le monde sera heureux. Aussi engage-t-elle Mathilde à profiter de sa faveur pour mettre à bonne fin cette délicate négociation. Mais déjà, dans cette jeune fille, son orgueil de race se révolte contre un trafic qui l'humilie et, sans ardeur, elle se fait si mollement l'intermédiaire de l'affaire, qu'elle réussit... à ne pas réussir.

Dans cette ville, renommée pour ses beaux concerts, elle tapote un peu de piano et apprend même de la harpe, — meuble indispensable dans une honnête maison — sans aimer vraiment la musique. Autant de bégayements, commandés par la mode, dans les arts de la puérile bienséance.

Ce qui déjà l'intéresse autrement c'est les hommages que l'on lui porte et l'effet qu'elle produit autour d'elle. C'est la naissance de sa beauté qui émeut les jeunes et les vieux. Sur son oncle Guillaume elle a un pouvoir magique. Elle discipline ses brusqueries, le gronde, quand, à table, il s'emporte contre le Prince royal, si joli garçon, si fin, et toujours terrorisé ! Elle l'adopte pour le défendre. Il s'en souviendra toute sa vie et plus tard, à travers les fossés, il lui restera acquis.

Charles-Philippe-Henri, le jeune moniteur du frère de Mathilde, est toujours là, mystérieux, discret et attachant. Elle ignore à ce moment sa parenté avec lui, ce résultat d'un amour évanoui de son père. Charles-Philippe-Henri a fait un séjour à Arenenberg, un voyage à Venise avec des compagnons de l'École des Guides. Le voici à côté du prince Napoléon dans l'uniforme bleu ciel et or, avec le bicorne si coquet, déjà expert en topographie militaire. Dès que les beaux jours arrivent, on l'associe à des excursions et, si les chevaux de bois du parc de Louisbourg sont à présent délaissés, les cygnes

LE MARIAGE RUSSE

de *Mon-Repos* continuent à tracer, autour de leur barque, des sillages enveloppants. L'écho des romances, chantées par ce jeune homme, glisse sur les eaux calmes, sur l'image reflétée des marronniers en fleurs qui illuminent ces profondeurs vertes....

Le soir, le jeu et la conversation réunissent la société au Château neuf. Le Roi-gâteau était fort mauvais joueur, trop sincère pour dissimuler ses fureurs quand il perdait et ses joies débordantes quand il gagnait. Un homme de toute pièce, trop sévèrement élevé pour n'avoir pas pris sa revanche. Bourru et généreux, sans arrière-plan. Une soupe au lait. « Le meilleur des hommes. » Galant et rapidement embrasé, amateur résolu de femmes et les recherchant *sans hypocrisie conjugale*, sans distinction de caste et de race. Tout entier du XVIII^e siècle. Si les galanteries du roi Jérôme semblaient pénibles à Mathilde, — parce qu'elle avait appris qu'elles le ruinaient — elle lui paraissaient fort plaisantes chez son oncle, puisque les avantages lui en revenaient en autant de prévenances.

Celui-ci, toujours amoureux, ses filles, de leur côté, avaient d'innocentes amourettes. Chacune avait son « Sigisbée » et cet état aimable prolongeait les mœurs que nulle tempête, dans ce pays, n'avait éteintes et que les passages de troupes de Napoléon n'avaient fait qu'accélérer. Des diplomates étrangers pénétraient dans ces marivaudages de la Cour avec le *claque* sous le bras et les cheveux « frisés à la pigeonnette. » On se bombardait de pensées d'album, d'images troubadouresques. Pendant les concerts on glissait dans le creux d'un gant des billets, pliés en huit, et on y lisait des madrigaux où le français alternait avec l'allemand, l'italien avec l'anglais. Chaque ligne était d'une langue différente, mais toutes convergeaient en ces seuls mots : *Amour, Colombe, Constance*. Il s'y mêlait des couronnes de myosotis. *Liebe, Freundschaft, Hoffnung* (Amour, Amitié, Espérance). Tout cela faisait une petite salade romantique que chacun mâchait avec plaisir.

Mathilde était en deuil de sa mère. Mais les deuils de Cour sont des voiles de crêpe qui se trouvent rarement à la taille des gens. Ils sont trop courts pour les uns, trop longs pour d'autres. Ce dernier cas était le plus fréquent. On pouvait dire que les morts allaient vite et qu'ils prenaient le galop, avec une jeunesse surtout qui réclame sa part de joies.

LA PRINCESSE MATHILDE

Quand on recommença à aller le soir au théâtre, les petites princesses guettaient au passage les courtisans et les dames parées. Tout ce monde longeait le couloir sur lequel donnaient leurs appartements et qui aboutissait à un pont couvert, reliant la nouvelle salle de spectacles à cette aile du château. Mille espiègleries se continuaient derrière les portes chez ces « jeunes filles en fleurs » et Mathilde en prenait sa part avec ce singulier mélange de goguenardise et de fougue qui s'équilibraient dans son précoce bon sens.

Déjà elle savait mettre une égale conviction dans l'humour et dans l'entêtement, dans le jugement du quotidien aussi, par sa raison et des flots de paroles où tout se contrariait avec une sincérité intempestive. Elle louait ainsi dans la même haleine ce qu'elle repoussait un instant après. La franchise lapidaire réhabilitait ses variations.

Après cette période d'éducation — que Mathilde, plus tard, croira plus courte qu'elle n'a été — la question, toujours suspendue, des fiançailles avec le cousin Louis, l'agite comme une nécessité de famille. La tante Hortense la tenait en éveil par ses lettres pressantes. Elle attira à nouveau Mathilde à Arenenberg où le jeune prétendant l'attendait avec d'autant plus de plaisir que ce coin paisible de la Suisse offrait à son cœur assoiffé des ressources fort limitées. Il s'ennuie à mourir avec sa mère, tout en l'adorant.

Dès l'arrivée de la cousine il se jette donc sur celle-là avec un réel emportement. Qu'on ne s'y fie pas ! Mathilde le dit très sournois pour lui arracher des masses de baisers. Nous la croyons sans peine. Nous savons qu'il tiendra plus tard ce qu'il promet déjà en ces temps-là. Ce qui tarde à venir, c'est le consentement au mariage, demandé au roi Louis qui habite Florence. Jérôme résolut de lui amener sa fille. Cet hypocondre n'allait-il pas tout faire manquer ?

Le fiancé, si intempestif qu'il soit, est aussi tout pénétré de *Schwärmerei*. Élevé en Allemagne, ayant reçu une forte empreinte germanique, il récite des lieds de Schiller et donne au départ, à sa cousine, deux souvenirs qui sont la joie des Gretchen : une bague ornée de *Vergiss-mein-nicht*, en turquoise et un médaillon avec une mèche de ses cheveux.

Tout cela n'est, au fond, que jeux de cousinage, des amours de colin-maillard. Mathilde part avec son père, affronte l'irascible roi Louis, devenu comte de Saint-Leu, que les Viennois

LE MARIAGE RUSSE

sont seuls à admirer. « Ce c... à la particule infamante, » dit Mérimée, est terré en ce moment à Florence, ville que l'on quitte et reprend *comme une chemise*. Dès qu'il aperçoit sa nièce et que Jérôme l'a mis au courant de ce projet de mariage, il éclate en confidences singulières que les jeunes filles de cette génération ne devaient pas entendre. Devant Mathilde il déballe tous les secrets de sa vie conjugale, ses récriminations, ses preuves accablantes de trahison.

Du coup, il n'y a plus de secrets. Tout le monde les connaît d'ailleurs. On se les répète au coin des carrefours et jusque chez le Saint-Père que l'infortuné époux choisit comme confident et à qui il adresse des désaveux formels de paternité : « Ma femme, écrit-il au Pape Grégoire XVI, est une Messaline qui accouche.... » De ce train il peut énumérer les amis, les certains, les probables, et même quelques innocents....

Mathilde, qui a un sentiment déjà très vif du prestige de la famille, est outrée de cet étalage, de ce scandale, de cette manière horrible de clamer sa honte, de s'y vautrer pour ainsi dire, pour s'en couvrir lui-même en éclaboussant les autres. Elle est d'autant plus vexée de ces révélations — qui éclatent comme des grenades — qu'elle a la plus grande affection pour Hortense. De celle-ci elle n'a pas connu la jeunesse minaudière et voluptueuse de « Marie l'Égyptienne, » mais seulement les traitements barbares qu'injustement elle a subis. Elle l'aime enfin telle qu'elle l'a vue, dans la coquette décence de son âge mûr où « les hommes couchent dans l'annexe, » comme elle dit, et où la passion ne s'exhale plus que dans des romances, au son de la harpe, entre la tisane et le lait-de-poule du soir.

Si résolue que soit Mathilde de repousser l'idée d'un libertinage conjugal, dénoncé par « l'odieux époux, » quelque chose demeure pourtant dans son esprit de ces suggestions quand, après lui avoir démontré qu'elle épouserait un *bâtard batave*, il se propose plaisamment lui-même comme prétendant ! Lui, au moins, est un membre authentique de la famille puisque à tout prix elle veut se marier avec un Napoléon...

Cette boutade il la crie aux oreilles de cette fiancée avec une feinte conviction qui achève de la déconcerter. Nous connaissons, par Jérôme et beaucoup de témoins, les fureurs constantes de l'époux d'Hortense, ses ironies qui claquent comme des coups de fouet, ses ricanements exagérés

LA PRINCESSE MATHILDE

devant les preuves, hélas trop évidentes, de sa condition « auréolée. »

Excédé finalement à travers des semaines par les sollicitations pressantes de son frère et de tous les membres de la famille présente, il cède, donne son consentement dans une forme qui lui interdit d'avance de recevoir tout témoignage de reconnaissance et en y ajoutant les plus cruels aperçus.

Jérôme a mal persuadé sa fille que son frère radotait et que sa maladie lui faisait prendre des poteaux pour des voleurs de son honneur. Quand elle-même essaie de faire entendre raison à l'oncle Louis, de lui donner par exemple sa tante Hortense comme la femme la plus douce et la plus sacrifiée, la plus discrète aussi, ne se plaignant jamais, il crie : « Que veux-tu donc qu'elle dise ? En ouvrant la bouche elle ne peut que s'accabler ! »

Ce mariage, décidément, a du plomb dans l'aile. D'ailleurs personne ne commence à s'y préparer. Il manque l'activité des mères, la conviction aussi, l'ambiance nuptiale. La passion surtout. Les choses traînent dans l'imprécision, malgré l'annonce, faite par les langues diligentes des salons. Dès ce moment un très grand bon sens dirige Mathilde dans toutes ses appréciations d'un état de choses de plus en plus singulier. Avec sa raison solide elle suit les voies ténébreuses que prennent ses fiançailles. Elle suit ces silences inexplicables et inexploqués qui tombent sur cette pluie de baisers dans les couloirs d'Arenenberg, ces brumes subites qui ternissent l'éclat de sa bague et des petites turquoises en forme de myosotis.

Elle ne comprend pas d'abord ce qui pourrait causer des obstacles. Chacun est libre de sa personne, les parents poussent au mariage, Hortense déjà *le chante sur sa guitare*. Le père est ravi d'avoir trouvé une solution honorable à son désir de voir d'autres que lui s'occuper de sa fille. A eux de la garder désormais contre les dangers de plus en plus grands que provoque sa séduction. De cet embarras charmant de son veuvage, si bien administré, il doit sortir afin de dormir tranquille sur l'avenir de sa liberté.

Mathilde, justement impatiente et sans aucune nouvelle de son fiancé, commence à s'inquiéter. Jérôme, aussi soucieux que sa fille de voir terminer cette affaire, l'abandonne à sa tante Julie, la femme de Joseph, et part pour Londres. Amour ? Argent ? Les deux peut-être.... Ne cherchons pas à en connaître

LE MARIAGE RUSSE

les raisons. Mais entre temps il apprend soudain l'équipée de Strasbourg, aventure ridicule et mal préparée. Louis, le 18 octobre 1836, a tenté de s'emparer de la France « comme on s'empare d'un balai... » sans prestige, sans argent, sans concours suffisants. « Plusieurs femmes s'y trouvent mêlées, » écrit Mathilde, « et il ne fut indifférent à aucune. »

Alors ce mariage? Que devient-il? Tous les Bonaparte poussent des cris de fureur. A considérer les choses à distance, il n'est pas sans saveur de les voir blâmer si âprement « un acte de démence » dont quatorze ans après ils tireront une joie *impériale*. L'histoire est une immense ironie.

Le malheureux prétendant qui veut, au prix de sa vie et de sa liberté, remonter les aigles si longtemps victorieuses, est littéralement pulvérisé de reproches, d'indignations et d'apostrophes violentes. On va jusqu'à crier à la trahison. Comment ce paltoquet s'est-il permis de compromettre leur nom, déjà si décrié, la tranquillité de leur exil, déjà si précaire? Comment a-t-il osé demander la main de Mathilde alors qu'il méditait déjà de se jeter la tête en avant... dans un seau d'eau?

Jérôme rompt tous les liens. Il défend à sa fille d'écrire même à la bonne Hortense, « cette mielleuse intrigante aux abois. » On pourrait croire que Mathilde est affolée de cette histoire. Mais elle se fait si vite une raison qu'elle avoue à sa tante Julie : « Avec ma réelle amitié pour Louis, je n'ai pourtant jamais aimé d'amour mon fiancé. » D'ailleurs la perspective de vivre avec Louis dans le chalet suisse d'Arenenberg l'avait déjà effrayée pour l'avenir. Le seul objet réel de son ambition n'était-ce pas Paris, cette merveille dont elle a rêvé depuis son enfance?

Le projet de mariage s'est donc effondré au milieu d'une véritable tempête de la famille, liguée contre ce malheureux qui a osé cette folie stupide : s'emparer de la France! Jamais on avait prouvé avec plus d'éclat *que le génie n'existe que par la réussite*. Transporté sur le plan bourgeois, la démonstration reste la même. On admire les « fils dénaturés » aussitôt qu'ils ont fait fortune.

Ce Louis, cerveau brûlé, n'est au fond qu'un raté, voilà ce qui se dit ouvertement. Après les premières alarmes on pousse un soupir de soulagement quand, grâce à la magnanimité du bon Louis-Philippe, on le voit sauvé du poteau et embarqué pour l'Amérique. Qu'il s'en aille! Qu'il ne revienne plus sur-

LA PRINCESSE MATHILDE

tout ! Mais ce qui étonne Mathilde, c'est que sa tante Hortense — qui n'a plus le droit de lui écrire — a l'idée singulière de lui faire demander par la bonne Charlotte — fille de la tante Julie, celle qui avait épousé le frère aîné du futur Napoléon III — si elle consent à aller retrouver son fils en Amérique ! Vraiment c'est dépasser les bornes de l'inconscience ! Que s'imaginait-on, et quel rôle comptait-on lui faire jouer après ce piteux échec ?

Du coup, Jérôme réclame les lettres de sa fille au fiancé dévoyé. C'est la brouille complète, puis le silence. De son côté, Louis, exilé dans le Nouveau-Monde où se terminent tant d'aventures européennes, n'a plus songé à pleurer sa cousine. Il n'avait jamais cessé de penser à autre chose. Il semble bien que, déjà alors, il ne se préoccupe que de sa destinée. Il la porte en lui et elle le portera au soleil. La fin de ces fiançailles que les courtisans agrémenteront plus tard de mille mièvreries agaçantes et sentimentales, prouve les fragiles liens qui s'étaient noués autour de cette combinaison de famille.

En attendant d'autres projets, Mathilde vit à Florence, au milieu de vieilles dames qui la gâtent et lui font un peu la cour. Rien n'est propice à la réhabilitation d'une renommée, perturbée — par la faute des autres — au détriment d'une jeune fille, comme la fréquentation assidue de vieilles dames, posées dans la société. Leur expérience, leur dignité, la neige de leurs cheveux ramènent la confiance dans les rangs des défaillants.

La bonne tante Julie, femme du roi Joseph, à son tour est récompensée de ses soins par sa nièce qui savait, quand elle aimait vraiment, combler les siens d'attentions délicieuses et infatigables. Elle est coquette aussi et songe tout de même un peu à l'amour. C'est son droit sans qu'elle perde jamais de vue un établissement avantageux. Ces deux choses, pour elle, ne se confondent pas nécessairement. Sa forte raison sait déjà en distinguer deux parts dont sa franchise saura faire son expérience.

Autour d'elle, des gens de qualité de tous âges, elle les surprend en état d'extase italienne devant sa jeunesse. Déjà elle comprend les moindres nuances de ces assiduités, de ces déclarations déguisées, de ces soupirs de minuit, dont aucun, d'ailleurs, ne l'émeut. Son cœur en est encore à l'amitié. Les sens, l'ambition, le mariage, c'est un autre compartiment. Ces

LE MARIAGE RUSSE

Florentins sont surprenants. Ils veulent forcer les bastions comme au Cinque Cento. Mais elle se penche entre deux créneaux et se moque de leur ardeur.

Ces roucoulements intempestifs, toutes ces fontaines de larmes sont pour elle un divertissement comique. Repoussant des mariages fort honorables, elle se montre difficile. Elle évince un Strozzi. Tout le monde juge sévèrement ce dédain. C'est que, déjà, elle a une si haute idée de sa valeur qu'elle s'exagère les ravages de la passion, faits dans les cœurs des gentilshommes. Ainsi elle persiste à nous dire que « Strozzi souffrit de sa blessure d'amour — toujours béante — pendant quarante-trois ans ! » Jusqu'à son dernier soupir ! Et ce n'est pas là une infatuation juvénile. Elle le dit, elle l'écrit, elle le croit encore fermement, octogénaire.

Son rôle social s'est agrandi depuis la mort de sa mère Catherine. Elle tient la maison de son père avec une autorité qui décharge celui-ci de bien des corvées. Et cette existence double, entre sa fille et ses maîtresses, il la mène avec une souplesse qui est de la meilleure diplomatie domestique. Le soir, Jérôme rentre au foyer, comme un bon bourgeois va au café, pour faire sa partie de cartes en bonne compagnie. « Beau joueur, dit Mathilde, et souvent malheureux. »

Dès juin M. le baron Thiers¹ — *Thiers-le-Bref*, — l'homme qui cherchait son régime jusque sous les volants de Mme de Castiglione, fait son entrée à Florence. Il est tout malin et tout guilleret, enfin comme sont les gens aux bras courts. Le voici, sous un parasol doublé de vert, flanqué de sa femme, de sa belle-mère et de Mlle Dosne, Félicie ! La première est querelleuse et si insatisfaite, qu'il semble la traîner aux plaisirs florentins « comme un serpent à sonnettes. »

Par curiosité purement historique, quelle folie ne ferait-on pas faire aux amoureux de la vie publique ! M. Thiers fréquente le salon du roi Jérôme ! C'est un commerce réciproque de bons offices, l'un cherchant des documents, l'autre réclamant de l'argent à Louis-Philippe. Ce « nabot, » peut-être serait-il en état de lui en procurer.

De bonne heure Mathilde a appris, au contact de son père, couvert de dettes comme d'une hermine, qu'une grande fortune est un état respectable. Comme on a tort de charger un homme

1. Thiers portait alors ce titre.

LA PRINCESSE MATHILDE

aussi généreux de trop la rechercher ! Quel que soit son avoir, il le dépensera toujours et tout rentre ainsi dans le sein de la communauté. Jérôme ne songe plus qu'à placer sa fille au mieux des intérêts communs.

Quand le futur Alexandre II, alors Tzarévitch, en voyage en Italie, arrive au palais du ci-devant Roi, pour faire sa visite, celui-ci montre un grand empressement à lui présenter « sa merveille. » Il suggère à Mathilde l'idée de capter les grâces du Moscovite pour des fins glorieuses. Mathilde, prématurément avertie de tous les dangers de sa vie précaire, comprend ces suggestions sans rien abandonner de sa franchise. Elle aussi sent déjà que le prestige de son nom ne pourrait être soutenu que par un prestige équivalent. Elle sait ce qu'avait valu celui de l'oncle. De toutes ses forces elle souhaite le relever après le grand nombre d'affronts que, depuis l'exil, il avait reçus de l'univers.

Par malheur — ou par bonheur — cette entrevue n'eut aucune suite. Mathilde, dans ses notices biographiques, donne bien à entendre qu'elle en est la cause et que devenir impératrice de Russie n'était pas dans ses convenances...

Il ne faut pas, sur ce point, la contrarier. Mais nous savons d'autre part que le futur Alexandre II n'avait jamais songé à cette union et que, seul, le zèle d'Orloff qui aimait à flatter la jeune fille et à en recueillir des grâces, suggérait ces vains espoirs et essayait de persuader même à Jérôme que le Tzarévitch « se mourait d'amour. » Mais celui-ci, indifférent, partit, n'ayant montré, dans la maison, un intérêt particulier que pour les vitrines qui contenaient des souvenirs napoléoniens.

Dans une existence publique ce que l'on ignore le plus, c'est parfois l'essentiel. On peut appliquer cette vérité à beaucoup de monde. Un mémorialiste, même quand il se sent des obligations impérieuses avec l'Histoire, est bien obligé de s'incliner devant le secret de la vie privée, alors même qu'il le connaîtrait en entier et qu'il se trouverait assez héroïque pour supporter les assauts résultant de sa divulgation. Il faut donc se résigner à cette réserve quand les temps sont encore trop rapprochés pour ouvrir tous les tiroirs secrets et laisser à

LE MARIAGE RUSSE

une postérité plus éloignée la peine de trouver ce que les témoins ont voulu taire.

Que ces préambules ne prêtent point à augmenter des suppositions plausibles par des hypothèses plus téméraires. La vie de la princesse Mathilde s'est trop écoulée dans la franchise du grand jour pour qu'il faille encore y ajouter. Depuis la Révolution un certain esprit, impressionné par les disciplines anglo-saxonnes, a créé, dans le jugement général des mœurs de société, un courant plus sévère pendant le XIX^e siècle. Depuis Voltaire on avait tant parlé de *vertu* sans la pratiquer, qu'il n'était point aisé de définir en quoi elle consiste, et le vers fameux :

Inceste, parricide et pourtant vertueux

n'était pas fait pour nous mettre sur la voie. Le siècle de la reine Victoria montre, — pour la vie des princes autant que pour celle des autres, — un masque scrutateur. Comme la nature ne change guère de méthode, on en était réduit à se cacher davantage.

Il n'en était pas de même chez la princesse Mathilde. Elle n'avait pas pris, pour ces choses, le pli hypocrite du siècle. Sans aller jusqu'à dire ce mot de l'ancien régime, « *tel est mon bon plaisir*, » il faut pourtant lui laisser le mérite d'avoir exercé, dans les limites de sa liberté qui était sa vie casanière, cette fonction vraiment royale de diriger ses sentiments dans la forme qui lui convenait le mieux. Elle demeurerait attachée à ce charmant caprice du cœur que l'on appelle la fidélité du choix, qui revenait toujours à ses amitiés et qui les conservait jusqu'à la mort... sinon jusqu'à la brouille définitive.

Fluctuations qui semblent bien compliquées et qui ne le sont pas. Sans avoir suivi le ton des anciennes Cours où l'on commandait délibérément à l'amour, il ne faut pas oublier qu'elle tenait de deux races — et sans en abuser jamais — cette faveur de disposer de son entourage dans le sens qu'elle désirait. Cette double hérédité ne l'a pas engagée à user, dans son entier, de ses tendances autoritaires. Elle les a seulement maintenues dans les formes d'une bonhomie — parfois bourgeoise, mais en apparence seulement — qui était son charme et dont tout le monde lui savait gré.

Autant qu'elle eût abhorré les dévergondages, dans une

LA PRINCESSE MATHILDE

espèce de pudeur qui était la sienne, autant elle détestait les vices hypocrites, et il faut lui rendre cette justice que sa passion était toujours directe, allant droit à son but. Les altercations étaient sonores et, déjà dans sa jeunesse, ses indignations franches du collier, quand en quelque chose un ami lui avait manqué.

En 1836, elle n'avait que seize ans, mais, grâce à sa parfaite santé, à son développement physique déjà accusé, son printemps était précoce, quoique épanoui sous un ciel parfois troublé. Ah ! que les jours de pluie étaient longs dans l'exil des Bonaparte.... La mort de Mme Lætitia y ajouta sa tristesse.

Bien plus tard, le comte Primoli, son « Gégé » qui savait citer beaucoup de beaux vers de Théophile Gautier, murmura certain soir :

J'ai laissé de mon sein de neige
Tomber un œillet rouge à l'eau.
Hélas ! comment le reprendrai-je,
Mouillé par l'onde du ruisseau.

Le ruisseau était parfois un torrent, celui même dans lequel roule la rose, échappée du beau sein de Christine Boyer, première femme de Lucien, dans l'émouvant portrait du Louvre. Emportée par une fureur tumultueuse, la fleur rebondit de pierre en pierre et disparaît, engloutie dans ce petit drame aquatique. La jeune Mathilde elle-même était le témoin de beaucoup d'écarts de son père, d'une scission conjugale fréquente dans laquelle sa mère, Catherine, était toujours pleine de courage et d'espoir quand même, par sa force d'attendre des jours meilleurs.

A un jeune homme avec qui elle était, sans le savoir encore, attachée par des liens de sang, elle écrit à son retour de Russie :

« Vous ne savez pas ce que vous perdez, ce que vous voulez perdre. Vous verrez que vous vous en repentirez un jour. Il sera alors trop tard, et il ne vous restera que la ressource de le chanter sur votre guitare. Vous n'avez tenu compte d'aucun de mes sentiments, même des plus généreux qui ne concernent que vous seul. Songez que je ne reviens jamais en arrière.... »

Le printemps de l'année 1838 vit arriver chez Jérôme un écrivain fort renommé, Jules Janin, voyageur et érudit qui, —

LE MARIAGE Russe

un peu comme Winckelmann au XVIII^e siècle, mais sans contrainte papale — s'était fait le cicérone des seigneurs étrangers en Italie. Le fils du vieux Demidoff, ce « fêtard paralytique, » comme on l'appelait à Florence, se l'était attaché comme *Courrier de divertissements*, et Janin avait sollicité, pour le Russe avide de spectacles, une place à une fenêtre de la maison de Jérôme, afin de voir, du haut de cette tribune, les feux de Ruggieri, les quinquets et les cortèges aux flambeaux qui, le long de l'Arno, célébraient la fête de Saint-Jean. C'est du moins le prétexte que l'on avait trouvé. Car en réalité les choses sont menées de bien plus loin et remplies de *combinazione*. Nous allons voir comment :

Ayant refusé le futur Tzar — comme elle le disait — « pour ne pas changer de religion, » il y avait encore moins lieu, pour Mathilde, d'épouser un propriétaire de mines de l'Oural, également orthodoxe. Celui-ci d'ailleurs, fort épris d'une maîtresse, ne songeait nullement au mariage, quand Jules Janin, avec sa ronde jovialité, l'engagea à monter les degrés de marbre qui le menaient auprès de Mathilde. Mais c'est Janin qui y songea pour lui. Il n'est pas impossible que le roi Jérôme, connaissant l'amitié de celui-ci pour le riche manufacturier de San Donato, n'eût été prévenu de cette rencontre à toutes fins utiles. Toujours est-il que le principal intéressé était ce soir-là à mille lieues de se douter que l'on disposait de son avenir.

Janin est né agent matrimonial et dans cette fonction il a de belles années de service. Il fait d'abord briller aux yeux du père la fortune fabuleuse de Demidoff. Cet argument a sa valeur, pour un homme si souvent embarrassé dans ses générosités, et aussi pour la fille, qui ne rêvait alors, avec sa franche et impérieuse raison, que de jouer un rôle à Paris, de vivre en échappant à la gêne perpétuelle et à mille compromis qui lui pesaient. Néanmoins, on est un peu surpris de voir qu'elle se laisse si facilement persuader. Elle cède à l'opportunité d'une union assez périlleuse. Déjà l'on devine que c'est Paris qu'elle aime dans ce Russe, plutôt que le Russe lui-même, que c'est Paris qu'elle compte épouser.

A présent, le principal restait à faire : persuader le « prétendant » de remplir sa fonction, laquelle était de... prétendre. Jules Janin, éloquent et habile, se chargea de cette difficile mission. Certes, on avait attelé la charrue avant les bœufs. Il

LA PRINCESSE MATHILDE

fallait à présent éviter la morale de la fable de Perrette et du pot au lait. Ce qui donnait du génie à Janin dans cette négociation, c'est que lui-même était amoureux de Mathilde. Comme il ne pouvait songer à l'épouser, autant mettre son ardeur à la marier à un autre. A son ami, naturellement, son Moscovite, si beau, si brun et si riche ! N'en recueillerait-il pas plus tard les plus honorables bénéfices par la reconnaissance des deux sujets ?

Une fois les Jérôme consentants, et Mathilde se voyant en route pour la conquête de Paris, il alla au plus pressé : convaincre le comte Demidoff de la nécessité de rehausser son nom par une Bonaparte et de la diligence qu'il fallait faire pour sceller ce double bonheur. Le pouvoir de suggestion du gros Janin est si extraordinaire, qu'à brûle-pourpoint il dit à son compagnon : « Vous l'aimez ! Je le sais ! Tout le monde le sait. Vous en êtes fou.... »

Le comte réfléchit, subit la suggestion, accepte, puis s'enthousiasme. Puis il recule. C'est la belle manière slave. Il se souvient soudain qu'il est l'amant d'une femme qu'il aime. Il a peur de rompre, de mille autres choses plus graves encore qui rendent la chose impossible.

L'agent matrimonial, après avoir mené son client par sa parole enflammée sur le seuil de la passion, constate une fois de plus que ces Russes sont pareils aux chevaux des Cosaques et aux flots de la mer : plus ils avancent, plus ils reculent ensuite. Ils sont toujours en mouvement, mais ils ne se fixent nulle part.

Janin, la mort dans l'âme, rédige les bulletins de cette campagne, de ces fluctuations. Enfin la rupture arrive. Définitive ? Non. Qu'y a-t-il de définitif ? Il faut laisser au comte le temps d'achever son amour, de se refroidir graduellement pour ses attaches actuelles, puis, après la lassitude, de les détester, de les quitter au meilleur compte, pour s'enflammer à nouveau.

Or, ce procès quasi chimique devait durer deux années au milieu du malaise grandissant pour Mathilde. Car elle apprit que son père, considérant ce projet à son point de vue, avait — dans une atmosphère déjà hésitante et fragile, — posé des conditions : dotation et reconnaissance d'une rente considérable. Si bien que la corde, devant sauver les naufragés, se rompit complètement. Mathilde, qui sut ces marchandages

LE MARIAGE RUSSE

plus tard, s'en montra fort courroucée et sa fierté se trouva justement froissée d'en avoir été l'objet.

Jérôme, de son côté, une fois qu'il eut pesté pendant dix minutes, puis calmé ses nerfs, prit les choses avec cette frivolité qui le rendait au fond si sympathique pour les autres, si parfois on le disait insupportable pour les siens.

Mathilde, mal résignée, mais portée par un robuste espoir juvénile qui ne la trompait pas sur l'avenir, accepta ces tribulations en disant un jour : « J'ai fini par choisir la société des vieilles femmes et même par la préférer, en attendant mieux. C'est la seule qui donne de la respectabilité. »

Elle n'oublie pas d'avouer que, dès la puberté, elle sauve, par un aplomb impérial, une situation dans laquelle les timides eussent été deux fois perdus. Elle sait qu'à ce prix elle maintiendra sa place, en attendant les jours meilleurs. Dans sa franchise, elle avoue aussi que les vieilles dames se liguent avec elle pour mener cette aventure conjugale à bonne fin. Avant tout il faut retenir, rattraper le Demidoff par un mariage que — d'un mot un peu vulgaire — elle désigne comme « sortable. » Mais si, d'autre part, elle use de locutions fortes, il faut bien comprendre que c'est aussi son signe de noblesse. La bourgeoisie est élevée en ces temps-là dans la langue de la civilité puérile et honnête. Les princes le sont par les domestiques, comme les rois l'étaient par les fauconniers. Ce n'est ni le précepteur ni la gouvernante qui ont de l'influence. On les dédaigne ou encore on les aime *parce qu'ils obéissent*. Ils comprennent la toute-puissance et cela les rend complaisants. Parfois, les femmes surtout, se font complices des fantaisies enfantines, plus tard du réveil des sens qu'elles prennent pour un sentiment attendrissant qu'il faut secourir, sinon encourager, diriger honnêtement jusqu'au mariage.

La tante Julie, sa nièce et d'autres dames, mettent une énergie héroïque à continuer le projet, contre vents et marées, avec l'aide de Jules Janin naturellement, ce prodigieux *marieur* qui a déjà essayé d'unir Mathilde au duc d'Orléans ! C'est son idée à lui de sauver la France des guerres dynastiques et des révolutions en mariant cette Bonaparte avec un « fils de France. » C'est même cette circonstance qui permet un jour à la Princesse de dire plaisamment :

« J'ai échappé trois fois au trône de France. » (Elle avait ajouté à la liste le comte de Chambord...)

LA PRINCESSE MATHILDE

On rattrape Demidoff à la course. Le gros Janin en est tout essoufflé. Le Russe fait un pas en avant et, chaque fois que sa maîtresse l'a lassé, il en profite pour se remettre en coquetterie épistolaire avec les dames de Florence qui, entêtées, le flattent, jouent avec sa vanité, le rendent un peu jaloux peut-être, en lui disant *de se presser*. C'est comme chez l'antiquaire : « Deux amateurs sont dans la coulisse. »

C'est une comédie délicieuse quand on ne la prend pas de trop haut. Mais dans cette famille, même là où le burlesque côtoie les sentiments excessifs, on prend tout sur un plan trop élevé. Cette majesté impériale qui, pareille à une légende, survit dans les esprits, rend pourtant plus piquantes les réalités, souvent si bouffonnes, sur lesquelles un Molière ou un Goldoni eussent brodé les actes les plus divertissants. Jérôme est le père noble, doublant le notaire retors. Le Moscovite use ses amours comme une paire de gants et, quand tout est consommé de ce côté, il revient à l'avenir, cède, regimbe, puis enfin arrive à point dans les filets tricotés par les vieilles dames et ne se débat plus.

Un soir, il dit avec une conviction sacrée : « Je suis fiancé ! » Aussi, à partir de ce moment, on ne laisse plus au prétendant une minute de repos. Le grand-duc de Toscane le bombarde à cette occasion prince de San Donato. Le prétexte en est une fabrique de soieries qu'il possède dans cette localité. L'archevêque de Florence prépare la bénédiction nuptiale avec une clause qui réserve au culte catholique les enfants à naître. Précaution inutile à cette distance. Le Saint-Synode prépare un simulacre de protestation. Ce n'est qu'un escamotage de textes et de formalités surannées. Tout est possible avec des circonlocutions. Surtout l'Impossible.

On fait ainsi un mariage de compromis avec les églises. Quant à l'état civil, tout s'arrange grâce à l'intervention personnelle du duc d'Orléans qui, pour cette occasion, fit restituer leurs titres de princes et d'altesses aux Bonaparte en exil. La famille d'Orléans ne cessait de glorifier et de réhabiliter les Napoléon qui allaient finalement les remplacer. On disait de Louis-Philippe qu'il avait fait *monter jusqu'au ciel* les cendres de Napoléon pour être bien sûr qu'il ne reviendrait plus. On n'a pas encore la clef de toutes ces complaisances. En tout cas, Mathilde resta toute sa vie en coquetterie avec la famille royale et n'oublia jamais ce que celle-ci avait fait pour elle et pour le prestige ressuscité de son nom.

LE MARIAGE RUSSE

L'opulence du trousseau, la richesse des toilettes et des bijoux de la corbeille l'éblouissent. Jérôme a vendu le fameux collier de perles, cadeau de Napoléon à Catherine. Mais il sait où il est. Il le fait racheter par son gendre, et ce joyau revient au logis, fort bien accueilli par toute la famille. De ce retour inespéré — et de tous les reproches qu'à ce sujet on lui avait faits, — il triomphe enfin.

En somme, les années maigres sont terminées et ce mariage se rachète lui-même par l'ascension de la fortune matérielle qui complète la situation. Le Pactole était si visible que la bonne société retrouva soudain, pour les Napoléon, au fond de ses tiroirs, cette *touchante vénération* qu'elle avait laissé manger aux mites depuis Waterloo.

Le mariage fait sensation. La tante Julie, accablée de bonheur et de fatigue, figure la mère, et Mathilde, pour la première fois, se voit, à son avantage, couverte d'une dentelle d'Angleterre qui rappelle le faste nuptial de la reine Victoria.

Demidoff a sept ans de plus qu'elle. Son imagination slave a beaucoup travaillé depuis la veille. Il a fait lire à Mathilde sa lettre de rupture avec sa maîtresse. Avec habileté il a brûlé ses vaisseaux et coupé par avance le flot des dénonciations anonymes qui pleuvaient sur cette union.

L'avenir s'annonçait donc fort brillant. On ne le trouvera « indigne » que lorsqu'il sera déjà le Passé, après le coup d'État...

Dans la famille quelques jalousies s'éveillent même. Qui en douterait? La fille de Lucien, Lætitia Bonaparte-Wyse, reporta sur sa fille Maria, la future Mme Rattazzi, l'amertume de cet événement, et celle-ci s'écria à la mort de sa mère :

Comment s'expliquer qu'une autre ait pu lui être préférée? Elle était plus belle(?), plus intelligente(?) que Mathilde. Celle-ci a épousé un homme colossalement riche mais d'origine obscure. L'unique mérite de Mathilde était donc d'être la plus riche des deux. En présence de cet ostracisme immotivé, Mme Lætitia crut devoir à sa dignité de se tenir complètement à l'écart.

C'est que ce mariage d'argent, qui passa plus tard pour une mésalliance, était alors fort envié par les Bonaparte en exil,

LA PRINCESSE MATHILDE

parce que la fortune depuis 1815 ne leur avait guère souri. Après la double cérémonie dans le trajet de Quarto, résidence de Jérôme, à San Donato, le nouveau prince avait ravi la mariée par sa passion intempestive et montré ses talents dans l'art « de conquérir une forteresse si bien garnie, quoique sans garnison. » Il faut se dépêcher de narrer les moments agréables, car un peu plus d'une semaine après cet heureux jour les orages commencent.

Le voyage nuptial débute par Rome. Mathilde aime l'Italie, mais à présent elle ne rêve que de Paris. Là reposait la gloire, et les cendres de son oncle — qui n'étaient pas des cendres — voguaient déjà sur la *Belle Poule* en route pour l'apothéose, préparée par le débonnaire Louis-Philippe.

Mathilde est devenue sujet russe. Elle pourra donc assister à ce retour et mettre le pied sur la première marche de ce trône qu'était pour elle la vie de Paris. Tout est convenu. Son époux est le premier à vouloir l'y mener, afin de prendre à cette occasion sa part d'une parenté qui — pour avoir été si dédaignée — s'achemine déjà à une gloire nouvelle.

Pendant que Jérôme, heureux et enfin libre, redevenu opulent grâce à son gendre, a repris sa vie et ses *politesses*, le ménage Demidoff est arrivé à Rome où il fait sensation. Mais, déjà les premiers jours, l'époux se montre intempérant, querelleur, insolent. Depuis qu'il est prince italien, le gendre d'un Roi détrôné, il est fou d'orgueil. Il croit que le monde lui appartient et qu'on lui doit obéissance.

Pour une futilité il attaque l'ambassadeur Potemkine, se jette sur lui comme un taureau en le prenant par son habit et, dit-on, « en le secouant comme un laquais. » Sans l'intervention des assistants, ce dignitaire eût été cruellement malmené.

Le télégraphe porta cet outrage à Pétersbourg, et le Tzar Nicolas I^{er} manda Demidoff en Russie, sous la menace de confiscation de tous ses biens. Ce coup de théâtre tombe dans la seconde semaine de la lune de miel de l'infortunée Mathilde qui, prévoyant une longue existence fleurie, avait pensé entrer sous des arcs de triomphe.

Voici donc la révélation prématurée d'une impasse dans laquelle le zèle de Jules Janin et la complicité de la famille l'ont entraînée. En un instant elle a la certitude de s'être fourvoyée dans une union qui n'avait eu comme bases que des considérations matérielles. Elle sent avec quelle frivolité tout ce pro-

LE MARIAGE RUSSE

jet a été mené et quelle insécurité plane désormais sur elle, au lendemain même de sa réalisation. Non seulement son cœur n'y a eu aucune part, mais le seul élément qui l'a justifié se trouve compromis, la fortune confisquée par une folie stupide, dès les premiers jours du mariage.

Ainsi tout était incertain, même le voyage à Paris, ce bonheur déjà si fragile. A cette découverte s'ajoutait son obligation d'aller — en plein hiver et dans des conditions si humiliantes — en Russie pour voir apparaître en accusé son époux qu'elle avait compté mener au dôme des Invalides.

La rage de Demidoff s'exprima dès lors à sa manière naturelle, et si Mathilde connaissait, par sa propre famille, la colère et la violence, qu'étaient ces mauvaises humeurs à côté de cet ouragan qui brisait tout à son passage?

Une semaine à Rome disaient déjà les annonces prometteuses des agences de voyages. Pour Mathilde ces mots sont remplis d'ironie. Dans le désarroi de cette première déconvenue, elle ne sait même plus où elle est. On passe devant les portes des musées et des sanctuaires en se querellant. On brûle les stations antiques pour courir chez la cousine Zénaïde qui habitait le palais de Madame-Mère. Entourée de ses huit enfants qui remplissent le vaste logis de leurs cris et de leurs facéties, et qui descendent la rampe de l'escalier sur le fond de leur culotte, c'est une parente qui n'ajoute rien au rêve nuptial.

Après une pensée pieuse à Mme Lætitia, Mathilde remonte avec son doux époux à Florence où, dans sa chambre de jeune fille, qu'elle retrouve pour quelques jours, elle se décide enfin, après de cruelles hésitations, à suivre le Prince pour essayer de sauver l'avenir.

Cet étrange voyage de noces se continue donc jusqu'à Pétersbourg, dans les brouillards glacés du Nord. L'inconfort qu'elle trouve est si grand qu'on est un peu surpris de voir un Russe, aussi follement riche, allant vers sa capitale, obligé de faire coucher sa jeune femme dans d'horribles auberges, de lui emprunter même sa pelisse en route au milieu des neiges, parce que ce Crésus n'en possède point et qu'il a froid. Tout est effarant dans ce voyage et à peine croyable. Mais que, dans une température sibérienne, ce galant époux puisse ôter des épaules de sa femme à demi gelée son unique fourrure pour s'en vêtir lui-même, c'est là un geste dont nous ne pouvons plus apprécier l'énormité.

LA PRINCESSE MATHILDE

Au surplus, Mathilde ignore encore les dangers, autrement graves, qui la menacent par la relégation, suspendue sur la tête de son mari et son isolement possible au milieu d'une ville où elle ne connaît nulle âme et où la ruée des appétits va décrire autour de sa personne des cercles étroits.

Après s'être débattue avec les neiges et risqué mille dangers, le couple fait enfin son entrée dans Pétersbourg où il apprend aussitôt que la colère du Tzar contre l'époux impose à celui-ci de faire le mort, de ne se montrer nulle part, avant le jugement qui se prépare contre lui. Charmante entrée dans le monde qu'atténue un peu la grande-duchesse Michel, la cousine par les Wurtemberg, auprès de laquelle Mathilde reçoit un accueil rempli de confiance.

A priori le nom de Bonaparte fait fuir tout le monde. La Tzarine est la propre fille de la reine Louise de Prusse. On ne s'attend pas à la voir du premier coup s'empresser autour de la nièce d'un homme devant lequel sa mère, mourante, a fui dans les glaces de la Baltique ! Mais après ce premier froid qui s'ajoute à celui du climat, la présentation au Tzar va tout arranger. La encore deux choses pourtant sont à redouter : que la Princesse ne plaise point ou qu'elle plaise trop !

« Pourvu, dit la Grande-Duchesse, qu'il ne vous trouve pas trop belle ! »

Dans cette alternative, sa situation est d'autant plus précaire que Demidoff est à l'état de délinquant. D'autre part, elle est redoutable par un engouement passionnel du galant souverain, pouvant rendre la situation impossible. La Cour sait que la relégation du mari entraînerait la jeune Princesse dans les pires périls d'un isolement qu'une légion de défenseurs protégerait pour mieux la conquérir. Nicolas I^{er} est un autocrate à qui personne n'a jamais désobéi.

« La plus funeste lacune des Français, » dit un jour Talleyrand, « c'est de ne rien comprendre aux Russes. C'est là une ignorance qui, tôt ou tard, amène la catastrophe. »

Ce qui va sauver la situation est la grâce si fraîche et si décidée de Mathilde. Elle conquiert tout le monde, le Tzar qui lui baise les épaules et même la Tzarine, que Mathilde ne cesse d'appeler *une excellente femme*. Ce n'est qu'après 1870 qu'elle procède à la revision des qualificatifs avantageux, donnés par elle aux princesses allemandes, pour leur octroyer des noms moins flatteurs.

LE MARIAGE RUSSE

Une fois passée la première gêne, provoquée par trop de cruelles humiliations dans le cœur de la Tzarine, les relations devinrent vite fort cordiales et ces dames s'embrassaient avec tous les signes d'un grand agrément mondain. L'une des filles du Tzar, la grande-duchesse Olga, grande, blonde, d'un teint merveilleux, était une beauté classique et d'une timidité ravissante. Elle aussi venait au-devant de Mathilde, mais avec cette réserve que l'étiquette lui imposait et sans qu'elle pût se douter encore qu'elle allait devenir la femme du cousin de « Mme Demidoff, » du prince royal de Wurtemberg.

La future reine Olga évoquait souvent plus tard cette première réapparition, depuis Waterloo, d'une Bonaparte à une grande Cour européenne. Elle parlait de Mathilde avec sympathie, mais encore avec une certaine hauteur qui lui venait de son éducation. Peut-être aussi le commerce étroit de cœur, établi entre son futur mari et la Princesse — et qui se continua à travers tout son règne — était-il fait pour donner quelque réserve à la fille de Nicolas I^{er}. A la comtesse de Seckendorff, elle s'exprima un jour ainsi sur notre Princesse :

Elle avait un port de tête assez décidé et je crois qu'elle s'imaginait son Oncle toujours sur son trône, tant elle se sentait fière d'être sa nièce, à une époque où il était déjà bien démonétisé. D'une sincérité charmante, mais qui étonnait dans notre milieu, on la voyait assez ombrageuse parfois, mais quand il s'agissait d'obtenir quelque faveur, elle savait faire les concessions nécessaires à son orgueil naturel. On ne savait si elle aimait ou détestait son mari. Tantôt elle faisait sur lui des confidences terribles, le dénonçant comme un butor avec lequel elle ne pourrait continuer à vivre, tantôt elle semblait désolée de ne pas se trouver avec lui de compagnie partout où elle allait. Mon père avait un faible pour elle, mais, comme il avait horreur de Demidoff, on le savait contrarié de la voir unie à un personnage qui ne jouissait d'aucune considération. Malgré la situation si amoindrie des Bonaparte, on avait été généralement étonné d'un mariage qui l'avait plutôt diminuée que grandie. L'Impératrice Eugénie parla plus tard d'elle dans des termes peu avantageux. Elle la disait arrogante et de vie dissolue, fort appliquée aux mauvais propos et ne ménageant personne. Mon mari la défendait toujours, lui écrivait fréquemment et se rencontrait avec elle chaque fois qu'il le pouvait. Il le fait encore.

A Pétersbourg, à ce moment-là, on prenait en pitié le péril de Mathilde et on l'aimait parce qu'on la sentait désarmée,

LA PRINCESSE MATHILDE

seule, au fond de cette Cour, remplie du plus terrible arbitraire, où tous se prosternaient devant la volonté d'un seul, un amateur de femmes.... Ce qui la rassurait c'était de trouver, dans le salon même de la Tzarine, jouant aux cartes et bavardant tranquillement comme un membre de la famille : Horace Vernet ! A la Cour de Russie, les étrangers trouvaient toujours quelqu'un qui leur rappelait leur pays. L'ère des philosophes était passée avec Catherine II, mais les artistes faisaient toujours recette, types familiers que les Tzars gardaient dans leur étroite intimité. Vernet avait remplacé, comme peintre portraitiste et militaire de la Cour de Russie, le Berlinois Kruger. Ami du Tzarévitch (Alexandre II), il portait en lui son vieil amour de l'Épopée, *un casque à la place du cœur* et un aigle sur le casque.

Cette figure était la seule qui rattachât la Princesse à la France au milieu de ces masques compassés, de ces énormes chiens, circulant dans les salons, de ces grands-ducs qui étaient des « officiers mal embouchés, » comme elle dit, de cette sauvagerie, dorée sur tranche, embusquée derrière le mince vernis des formes extérieures.

Par bonheur, Nicolas I^{er} se contentait de déposer des baisers sur les épaules de Mathilde et de détester par ailleurs tout ce qu'elle aimait elle-même, Napoléon, Louis-Philippe et toute la France de ce temps-là.

Une seule ombre à ce tableau en dehors du mari : Mathilde trouvait le Tzarévitch en pleins préparatifs de son mariage avec la princesse de Hesse-Darmstadt, qu'il avait préférée à elle. Un sentiment d'amertume était inévitable, lorsqu'elle comparait sa situation conjugale, si pénible, à celle qu'elle eût occupée si elle avait plu à Alexandre. A tout ce qu'elle en racontera plus tard, ce sentiment est mêlé et, malgré sa franchise toujours si grande, elle ira jusqu'à conter là-dessus des choses inexactes que sans doute elle avait commencé par croire elle-même. Comme d'autre part elle voudrait faire admettre à tout prix qu'elle a refusé le Tzarévitch « pour ne pas devenir orthodoxe, » elle dit dans ses notes cette phrase délicieuse, mais qui prête à beaucoup d'équivoque :

C'était ma destinée d'être apte à faire l'affaire de plusieurs et de manquer la mienne.

Ce qui rendait encore la situation périlleuse était son obligation d'aller partout seule dans le monde. Demidoff, pestiféré

LE MARIAGE RUSSE

jusqu'au jugement, n'avait le droit de se montrer nulle part et cet isolement laissait la porte ouverte à beaucoup de tentations. Cependant on travaillait à la grâce du mari et on préparait les approches pour gagner Nicolas à la clémence. A un concert, le Tzar témoigna à Mathilde mille faveurs verbales. Il n'en fallait pas davantage pour que tout le beau monde se ruât sur cette privilégiée, avec la même ardeur dont on l'eût couverte de dédain si Nicolas lui avait montré de la froideur.

D'autres gestes impériaux, plus décisifs encore, exécutés devant la galerie, firent monter le baromètre Demidoff au beau fixe et le délinquant vit chaque jour sa mise en jugement réduite à des paperasses. C'est toute la Russie. La veille, la Sibérie. Le lendemain, des baisers. Une suite de coups de théâtre.

Mathilde ne nous cache pas que toute la ville parle, le soir, des témoignages flatteurs du Tzar et de son goût pour elle. Nicolas se met bientôt à l'accompagner dans ses courses et, de son côté, elle le suit dans ses visites aux magasins de la Perspective. Il aimait à pénétrer avec elle dans les boutiques, à dévaliser des marchandes de « galanteries, » des bijoutiers, pour demander ses conseils et pour ne jamais les suivre. Les commerçants, prosternés, puis ravis, les reconduisaient ensuite, courbés en deux, jusqu'au traîneau ou à la voiture, et Mathilde, heureuse de ses faveurs, goûtait encore parfois, sur quelque place de la ville, celle plus grande de voir le Tzar arrêter un régiment au défilé et de le passer en revue avec elle... en l'honneur de Napoléon.

Désormais elle se sent si assurée de vaincre qu'elle n'hésite pas à devenir excessive. Le mariage du Tzaréwitch est proche. La situation des Demidoff à la Cour est de si petite qualité que son rang dans cette cérémonie n'est plus en rapport avec son nom. Elle s'en préoccupe si bien... qu'elle refuse finalement d'y paraître. Pourquoi? Il faut mettre le costume national, ces merveilleux atours, dont les éléments proviennent de l'héritage de l'Empire de Byzance et qui, des femmes, font autant de figures séraphiques, étincelantes dans leurs tiaras. Qu'importe! Elle n'en veut point. A cette mascarade elle ne se soumettra

LA PRINCESSE MATHILDE

pas. Puisqu'elle est Bonaparte, pourquoi se plierait-elle à ce rite qui ne la regarde pas ? Ces choses font frémir. On s'effraie pour elle d'une si vaste méconnaissance des traditions du pays qui est devenu le sien. On essaie de lui faire entendre raison. Mais qui, l'ayant connue, s'étonnerait de son entêtement ? Se vêtir de ces oripeaux archaïques est au-dessous de sa dignité. Elle montre d'insurmontables répugnances.

Tout cela est plein de saveur. Suivons-la. Elle confie ses dégoûts à un ami précieux, M. de Hohenlohe, ministre de son oncle, le roi de Wurtemberg. Cet excellent homme s'alarme de tant d'audace. De ce refus il mesure l'énormité, lui qui connaît sur le bout des doigts le régime autocratique. Mais la Princesse lui persuade qu'elle a le Tzar *dans son manchon*. Le diplomate se rend à ses arguments. Certes, s'il en est ainsi, elle peut obtenir l'in vraisemblable...

Cette occasion elle la trouve. Elle expose ses désirs au Tzar qui, d'abord fort étonné, finit par lui avouer que sa parenté le gêne. Mais aussi pourquoi diable, fille de Roi, a-t-elle épousé ce Demidoff ? Enfin, il lui accorde la faveur de ne pas paraître au mariage. Elle verra le cortège d'une fenêtre du Kremlin.

Le voyage à Moscou s'effectue en chaise de poste à travers « le paysage sinistre et la vermine inimaginable. » Aux relais, elle fait connaissance avec le moujik. Une fois dans la ville, ce n'est que des visions du luxe le plus inouï, des attelages à six chevaux plein les rues, les dômes dorés, les coupoles en émail vert sous l'émail du ciel. Le soir, des bals et des fêtes. Nicolas se déclare « fier de montrer à son peuple de Moscou la nièce de Napoléon. » Il n'en pense pas un mot. Au milieu des feux d'artifice, les Moscovites se souviennent encore trop bien de celui que l'oncle leur a fait allumer en 1812 « pour le dégoûter à jamais du plaisir de revenir. »

A présent que Mathilde est dans la place, sa curiosité s'exalte tardivement. Son étonnement grandit d'heure en heure devant les images grandioses qui se préparent. Elle se rend compte des joies qu'elle a refusées par ignorance, des souvenirs prestigieux qu'elle manquera ainsi. Est-il trop tard pour revenir sur sa décision ? Elle songe quand même à assister à toutes ces fêtes, dans l'église, sans vouloir se soumettre au rite russe. Mais cette fois le Tzar, avec les ménagements que lui dicte sa galanterie, lui demande de n'y point paraître....

Volontairement alors elle s'est exclue de ces fêtes dont elle

LE MARIAGE RUSSE

sent à présent la grandeur, commé une résurrection de fêtes byzantines, mêlées à l'opulence de l'Asie. Elle n'avoue qu'à demi ses regrets et les voile en disant « qu'elle s'est facilement consolée de ce petit mécompte. » C'est de loin qu'elle verra défiler le cortège éblouissant, qu'elle entendra le bruit des cloches, les cris de ce peuple frénétique qui réclame son « Petit Père » et la mariée impériale.

Elle rentre à son logis dans un état d'agacement que l'on comprend fort bien. Elle passe son dépit sur la tête des tziganes que son Demidoff a fait venir pour compenser les joies manquées. Car ce Russe de vingt-sept ans ne saurait rester sans s'amuser quand la ville entière est en liesse. Mais c'est une chute vulgaire dans un divertissement qui ne la dédommage pas de tout ce que ses yeux ont perdu ce jour-là.

A présent, il s'agit de repartir. De toute cette Russie elle a sa suffisance. Naturellement, pour se délivrer de ce manteau de plomb qui pèse sur ses épaules, elle songe à s'installer à Paris, sans savoir qu'il est *plus facile à un riche de passer par le trou d'une aiguille qu'à un Russe de sortir de son pays.*

Elle s'ouvre de ce besoin à sa confidente, la grande-duchesse Hélène, qui trouve ce projet redoutable : obtenir des passeports pour quitter la Russie est pour une princesse chose fort laborieuse. Que de ruses il faut, que de protections ! Que de mensonges doivent voler au secours de l'audacieux, aussitôt suspect de mille intentions secrètes, de conspirations souterraines avec l'étranger !

Par bonheur, Mathilde, au contact de la vie, a déjà gagné un aplomb qui déconcerte. Son ignorance même des terreurs moscovites, incrustées dans les esprits, la sauve de trop de pusillanimité. Elle ne sait point qu'il faut demander au Tzar des permissions pour tout faire, même hors les frontières. Le système de dénonciation et de surveillance des sujets russes est une toile d'araignée répandue sur le monde entier, et si fine que nul malin n'est assez rusé pour en découvrir la trame. Au premier mot on la renseigne sur toute la combinaison : Elle consiste à gagner des intelligences, avec l'argent, et au besoin *par les yeux*. Elle décide d'en jouer auprès du Tzar, seul être dans ce vaste Empire qui, en fin de compte, a réponse à tout, accorde ou refuse tout. Il faut à Mathilde la clef des portes de la Russie qu'il a dans sa poche.

En peu de jours elle a appris tous les tours de bâton pour

LA PRINCESSE MATHILDE

d'abord bien graisser les pattes des dignitaires « du plus haut au plus petit, » ainsi qu'il était écrit. Puis, des séductions plein son cabriolet à brides, elle se rend chez le Tzar. Une fois dans la place elle en use de son mieux, comme tout le monde. Elle voudrait d'abord aller aux Eaux, à Ems. Rien de plus facile. Puis cet échelon gravi, elle avance la forte pièce : Passer l'hiver à Paris ! Mais comme ce Nicolas est donc facile à mener ! Non seulement il accorde tout cela, mais encore un peu et il la gronderait de lui demander ces bêtises. Quant à Demidoff, c'est une autre affaire. Pourquoi veut-elle s'embarrasser de ce garçon ? Il finira par la brûler avec ses extravagances. Le Tzar préfère le garder sous sa surveillance, en Russie, plutôt que de lui voir encore courir aventure. Mais là — malgré la planche de salut que tend le Tzar à cette noyée conjugale pour la séparer de son époux et lui rendre la liberté — l'honnête Mathilde réagit sous ses insinuations et déclare que, toute molestée et malmenée qu'elle est, elle ne songe point à lâcher son San Donato.

Y a-t-il là ce sentiment de la jeune femme pour l'initiateur qui la rend si solidaire du destin de son mari ? Est-ce la peur de perdre la situation matérielle ? Elle ne cède pas sur ce point. Nicolas I^{er} prend assez mal la chose et la charge de la responsabilité de l'avenir. Elle l'accepte et, une fois en si bon chemin, elle demande encore — avec une diplomatie qu'il convient d'admirer — la permission de rendre visite à Paris à Louis-Philippe.

C'est là le plus fort de l'affaire. Le Tzar déteste « cet imposteur, » ce « fils de régicide, » mais Mathilde fait valoir habilement ses raisons, toutes généreuses. Elle sait que ces choses frappent le Tzar pour la rareté de l'occasion. Elle ajoute encore qu'elle n'aimerait rien tant comme de visiter son cousin dans la prison de Ham, ce *petit vaurien* qui avait encore risqué un coup d'épée dans l'eau, sans autre effet que de devenir la risée de l'Europe.

Nicolas, ironique, écoute ces plaidoiries *pro domo*, puis, bon prince, il approuve ce « petit programme. » Cette petite Bonaparte est décidément charmante. Espiègle, il lui offre une promenade en char à bancs, la met à côté de lui et, sur le siège — c'est lui qui conduit — il la questionne sur mille choses de sa famille, lui dit un mal affreux de son mari et lui prédit un avenir fort sombre. La conversation générale verse ensuite

LE MARIAGE RUSSE

dans le dévergondé et Mathilde, un peu scandalisée, entend derrière elle dire à la Tzarine de « grosses gaillardises » qu'elle-même, toute sa vie durant, pratiquera plus tard avec une franchise à laquelle tout le monde rend hommage.

Bientôt les malles bouclées, le ménage Demidoff part pour la petite Europe. Il semble bien que, malgré tous les mauvais traitements, des liens passionnels attachent encore la jeune femme à son époux. « Ce n'est pas impunément, » dit-elle un jour, avec tant de drôlerie, « qu'on aime le premier homme avec lequel on s'est réveillée. Il peut tirer à la corde bien longtemps avant que l'on sache au juste de quoi elle est faite. »

Ce qui est certain, c'est que ce mariage d'intérêt a abouti à cette manière d'aimer quand même, — fougueuse et sans doute querelleuse aussi — qui se cabre sous les brutalités, puis finalement *saute au cou du bourreau*. Ce premier réveil de la femme aux satisfactions des sens a rendu Mathilde indulgente et longtemps aveugle sur sa situation véritable. Il était « son Anatole, » son chéri pour la vie.... Qui le croirait!

Une fois la première déception du voyage passée, elle avait trouvé des moments qui ne lui faisaient nullement envisager une rupture. Les jours d'accalmie, les soirs de bal, les après-soupers russes, tant par les scènes de jalousie que par les pardons, avaient amené dans son privé ces perturbations qui scellent, plutôt qu'elles ne les relâchent, les pactes matrimoniaux. Elle-même avoua plus tard qu'elle avait aimé son cher époux avec des yeux de néophyte. Tout était dans la révélation de l'amour, mais rien de profond n'en était né, cette vibration du cœur qui s'allie à l'estime, à l'admiration et à la confiance.

Au fond, c'est avec Paris qu'elle trompait déjà son bouillant Anatole. Elle y pense sans cesse et mêle la ville à ses ardeurs. Paris est son grand espoir, la volupté nouvelle qui manque à ses désirs et qu'elle appelle comme un amant. Aussi Mathilde se montre-t-elle plus impatiente à chaque tour de roue qui l'approche de son rêve, lequel se culmine sur la coupole dorée du dôme des Invalides. Pénétrée de la flamme de sa jeunesse, elle va vers ce soleil couchant qui est devenu son levant, vers cette extrême pointe de l'Europe où gît son passé et où s'éveille l'avenir. Mais Anatole n'aimait point qu'on brûlât ainsi les étapes. Il était de mode, en Russie, de s'arrêter longuement en Allemagne pour visiter les villes d'eaux. C'est

LA PRINCESSE MATHILDE

ce qu'elle fit, bien malgré elle. Demidoff aimait Carlsbad, il y trouvait des amis, ses bains de boue. Puis on alla à Ems. C'est là où Mathilde retrouva Sophie, sa petite cousine de Wurtemberg, celle qui gardait toutes ses confidences. Elle avait elle-même fait un mauvais mariage, mais avec un futur Roi « de peu d'esprit, d'ailleurs, » dit Mathilde, « fort mal élevé, souvent grossier, » le prince d'Orange. Là elle rencontra aussi, au milieu des baigneurs, tenant un verre d'eau, un homme dont elle ignorait les aventures. Elle ne savait pas davantage à ce moment qu'elles s'étaient passées dans sa propre famille, chez sa tante Hortense. C'était le beau Charles de Flahaut.

Elle décrit l'amant de sa tante — celui qui s'était le plus mal conduit avec elle — avec une grande précision antipathique, mais la laideur de cette femme avec une grande sympathie. A travers ces descriptions de Flahaut — qui était un fils naturel de Talleyrand — c'est Talleyrand lui-même que l'on aperçoit, et ce qu'elle dit du fils peut aussi bien se rapporter au père, tout au moins en ce qui concerne l'atmosphère compassée, hautaine, un peu sèche, les yeux bleus, la tenue raide et l'attitude *renversée*. Mais on n'y trouve ni la grâce ni l'esprit prodigieux de ce père naturel. D'ailleurs, à cette époque, Mathilde ignorait aussi cette parenté, ainsi que celle d'Eugène Delacroix, lequel était également un fils de Talleyrand. Quand, plus tard, elle connut ces origines, elle en parlait avec sa franchise savoureuse, qui jamais ne reculait devant la révélation d'illustres bâtardises. Tantôt elle les tenait pour peu, tantôt elle les honorait d'une indulgence qui ne suffisait pas toujours à les hausser au plan de l'estime publique.

La ténacité de Mathilde précipita son départ des villes d'eaux, pour arriver en quelques étapes jusque devant le fameux petit factionnaire qui, sur le pont de Kehl, représentait, pour elle, toute la gloire de la France. Plus tard quand elle se rappelait ce jour à jamais mémorable où elle avait atteint le pays promis de son enfance, tantôt elle affirmait avoir embrassé le petit soldat, tantôt « elle se demandait ce qui l'avait retenue de le faire... »

Une dernière épreuve l'attendait avant son entrée dans la capitale. Rosine, la fille du baron de Saint-Joseph, devenue duchesse Decrès, invita le couple à Ribaucourt. Friande de sermonner de nouveaux mariés, elle cherchait dans l'ennui

LE MARIAGE RUSSE

estival un divertissement pédagogique. Demidoff qui, à présent, voulait retarder son entrée à Paris, par peur de l'opinion contre les Bonaparte, précipita Mathilde dans les bras de cette dame pour la voir aussitôt accablée de bons conseils et de leçons de moralité. Si attachée qu'en son printemps elle était à ses devoirs conjugaux, cette introduction dans la vie dévote incommoda la princesse de San Donato au point que sa mauvaise humeur, venant de ses souvenirs, se perpétua longtemps. A bien considérer ces avis, ils n'étaient pas si sots : « Fréquentez des gens âgés. N'exagérez pas les modes du jour. Ne cherchez pas à exciter les jalousies des femmes par des mises trop soulignées. Vous en sentiriez les inconvénients. » Tout cela n'est-il pas plein de bon sens ?

Si la Princesse reçoit si mal ces avis, c'est que la faveur du Tzar, son impatience juvénile aussi de jouer un rôle la rendent peu accessible aux conseils, et sa personnalité est trop fixée déjà pour accepter désormais des leçons autres que... des leçons d'aquarelle.

Quand enfin, le soir du 17 août 1841, elle franchit les guichets de la ville de Paris, nous la trouvons en pleine possession d'elle-même, de sa volonté de dominer, en toute simplicité, par le nom qu'elle porte, par les moyens dont elle dispose pour tenir son rang, par sa grâce aussi qu'à Florence, à Stuttgart, on lui avait déjà assez fait connaître pour qu'elle y crût fermement. Sans qu'elle-même s'en rendît compte en ce moment, le séjour à la Cour de Russie avait marqué son influence sur elle. Ce quelque chose de péremptoire qui était dans cette atmosphère avait laissé son empreinte sur sa nature, et ce ton allait rejoindre son sang de Bonaparte pour en faire une jeune personne parfaitement décidée.

Au faubourg Saint-Germain, la berline du prince de San Donato tourna l'angle de la rue de Bourgogne et s'arrêta rue Saint-Dominique devant un petit hôtel qu'il avait habité en célibataire et que le vieux Périgord lui avait loué, rempli déjà d'œuvres d'art, de ce goût pour les antiquités et les bibelots précieux qui un jour le mèneront à l'Institut.

Mathilde, en y pénétrant, trouva toute la valetaille en grande livrée et prosternée à la manière russe. Mais si sensible qu'elle était à ce luxe, elle prit à peine le temps de se refaire une beauté après ce long voyage. Elle s'échappa vite de sa cage dorée pour se sauver à pied du côté du dôme des Invalides.

LA PRINCESSE MATHILDE

Le crépuscule tombait quand elle l'aperçut, masse sombre sous un ciel jaune. Elle erra le long des murs de cet enclos, le regard fixé sur cette apothéose lapidaire qui, aujourd'hui, servait à glorifier sa famille. Le sanctuaire était fermé, mais elle allait à présent dormir à son ombre, et cette certitude, si longtemps attendue, la laissa cette nuit-là dans une agitation joyeuse dont elle se souviendra toujours.

Dès le lendemain elle va trouver un de ses oncles, le prince Paul de Wurtemberg qui, depuis 1806, est installé dans la capitale et qui par conséquent est un très vieux Parisien. Il occupe un hôtel de la place Vendôme, où il vit en un commerce morganatique avec une très belle Anglaise, Lady Wettegham. Celle-ci reçoit Mathilde comme une parente. Depuis que notre Princesse est le témoin des frivolités paternelles, les irrégularités conjugales ne lui font plus peur et elle trouve « cette tante » fort accueillante. Quant à l'oncle Paul, il est le proche allié du roi Louis-Philippe et en bonne posture pour aider la nouvelle venue et lui faciliter les premiers pas sur ce terrain glissant du monde, encore tout acquis au Gouvernement de Juillet.

C'est par lui surtout qu'elle trouve des entrées favorables, des difficultés aplanies, des hospitalités acquises. La grande fortune vient ensuite aider au bon accueil. C'est l'oncle Paul qui présente Mathilde à Neuilly à la famille royale, fort empressée à lui rendre tous les services qu'elle peut demander. Louis-Philippe, la reine Amélie et la redoutable tante lui sont tout acquis et les fils du Roi, petit escadron de famille, escorte naturelle du Roi-bourgeois, voltigent autour de la jeune Princesse avec mille galanteries. Les fumées de l'encens répandues sur Paris avec le « Retour des Cendres » étaient à peine dissipées et quelques flocons de gloire s'accrochaient au front de la nièce qui les recueille avec une sorte d'ivresse.

Bientôt, dans la bonhomie de Neuilly la jeune femme se trouve incorporée dans cette famille qui, par bien des côtés, lui rappelait la manière germanique. Les dames autour de la lampe faisaient des tricots et d'affreuses broderies. L'air était bourgeois, vieillot et bienséant, et Marie-Amélie, avec ses gros

LE MARIAGE RUSSE

bonnets fanfreluchés et ses veines bleues aux tempes, se penchait parfois sur Mathilde, essuyant ses yeux rougis avec un mouchoir pointu et évoquait, dans des termes simples et maternels, les soucis qu'elle avait des siens.

Quand Louis-Napoléon, prisonnier au fort de Ham, apprit les intimités de sa cousine avec ses « bourreaux, » il eut une des rares colères de sa vie et, dans une lettre indignée, il lui reproche cette inconvenance. Il est vrai que sa propre mère, Hortense, avait agi avec plus de légèreté encore avec Louis XVIII et surtout avec Alexandre I^{er}... Les femmes ont des notions politiques différentes des hommes.

L'accueil si cordial, reçu par la famille d'Orléans, édifia dans le cœur de Mathilde un monument de gratitude. A ce sentiment elle donna libre cours pendant cette première année heureuse qu'elle passa à Paris. Comme le Tzar, à Pétersbourg, avait rompu la glace, le Roi constitutionnel rompit celle dans laquelle le noble faubourg s'était tout d'abord figé devant cette Bonaparte. L'origine royale de sa mère Catherine aida à ce rapprochement dans le cousinage si germanique dont était formé la famille d'Orléans.

Mathilde jouissait de ce prestige. Elle s'enflamma pour les témoins de l'épopée et ses stations au tombeau de l'Empereur devenaient les prières d'une nièce devant l'Oncle-Dieu, gardé par le cercle merveilleux des anges, ces factionnaires de l'Au-delà qui, avec des palmes d'or, *présentaient les ailes* au « Petit tondu ! » La première fois qu'elle y pénétra, la lumière vermeille tomba sur son éblouissement et ses rayons exaltèrent son orgueil silencieux.

Déjà au printemps de l'année suivante on lui rappelle qu'ayant épousé un sujet russe, elle vit dans la dépendance du Tzar comme une mouche dans du caramel. Sa fortune entière dépend de cette servitude. Alors le calvaire de ses voyages à travers les steppes recommence pour cette fraîche Parisienne qui a encore sur les lèvres le premier miel du doux pays de France. Ce furent deux nouvelles années de vie moscovite, de fêtes fastueuses, alternant avec des scènes conjugales, une irritation continue, traversée de danses et de rites barbares, de félineries suivies de grossièretés intimes qui peu à peu amenèrent la jeune Princesse à un état intolérable.

Le prince de San Donato, très supérieur, dira-t-on plus tard, à sa réputation, trouva des défenseurs qui louèrent son goût

LA PRINCESSE MATHILDE

pour l'archéologie. On le porta ainsi assez facilement à devenir un jour, à l'Institut, le confrère de beaucoup d'amis de sa femme qui, elle-même, parfois, auprès d'eux, s'informait de *son vieux savant* en les embarrassant de ses sarcasmes. Cette coupole du bout du pont — déjà si accueillante pour beaucoup de notabilités mondaines auxquelles ne manque souvent que ce dernier avantage pour les posséder tous — réhabilita finalement ce grand malentendu conjugal.

Quant à la Princesse, elle résolut de liquider la situation. Aussi, un jour, quand déjà le bruit des dialogues fut devenu la fable des Cours de l'Europe, elle écrit au Tzar, lui demandant protection pour sa personne et pour son avenir. Nicolas I^{er} avait si bien prévu ce dénouement que, venant de Palerme, il accourut à Florence où, sans aucun ménagement pour l'époux, il força celui-ci, par un seul mot, à rendre à sa femme la liberté. Un tel souverain n'a pas besoin d'arguments. Mais légalement elle demeura jusqu'à sa mort Madame Demidoff.

Ainsi, devant la jeune épouse s'ouvrit soudain un avenir nouveau et elle quitta sa cage « avec un soulagement indicible » au début de 1845. Dans un nouveau séjour à Stuttgart elle retrouva les lieux familiers, son oncle, le vieux Roi, fort satisfait de retrouver sa nièce, plus belle encore et déjà majestueuse. Beaucoup de vieux amis se montrèrent heureux de la voir délivrée de sa « captivité de Babylone. »



CHAPITRE III

LA CONQUÊTE DE PARIS

L'APPARITION DE M. DE NIEUWERKERKE || INSTALLATION DE LA PRINCESSE MATHILDE DANS SON INDÉPENDANCE || LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER || LE RÔLE DE PARENTE-SOUVERAINE APRÈS LE COUP D'ÉTAT || LE MARIAGE DE MADemoisELLE DE MONTIJO || LES RÉACTIONS DE LA PRINCESSE MATHILDE || SON FRÈRE MYSTÉRIeux || LE CULTE DE LA PEINTURE || UNE VISITE A LA GALERIE DE BEAUTÉS DE LA « WILHELMA » A STUTTGARD || LES RELATIONS TENDUES AVEC LE ROI JÉRÔME || LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT DU ROI.



A PARIS, dégagée désormais de tous ses liens, il n'est plus question pour la Princesse de les renouveler ailleurs. Une seule expérience a suffi. L'oncle Paul est toujours place Vendôme. Elle y court et raconte toutes les campagnes conjugales, y compris sa *Retraite de Russie*. Elle voudrait bien rester avec lui, mais la situation est gênante. Lady Wettengham n'est pas, pour sa rentrée dans le grand monde, une protectrice suffisamment légitimée. On essaie de lui montrer les avantages d'une retraite momentanée dans quelque couvent où, à l'abri de la calomnie, elle pourrait préparer un nouvel avenir.

Mais cet avenir, elle le trouve tout préparé. Elle avoue elle-même que sa vie s'est ornée d'une solide amitié... C'est M. de Nieuwerkerke. Ces choses se sont déjà un peu décidées à Florence et le voici prêt à lui installer une maison où la Princesse pourra recevoir ses amis. Il trouve l'hôtel. Désormais cette union se stabilise dans cette majesté grandissante que donne l'indépendance.

Celle-ci était devenue si complète que par une hardiesse —

(77)

LA PRINCESSE MATHILDE

souvent blâmée par le monde — la Princesse rompit avec des conceptions sociales, bien aménagées pour condamner ses vingt ans à une austérité perpétuelle. La servitude de la loi romaine, annihilant toute initiative de l'épouse qui ne possédait rien en propre, fut pour elle inconcevable après ses années de contrainte. On blâmait ces franchises, dépourvues d'artifice, sous ce règne si vertueux et si ostensiblement familial de la Monarchie de Juillet. Ces temps de *Victoria Queen* passeront-ils un jour dans l'Histoire pour une anomalie ou pour une oasis au milieu des siècles déchaînés, remplis de passion et de libertinage ?

Là est peut-être pour la princesse Mathilde toute la faveur de son destin qu'il lui ait permis d'entrer délibérément dans un état de liberté qui pourtant la couronna de majesté. Son retour à Paris marque donc une ère nouvelle. A peine a-t-elle franchi les premiers degrés de ses vingt ans que — par une heureuse délivrance d'une épreuve excessive — elle trouve aussitôt le courage de s'en consoler par cette opération catégorique, et un peu militaire, qui était la fin des préjugés empesés. Elle les balaya hardiment avec sa grosse artillerie et se montra sur la crête du bastion avec cette devise : « Je suis ce que je suis. »

Ses préférences de cœur elle les croyait désormais fixées dans de belles avenues ombragées, plantées de robustes cèdres, et elle rendait à la libre circulation des sentiments les plus honorables, sinon les plus judicieux. Mais le choix qu'elle sut faire de ses intimes, de ses poètes et de ses « camarades d'atelier » se fit sans aucune rupture avec sa caste royale, et cette manière se conciliait par sa préoccupation de peupler sa maison avec les illustrations qu'elle estimait pour leur savoir.

S'il lui arrivait de se tromper parfois dans cette direction dont le champ était si vaste, elle ne s'égarait pas volontiers dans l'erreur d'attirer dans son intimité des hommes uniquement parés de leur naissance. Elle estimait hautement ce privilège, mais pour ce qu'il était, éminemment précaire et offrant dans ses limites les meilleurs et les pires exemples, parmi lesquels en abondance les médiocres.

Cette résolution fut prise dès son retour solitaire à Paris. Depuis son enfance elle avait eu des inclinations pour les arts. Plus tard, à la Cour de Wurtemberg, elle avait, avec Charles-Philippe-Henri, pris des leçons d'aquarelle et, assise sous les

LA CONQUÊTE DE PARIS

arbres séculaires des *Anlagen*, en sa compagnie, elle avait crayonné une fontaine entourée de saules... A présent, fréquentant les musées, elle pénétrait avec plus d'ardeur encore dans le domaine des formes et des couleurs et elle allait à la beauté et à l'intelligence comme à une terre natale. Ayant fait deux parts de sa vie, elle savait à merveille équilibrer son prestige napoléonien avec le commerce des artistes, ces « hors-la-loi, » qui échappent à la classification mondaine.

Certes, chaque Cour avait toujours eu ses artistes, ses bouffons préférés. Ils flattaient la vanité des souverains qui attendaient des peintres les caresses toujours veloutées. D'autres divertissaient les esprits par des saillies. Mais chacun remplissait des offices salariés fort périlleux, et cette seule condition leur ôtait toute possibilité de vivre sur le plan des protecteurs. Seul, M. Isabey possédait, en compagnie de la duchesse de Berry, l'accès de l'escalier dérobé qui le haussait à des offices plus favorables et lui donnait parfois rang de prince consort.

La Princesse, qui avait déposé son nom de San Donato, appris un jour, en 1846, avec un plaisir amusé, que cette fougueuse duchesse avait affiché son amour pour ce peintre en le promenant dans sa calèche, escortée de lanciers — enlèvement régulier — pour l'emmener sous les ombrages de Rosny où l'attendaient, avec ses crayons, d'enviables avantages de l'intimité. La reine Marie-Amélie s'exprimait, sur ces privautés, de son air noblement outré auquel répondait l'indignation non moins grande de la tante Adélaïde.

Trop flattée de l'accueil qu'elle recevait alors à Neuilly pour ne pas approuver ces rigueurs, Mathilde garda pour elle le divertissement de ces révoltes et elle dit un jour au sujet du choix d'un professeur de peinture :

« J'ai très bien connu Isabey, mais il était déjà trop vieux pour faire mon instruction et encore trop jeune pour ne pas en abuser. »

Les années 1845 à 1848 se passèrent au milieu d'un effacement silencieux. Une stabilisation cérébrale se produisit en elle, après l'aventure moscovite, sous ce ciel en demi-teintes de Paris qui amena peu à peu, dans une sérénité installée et remplie de régularité, ce calme enjoué, agrémenté de fusées verbales.

Avant tout, alternant avec ses relations officielles de la

LA PRINCESSE MATHILDE

Cour de Louis-Philippe, elle chercha à gagner des amitiés éclairées en dehors de l'enceinte princière. Elle fréquentait des ateliers d'artistes, s'intéressait aux expositions où elle glanait des talents et où elle surprenait des pratiques utiles à sa voie artistique. Pour n'avoir encore que vingt-cinq ans, son caractère n'en était pas moins modelé avec fermeté.

En l'évoquant il faut toujours faire deux parts du jugement de ses contemporains. L'une ne montre guère que le souci aimable de transformer cette figure en ce spécimen conventionnel et atténué que devient, sous la plume des familiers respectueux, toute personnalité princière. L'autre part, celle qui nous approche de la vérité, est l'appréciation spontanée et verbale, chuchotée, peut-on dire, sur son caractère et ses intimités, par ceux surtout qui ont encore connu sa jeunesse, mais qui n'ont jamais écrit ce qu'ils savaient et qui, tout de même, ne voulaient point que le trésor de ces mille traits — surpris dans le quotidien et qui marquent une existence — fût perdu tout entier. Là est la valeur principale des paroles et des faits car, ni parmi les ennemis, naturellement médisants, ni parmi les intimes, conservant la vénération de leur auguste hôtesse, la réalité ne trouve son compte dans la mesure que nous la souhaitons.

Il faut donc aller prudemment. On l'a souvent appelée *la bonne Princesse*, mais ce qualificatif donnait toujours quelque hésitation à ceux qui connurent son verbe souvent tranchant, son attitude parfois irréconciliée envers les amis qu'elle avait le plus aimés et pour des raisons qui ne méritaient pas toujours ses mots et ses gestes violents. Mais s'il est presque comique de l'entendre appeler ainsi par ceux qui connaissaient ses tempêtes, on peut dire aussi qu'elle avait des bontés infinies pour beaucoup de gens, qu'elle était profondément généreuse et charitable et que son humeur était égale quand rien ne l'avait contrariée.

Pour l'esprit, dans le seul fait d'avoir choisi librement les amis que nous savons, se trouve une supériorité sur la plupart des femmes de son temps. Tant de gens préfèrent fréquenter au-dessous de leur intelligence pour jouir de leurs petits avantages. Tel maître de logis n'aime à réunir autour de lui que des médiocres pour avoir par là une petite chance — si pitoyable — de paraître quelque chose de plus. Elle n'avait jamais songé à se parer de sa compagnie. Elle l'aimait.

La Révolution de Février trouva la Princesse fort désespérée. A ce moment elle s'était déjà bien faite au régime des d'Orléans qui lui convenait parfaitement. Aussi, sans songer d'abord à une ascension problématique de son cousin du fort de Ham — qui, jusqu'à présent, avait si brillamment manqué toutes ses tentatives de prétendant — elle se laissa aller à déplorer cette chute du Roi-bourgeois et à prendre une part sincère à la destinée d'une famille qui, sur tant de points, à présent, lui rappelait la fuite des Bonaparte, leur propre Passé et le sien, rempli d'insécurité. C'est seulement lorsqu'elle fut rassurée sur l'exil anglais qu'elle se mit à escompter des espérances qui, dans son esprit, avaient été plutôt un article de foi qu'une solide réalité.

Quand, suivi de miss Howard, le cousin Louis arriva à Paris — après tant d'aventures, toutes désagréables — Mathilde, qui ne l'avait pas revu depuis Arenenberg, le trouva fort changé. La prison, l'exil, une expérience douloureuse des hommes lui avaient donné plus de calme, un air plus hermétique. Elle eut quelque peine à retrouver en cet homme de quarante ans, sous ce masque placide, cette grosse moustache et cette barbiche — à laquelle on donnera bientôt le nom d'*impériale* — son petit Louis qui dans la maison de la tante Hortense, farceur et embrasseur, n'avait cessé de lui jouer des tours.

Le voici déjà tel que l'Histoire le connaîtra, l'homme ténébreux et incertain. On disait alors : *rêveur*. C'est là le premier symptôme d'un fléchissement de forces que personne ne soupçonne encore : l'abus de la femme. Dès le premier abord Mathilde constate qu'il ne lui porte aucune rancune d'avoir rompu le projet de mariage et d'avoir refusé de le suivre en Amérique, alors que personne ne croyait à son avenir. Il ne boudait pas pour l'intimité avec les Orléans puisque déjà ils avaient traversé la mer pour ne plus revenir... Il ne semblait pas davantage aux témoins qu'il eût été impressionné de la beauté, prématurément un peu massive, de sa cousine. Depuis Arenenberg il a connu tant de femmes — et parmi les plus belles — en Angleterre surtout.

LA PRINCESSE MATHILDE

« Comme te voilà devenu sérieux, lui dit-elle.

— C'est que, lui répondit le futur Napoléon III, je n'ai pas beaucoup ri depuis que je *vous* ai quittée. »

Elle le gronde de ne plus la tutoyer. Il revient vite, conciliant, aux vieilles habitudes de l'enfance. Elle avait gagné la partie, celle du moins qui lui conservait un parent proche, à l'heure décisive où, cette fois, il avait des chances de réussir.

Ce qui s'établit du premier coup c'est une franche amitié, la solidarité de famille, des souvenirs communs, de l'estime partagée. Il lui parle d'Hortense, se montre bon, attentionné, fidèle, en évoquant les séjours en Suisse et à Stuttgart, lieux dont il aimait particulièrement à se souvenir. Bientôt il arriva aux graves projets qui, à présent, l'agitaient le plus. L'amour et l'ambition le tiennent tous deux, mais le premier n'est qu'une pratique impérieuse du corps, tandis que l'autre est un besoin impérieux de l'esprit.

Mathilde loue ses plans, les encourage. Ce qu'elle garde caché, c'est ses propres espérances. Elle joue la carte de la réussite. Pour la famille d'abord, pour l'oncle qui est son dieu, pour elle aussi, en catimini. Libre de tous liens conjugaux, elle a la jeunesse, la grâce. Elle se met en mouvement pour aller replanter les aigles.

C'est près de ces cabanes roulantes de Dieppe — si plaisamment peintes dans les toiles anglaises, avec la plage désertique, animée à peine de quelques ombrelles — que la princesse Mathilde apprit, en septembre 1848, la brusque apparition de son cousin Louis dans cette ville de Paris qu'il avait quittée enfant avant l'orage de la grande débâcle et qu'il ne connaissait encore que « par ses promenades entre deux gendarmes, » après ses équipées de prétendant qui, malgré leur répétition, n'avaient pu lui donner une idée suffisante de ces splendeurs.

On a dit que Mathilde, à ce moment, devant les subsides, déjà dépensés de miss Howard, avait mis aux gages « tous les bijoux qu'elle tenait de sa mère et ceux lui venant de son mariage avec le prince de San Donato, » pour alimenter la caisse de propagande des comités électoraux toujours si assoiffée des louis d'or qui porteront bientôt l'effigie du cousin. En effet, elle contribua bien par ces avances à la réussite d'un avènement qui avait commencé si modestement par un mandat législatif. Mais le prix de ses perles n'eût point suffi à ce résultat.

LA CONQUÊTE DE PARIS

L'argent de miss Howard ne s'évaporait pas, il était toujours là, prêt à couler dans les poches des citoyens, enflammés pour la nouveauté et qui, avec tant de célérité, savaient décrocher les aigles pour les remplacer par des lys, faire succéder le coq au drapeau blanc et le bonnet phrygien à la cocarde de garde national. Mieux. A mesure que la réussite s'accusait comme probable, cet argent de miss Howard se nationalisait. Il devenait argent anglais tout court, puis argent français, arrivant de diverses sources mystérieuses que l'on eût été bien en peine de découvrir et « se multipliant à volonté. » Car derrière cette ardente auxiliaire, qui avait trouvé ses premiers enthousiasmes politiques au fond d'une alcôve, jaillissaient des concours autrement importants. C'est cette masse qui soutenait la lutte comme elle l'avait déjà soutenue dans toutes les circonstances où il s'agissait de remplacer un *mauvais* par un *bon*, et parfois un bon par un mauvais....

Les bijoux de la princesse Mathilde n'étaient que quelques arabesques endiamantées, destinées à cacher ces sources secrètes. La cousine avait trop de bon sens pour faire croire sérieusement que ses colliers seuls avaient payé le coup d'État, alors même qu'on le disait volontiers pour la flatter. Elle laissait dire en songeant que d'être l'auteur de cet Empire n'avait pour elle rien qui pût la diminuer. Elle ne connaissait pas d'ailleurs à cette époque les diverses origines des capitaux qui avaient si promptement aidé à ruiner la Maison de Louis-Philippe, où son cœur avait laissé de si doux souvenirs. Si elle eût connu ces sources, elle se serait bien gardée de le dire, encore qu'« elle ne savait rien garder, » disait-on.

S'il était manifeste qu'elle portait une joie profonde à la restauration de l'Empire, il est parfaitement exact aussi qu'elle regrettait, en quelque manière, la Monarchie de Juillet et tout ce que, pour elle, ce règne avait emporté de vie patriarcale, de simplicité, avec pourtant une noblesse que ne remplaçait pas la « brillante aventure. »

Rien n'est parfois plus proche des paradoxes les moins vraisemblables comme certaines vérités historiques que personne ne connaît, que personne ne veut plus connaître parce que la place est déjà prise par la légende, toujours plus commode et plus belle à croire. Souvent celle-ci est même plus logique. Elle se prélassait sur un piédestal comme une divinité intangible. Alors, devant cette majesté, une hésitation saisit les

LA PRINCESSE MATHILDE

importuns que dévore le doute, et c'est à peine s'ils osent ouvrir leurs mains pour livrer à la publicité — et parfois aux risées et à l'indignation — une part du réel qui est arrivé trop tard dans la rumeur triomphante. Ce réel ne peut plus rentrer dans les ordonnances si bien préparées pour l'*harmonie scolaire*. Cette vérité tardive fera figure de parasite et ne trouvera plus à se faire accréditer devant l'Erreur installée.

Plus d'une fois, mécontente des Tuileries ou inquiète de l'action de l'Impératrice, la princesse Mathilde couvrait de son hermine des blessures dont elle ne parlait pas mais qu'elle ressentait en secret. Il lui arrivait alors d'exprimer, sous des formes différentes, la hantise de cette Cour débonnaire, accueillante et sans artifice, dont elle avait goûté l'hospitalité ainsi que la douceur généreuse de la reine Marie-Amélie, droite dans ses bonnets à coques de rubans...

Ce mot, si souvent répété par les malveillants et rapidement colporté jusqu'aux Tuileries : « J'étais plus heureuse avec les d'Orléans, » ce mot « épouvantable et sacrilège, » comme disait l'impératrice Eugénie et qui *trahissait la trahison*, n'était qu'un cri de cœur que la Princesse poussait quand elle sentait des vents contraires souffler sur sa Maison et qu'elle se révoltait de voir payer de si peu de générosité celle que les Bonaparte avaient reçues du Roi-bourgeois.

« Le retour des Cendres a été payé par la proscription, » ce mot cruel fut prononcé sous les plafonds de la rue de Courcelles. La Monarchie de Juillet, non seulement avait toléré les proscrits dans la personne de la princesse Mathilde, mais glorifié son oncle comme un dieu. Deux fois, elle aurait pu fusiller le prétendant dans les fossés de Vincennes. Après une nouvelle incartade, le régime s'était contenté de l'installer au fort de Ham, entouré d'amis et alimenté de maîtresses pour distraire le pauvre prisonnier, sur la foi d'un certificat de médecin qui réclamait pour lui ce supplément de société. Enfin la Maison d'Orléans avait recueilli comme une parente aimée « ce petit oiseau florentin, » comme disait la princesse Adélaïde, avec des attendrissements que sa bonne raison lui défendait en temps ordinaire. Elle les avait réservés à cette égarée, cette « sans patrie, » arrivant de Russie et que les mauvais traitements conjugaux avaient ramenée sous ce toit royal.

Si l'on veut comprendre à quel point la Princesse se situait socialement — et on pourrait dire physiquement — dans cette

LA CONQUÊTE DE PARIS

époque plutôt que dans celle des « cocodettes » et de *la Belle Hélène*, il suffit de contempler un certain portrait datant de ces années-là, un des plus beaux et des « plus parlants, » comme on disait. La voici tout entière dans cette respectabilité d'atours de 1850 qui donnait, même aux *lorettes*, des aspects vertueux. Elle leur prêtait on ne sait quoi de maternel, de *bonne-maman*, que leur conduite ne méritait pas toujours.

La Princesse porte *son* « cabriolet » à larges brides sur la sagesse de ses bandeaux blonds. Un bonnet savamment tuyauté émerge de cette niche de satin et lui accorde ce ton de nos grand'mères au plus beau de leur jeunesse. Elle porte le modèle qui sortait de chez la modiste de Marie-Amélie, fournisseur de toutes les princesses bienséantes. Dans cette robe de ville, aux amples manches de mousseline, ce manteau de velours garni de fourrure, tombé de ses épaules, elle est comme incrustée dans ce rôle de la dame qui dit : « M. Thiers, depuis 1830, est un grand ami de ma famille. »

Son attitude est celle d'une femme un peu impatiente d'avoir trop longtemps posé devant un sorcier qu'on appelait un photographe, un daguerréotypiste.

L'allure entière est comme une synthèse de la dame raisonnable qui, dans le cercle du château de Neuilly, va ôter son chapeau et s'apprête à chercher des laines dans une corbeille.

Nous avons de nombreux témoignages qui attestent son regret de ce règne, et si nous la voyons parfois tellement intrônée dans ce cabriolet Louis-Philippe — qui lui allait à ravir et qui eût été si bien sa coiffe de toujours — si nous sentons une harmonie singulière venir sur toute sa personne, pourtant si impériale disait-on, c'est que ce sentiment est partagé par elle-même sans qu'il faille songer un instant à la déplacer de son origine, de sa ruche d'abeilles dorée, ni lui faire renier sa famille.

D'une nature aussi franche on ne peut guère dire qu'elle ait des confidents. Un confident est un témoin secret pour celui qui garde pour lui une partie de sa vie. Pour la princesse Mathilde ce choix était si illimité que l'on peut bien dire : chacun pouvait le devenir. Ce n'est pas à quelques-uns qu'elle confie les affaires, les plus intimes même de son cœur. Une légion est appelée à ce bénéfice, et chacun alors de s'en prévaloir avec l'illusion d'être le seul détenteur des choses que la plupart dérobent derrière leur paravent.

LA PRINCESSE MATHILDE

Tous à un certain degré, parmi ses familiers et même des intermittents, — les incertains et les bavards, — étaient en quelque sorte ses confidents à une heure déterminée, au petit bonheur de l'inspiration et de son besoin de communiquer. Il y avait seulement quelques rares personnes devant lesquelles elle abordait de préférence certains sujets qu'elle sentait n'être compris que par elles. Alors leur qualité de survivants d'une période, déjà éloignée de sa vie — la seule au fond qu'il lui importait de garder secrète — leur conférait cette distinction.

Sa cousine Sophie était de celles-là. Un jour, devant plusieurs dames, elle dit à la reine de Hollande après une réception aux Tuileries :

« *Qui me rendra mon Neuilly?* On savait chez qui on était. Je considère comme une honte la manière dont on a chassé cette famille. On y vivait parfaitement bien et tout le monde eût pu être heureux. »

De telles paroles, même à cette distance, paraissent énormes. Cela empêchait-il qu'elle avait avec ferveur aidé au nouveau régime pour amener les siens à une gloire renouvelée ? Que vaudrait la vie sans ces contradictions que l'on trouve au fond des êtres, cette absurdité, ce miroir de la vraie vie ? Elles font de ces existences un conte de fée autrement invraisemblable que ceux que l'on pourrait imaginer.

Pendant cette année mémorable de 1848 la Princesse se tient encore fort effacée. Elle revient de Dieppe. Elle a aperçu le général Cavaignac, vu M. Thiers. Le cercle se rapproche à mesure que les événements décisifs se précisent, que les gens flairent l'ascension et se rangent dans son sillage.

Durant la présidence de la République de Louis-Napoléon, depuis le 10 décembre jusqu'au 2 décembre, elle se montre réservée. Puis soudain elle apparaît à l'Élysée, prête à représenter, aux côtés de son cousin, l'autre moitié d'un Pouvoir. Sous son masque démocratique, celui-ci annonce déjà le futur Empire, auquel tout le monde croit, ceux surtout qui s'en indignent et feignent la surprise « pour pouvoir mieux crier à la trahison. »

A la première réception officielle du nouveau Prince-Président, la voici debout en haut de l'escalier du Palais, déjà impériale avec son diadème et le joyau historique qu'elle avait eu de bonnes raisons de conserver de son mariage pour le grand jour de la résurrection.

LA CONQUÊTE DE PARIS

En ces années, jusqu'à l'avènement d'Eugénie de Téba, un seul orage éclate, le 22 janvier 1852. La confiscation des biens de la famille d'Orléans est votée et cet acte la révolte. L'Empereur cherche en vain à lui faire comprendre qu'il n'a pas les mêmes raisons de se montrer généreux et elle lui dit : « S'ils avaient voulu, tu serais mort. »

Elle apprend son rôle de *parente souveraine*. Rien ne nous prouve désormais que le projet de mariage avec son cousin ait été rappelé à la vie, à aucun moment de cet interrègne. Il demeure encore suspendu dans l'esprit de son entourage. Quant à elle, escompte-t-elle vraiment un revirement possible dans le cœur du Prince-Président? Non. Toujours affable et attentionné, il cherche visiblement ailleurs une compagne pour son trône.

Cette situation demeure délicate, pleine de gêne et de malaises cachés. Le futur souverain n'a pas oublié ce que sa mère Hortense a éprouvé comme un affront. Il a tout bravé, risqué la mort, subi la prison. Et la famille s'est bruyamment moquée, indignée même, de ses actes héroïques. « Comme ils ont tous été lâches! » s'écria Hortense devant ces défections des oncles. A présent que le voici sur la voie ascendante, que le triomphe s'annonce, tous les siens reviennent avec le sourire. Mais là est le côté profondément bon de Louis-Napoléon de ne plus jamais vouloir se rappeler le mépris dont il a été accablé. Il n'étonne pas ceux qui l'ont connu intimement et dont nous avons encore recueilli le témoignage.

Quant à épouser Mathilde, il y pense d'autant moins que tout le monde déjà connaît la liaison de Mathilde avec Nieuwerkerke. Pendant ces années, au contraire, il ne cesse de nouer — en vain, à vrai dire — une alliance princière, si par ailleurs il ne cesse de rechercher des unions éphémères. Il les trouve parmi les femmes qui déjà font le siège de son avenir, qui se pressent autour de son présent, pour recevoir des témoignages de reconnaissance qu'elles croyaient escompter plus tard comme des valeurs de bourse...

Si Mathilde laisse faire les tentatives, toujours infructueuses, qui doivent amener une princesse royale aux Tuileries, elle assiste avec une indifférence goguenarde aux aventures du cousin qui d'ailleurs ne se fait pas faute de l'initier à ses projets matrimoniaux. Ceux-ci, comme aussi les passe-temps, la trouvent amusée et parfois complaisante, — indulgente en

LA PRINCESSE MATHILDE

tout cas pour les derniers — plus sévère seulement après le « scandale » de la comtesse de Castiglione.

Que pense-t-elle au fond de son esprit? Rien de décisif n'apparaît à la surface, pourtant si franche, de la princesse, sinon le désir de laisser venir les choses. Elle ne songe même pas qu'il faut veiller au trône et empêcher une mésalliance. Elle ne croit pas son cousin assez sot pour risquer une telle aventure, et d'ailleurs elle ne voit personne paré d'un attrait assez puissant pour oser un tel exploit. Puisqu'il est de toute évidence que le cousin ne songe pas à l'épouser, elle lui fait assez de crédit pour penser que son ambition trouvera une Impératrice sur le plan des équivalences princières. Aussi est-ce avec une sorte d'imprudence amusée qu'elle accepte tout d'abord l'idée du célibat. Elle l'estime peut-être provisoire, agrémentée d'amourettes, de gracieuses rencontres, de coups de foudre, suivis de rapides indifférences....

Elle apprend que Rachel est dans les dernières grâces du Prince. La liaison pourra durer plus longtemps parce que cette femme possède le filtre du génie. Les séductions orientales ne s'usent pas si rapidement. Un soir, elle le dit assez crûment au Prince en l'appelant Holopherne. Comme elle confond celui-ci avec Samson, elle confond Judith avec Dalila et lui dit qu'il y laissera ses cheveux. Le Prince-Président rit beaucoup de cette confusion et lui envoie le lendemain une *Histoire du peuple d'Israël* avec des signets aux pages, relatant les deux grands drames bibliques.

Les premières années passent ainsi sans attache sérieuse. Ce qui a capté le prince Louis, le Président ne l'a pas oublié, et ce qui l'a charmé à l'Élysée, l'Empereur ne veut pas l'ignorer. Mais la politique prime tout, et les nécessités fastidieuses de la vie publique qui doivent préparer la proclamation de l'Empire.

Le prince Jérôme, après huit années passées en voyages après ses séjours à la Cour de Wurtemberg, est de son côté arrivé à Paris avec des opinions qu'il porte en lui depuis longtemps et qu'il puise dans la doctrine autoritaire et « jacobine. » Il trouve à qui parler. Il s'impose déjà, un peu en concurrence de famille — la plus terrible de toutes — aux partis avancés, en révolutionnaire, démocrate. Il se dit né révolté et, en 1849, il se fait facilement nommer, avec ce bagage, membre de la Constituante.

Il explique à sa sœur tout ce qu'il veut faire, mais elle n'y

LA CONQUÊTE DE PARIS

comprend rien. Lui non plus. Avec sa vive intelligence il est déjà — dès le premier pas dans la restauration napoléonienne — « à côté de la question, » comme dit sa sœur qui pourtant l'aime avec décision et quoi qu'il fasse.

Dans ces années incertaines Mathilde a conquis une place importante. Enfin, après le plébiscite du 22 novembre 1852, l'Empire est déclaré. Ce grand jour, si longtemps espéré, apporte à Mathilde une satisfaction immense. Elle reçoit aux côtés de l'Empereur comme elle avait reçu à la présidence de l'Elysée, à la *Folie Pompadour*. Elle est la première femme de l'Empire. Pour beaucoup elle est une sorte d'impératrice. Tout la désigne, tout la porte à cet honneur dernier. L'opinion publique est simpliste.... Laissant derrière elle sa maison déjà remplie de « compagnons d'atelier, » les amis de son célibat princier, poètes et rapins, avec lesquels elle a commencé un nouveau Décaméron, elle préside toutes les fêtes, les dîners officiels, les cérémonies inaugurales, avec une grâce solide et si installée que beaucoup ne cherchent point par qui elle pourrait être remplacée. Mais combien cette dernière période est courte. Pendant deux mois seulement elle est la cousine-souveraine, mois fort troublés pour l'Empereur. C'est le « dernier siège des Montijo. »

Nonchalant et déjà perpétuellement *absent*, Napoléon III a l'air de trouver parfaite cette combinaison du cousinage. Déchargé de bien des soucis extérieurs, il s'accommode de cette représentation familiale, si avantageuse pour la liberté qu'elle lui donne dans sa vie privée. Il ne songe pas déjà frénétiquement à avoir une postérité. Tout vient à point à qui sait attendre. Il faut bien donner sa part au dieu malin. Son rôle est plus important qu'on ne croit, dans cette absorbante machine de l'Etat qui ne laisse venir à la surface de l'Histoire que les faits fastidieux du régime militaire, diplomatique et parlementaire. Derrière cette façade officielle il y a un monde qui s'agite, qui intrigue, qui dirige.

En réalité si l'on voulait expliquer en toute franchise l'attitude du cousin impérial, ses hésitations et ses ténèbres, on trouverait la clef du mystère, non pas dans une nature pré-

LA PRINCESSE MATHILDE

disposée au silence et aux résolutions hasardeuses et hermétiques, mais — ainsi qu'il a été dit plus haut — dans une usure prématurée des forces vitales.

Déjà en 1841 des rapports médicaux insistent auprès du gouvernement de Louis-Philippe sur la nécessité de pourvoir le prisonnier du fort de Ham d'une compagnie apte à entretenir — sinon à éteindre — les feux qui dévorent le solitaire, nuisibles à sa nature et auxquels il serait bon de prêter considération par pure humanité. Cet état auquel en quelque manière — et sans le vouloir à tout prix — il est peut-être redevable à son ascendance maternelle, a déjà entamé la robuste constitution du quadragénaire. Elle lui laissera bientôt, dans la continuité trop assidue de ces pratiques, un certain fléchissement, manifesté par des silences, des idées flottantes et des actes imprécis. Cet état, en somme anormal, pourrait bien être la base et l'explication de la plupart des actes mal équilibrés, mal réfléchis qui furent les points décisifs de ce règne. L'hésitation est un trouble physiologique.

Mathilde, au cours de son rôle officiel, connaîtra bientôt les conditions cachées de la vie de l'Empereur. Mais elle n'en connaît pas encore les effets sur le cerveau de son cousin. Jeune et aimant la vie, elle a à peine dépassé la trentaine, et soudain l'opulence arrive, le faste avec le pouvoir illimité qui la grisent un peu, malgré son grand bon sens et la santé parfaite de son esprit.

L'Empereur lui a donné le bel hôtel de la rue de Courcelles, aujourd'hui détruit, et qui tenait l'angle du boulevard Haussmann. Elle s'occupe de l'orner avec son goût — qu'on dirait détestable aujourd'hui mais qui est déjà bien à elle — des étoffes à fleurs, quelques toiles achetées dans des expositions, des souvenirs de famille. Elle s'y installe avec un plaisir avoué, simple et un peu majestueux.

Sur un fond de soie pourpre, le buste de Napoléon, par Canova, accueille les invités et leur communique le frisson d'une vénération que l'on fera bien de soutenir au delà de la chute de l'Empire, pour recevoir une place favorable. Déjà on sent que là est la religion du logis. Il a rénové le culte de Jupiter. Et Jupiter, c'est l'oncle. Dès l'entrée il faut communier en lui, montrer que l'on est bon catéchisant, sans restrictions mentales. Après quoi on obtient l'absolution pleine et entière, et chacun peut dire sur tous les sujets ce qui lui plaît.

LA CONQUÊTE DE PARIS

Dans ce bel hôtel la Princesse, devenue Altesse impériale, donne ses dîners où, d'un œil amusé, elle suit l'éruption volcanique de l'invité principal, l'impérial cousin, ses accès enflammés pour certaines convives qui ont le don de lui plaire et que le hasard y a réunies. Parmi les nouveaux venus se trouve la comtesse de Montijo avec sa fille Eugénie. Dans tout cela on trouve Mérimée. C'est lui qui les a présentées à Mathilde. Celle-ci, à son tour, les a présentées aux Tuileries. L'Empereur connaissait déjà cette jeune étrangère. Avec elle il désire toujours se rencontrer. Il s'en cache si peu que la Princesse le plaisante et accepte ce nouveau caprice, ainsi que tous les autres qu'elle lui a vus consommer.

De bonne grâce elle reçoit ces dames qui, d'ailleurs fort sympathiques, s'empressent auprès de l'hôtesse. Cette soirée, une des plus décisives dans l'histoire du futur mariage se passe fort gaiement.

Mérimée, toujours dans la coulisse en respectueux observateur, s'en explique un jour à Arsène Houssaye en disant que dans ces dîners *chaque personne avait figuré une fable de La Fontaine, sans en connaître la morale.*

Ce qui est certain, c'est que cette journée marque un grand tournant dans l'histoire de la princesse Mathilde. Elle ne devine d'abord rien de la marche lente et sournoise des événements. Elle en est si loin qu'après avoir gaiement devisé sur un empressement intempestif dont elle connaissait les aspects, elle croit les choses rentrées dans l'ordre quand, de différents côtés, les rumeurs de la ville lui apportent d'incroyables caquets sur une prétendue résolution de son cousin de s'engager plus avant dans ces relations. Elle qui s'imaginait en avoir vu le dénouement lorsque l'Empereur avait entraîné la jeune Espagnole dans un salon voisin — pour un *aparté* que l'on avait respecté —, voyait soudain que ce tête-à-tête marquait en vérité le début d'une grande aventure.

Celle-ci la laissa d'abord caustique. Il semble bien — d'après les récits des familiers — qu'elle demanda quelques éclaircissements à Napoléon III qui, toujours un peu nébuleux et fuyant, ne précisa rien. Peut-être en une de ces explications, claires et franches, Mathilde obtient-elle de lui un aveu de son désir, poussé à bout par d'étroites réserves. Cela est même certain puisque nous savons dans quelle incertitude absolue ces dames de Montijo elles-mêmes vécurent jusqu'à la dernière minute,

LA PRINCESSE MATHILDE

c'est-à-dire jusqu'au moment où l'Empereur, sur une ultime mise en demeure, daigna copier à son bureau la demande en mariage à « Madame mère, » rédigée d'avance à cet usage par le discret Mérimée et porté à Mme de Montijo par le comte de Galves, frère du duc d'Albe. Cette violente scène, désormais historique, sera racontée plus tard par Eugénie elle-même.

Mathilde demeura donc pendant de longs mois suspendue dans une atmosphère imprécise dont elle ne cache pas le profond agacement. Néanmoins, elle ne croit pas à l'extrême :

« Le pire que je puisse admettre, » dit-elle, « c'est qu'il la garde trop longtemps. »

Cette période fut une des plus pénibles de cette nouvelle existence où elle jouait la souveraine, dans l'instabilité d'un provisoire qu'elle appréhendait à la fois de voir durer et de voir cesser. Le malaise régnait par une équivoque, chaque jour plus visible, qui nuisait à l'autorité du rôle qu'elle avait accepté aux Tuileries. Aussi, dès qu'un soupçon plus précis eut pénétré son esprit, elle garda un grand mutisme dans les cérémonies jusqu'à en faire — au dire des contemporains — une démonstration publique. Mais quand, le jour même de la demande en mariage, la vérité arriva jusqu'à elle; la « catastrophe » se montra dans toute son étendue, et la colère des Bonaparte se mit à rouler *comme une pluie de galets*. Sous le toit auguste des Tuileries, « une pareille sottise avait donc pu s'accomplir » sans que Mathilde eût été consultée une dernière fois! Mais son bon sens lui dicte, peu après, une lettre soumise et attendrie à l'Empereur dont il s'agit avant tout de ménager l'amitié. Ce geste accompli, le calme, apparent seulement, ne dure point. « Une telle folie est difficile à avaler d'un seul coup, » dit-elle.

Les témoins montrent Mlle de Montijo plongée dans une véritable angoisse au sujet de la *figure* que lui fera cette redoutable cousine. Les nouvelles que les dames lui apportent sont plutôt mauvaises. Il faut s'attendre à un affront public. Le pis est que l'Empereur n'a même pas songé à rompre les pourparlers que Mathilde lui a fait engager en vue d'un mariage avec une jeune princesse de Hohenlohe. Par bonheur

LA CONQUÊTE DE PARIS

le refus, poli mais définitif, de celle-ci arrive peu après et les choses alors marchent avec une rapidité inouïe.

C'est Morny qui se charge de la mission périlleuse de mettre pour la première fois ces dames en présence, depuis les fiançailles. Ce *drame* se prépare dans une grande réception. Morny, pince-sans-rire, ne déteste pas ce spectacle. Tout le monde guette l'arrivée de la princesse Mathilde qui pénètre dans le Salon avec son air royal. Les invités sont dressés sur la pointe des pieds. Eugénie s'avance vers la famille du roi Jérôme avec son plus séduisant sourire. Mais Mathilde ne daigne pas apercevoir la main qui se tend. Elle marche droit devant elle et salue les invités échelonnés.

C'est un moment terrible qu'elle n'a d'ailleurs jamais regretté. Toutes ses impulsions elle les considérerait comme justifiées par sa franchise et elle n'avait pas tout à fait tort. Il y manquait seulement un peu d'huile dans les jointures. Eugénie, mortellement confuse, s'éloigna et se perdit dans la foule, au plus loin de la pièce.

Les choses s'arrangent par la suite. Mal, mais elles s'arrangent. Les devoirs du trône sont là et le temps passe. Ce serait d'ailleurs mal connaître la princesse Mathilde que de croire qu'elle avait ce jour-là résolu de bouder toute sa vie. Pour elle, l'heure était venue, voilà tout. Mais ce qui fait le charme de ces deux femmes n'est-ce pas précisément leur extrême franchise? Elles ne se dissimuleront pas, plus tard, leurs sentiments réciproques autant qu'on l'a dit. Parfois elles tombent dans les bras l'une de l'autre... pour se détester cordialement le lendemain. Certes, il ne fait pas toujours beau temps. Elles sont fâchées, puis elles s'embrassent dans les grandes circonstances. Rien n'est durable, sinon leur sincérité. Elle est trop installée pour jamais leur permettre de jouer longtemps la comédie.

Jamais Mathilde ne rendit un ami témoin de son dépit personnel. Jamais elle ne montra ouvertement des regrets. Son orgueil était de trop bonne qualité pour avoir les remords de l'escalier. Mais, par la force des choses, elle s'arrêta devant cette « mésalliance » que personne n'avait soupçonnée et qui, en fin de compte, ne représentait, pour elle, qu'une impuissance, un désir ayant capitulé devant un obstacle. Pourtant, ceux qui la connaissaient bien se rendaient aussi compte que la nature inconstante de l'Empereur eût compromis, par des

LA PRINCESSE MATHILDE

inconvéniens permanents, une union avec sa cousine au tempérament si franc et parfois si violent. Par bonheur, la fièvre des préparatifs de la cérémonie de Notre-Dame — où elle inaugura sa fameuse robe de velours vert — entraînait la Princesse à des soucis extérieurs qui devenaient des distractions salutaires.

Enfin, le grand jour arrivé, tout se passa avec dignité et il resta le bénéfice d'une nation tout entière, debout dans la joie, portée par un sentiment si unanime qu'il en rejaillissait de la gloire sur toute la famille.

Quand, le soir du mariage, l'Empereur monta avec Eugénie en voiture pour consommer sa « folie » à Villeneuve-l'Étang, *quelqu'un* dit derrière la princesse Mathilde : « Cela lui fera toujours huit bonnes journées à passer. »

Une fois les lampions éteints dans la soirée du 30 janvier 1853, la Princesse, ayant déserté toutes les prérogatives intérieures, rentra dans le calme d'une existence privée qu'elle avait déjà si bien meublée d'art et d'intelligence. Elle n'en sortait que pour les nécessités de la Cour et les grandes fêtes publiques.

Dans les premières années elle avait accepté une villégiature à Saint-Cloud dans un pavillon séparé, et à Compiègne un appartement dans l'aile du Midi, pour les déplacements d'été et d'automne. Mais l'acquisition du domaine de Saint-Gratien — projeté dès 1850, réalisé seulement quelques années après — lui donne bientôt le prétexte de s'éloigner davantage des « corvées » représentatives pendant les « séries » de la Cour.

De ses impressions intimes elle fait alors des confidences à peu de personnes. Sa cousine, la bonne Sophie, reine de Hollande, est de celles-là. C'est elle qui sait tout.

« Nous ne sommes décidément pas du même sang avec l'Empereur, » dit-elle un jour. « Avec toutes ses qualités, appliquées à bien faire, il a un côté souverain qui m'agace et un air incertain qui m'horripile. »

Pourtant elle l'aime beaucoup. Elle lui rend toujours justice, à sa manière absolue qui tranche et qui partage l'humanité en deux compartiments : les amis et *les autres*. Plus que jamais elle s'installe dans cette simplification qui est sa nature, cette bonne foi résolue, cette aversion qui l'anime contre tout artifice et toute restriction mentale, contre toute subtilité.

Aussitôt que les fêtes du mariage de l'Impératrice sont ter-

LA CONQUÊTE DE PARIS

minées, la vraie Mathilde se révèle, définitive. Elle a quitté toutes ses fausses positions dans lesquelles la destinée des Bonaparte l'avait fourvoyée. Elle n'est plus l'exilée florentine, ni la Moscovite mal acclimatée, ni une impératrice *in partibus* dont le règne indéterminé était sans pouvoir et sans effets. Sans plus jamais se faire violence pour changer son caractère intime, elle retrouve tout naturellement sa robuste base et, pour ceux qui connurent son oncle, le vieux roi Guillaume de Wurtemberg, et les princesses de cette Cour, c'est eux que l'on trouve, non seulement dans ses traits, mais aussi dans leurs goûts casaniers — qui ne sont pas ceux de Bonaparte, — et jusque dans cette bonhomie qui, en marge des règles, s'allie à sa fidélité « bourgeoise, » cette franchise qui ne recule jamais devant le mot et pas toujours devant la chose. Tout cela se lit sur sa personne et même dans ses portraits jusqu'au dernier, celui de Doucet. Mais cette souche de Cathérine, si souvent et si volontairement laissée dans l'ombre, qui la connaît alors en France? Personne. De là ce penchant à tout attribuer au Napoléon, puisque son frère est tout entier un Bonaparte. Là est l'immense différence, dans cette hérédité partagée.

Ce qui fait le succès de Mathilde, ce n'est pas d'être comme tout le monde, d'avoir le verbe souple, déguisé et obligeant, derrière lequel on cherche le principal. Ce qui fait d'elle une personnalité unique, au milieu de cette frivolité, cet ondoisement de crinolines cédant à tous les vents, ce côté *ruche*, *autruche* et *baudruche*, c'est précisément qu'elle est hors de ce modèle à la mode, une figure, composée de vieilles races également solides et frustes, sans détours et sans raffinements. Elle s'est maintenue par quelques préceptes simples, nés de la bonne raison quasi paysanne, la plus ancienne des noblesses médiévales et terriennes. Cette raison est enfermée dans deux ou trois règles de vie par lesquelles elle sait diriger son attelage au milieu des ornières, se défendre aussi contre l'épaisse sottise humaine, les chausse-trapes, posées par l'astuce des jaloux et des aigrefins.

Si nous voulons dès ce moment suivre cette femme qui tranche si violemment sur ce carnaval de poudre de riz, c'est le côté maternel que nous découvrons, quoi qu'on ait tenté pour l'effacer et pour forcer sa silhouette dans l'étroit fermoir du médaillon napoléonien et de sa pure latinité.

LA PRINCESSE MATHILDE

Quand Sainte-Beuve lui reproche par moment de n'avoir pas le sentiment des nuances, c'est qu'il a parfaitement raison. Mais il l'oublie soudain quand il attribue cette simplicité *au ciel d'Italie*, comme il dit. Le ciel d'Italie! Comme il a peu voyagé, l'auteur des *Lundis*! Mais ce ciel est rempli de nuances, de subtilités, de savantes « *combinazione!* » Toute la famille Bonaparte n'est-elle pas là pour le prouver, malgré « Madame-Mère, » cette matrone insulaire, produit de son isolement topographique. Même chez des « simples » comme Pauline, le calcul souterrain est toujours présent... pour les moindres choses, puisque de grands objets elle n'en connaît point...

Chez Mathilde, tout est net, visible, déblayé, sans nulle arrière-pensée. Quand Lavisce la décrit les bandeaux plats blond cendré, bien lisses, les lunettes sur le nez, penchée sur son ouvrage avec des aiguilles et écoutant sans mot dire les savantes dissertations « étranges et tortueuses » de ses amis les philosophes, ce qui apparaît alors n'est pas le *bel esprit* des salons, celui des belles dames, des Précieuses, qui applaudit à ce qu'il ne comprend pas et donne si agréablement le change à ceux qui espèrent l'éblouir. Non, la Princesse n'est pas une façade. C'est une nature tout d'une pièce et qui va droit comme une flèche, au besoin en dehors de la « civilité puérile et honnête, » ce plastron posé sur la devanture sociale. Elle coupe ce qu'elle ne comprend pas et le rend inexistant.

« J'ai besoin, dit-elle, de croire aux gens que je vois. »

Comme tout cela est peu dans les habitudes du monde. Toute duplicité, tout artifice, tout enfin ce qu'elle appelle *des manigances*, lui font horreur. Jamais elle ne s'en corrigera. Et c'est tant mieux pour nous. Il n'est pas trop d'une telle limpidité, dans un tableau aussi troublé qu'est la société de parade. Jamais, dans sa longue expérience, elle ne trouvera une atténuation à son jugement. Cette rudesse, cette impérieuse soif de ce qu'elle croit vrai, quel qu'il soit, cette manière de s'indigner de ce qui, à Paris, fait l'ordinaire des compromis, cette brutalité parfois de jeter le mot qui résoud tout et que personne ne dit, c'est l'indice de sa branche maternelle, pour peu que l'on connaisse la nature de celle-ci.

Cela empêche-t-il la grande allure royale, la liberté autoritaire? Non. Tout se concilie, se retrouve dans ce sang mêlé, son amour pour le logis et pour la *Gemüthlichkeit*, très précocce déjà et préparée par ses goûts sédentaires : travaux de

LA CONQUÊTE DE PARIS

dames, causeries familières, culte des arts en chambre. Si elle s'est tant plu au château de Neuilly avec Mesdames d'Orléans, c'est que « on causait autour de la table ronde. »

Sa beauté ? Elle n'existe vraiment, complètement, que sous un cabriolet à brides de ce temps-là ou sous le diadème. Là elle se trouve située pour toujours.

Par sa cousine Sophie elle plonge encore dans tout ce qui est à l'opposé de la nouvelle société. Première Princesse de la Maison impériale, elle n'est pas *Second Empire*. C'est une incarnation émancipée du règne de Louis-Philippe. Elle l'est jusqu'à ces convictions sacrées qu'elle mettait dans les arts d'agrément et qu'elle exerçait comme une prêtrise. C'est Charles-Philippe-Henri qui avait, le premier, éveillé, encouragé plutôt, en elle, son goût presque bureaucratique pour le dessin et la peinture, son amour pour les arts et pour la poésie. Ces liens de jeunesse furent interrompus par son éloignement, repris un moment, puis enfin rompus pour des raisons assez délicates parmi lesquelles ce qu'elle appelait « un sot mariage » du jeune homme avec une « demoiselle ruinée » de la vieille noblesse, au service de l'Autriche. Par son attitude, fort digne d'ailleurs, il semble avoir aliéné pour toujours les sentiments affectifs de « sa cousine naturelle. » La dernière tentative de Mathilde de l'amener dans le sillage de l'Empire restauré semble avoir échoué dès après le coup d'État, dans l'obstination du jeune homme de refuser une situation qui l'eût rendu tributaire de l'aveu de sa naissance et de mille obligations auxquelles sa nature, timorée et discrète, voulut se soustraire.

Les rapports s'espacent de plus en plus jusqu'à la mort de Charles-Philippe-Henri, survenue dans des circonstances mystérieuses, le 15 décembre 1870, quelques jours après la destruction d'un grand nombre de papiers de famille, à laquelle il avait procédé, la veille même de sa mort¹.

La rancune — en somme généreuse — de Mathilde se porta dans son intransigeance jusqu'au fils de celui-ci, et ce ne fut que bien plus tard qu'elle l'admit dans son cercle, alors que ce lointain Passé se trouvait singulièrement atténué par la vieillesse.

1. Les détails de ce conflit se trouvent dans *Souvenirs d'Exil* de Ferdinand Bac (Plon).

LA PRINCESSE MATHILDE

Pour connaître l'aspect du logis il faut examiner un tableau — une esquisse plutôt — enlevée avec une maîtrise qui montre l'artiste qu'Eugène Giraud eût pu devenir s'il avait voulu. Il nous offre un regard indiscret dans le grand salon de la rue de Courcelles à l'heure hermétique de l'intimité. C'est *la petite Bande*, quand on est entre soi. Atmosphère douillette, assez majestueuse encore, par la hauteur des plafonds plus que par le choix des sujets qui s'y traitent. On y voit le commencement de la Rotonde qui donnait tant de solennité à un cadre déjà imposant par son ordonnance et ses souvenirs impériaux.

C'est le soir. La foule pour laquelle ces espaces sont créés est absente et une douceur est née qui encourage les confidences. La lueur des lampes à huile, voilées de gazes, des bougies de cire, fait comme un brouillard de lumière qui se lève de-ci, de-là. Dans l'éclat discret des ors et sur le fond des grandes tentures de soie cramoisie il donne aux groupes des femmes, vêtues de robes vaporeuses et de crinolines de mousseline, une incandescence de feux de bengale blanc.

Au bout d'un groupe on distingue la maîtresse du logis. Ce n'est que quelques accents de pinceau, mais ils définissent à merveille l'élégance tenue et confidentielle de cette atmosphère. On se croirait encore au château de Neuilly. La princesse Mathilde porte un gros bonnet blanc.... Le raisonneur haut cravaté, en plastron mou et gilet blanc, est à son poste, contre la cheminée, comme un personnage du Théâtre-Français. Quatre causeurs — autour de la table sur laquelle on devine un livre et un panier à ouvrage — se sont groupés pour attendre minuit. Un grand vase, bête et officiel, don de l'Empereur sans doute, s'érige contre les rideaux, avec son ventre asiatique. Il y a des fleurs sur le piano à queue et personne sur le tabouret. C'est un objet qui ne sert que pour les autres, pour les réunions de tout le monde, ceux qui ont besoin de ce bruit pour s'étourdir. La Princesse, elle, se passe bien de cette musique.

Peut-on mieux définir le salon de la Princesse vers 1854 ? Cette dame qui vient de déposer son sceptre intérimaire et qui a encore sur elle, jusque dans les plis de sa robe, les Souvenirs, les modes, le bonnet à brides de l'ancien régime, renversé six ans auparavant, n'est pas l'époque d'Hortense Schneider. Elle est de celle de Marie-Amélie.

A présent nous trouvons une dame, de plus en plus enfermée

LA CONQUÊTE DE PARIS

dans son domestique, qui, avec une régularité de fonctionnaire de l'amitié, s'adonne aux rites hospitaliers. C'est le Surintendant qui a amené sa *horde*, ses artistes, ses écrivains, que le monde « bien-né » n'accepte qu'en hésitant et qui ravissent la Princesse. Elle a installé un atelier de peintre dans chacune de ses demeures et elle s'en donne à cœur joie. A ce point que, si nous devons mettre à part le plaisir de la conversation avec les hommes de génie — et ses petits chiens qui comptent aussi pour quelque chose dans sa vie, — ce qui fait son bonheur principal c'est cet art d'amateur qu'elle aura haussé jusqu'à un devoir sacré.

De quelle qualité est-il ? En disant que son ouvrage est honorable on ne l'eût pas froissée, mais un espoir vit toujours au fond de son cœur, c'est celui de voir un flatteur assez audacieux pour le proclamer remarquable. Il n'en manquait point. C'était la reconnaissance de l'estomac de beaucoup de ses invités. Oh ! elle ne les croyait pas ! Ne la prenez pas pour si bête ! Mais, comme tout le monde, elle est heureuse de voir quelques-uns aller aux extrêmes limites de l'éloge. Quand un de ces effrontés arrivait à y mettre une conviction chaleureuse, il lui procurait du bonheur pour toute sa journée. Deux délicieux propos me furent livrés par Bonnat au sujet de ces flatteries. Voici le premier :

« Je ne déteste pas que l'on exagère. Mais il ne faut pas prendre des airs sournois, car alors je ne crois plus rien du tout ! »

En effet, en toute chose elle aimait qu'on montât à l'assaut, debout et la visière levée. Et voilà l'autre mot : En ôtant son petit tablier elle apostropha un de ses « copains d'atelier » après le départ d'un maître, venu pour la première fois :

« Il m'a dit que j'avais du talent. Est-ce qu'il le dit aussi quand il n'est plus là ? »

Ces messieurs du jury auraient pu lui décerner du premier coup des honneurs suprêmes. Mais n'était-il pas plus prudent de procéder par étapes, pour prolonger son plaisir ? Toute la maison en profitait. Le jour où elle fut admise au Salon elle ne se tenait pas de fierté. Elle en oubliait presque qu'elle était la nièce du grand Empereur. Après la « Mention honorable » elle dit :

« Je me sens pour la première fois quelque chose *en dehors de ma famille.* »

Mais l'événement capital — celui qui valut pour elle une

LA PRINCESSE MATHILDE

victoire militaire — ce fut le vote de sa médaille. Se retenait-elle, ce jour-là, pour embrasser ses camarades ? Le désir y était. Les idées les plus comiques lui passaient par la tête :

« Comme ces hommes sont jaloux ! » s'écria-t-elle. Ils veulent m'empêcher de faire monter en broche ma médaille du Salon. Ils veulent que personne ne la voie ! »

Quand on raconta cette histoire au général Fleury, il dit à A. Houssaye :

« Notre Princesse la prend pour la médaille militaire ! Elle est bien la fille d'un soldat ! Elle veut avoir *son honneur sur sa poitrine* ! »

En réalité, fort modeste disciple de l'art, elle se livrait aux pratiques de la peinture qu'elle exerçait chaque jour comme si elle devait, dans un ministère, remplir un devoir de chef de bureau.

En 1855, par une résolution, surprenante chez une sédentaire si précoce, la princesse Mathilde se remit en route pour faire un voyage à la Cour de Stuttgart et embrasser son vieil oncle, le roi de Wurtemberg, toujours vert et droit en selle sur ses chevaux arabes, avec sa petite moustache blanche et ses cheveux ramenés en coup de vent.

Il ne faut jamais prêter aux disparus des intentions qu'ils ne peuvent plus renier. Il est manifeste pourtant qu'elle veut se montrer dans sa nouvelle incarnation d'Altesse impériale. Elle n'est plus désormais ni Mlle de Montfort ni Mme Demidoff — bien que légalement elle le soit restée toute sa vie. Elle est la Première princesse de l'Empire français. C'était son touchant et légitime orgueil de famille qui agissait en elle. « Le promu à Saint-Cyr montre sa nouvelle tenue à ses parents de province, » disait Viel-Castel.

Grâce à quelques signes extérieurs, il était facile aux contemporains de constater l'ampleur qu'avait prise l'attitude de son Altesse impériale. Elle tenait à exposer en pleine lumière ce que, depuis l'avènement de Napoléon III, elle avait gagné en prestige et son esprit satisfait le rapprochait des jours d'exil, de l'état précaire qu'elle avait connue vingt ans auparavant.

Dès son arrivée elle se montra simple, pleine de bonhomie, avec sa famille souabe qui, depuis le mariage Demidoff, n'avait plus besoin de se soucier de son matériel et de porter sa sollicitude sur les incertitudes de l'avenir. C'est elle à présent qui

LA CONQUÊTE DE PARIS

se trouvait en haut du plateau et, si la gloire du nouvel Empire ne s'était encore affirmée par aucun éclat, la bienveillance de la reine Victoria avait fortifié la situation, et personne désormais ne doutait que ce Régime serait appelé à une brillante destinée.

L'oncle avait retrouvé toutes ses gentilleses pour sa nièce, et son amour pour les femmes n'avait point diminué. Il y avait seulement ajouté celui des roses, ce qui, disait-il, était « de la même espèce. » Il ne parlait plus autant de ses paysans et de ses comices agricoles. Il n'était plus question que d'horticulture florale et, dès le premier jour de son arrivée, la nièce, en compagnie de parents russes, était allée à cette villa Rosenstein où le Roi avait, à la manière anglaise, établi ses serres et où germaient les floraisons précipitées. Enfin il était aussi fier de faire à sa nièce les honneurs de sa *Wilhelma* — la princesse Mathilde s'appelait aussi Wilhelmine — sa fameuse villa mauresque qu'il aimait tant, dont elle-même parlera plus tard avec tant de dédain et qui était pourtant charmante alors.

La galerie de tableaux, créée là par le Roi, était, à l'entendre dire, une suite de « saletés, » et quand elle racontait que son oncle tirait sur chaque tableau un rideau de soie, les plus naïfs pouvaient s'imaginer les pires choses. En réalité, le souverain, grand voyageur d'Orient, avait emmené dans ses séjours des peintres en renom — ainsi que faisaient depuis le XVIII^e siècle les princes éclairés de l'Europe — pour leur faire prendre, en cours de route, des impressions de voyage et perpétuer ainsi d'une façon aimable les effets de sensibilité qu'ils avaient éprouvés devant les paysages italiens, les ruines grecques, les mosquées d'Orient. Telle avait été aussi la préoccupation du roi de Wurtemberg et, à ses soucis archéologiques, il avait ajouté celui de ramener dans sa frugale patrie, si dépourvue de goût, des portraits de femmes, grâces helléniques et latines, pour se délecter de leur aspect aux heures de solitude. Aux beaux jours accablants de l'été, il aimait à rôder dans ce palais de la favorite et se souvenir dans son silence.

Un souci ethnographique était le prétexte de cette galerie. C'est lui qui s'était lié à son amour pour la beauté des femmes étrangères, ou plutôt c'est cet amour qui, pour la Cour, traversée d'austérité, se cachait derrière le premier.

L'atmosphère, quand par une belle après-midi on pénétrait

LA PRINCESSE MATHILDE

dans cette oasis, était pleine de mystère d'Orient, mais d'un mystère d'Orient 1830, ressenti par un pauvre Européen dont l'ordinaire se nourrissait de platitude officielle et administrative et dont la fête était d'être *ailleurs*. Le ruissellement des fontaines répandait tant de fraîcheur dans ce silence d'alentour. Une volupté s'attachait à ce lieu que l'on ne pouvait pas oublier. Les regards se fixaient sur ces belles créatures que l'amour du Roi avait distinguées dans ses voyages et choisies pour ce sanctuaire. Toute la langueur romantique s'y lisait, de l'homme hanté par les mille houris de David. Au fond, c'était une réunion de Zobéïde, de Zaïre et de Zélide, un vrai sérail en effigie que le Roi avait groupé là. Ses sens y vagabondaient avec sa nostalgie invincible du Levant.

Mathilde, débarquée de Paris, voyait ainsi des filles du Pausilippe aux chairs dorées; des Géorgiennes aux longs cils frangés, tombant sur des diamants noirs, des porteuses d'eau de la Palestine, la tête couverte du féredjé, des lavandières des cascates de Tivoli qui fascinaient les visiteurs jusqu'à les rendre prisonniers de ces regrets sans fin, incrustés dans la figuration des tableaux d'Hubert Robert. Visiblement, l'oncle les gardait encore dans son âme, nourrie par ces visions, par tout ce que cette époque charriait de lyrisme, par tout ce qu'elle y englobait d'exaltation pour les héroïnes des Croisés et pour l'ombre de Graziella...

Derrière ces portraits, des paysages s'élargissaient, des horizons aux montagnes violettes, aux rochers dorés baignés par des mers d'indigo, aux ruines couleur de safran, projetant, sur les colonnes et les sanctuaires ravagés, des ombres bleues.

Quelle ivresse que cette pièce, remplie de silence et presque accablante de douceur, où mille poussières dansaient dans les rais de lumière! Aux plafonds ajourés, le long des vitres et des moucharaby, des abeilles bourdonnaient en cette saison comme si elles cherchaient une issue à ce lieu qu'elles voulaient fuir et où les fleurs étaient des odalisques.

C'est dans cette atmosphère que pénétra Son Altesse impériale avec son royal oncle. Pour préserver, en été, cette galerie de beautés du soleil qui arrivait dès le matin — peut-être aussi en se souvenant de l'Italie où le Roi avait vu les tableaux voilés dans les églises — il les cachait par des rideaux de soie verte qu'il aimait à tirer lui-même lorsqu'il en faisait les honneurs à des invités de marque.

LA CONQUÊTE DE PARIS

Une scène curieuse, que la princesse Mathilde ne raconte pas dans ses notes, se passa alors entre elle et le Roi. Nous sommes en 1855 et par conséquent elle a trente-cinq ans. Elle a déjà quelques notions sur l'art et ne peut raisonnablement manifester nulle prudence pour des bustes de Circassiennes découvertes sous le baiser du soleil. Mais dès que le Roi s'apprête à tirer le premier rideau de sa galerie elle s'alarme et demande à retourner aux serres qu'elle avait laissées pleines de fleurs. Sans doute une brusque méfiance est venue en elle, rappels de visites semblables où des collectionneurs, attirant des visiteuses dans un guet-apens, ouvrent les rideaux sur des sujets obscènes. Des souvenirs de Russie la hantent où pareille aventure lui était arrivée.

Le Roi, un peu sourd, sans tenir compte de ces réticences, dévoila le premier tableau représentant sous un ample turban d'Ingres quelque Vésuvienne langoureuse à la chemisette roulant sur ses épaules nues, le volcan fumant dans le lointain.

« Je ne veux pas voir ces femmes ! » dit-elle.

Et comme l'oncle insiste :

« On m'a déjà *fait le coup* ! » dit-elle, joviale mais un peu dégoûtée. « Je ne suis pas curieuse de votre harem ! »

Le vieillard, ne tenant pas compte de cet enfantillage, continua à expliquer et à tirer ses rideaux, ne lui faisant grâce de rien, devant la mine, de plus en plus accablée, de la Princesse qui regardait le plafond.

Le Roi racontait parfois cette scène à ses familiers, le dédain de sa nièce devant cette collection de beautés qui étaient l'orgueil de sa villa et qu'elle avait prise pour le musée secret de Pompéi ! Frau von Stubenrauch, sa maîtresse, belle et opulente personne que son peuple, assez puritain, prenait pour le cinquième fléau de l'Apocalypse, s'amusait de ces pudeurs d'une femme qui passait déjà pour « peu farouche, » et chacun de raconter les aventures de Demidoff, rapportées dans la valise aux caquets par les parents russes qui résidaient à la Cour de Stuttgart.

Lorsque la princesse Mathilde parlait de son père, elle mettait, dans la fermeté de ses affirmations, tantôt une liberté déconcertante, tantôt une émotion qui venait de son cœur et

LA PRINCESSE MATHILDE

que son père lui-même n'avait jamais connue d'elle. Le passé avait été trop grand pour qu'il n'eût pas continué dans son souvenir, mais c'est moins le père que l'épopée tout entière qui frémissait en elle. Elle n'aimait pourtant parler de lui qu'à quelques intimes. Pour les autres, tant qu'il vécut, il était là, sans qu'on eût à en parler, dans *ses Invalides*, près de la tombe de son frère dont il était le gardien royal. Parfois elle se laissait aller à parler plaisamment de la galanterie paternelle dont elle avait été si longtemps le témoin, et parfois la victime :

« Il fallait, » dit-elle un jour à Houssaye, « beaucoup d'argent à mon père. Il ne l'aimait pas pour le garder, mais pour le dépenser, avec les femmes surtout. C'est par ce beau robinet qu'il a filé. Celui qui en fera le compte sera bien malin. »

Une quantité de malentendus, de heurts violents même, avait amené des dissentiments graves entre le roi Jérôme et sa fille. Ils dataient déjà de la veille du mariage Demidoff et ils avaient refroidi ensuite péniblement, devant toute la Cour, les relations filiales. A-t-on exagéré les inconséquences, ajouté à quelques légèretés le poids d'un scandale ? M. Demidoff avait cru devoir se plaindre de l'insistance que Jérôme avait mise à estimer son nom à un haut prix. Depuis ce moment, ce furent des séries de brouilles auxquelles succéda une rupture complète, ceci jusqu'au jour de l'an 1855 où, présidant la réception de circonstance au Palais royal, le roi de Westphalie s'était approché de sa fille, son mouchoir à la main :

« Mathilde, » lui avait-il dit de son air bonhomme, « il faut être gentille pour ton père. Tu sais combien il t'aime. »

Elle l'avait alors embrassé, sans grande conviction, mais ensuite il s'était fait annoncer chez elle, la voiture remplie de cadeaux. Il avait tenu à les apporter lui-même et, le voyant ainsi chargé, embarrassé de ses paquets — papa-gâteau comme jadis, même pour les dames qui n'étaient pas ses enfants, — Mathilde s'était avancée, émue pour la première fois depuis longtemps et, complètement réconciliée, il lui avait dit :

« Tout cela est pour toi ! »

Puis il avait affirmé que, grâce à elle, il avait merveilleusement dormi. Dès lors les liens de famille se renouèrent jusqu'à la fin du Roi. Il était temps...

Quand il mourut, il fut doublement présent. Les personnes qui l'avaient encore aperçu, dans les huit premières années de

LA CONQUÊTE DE PARIS

l'Empire, nous le décrivent comme un fantôme lorsque, d'un pas lent, il arrivait par un couloir du Palais et qu'il descendait les escaliers, aidé de sa canne. C'est à peine si les jeunes pouvaient croire à la présence réelle du propre frère de ce dieu formidable qui reposait sous la coupole de Mansart, gardé par des anges de bronze. Et quand dans certaines cérémonies on le voyait apparaître au milieu d'un de ces rayons vermeils qui, du haut des cintres, tombait sur sa face, cette lumière était pareille à une poussière d'or, l'entraînant dans le partage de cette immense apothéose. Lui-même était, sous le défilé des drapeaux en lambeaux, *son propre revenant* et il n'avait de réel que sa présence invraisemblable.

Il revêtait fort rarement l'uniforme de Maréchal de France. On eût dit que quelque chose de secret — qu'il n'avouait à personne — empêchait ce vieux Roi de se faire gloire d'un titre qui, après tout ce qu'il avait été, n'y ajoutait rien et ne pouvait plus le flatter. Ce beau cavalier qui avait fait le 18 Brumaire, ce chasseur de la Garde consulaire, ce souverain ayant porté son sceptre en pays étrangers, n'était plus, pour les joyeux cocodès du Second Empire, qu'une ombre, avançant lentement sur le mur humide des Invalides. Les sourires se cachaient, les bavards se taisaient à son approche et un silence, plein d'étonnement et de respect, saluait le passage de ce grand vieillard.

Par sa mise déjà il affectait une simplicité extérieure et un effacement qui répondaient à sa nature. Non pas qu'il ne réclâmât parfois, avec une courte énergie, auprès de son neveu, ce qu'il croyait devoir lui appartenir. Mais une fois ce droit posé, il rentrait dans la dignité de sa vieillesse, le corps encore droit, dans les plis d'une redingote de drap luisant qui lui tenait mal au corps. Les tailleurs devaient trembler en prenant ses mesures...

Son masque large et puissant, blême mais peu ridé pour son grand âge, gardait un sourire qui frappait par son accent *acidulé*. On ne l'oubliait jamais, car sans être figé, il était traversé de tant d'impressions qu'elles eussent enrichi la vie de plusieurs humains. Tant de reflets s'y lisaient, d'une aventure fabuleuse, *qu'il ne ressemblait plus à aucun sourire vivant*. Une grande bonté y persistait. On sentait qu'elle avait été la base d'une nature, susceptible mais profondément juste, d'une modération que son frère n'avait jamais connue, d'une bien-

LA PRINCESSE MATHILDE

veillance qui avait été étrangère à celui-ci. Beaucoup de cœur — tant de cœur qu'il en était arrivé à trop aimer peut-être — généreux avec les siens et dépensier à l'excès, magnanime à la guerre, malgré sa fermeté, avec ce geste si courtois qui rendit immortel le marquis de Spinola dans le tableau de *la Reddition de Bréda*.

A toutes ces choses, s'exprimant encore dans un sourire octogénaire, s'ajoutait l'empreinte de sa loyauté si parfaite. Cruellement méconnu, disgracié, exilé par l'Empereur, il lui était toujours resté fidèle. Il accourt dans le danger. Il est là dans l'infortune. Descendu du trône sans proférer une plainte, il est brave. Au soir tragique de Waterloo, c'est lui que l'on trouve debout dans le carré de la Vieille Garde, *quand il n'y a plus rien à gagner!*... Soldat sans reproche, frère dévoué jusqu'à l'extrême, il ne lui reste dans le regard que l'immense mélancolie de la fin de toutes choses, et des plus glorieuses. Un reflet d'amertume, une lassitude, une volonté de rester debout, le dernier de la Grande Armée! *Sic transit gloria mundi*. Inscription capitale pour le fronton de ses *Invalides*.

De son crâne chauve partaient des mèches régulières et espacées qui essayaient de se rejoindre... sans y parvenir. Cette fusion capillaire, c'était là sa dernière ambition. On le voyait le plus souvent la tête découverte, saluant autour de lui, d'une gravité charmante. D'une main gantée de noir il tenait un mouchoir qu'il passait parfois sur ses yeux. Il cherchait toujours à fixer dans la foule de jolis visages de femmes... et il les trouvait.

C'est ainsi que sa fille le vit elle-même dans ses dernières années. Le savoir là, vivant encore, était pour la Princesse le plus grand témoignage de son origine, le trait d'union de l'Épopée. En le contemplant on savait mieux ce qu'elle-même avait été. A lui seul il le proclamait encore par-dessus les tombes. Comme disait si bien Sainte-Beuve : *Il décorait le règne par sa présence*.

L'impression des contemporains de voir circuler au milieu des crinolines et de la musique d'Offenbach ce soldat du 18 Brumaire était comme une gageure anachronique. Quand en 1860 — entre les bras de sa maîtresse — il mourut, par cette belle journée de printemps du 24 juin, qui ébranla tant de cloches, et qui en fit taire tant d'autres, — la princesse

LA CONQUÊTE DE PARIS

Mathilde comprit que son père emportait avec lui tous ses souvenirs d'enfance, ceux de sa mère Catherine, toute sa jeunesse, tourmentée, incertaine, et pourtant délicieuse.

Quand elle apprit que son beau-père était à toute extrémité, la princesse Clotilde, depuis longtemps « veuve avant la lettre, » se joignit à sa belle-sœur pour se rendre dans un landau à Villegénis où le roi Jérôme agonisait. Une grave affaire de conscience se traita au fond de cette voiture : En cas de refus catégorique de la part du vieillard, devait-on le laisser mourir sans sacrements et se conformer ainsi à un désir formel qu'il avait toujours exprimé ? Ou bien fallait-il attendre la dernière heure, le vacillement inconscient de l'âme, afin de les lui faire accepter sans résistance ? Pour la pieuse Clotilde ces choses ne faisaient pas de doute et Mathilde avait assez conservé le respect des rites pour ne contrarier en rien ces devoirs religieux. Arrivées enfin à Villegénis, l'état du roi, si désespéré qu'il fût, se présenta, pour elles du moins, assez favorable pour qu'un prêtre pût exercer son ministère sans être suspecté de complaisance.

Les funérailles décidées pour le 4 juillet, Mathilde s'y montra, comme toujours, d'une parfaite dignité au cours des cérémonies qui se déroulèrent en grande pompe. Personne ne surprit chez elle une douleur extérieure. L'âge avancé de son père avait-il usé, le long des années, le sentiment naturel qui dès le début de sa vie n'avait jamais été ostensible pour ses parents ? Un veuvage d'un quart de siècle, aussi bien employé par Jérôme, que son mariage lui-même, en toutes sortes de folies galantes, avait-il ôté à sa fille de la vénération familiale ? Si Catherine elle-même, malgré sa vie irréprochable, dévouée aux siens jusqu'aux ultimes sacrifices, n'avait pas joui d'une affection plus apparente, il faut bien admettre que Mathilde avait déjà, dès l'enfance, disposé de la plupart de ses réserves affectives en faveur du vainqueur d'Austerlitz. Les ayant dépensées pour son oncle, il ne lui en restait plus assez pour témoigner un chagrin théâtral que sa dignité lui interdisait de simuler.

On fut frappé de cette réserve sous ses voiles noirs, et certains lui en tinrent rigueur. Mais sa franchise valait mieux qu'un simulacre et quand — sans interrompre ses réceptions — on la trouva dans son salon, après cet événement, les témoins sentirent qu'elle était résolue à continuer sa vie, après un court

LA PRINCESSE MATHILDE

deuil de Cour, et que le présent ne voulait pas pleurer indéfiniment le mort qui s'était si longtemps attardé à vivre.

Les obsèques se déroulèrent par un temps si merveilleux que, tournant tout naturellement en une immense fête populaire, elles ne portèrent plus la marque d'une affliction nationale. Tout le monde était si heureux de vivre ce jour-là, et chacun pourtant savait que l'on portait aux Invalides le dernier frère du grand Napoléon. Mais il entraît déjà dans la légende et pour beaucoup il semblait fabuleux. Un témoin de cette « fête » nous raconta que des milliers de citoyens s'étaient, dès l'aurore, installés comme pour une partie champêtre, et tout le long du parcours on vit autant de gais repas, de déjeuners « sur l'herbe » et sur le pavé. Ce n'était pas un manque de dignité, mais plutôt la célébration d'un souvenir qui, une fois passé le cortège, s'achevait dans le salut du Renouveau.

Quand, quelque temps après les funérailles, Napoléon III rendit visite à sa cousine, répétant ce mot de l'Empereur à Jérôme : « Mon frère, je vous ai connu trop tard ! » la Princesse se mit à pleurer, puis enfin elle dit : « Tout le monde pourra en dire autant. Tout le monde l'a connu trop tard ! » L'Impératrice, très digne, gardait les extérieurs, mais elle conserva dans sa bibliothèque de papiers secrets un document inconnu, aussi pénible pour Jérôme que pour Napoléon I^{er} : l'ordre de celui-ci de le faire fusiller... Les circonstances qui firent écrire cet ordre insensé doivent se rattacher à la fuite de Jérôme en Amérique et à son mariage avec miss Paterson. On n'en connaît pas la date exacte, mais l'ordre existait. Comment avait-il survécu ? Par qui avait-il été conservé et transmis ? Nous n'en savons rien. L'Impératrice, qui en parlait rarement, affirmait pourtant elle-même *qu'ayant longtemps hésité si elle devait garder ce billet ou le brûler*, s'était enfin décidée à le détruire. Elle avait compris qu'une fois les rancunes de famille atténuées dans la vieillesse, cet ordre était finalement trop accablant pour celui qui l'avait rédigé et dont elle avait mission de transmettre le nom glorieux.

Quant à la princesse Mathilde, elle savait qu'Eugénie possédait cet ordre. Trop fière pour le réclamer, elle se tut et conserva son ressentiment. Elle dit un jour à ce sujet : « Faut-il qu'elle se sente étrangère pour pouvoir à ce point agir en ennemie de ma famille ! »

LA CONQUÊTE DE PARIS

Elle reçut pendant son deuil Sainte-Beuve qui lui avait écrit sa belle lettre de circonstance. Il parla du roi Jérôme et de sa tâche si périlleuse d'être le frère d'un aussi grand homme. La Princesse répondit seulement : « Il savait son devoir militaire. »

Elle n'accepta pas l'héritage de son père. En difficultés avec la succession de miss Paterson et, voulant éviter toute divulgation de ce passé, elle préféra renoncer à tous ses avantages.



CHAPITRE IV

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

LES RAPPORTS AVEC L'IMPÉRATRICE || LA NAISSANCE DU PRINCE
IMPÉRIAL || LES SIAMOIS A FONTAINEBLEAU || LE RECRUTEMENT DE
SON SALON DE LA RUE DE COURCELLES || ABD-EL-KADER || VICTOR-
EMMANUEL II || LA VISITE DE LOUIS I^{er} DE BAVIÈRE || HORACE DE
VIEL-CASTEL || LES SOIRÉES DU SURINTENDANT || PROSPER MÉRIMÉE
|| LES MUSICIENS || MADAME DE CASTIGLIONE || RENAN ET LES
« PESTIFÉRÉS » || LES AUMONIERES || LA POSITION DE LA PRINCESSE
EN FACE DE L'ÉGLISE.



LES Salons se créent par la stabilité. Là est aussi le secret de prospérité de celui de la princesse Mathilde. Nous savons que la Princesse détestait les voyages. Ceux qu'on lui avait fait faire dans sa jeunesse étaient toujours comme des fuites, et ceux qu'elle fera par la suite ressembleront à des corvées. Dans une lettre à la comtesse B..., elle dit :

« Au diable les voyages ! Huit jours de beau soleil et de belles promenades, toujours sur les altitudes pour en voir davantage, mais toujours des montagnes plus ou moins hirsutes. — Le Mont-Blanc, je l'ai vu ! *Mais je m'en fiche !* »

Elle est comme les statues qui gardent la place de la Concorde. Elle est *assise* pour l'éternité. Si, par bien des côtés, elle conserve toujours son « souffle royal, » il s'y mêle de plus en plus les goûts casaniers de la bourgeoisie, ceux de la vieille Europe. A la Cour de Stuttgart il se trouvait alors plusieurs princesses qui lui ressemblaient comme des sœurs, mais il fallait bien se garder de le dire, car tous ses défauts et toutes ses qualités elle les rapportait à Napoléon, ce *Mouvement perpétuel*. Aussi son entourage était habitué à fixer sans cesse le

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

buste de Canova quand il la voyait escamoter son ascendance maternelle. Elle tenait peu compte de l'effet que cet oubli pouvait produire et sur ce terrain elle ravageait en deux coups de sabre tout le respect qu'elle devait à ces souvenirs, *comme si elle collait des papillons au mur*. C'est à ce point qu'elle prenait, au fond, l'oncle pour son seul père. Dès son enfance, naïvement, elle l'avait choisi comme le plus avantageux. A l'entendre, elle n'était plus la fille de Catherine, cette grosse Allemande, mais seulement l'enfant de la Gloire. Elle s'était créé un père, assis dans une dignité élective. Aucun Bonaparte ne s'est jamais, avec tant de bruit et de passion, réclamé de sa parenté, comme cette nièce qui ne l'avait même pas connu. Là était au fond son seul orgueil, « un peu agaçant parfois, » disait Alexandre Dumas, mais touchant aussi, parce que ce sentiment d'admiration sans bornes la haussait à un plan supérieur. Il expliquait et réhabilitait son autorité naturelle tout en la magnifiant. Dans cet orgueil aveugle il y a beaucoup de simplicité, quelque chose d'une imagination de fillette qu'elle a gardée depuis Trieste. Son oncle était un peu son « *Lord*, » un être surnaturel, » comme disait l'ambassadeur Cowley à Compiègne, « le Dieu que l'on prie et dont l'image émerveille au fond des temples. »

« On frémit, » dit Mérimée un jour, « en songeant à ce qui serait arrivé *s'ils s'étaient connus* ! »

— Ce qui serait arrivé ? » répondit l'Impératrice, « mais ils se seraient détestés. Deux violences.... »

L'autorité de Mathilde se fit sentir dès le début de son règne, désormais en marge du trône. Elle n'appellera plus l'Impératrice autrement que de ce mot trop bref : *Elle*. Ce qui signifiait plusieurs sentiments à double entente dont elle seule connaissait le vrai sens. Son premier mouvement est un sourire. Peut-on toujours deviner ce qu'elle pense de telle personne, de tel acte, de tel événement ? Oui, mais parfois la contradiction arrive, tranchante, par une vague de fond, succédant à la vague apparente. Rien dans son esprit n'est définitif pour certains sujets, en dehors de son adoration pour Bonaparte. Cette entêtée avait des retours, elle savait déposer les armes devant des raisons qui la faisaient fléchir, et si certaines natures sont des roseaux pliés par le vent, la sienne aussi, quoique de chêne, était accessible aux influences. Son frère s'en chargeait pour

LA PRINCESSE MATHILDE

la politique. Il l'animait aux résolutions et aux paroles pittoresques, aux sarcasmes à l'adresse du Saint-Siège vers lequel bien des flèches partaient de la rue de Courcelles. Tous les chemins mènent à Rome. Le prince Napoléon s'y rendait « avec un lardoir. »

La naissance du Prince impérial rendit pleine de joie sincère la Princesse qui, faute de mieux, en était réduite à adorer les enfants des autres. Un rapprochement se fit avec la jeune accouchée qui avait tant souffert. Au Palais-Royal, on disait que Mathilde avait beaucoup grondé son frère qui, à cette occasion, s'était écrié dans une boutade qu'il jugeait sans conséquence : « Ça prolonge un malentendu ! »

Plus tard, elle-même, voyant la grande rigidité dans laquelle Eugénie élevait le petit Prince si tendre, dit un jour : « Nous sommes trois à aimer cet enfant. Deux avec leur cœur *et la troisième avec son devoir.* » Là est tout l'exposé de la situation. Mathilde aimait le Prince comme une mère et Eugénie aimait son enfant comme une Impératrice. La princesse Mathilde ne méconnut jamais les qualités de celle-ci, sa parfaite tenue morale, son courage, son désir violent de bien faire, mais ces deux femmes étaient trop éloignées par la valeur de leur sensibilité. L'une aimait la proximité et l'autre le lointain. Il y avait là de quoi ne jamais se rencontrer.

Que d'anecdotes amusantes la Princesse avait retenues sur le petit Loulou ! L'arrivée des Siamois à la Cour de Fontainebleau lui en fournit de fort inattendues. Ces ambassadeurs avaient amené avec eux des petits princes de l'âge de Louis. Eugénie, déjà très fanatique d'orientalisme, engagea aussitôt son fils à jouer avec ces Asiatiques. Mais il revenait découragé de ces entrevues, secoué d'un malaise qu'on ne s'expliquait pas tout d'abord. Ces enfants répondaient à toutes ses avances par des airs boudeurs. Il se désolait de leur mauvaise éducation. Bientôt d'étranges phénomènes s'ajoutèrent à cette sensation et le forcèrent à s'en confier à sa mère. N'ayant pu lui donner leurs sourires, les petits Siamois, en secouant leur chevelure, avaient peuplé celle du petit prince de parasites indésirables. A cette découverte, qui affectait « du côté européen » des accents tragiques, un grand froid tomba, dès lors, sur l'enthousiasme oriental de l'Impératrice, et il fallut soumettre Loulou à d'énergiques soins pour lui faire quitter ces cuisants souvenirs. De ce jour les idées de la princesse Mathilde sur

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

l'Extrême-Orient se trouvèrent définitivement arrêtées, et toute la science des Goncourt n'arriva pas à la faire revenir.

Le goût déterminé de la Princesse pour la supériorité humaine se manifesta à Paris, aussitôt après le plébiscite, par le choix judicieux des personnalités dont elle savait s'entourer et qui, de bonne heure, constituent une exception sociale. Cette compagnie semblait s'être réunie autour d'elle tout naturellement par une sorte de nécessité. Son salon ne sentait pas cet effort que tant de maîtresses de maisons mettent dans la composition de leur cour.

Certes, le nom qu'elle portait la dispensait de sonner la grosse cloche, car au plaisir, si réel et si immédiat, de se grouper autour d'elle s'ajoutaient le bénéfice de l'ambition, le désir d'être distingué et celui plus grand encore d'être traité en intime et même un peu malmené. C'était là une manière d'*être de la maison* quand on était l'objet de ses familiarités. Flatteuses, elles étaient traversées de bonhomie. On était contrarié, parfois houspillé, secoué avec gentillesse. Aimé enfin ! Alors on pouvait vraiment dire que l'on comptait parmi ses amis, installé pour toujours avec un bail pour la vie.

Théophile Gautier, dont elle avait d'abord appréhendé la coloration téméraire des gilets, disait un jour « que la suprême épreuve, pour une maîtresse de maison, était d'être ruinée et de voir sa mansarde remplie de tous les amis qui l'avaient connue dans son opulence. » Par là seulement elle prouvait qu'on pouvait l'aimer pour son cœur et pour son esprit :

« Ainsi, » s'écria-t-il un jour, « la Princesse, on irait la trouver dans un sixième ! » Puis il ajouta avec une ferme conviction : « Même cul-de-jatte !

— Quel dommage, » répondit alors son hôtesse, « qu'on ne puisse pas lui faire ce plaisir... »

Sa devise était absolue comme tout ce qu'elle disait : « Tout pour ceux que j'aime. Rien pour qui ne m'aime pas. »

La clientèle de son salon, jusqu'au mariage de l'Empereur, avait été encore d'un ordre politique, dans le sens représentatif qu'il faut attribuer à ce mot. Maîtresse de maison d'une dynastie, ressuscitée par un célibataire, son premier devoir n'avait pas été de songer à son agrément mais à l'utilité immédiate de grouper, autour du cousin, tous les éléments de la vie

LA PRINCESSE MATHILDE

publique, susceptibles de devenir un appui « pour ce trône *qui sortait de chez le tapissier.* » Mais dès le jour où l'avenir conjugal de Napoléon III se dessina dans le sens imprévu qui l'avait « remplie de stupeur, » elle ramassa d'un geste plein de dignité les plis de son hermine et y enferma sa déception.

Désormais il n'y eut plus guère de place dans sa maison pour la parade, et ceux qui ne marquaient que par leurs fonctions publiques passaient au second plan. La démarcation était précise. Son choix allait de préférence aux éloquents, aux créateurs par inspiration dont les œuvres survivent à toutes les catastrophes. Elle dégustait les périodes longues et sonores, même celles qui n'apportaient rien.... Elle choisit ses « sujets » dans les Lettres, les Sciences et les Arts, résolue à s'écarter de toute influence politique et ne voulant donner prise à aucune suspicion, par la franchise de son enseigne qui portait dans son panneau une palette et une lyre. Elle narguait au fond ce lourd appareil de la vie officielle tout en le subissant. Mais déjà elle avait compris son caractère incertain et souffert de son accablement. Avec combien de plaisir elle s'en libérait pour jouir de colloques qui ne parlaient pas de changements ministériels ! Chez elle on ne remuait guère ces questions fastidieuses du quotidien qui, en un fleuve de lieux communs, descendant des tribunes et des prétoires, remplissent de leur stérilité le néant des palais.

« Le peuple se moque bien des discours, » dit-elle un jour. « Si l'on savait ! Il les prend *pour de la colle de pâte....* »

Avec une fermeté qui était son entêtement royal elle appela hardiment à elle des hommes que l'avenir attendait parfois pour les couronner tardivement. Leur ignorance de la vie politique — qui était leur indifférence — en faisait pour elle comme un attrait nouveau. Elle proclamait le charme des innocents.

En quelque manière, dès 1853, dans l'éclat même de sa maison, on trouva bientôt un peu de ce ton qui, jadis, avait régné dans le petit royaume de l'Impasse du Doyenné, où les révolutions roulaient, où les émeutes grondaient à deux pas de la porte, tandis que Théo, Gérard ou Arsène, enfants des Muses, jouaient de la guitare littéraire. La société qui se trouvait ainsi réunie se recrutait donc toujours dans les cadres les plus divers. Quand les rangs des survivants de Florence et « de la Vieille Garde de Rome » commencèrent à s'éclaircir,

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

les recrues arrivèrent, amenées par les « Majors, » et trois générations d'écrivains et d'artistes, se mêlant, se suivant, se remplacèrent dans une mêlée parfois contradictoire, attrayante toujours.

Ce salon embrassait un siècle. Trois sortes de clients le formaient. La première émanait d'une élite, annoncée déjà par un prestige extérieur. Les taciturnes fournissaient la vue, le *poids muet* des noms illustres. Leur présence flattait et étoffait. Utilités monosyllabiques, c'étaient eux les « gros meubles. » Parmi les génies, quelques causeurs éblouissants représentaient le centre de la corbeille, régal des oreilles, gourmandise de l'esprit, animant et alimentant les propos de table. Puis arrivaient les troupes de second plan, les savants que l'on consultait sans les écouter, les troubadours, les bouffons, les gens *qui savaient tout et qui ne faisaient rien*, et ceux qui *faisaient tout et qui ne savaient rien*. Artistes, plaisantins, amuseurs aux capacités multiples, lecteurs bénévoles, secrétaires sans appointements. Ceux qui, dans la vie bourgeoise, font les commissions, les vers de circonstance, cisèlent les madrigaux, les sonnets festonnés du Jour de l'An, ceux qui accrochent les guirlandes, grimpeurs d'échelle, animaux familiers, amoureux sournois, porteurs de paquets, auxquels on peut tout demander, le plus flatteur et le plus désagréable, et qui ne s'en vont que lorsqu'on les renvoie. Chiens fidèles, matous rôdant à l'ombre de la maison, qui s'étirent dans un fauteuil inoccupé, qui chauffent les places, font la chasse aux souris et que l'on trouve soudain, trônant au milieu du lit de parade ou fourrés sous un édredon en ronronnant.

Parmi cette « Cour d'amour » se glissèrent, dès l'avènement de l'Empire, quelques figures qui étonnaient, moins par leur médiocrité que par cette force d'adresse et d'intrigues qui grignote comme font les vers dans une commode. On s'en accommode. Personne ne sait par quel hasard ils sont venus et par quel miracle ils sont restés. On ne peut créer un tel aréopage sans s'être aussi, sur quelques éléments, trompé un peu, n'est-ce pas? Le voisinage du médiocre magnifie la valeur.

Dans le nombre, quelques pédants, majestés contrariantes, remplies de sciences comme des outres et qui, sous la seule pression d'une idée générale, se dégonflaient rapidement. Trop intelligente pour les encourager, la Princesse savait pourtant tirer parti même de ceux qui connaissaient les choses sans les

LA PRINCESSE MATHILDE

sentir, de ceux qui les connaissaient mal et de ceux qui n'en savaient bien qu'une seule.

Fort ignorante au début de son règne, le prestige de ses origines lui fit chercher bientôt sa propre aventure. Vers la quarantaine elle s'avise d'en savoir plus long et demande un professeur. Les romans et même la poésie ne la captivent point. Elle veut des précisions de l'Histoire, encore qu'elle ne les préfère qu'à travers un seul sentiment, celui qui exalte sa famille. Tout revient à cela. Mais son mérite est aussi d'amalgamer et de porter à leur hauteur tous les plans de l'intelligence. Elle laisse tomber ce qui l'ennuie, *comme on renvoie un chien sous la table*, et elle souligne les capacités de chacun par sa propre curiosité. Elle matait rapidement les révoltés, « coupait » les filandreux et supprimait les « raseurs » avec une aisance magistrale, tout en en tolérant d'autres. La mission était difficile. Que l'on s'imagine la mêlée des esprits que chacun portait avec soi. Mais les convictions inébranlables fléchissaient parfois sous un seul de ses regards.

Le principe d'une telle réunion de sommités a déjà quelque chose de vertigineux. C'est un vrai péril que la rivalité de ces dons multiples, une hostilité installée que ces haines littéraires qui couvaient derrière les échines dociles et qu'attisaient les jalousies et les concurrences. A les observer de près on ne peut les juger sans quelque irrévérence. Il y avait un monde entre Sainte-Beuve et Flaubert, entre Gautier et les Goncourt. Mais de ces « gros matous, » de ces taureaux, de ces renards, elle faisait un beau jardin d'acclimatation où chacun avait sa niche et sa miche. L'ours grimpait à l'arbre sur lequel il pouvait chercher son miel, le paon avait la crête du mur, le taureau sa prairie pour avoir l'illusion de la liberté... Alors, parfois, elle ouvrait toutes les portes et lâchait tout ce monde ensemble. C'était *une belle soirée au cirque* où même les fauves cessaient de rugir, pour lécher les pieds de leur dompteuse.

Bien qu'elle n'aimât point « le rayon encyclopédique » et qu'elle détestât la philosophie, elle feuilletait volontiers les philosophes, par commodité. Son *dictionnaire parlant* était d'un grand secours pour une femme, si exclusivement occupée de peinture. Elle est trop friande aussi des individus pour ne pas orienter ses curiosités dans toutes les directions. Elle est le phare qui interroge l'horizon. Tout l'agrément des échanges émane d'elle et retourne à elle. Elle sauve les timides qui vont faire

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

nauffrage, encourage les hésitants et récompense le courage...

Pour beaucoup elle était la maman-gâteau. Par mille attentions de cœur qui ne pouvaient passer pour des effets de protection, elle donnait parfois l'idée d'une telle intimité que son foyer semblait, à ses amis, comme une pension de famille dont la ménagère garde à chacun son rond de serviette. C'est la simplicité de l'accueil qui escamotait la livrée du vestibule et ce que le ton de la maison conservait de hauteur impériale.

Chacun des convives, en rupture d'un logis, bourgeois ou désordonné, arrivait à ce seuil comme si la première marche de l'escalier eût déjà le pouvoir de l'anoblir. Les honneurs venaient à sa rencontre et, sans qu'aucun n'eût jamais prononcé cet aveu d'orgueil, nul n'échappait à cette emprise. Une fois au salon, chacun déjà se trouvait couronné de grâce, une qualité de « fondateur, » comme on disait jadis pour les grandes chasses.

Dans cette particularité était le secret de ce commerce. Les clients sortaient de leur capharnaüm livresque où la femme de charge au tablier bleu avait fourragé dans la cheminée et semé le désordre. Vertigineusement ils montaient vers ce paradis, cette hospitalité de jour, et de nuit, si l'on compte les séjours de Saint-Gratien... Désaxés par la survie d'une gloire écrasante, ils ne valaient que par le fruit de leurs dons naturels. La richesse, les dignités extérieures, la naissance n'étaient plus. La Princesse incarnait tout cela en face d'eux. La mise de fonds de chacun s'y mêlait pour créer un équilibre nouveau, inconnu des Cours, une association vraiment compensée et non un état où d'un côté les protecteurs planent et de l'autre les protégés quémandent...

Avec le temps la Société s'était amplifiée. Tous les souverains, de passage à Paris venaient chez la Princesse. Tantôt elle s'en réjouissait, tantôt elle s'assommait. L'eau va à la rivière. Le Parnasse en rangs serrés marchait de son côté vers la rue de Courcelles. Dans cet empressement il y a des profits mutuels. La Princesse a bu jusqu'à la lie la corvée officielle.

« Ce que les hommes sont malins tout de même ! » s'écriait-elle un jour, quand elle étouffait devant trop d'insignifiance. « Quand ils ont les honneurs, ils croient encore qu'ils savent quelque chose. Quel rapport cela a-t-il ? »

Un jour, on la tourmentait pour faire donner la rosette à un musicien déjà vieillard. Comme elle n'avait rien obtenu pour

LA PRINCESSE MATHILDE

lui, — peut-être parce qu'elle n'aimait pas la musique, — elle s'approcha du solliciteur et, détachant une fleur d'un bouquet, elle lui dit : « Voilà toujours la rose. Vous êtes trop jeune pour la rosette. »

Si beaucoup de ses amis ne cessent de lui prêter un *air césarien*, les plus perspicaces savent qu'il vit en elle une bonne dame routinière et ordonnée qui aime ses amis, sa maison, son franc-parler, « ses roses » et ses petits chiens, dans une corbeille près du tricot, sur le coussin. Tout cela est loin d'une Catherine II. L'arrivée rue de Courcelles avec la livrée et les bustes de la famille ont l'air couronné qui impressionne les gens de petite origine. Mais dès que l'on est dans la place, on sent une intimité qui ne s'efface que pour les réceptions des dimanches où une foule fort mêlée faisait profession de porter « ses adorations à la bonne Princesse. » Si friande qu'elle était toujours de converser avec l'élite, elle jouait là, sans souffrir, son rôle d'auditrice, complaisante même pour les propos les plus oiseux. La première période de « son » Courcelles est surtout une Académie à laquelle les flatteurs donnaient volontiers le nom — un peu comique — de « Cour de la Renaissance. » Les fréquentes visites princières marquaient d'ailleurs, en ces temps, le logis d'un air plus cérémonieux. La reine Victoria y était venue plusieurs fois, diversement appréciée par ce « kobold » qui vivait dans l'esprit malicieux de la Princesse et qui ne sommeillait jamais complètement. Au milieu de sa parfaite courtoisie, joviale et prenante, elle observait les attitudes et savait juxtaposer avec une réelle hardiesse les défauts et les qualités des gens. Cet imprévu pouvait donner, pour certains, raison à ce mot de l'Impératrice : « Quant on veut jouer de l'impartialité, on dessert toujours quelqu'un. »

« La reine Victoria, » dit Mathilde en 1856, « a donné beaucoup de bons conseils aux femmes, mais parfois celles-ci y ajoutent deux zéros et ces additions les font trop gonfler. Elle (l'Impératrice) a triché de cette façon quand elle est revenue de Londres. » Et, à ce propos, elle dit à un autre moment : « On me reproche d'avoir donné à Nieukerke¹ le Pouvoir absolu dans les arts. Mais il reste la patronne. Avec « Elle » ce n'est pas trop de faire un Saint-Michel. »

1. Cet abrégatif avait été adopté par la princesse Mathilde.

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

Sur la reine d'Angleterre elle racontait mille anecdotes vécues. Une des plus drôles est celle-ci : un homme du peuple venait de voir passer la souveraine dans une galerie de l'Exposition Universelle. Il la désigna à un camarade et la Princesse l'entend dire : « La vlà ! » Mais le camarade, après avoir longtemps contemplé la Reine, lui envoie un grand coup de poing et dit ce seul mot :

Blagueur!...

On s'occupait beaucoup de cette actualité émouvante qu'était Abd-el-Kader, gracié par l'Empereur. La Princesse s'enthousiasme pour la noblesse et la loyauté de cet infortuné. « Rentrez vos plaisanteries, » disait parfois la Princesse à ses familiers quand elle voyait entrer Abd-el-Kader. Un jour, Eugène Giraud, pour lui faire plaisir, lui apporte le portrait de l'Émir, fait par le bon photographe Carjat aux longues jambes, dont la passion était de suivre les enterrements et qui y apportait son masque long, si triste, ses yeux, si indifférents et si naturellement désolés.

« Abd-el-Kader, dit Giraud, n'a plus son royaume, mais en revanche on lui a donné le Grand Cordon. »

Mathilde hausse les épaules et regarde son peintre avec une comique pitié :

« C'est comme si vous disiez : l'Empereur a perdu la France, mais on lui a offert une maison de campagne à Sainte-Hélène ! »

Après sa libération d'Amboise, l'Émir devint pendant quelques jours un favori du salon. Mathilde aimait en lui le chef vénérable, généreux dans la puissance et grand dans l'infortune. Elle l'admirait et comprenait sa destinée, mais elle ne pouvait le mêler à tout ce monde qui n'avait pas « le sens de l'Islam. » Fort impressionnée par sa dignité, elle le mit *dans un compartiment séparé* en disant à Théo :

« Pendant qu'il vient chez moi, mon ami, faites-moi le plaisir de ne pas vous déguiser en arabe. Vous auriez l'air de vous f.... de lui. »

Le salon de la princesse Mathilde eût manqué à tous ses devoirs s'il n'eût incorporé, dans sa galerie des souverains, un des personnages les plus originaux de ce temps, le roi Victor-Emmanuel II. Si différent qu'il était, dans sa rudesse joviale et son verbe à l'emporte-pièce, de la manière de l'hôtesse de la rue de Courcelles, il avait pourtant des points de contact

LA PRINCESSE MATHILDE

avec elle, par cette vaste faconde qui abordait toutes choses de face, par cette « gaillardise » aussi qu'aimait la Princesse, à la condition que l'on respectât sa famille, sa personne et que l'on évitât certains termes qu'elle ne consentait pas à entendre, encore qu'elle usât de plusieurs expressions vigoureuses qui eussent pu le faire croire.

C'est plutôt dans sa nièce Lætitia Napoléon que l'on trouvait un composé de ce Roi et de la Princesse. C'était une vraie joie de contempler, en la petite-fille du Roi, la survie de ces qualités transmises, de l'entendre parler cette langue apostrophante, si franche et si sonore. En un instant elle évoquait ces deux figures qui s'étaient unies en elle et on les trouvait.

Quant au Re Galantuomo, il était fort attiré par « Matilda, » la sœur de son gendre. Quand il lui rendait visite à Paris, il ne s'en cachait point — certains disaient qu'il ne s'en cachait pas assez — au gré d'une femme qui se contentait volontiers des galanteries parlées, surtout quand elle avait affaire à un souverain qui avait élevé ces sortes de conquêtes à la hauteur d'un exploit journalier. Son regard impérieux fouillait sans cesse l'horizon, à la recherche d'une dame qu'il pût serrer dans ses bras pour lui apprendre comment il se nommait et au besoin *pour préparer l'avenir*.

Une réputation immense le précédait et quand il vint à Paris il se hâta de faire savoir à la princesse Mathilde qu'il tenait à l'entretenir de mille objets pressants autant que favorables. La Princesse — à qui on avait tant conté des prouesses et des assauts dont on disait merveilles — se garda à carreau et reçut Victor-Emmanuel prudemment, au milieu de sa petite cour, ce qui déplut fort au Roi. Dans certaines circonstances il préférerait le tête-à-tête, disant qu'il n'avait point besoin de *greffier*.

En tortillant ses formidables moustaches il inspecta à la ronde la compagnie, puis, voyant qu'il ne pourrait, *enfin seul*, dire ce qui, depuis son arrivée à Paris, lui tenait tant à cœur, il s'enflamma en de sonores exclamations italiennes, enfermant son secret dans sa langue maternelle, bien sûr d'être compris par la « Florentine » et de ne l'être point par ces importuns.

Ce que déjà il avait dit à tant d'autres — et la veille même à l'impératrice Eugénie — il le répéta rue de Courcelles, avec une ardeur non moins grande. Enfin il se mourait d'amour et, foi de gentilhomme, il ne demandait qu'à le prouver...

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

La princesse Mathilde, fort soulagée après son départ et ayant réussi à éviter les extrêmes, s'égaya beaucoup de cette visite et se félicita d'avoir gardé à portée de sa main son éventail et toutes mesures éventuelles de défense, par la présence de sa Garde palatine.

Les visites de la reine de Hollande, de sa chère Sophie, la compagne de son enfance, étaient pour elle des fêtes de confidences. Jamais celle-ci ne lui avait fait le moindre chagrin, mais jamais non plus elle ne l'avait vue arriver autrement qu'avec la même robe de satin rouge, ornée, tantôt de volants noirs, tantôt de dentelle blanche, que l'on décousait ensuite pour une autre année. Ces légères « variations sur un thème connu » ne la consolait pas de cette royale pauvreté. Elle se gardait d'ailleurs de l'en accuser, la sachant la victime de l'avarice de l'époux, lequel était incapable de sonder la profondeur de discrédit tombée ainsi sur sa personne.

La bonne et pieuse Clotilde avait descendu le plan de la coquetterie féminine plus bas encore, par humilité chrétienne et par indifférence terrestre. Mathilde, autant qu'elle le pouvait, veillait « sur cette pauvre garde-robe, » pour la corriger et l'amplifier. Pourtant un jour elle dit de son accent décidé : « Si je n'avais pas à veiller sur ma propre maison, j'aimerais parfois, pour l'honneur de la famille, faire l'habilleuse au Palais-Royal ! »

Déjà au moment du mariage de Clotilde elle s'était écriée : « Je me demande dans quelle toilette la bonne Clotilde arrivera un jour au ciel, où les anges eux-mêmes se mettent en beauté ! »

Une des visites les mieux accueillies sous l'Empire fut celle du jeune roi Charles I^{er}, son cousin de Wurtemberg. Au même titre que la reine Sophie, il occupait une place, grande mais discrète, dans ses souvenirs de jeunesse.

« En se mariant, » dit-elle un jour, « avec la grande-duchesse Olga, il est tombé sur un tas de neige. On a beaucoup de mal à le réchauffer mais, une fois dégourdi, c'est le plus charmant des cousins. C'est un Florentin de la Renaissance. Il aime tout ce que nous aimons et il retourne chez lui comme en exil. »

Ensemble ils détestaient la Prusse, mais celle-ci allait bientôt garrotter le pauvre roi « par la faute, » disait Mathilde, « de M. de Persigny qui, avec 1866, avait stupidement empêché

LA PRINCESSE MATHILDE

une alliance avec les Petits États du Sud, plus disposés à ce moment à se mettre sous la protection de la France que sous celle de Bismarck. »

Un autre roi — démissionnaire, celui-là — Louis I^{er} de Bavière, fit un long séjour à Paris et rendit des visites à Mathilde. Depuis Louis-Philippe il n'était plus revenu en France, vivant « comme un halluciné » en Italie, à Rome surtout, où il possédait la villa Malta. Filleul de Louis XVI et de Marie-Antoinette, il avait encore servi sous l'Oncle et gagné pour lui plusieurs batailles. Mais après la campagne du Tyrol, où il se plaignit que l'on eût trop maltraité ses propres sujets, il était devenu un ennemi de Napoléon, et la France avait alors endossé toute la responsabilité du Corse et toute la haine qu'il avait soulevée en Europe. Louis I^{er}, ouvertement hostile, s'était tenu éloigné de son pays natal qui était la France, mais, par une faveur du sort dont il pouvait se louer, dans ce Paris où les rancunes politiques étaient tenaces, on avait si bien oublié son attitude, qu'au premier coup il charma tout le monde, à la fois aux Tuileries, où on le considérait comme une « relique de la famille, » et rue de Courcelles, où la vivacité, la hardiesse imprévue de son esprit, enchantaient la princesse Mathilde. Chez elle, comme au palais, il racontait mille impressions inconnues sur ses séjours aux Tuileries à l'époque du Grand et amusait Eugénie par une foule de saillies, anecdotes vécues, ressuscitées de son passage à la première Cour impériale. Il était reçu comme beau-frère d'Eugène de Beauharnais. Sa sœur n'avait-elle pas comme belle-mère l'impératrice Joséphine ! Cette union avait créé un cousinage assez rapproché, et l'Empereur lui-même prenait un plaisir infini à lui parler de sa mère Hortense que le Roi avait connue dans l'éclat de sa jeunesse. Eugénie, de son côté, se montrait friande de voir en lui le filleul de Marie-Antoinette, pour laquelle elle avait un culte romantique. Et puis il lui parlait espagnol !

C'est de l'extrême vivacité d'esprit du vieux Roi que se délectait surtout la princesse Mathilde. Ce qui l'enchantait était sa manière de mettre les pieds dans le plat.

« A quatre-vingts ans, » disait-elle, « qu'est-ce qu'il peut risquer à dire la vérité et à prendre le diable par les cornes ? »

Cette franchise irrésistible que sa surdité lui faisait hurler était l'objet de l'hilarité générale. Un immense courant d'air

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

parcourait, à sa venue, l'atmosphère un peu enfermée des salons impériaux. Il ne reculait pas devant les histoires libertines et criait les secrets à travers la table, « comme un lâcher de pigeons, » devant les convives, gênés de cette rupture subite du protocole. Mais ces sorties jetaient la Princesse dans un tel état de gaieté que tout le monde éclatait avec elle. Elle aimait *l'adorable vieillard* comme elle l'appelait, par tant de particularités qu'elle n'avait encore trouvées chez aucun prince : pour sa manière prime-sautière d'abord et juvénile, sa folle passion pour l'Italie, sa profonde culture hellénique et latine. Autant de carrefours où la Princesse « lui tombait dans les bras. »

« J'ai horreur des voyages, » s'écria-t-elle un jour, « mais voilà un homme avec lequel je voudrais retourner à Florence. »

Cette exclamation étonna beaucoup M. de Nieukerke. Avec la Princesse il avait, dans cette ville, des souvenirs communs qu'elle comptait retrouver avec un autre ! Il mit un instant à s'en remettre. Il y parvint vite, par tous les écarts qu'il avait à se reprocher. Ce qui unissait encore la Princesse à l'amant de Lola Montès, c'était son aversion pour la Prusse et toute sa famille royale. Elle goûtait à leur valeur ses profondes connaissances dans tous les domaines de l'art. Pour les travaux de la Princesse, il avait su trouver un compliment qui, sans compromettre son jugement acerbe, sauva galamment la face. En regardant un de ses tableaux de fleurs, il dit :

« Ce soir, je lui consacrerai un distique.... »

Depuis sa jeunesse il faisait éperdument des vers et savait de quel secours est, dans la tribulation des princes, la pratique, médiocre même, d'un art qui peut leur donner l'illusion d'une qualité trouvée hors de leur rang.

« Que serait la vie, » s'écria-t-il, « si chacun n'avait pas son *Steckenpferd* ! (son dada). »

Grâce à la sagesse — qui parfois arrive plus aisément d'un milieu que d'une réflexion — il s'était réconcilié avec la France et, « d'un tour de main, » il avait conquis Paris. Bientôt populaire, sa haute stature un peu courbée, les cheveux gris au vent et la houppelande flottante, il arrivait rue de Courcelles, faisant sa cour de cette manière délurée et gaie qui était sa grâce d'autrefois.

« On voudrait vous garder toujours ici, Sire, » lui dit

LA PRINCESSE MATHILDE

la Princesse à sa visite d'adieux, « mais nous avons trop ri avec vous. On a besoin de laisser reposer sa rate. »

Le Roi lui baisa les mains et lui dit : « Nous irons ensemble au canal de Suez ! Je l'ai promis à M. de Lesseps ! »

La princesse Mathilde gardait un souvenir amusé de son « *adorable vieillard* » qui, né en France, mourut en France sans avoir réalisé son dernier vœu : monter sur les Pyramides avec la fille du roi Jérôme.

Une des figures les plus redoutables du salon de la princesse Mathilde était le comte Horace de Viel-Castel, surnommé, par la postérité vengeresse, « la vieille portière. » Les survivants autant que leur descendance se sont ainsi dédommagés de ses *Mémoires*. Il a décortiqué le monde du Second Empire avec une si réelle méchanceté qu'il a fourni — par ce choix trop exclusif des noirceurs humaines — à la plupart des gens qui avaient encore connu cette époque un prétexte trop facile pour le proclamer un calomniateur professionnel, un radoteur felleux, un menteur gratuit.

Il n'y a guère d'épithètes désobligeantes et définitives dont son souvenir n'ait été chargé. Il fut cloué à son tour au « banc de l'infamie, » à ce point qu'on semble ne plus rien pouvoir dire sur lui qui puisse lui être favorable.

En ces peu d'années une légende s'était déjà faite autour de lui qui stigmatise cet ami de la princesse Mathilde pour en faire la figure la plus antipathique et la plus sournoise de ce grand cercle d'illustrations, où les meilleurs et les pires se donnaient rendez-vous pour s'unir dans le plaisir de la conversation autour de la royale hôtesse.

Tout d'abord il faut avoir quelque audace, — non pas pour détruire cette mauvaise renommée, on n'y parviendrait pas, devant cette table, remplie de corps de délits que sont ses *Mémoires*, — mais pour contrôler seulement ce rôle abominable, pour s'instruire de ces crimes de délation que, de l'avis de beaucoup de gens, « il était inutile de vérifier. »

Une revision s'impose pourtant lorsque l'on constate que, malgré toutes ces noirceurs, une valeur historique en reste pour ce temps, comme une certaine iconographie peut compléter la sécheresse et l'ennui de beaucoup d'historiens. Et puis l'amitié dont la Princesse a longuement honoré ce pestiféré, l'affection que lui-même portait à la fille du roi Jérôme,

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

nous met dans l'obligation de pénétrer — *fût-ce avec un masque* — dans ces souterrains asphyxiants, pour aller sur les traces de ce gentilhomme qui a collé toute la société de son temps sur son tableau noir, comme des hannetons avec des épingles.

Alors dès la première marche de l'escalier qui pénètre dans cet antre de la médisance, bien des choses nous étonnent qu'il va falloir méditer. Quant aux découvertes que l'on peut faire sur ce caractère singulier, on peut dire que leur subtilité ne saurait s'exprimer qu'en une suite de paradoxes. En un mot, « la vieille portière » qu'est-ce, au fond, sinon un de ces cœurs exigeants qui attendaient trop des humains et qui, un jour, ont pris la contre-partie de ce qu'ils ont espéré pour s'enfoncer dans l'amertume d'une expérience déçue. Viel-Castel est comme un cavalier qui, ayant longtemps couru derrière une chimère, s'embourbe à la fin du jour dans un marais sans fin.

Dès le début de la carrière éblouissante qui, pour la princesse Mathilde, commence avec l'avènement de Napoléon III, l'auteur de ces révélations pénibles nous salue au seuil même de cet hôtel de la rue de Courcelles où le diligent M. de Nieukerke vient d'installer la Princesse.

Dès les premières semaines de cette grande vie mondaine, la porte est largement ouverte à la représentation. Déjà, elle attire de toutes parts les curieux et les avides d'honneurs, les intrigants, les *mouches du coche* — qui étaient les mouches du trône — et les « snobs, » comme dira plus tard Paul Bourget. Alors soudain un avertissement arrive à la belle hôtesse dont tout le monde a méconnu le sens prophétique et dont volontairement on a négligé la profondeur, la vérité, le courage. Cet avertissement est signé Viel-Castel.

On l'a négligé parce que l'auteur s'est fait si méchant par la suite, si dénonciateur de vices et si désagréable pour tout le monde qu'on ne lui tient jamais aucun compte de tout le bien qu'il pourra dire, ni de toute la vérité aussi qu'il aura exprimée sur beaucoup de ses contemporains.

Mais que dit donc cet abominable personnage quand les tapissiers ont à peine quitté ce bel hôtel, que les vitriers ont à peine fait place aux fleuristes pour garnir de plantes la belle serre fameuse où toute la gloire du Second Empire se donnera rendez-vous? Il avertit la cousine de l'Empereur de son terrible

LA PRINCESSE MATHILDE

isolement moral « au milieu de ces crocodiles, sortant de leur boue pour ramper vers la nouvelle puissance. »

« Pauvre princesse Mathilde ! Vous êtes bien mal entourée et personne ne vous donne de bons conseils ! »

Comme tout cela est vrai et quel ami sincère parle à travers ce « monstre ! » Continuant ses soupirs il dit :

« Peu à peu vous vous laissez aller aux complaisants. La flatterie vous mord. Elle vous séduit. Ceux qui vous baisent les mains vous renieraient si la fortune cessait de vous sourire. »

Comme c'est, encore une fois, l'ultime raison qui parle en lui, ce bon sens mélancolique qui est comme le fruit de sa douloureuse expérience.

Elle-même ne dit-elle pas un jour :

« Combien de ces gens m'aimeraient assez pour venir me trouver dans une mansarde ? »

Elle voit trop noir. Bien des amis y seraient venus. Néanmoins, Viel-Castel juge sagement la situation. Il pénètre le fond de cette vie courtisane qui commence, et si elle ne laisse pas que des déchets, il sait que cela ne tient point aux foules brillantes, mais à un groupe d'hommes qui, sortis de leur médiocrité ou de leur bohème, magnifièrent cette vie et donnèrent à ce salon sa raison d'être. Sans eux, certes, la Princesse serait encore une figure attachante, mais elle n'aurait pas ce piédestal qui, avec quelque exagération, en a fait pour quelques-uns une « princesse d'Este, » une animatrice du génie.

Si Nieukerke tire de sa position et de ses entremises, de l'influence qu'il avait sur les marchés d'art et sur les commandes, un bénéfice considérable, le « monstre » Viel-Castel, lui, ne cessait de donner, généreux à l'excès, attentif sans répit à ce qui pouvait plaire à sa bonne hôtesse de Saint-Gratien. Chaque semaine il arrivait avec un cadeau, sortait de sa poche un petit objet précieux, développait quelque mystérieux paquet dans lequel la Princesse trouvait un bronze, une miniature persane, quelque flacon en verre de Venise.

Au début de l'Empire, deux années après le coup d'État, il avait fait des dons importants au Louvre et, en 1854, il avait déjà marqué suffisamment sa personnalité pour être considéré comme le plus abominable des hommes, tout juste assez bon pour être évité. Littéralement il « empoisonnait l'air respirable, » jetant la terreur autour de lui et se moquant du reste,

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

tandis que le « bel Émilien ¹ » gagnait chaque jour des faveurs, se faisant adorer à bon compte et ayant à ses pieds la Cour et la ville. Sans juger à leur valeur l'humilité des femmes, « qui rampaient devant lui, même sur la dalle nue, » disait le méchant Horace, « sans avoir sous les genoux un tapis de prière, » Émilien se considérait comme un dieu bienfaisant. Tour à tour doux et délicieusement brutal, il était oublieux, ingrat, nonchalant. Enfin, un *charmeur*.

On savait que tout lui était dû. Un sentiment de reconnaissance pour certaines choses qui d'ordinaire obligent même un homme de médiocre éducation, il voulait l'ignorer, même à l'égard de sa Princesse, à qui il devait tant et dont il aimait à dire qu'il était « l'auteur de sa fortune et qu'on la respectait heureusement, *malgré ses aquarelles*. »

Dans un cri d'alarme, qui vient vraiment d'une âme tourmentée et remplie de sollicitude véritable, Viel-Castel écrit déjà en 1853, à propos du « bel Émilien » :

« Vous êtes trahie par les personnes même de votre intérieur. »

Si cette phrase rappelle trop le style des somnambules de la foire de Saint-Cloud pour être prise au sérieux, les faits sont pourtant là dans leur crudité. Si la Princesse savait combien, à ce moment, on abuse de sa franchise et de sa fidélité, de sa crédulité aussi quand il s'agissait de sentiment ! Entourée de beaucoup de personnes d'un dévouement éprouvé à travers une vie entière, elle est aussi parfaitement trahie par d'autres, non par des subalternes, braves gens toujours à leur poste d'honneur, mais par les plus importants.

Il se trouve — dans les fameux *Mémoires* où beaucoup de faits portent l'accent de la vérité, — une scène curieuse, pénible pourtant, dont on ne peut suspecter la parfaite probabilité. Il est des traits que l'on peut sentir faux du premier coup, d'autres ne sauraient être imaginés. La vie, surprise dans son intimité, a un caractère propre qui échappe aux simulateurs.

Le Surintendant, qui habite au-dessous de « la vieille portière » au palais du Louvre, vient de recevoir, devant le méchant Horace, une lettre tout à fait confidentielle de sa *royale amie*. Le premier devoir d'un honnête homme — sans qu'il se réclame même d'une seigneurie — est, n'est-ce pas ? de

LA PRINCESSE MATHILDE

garder pour soi un billet de cet ordre et de le plier discrètement? Que fait ce majestueux dignitaire dont toute la surface resplendit des témoignages d'estime de toutes les puissances de l'Europe? Il lit à haute voix — comme s'il était seul avec lui-même, pris par une distraction bien naturelle — ce billet qui révèle la vie la plus intime de la Princesse. Et devant qui? Devant l'homme qu'il sait le plus avide de nouveautés, de propos et de secrets....

Comme par négligence il en livre tous les détails, ainsi qu'il laisserait tomber à ses pieds les reliefs d'un repas pour son chien. Mais attendons.... Peccadilles que ceci, à côté de ce qui va suivre : Cette indiscretion grossière qui dévoile la vanité d'un homme, basement glorieux d'une conquête, n'est que le prélude d'un fait minuscule qui révèle mieux encore.

Le Surintendant s'arrête au milieu de sa lecture. Il interrompt ce certificat de confident et d'amant qu'il vient de se donner. Il sonne, demande à son secrétaire de faire monter dans son cabinet une belle jeune fille, copiste à la galerie du Louvre qui, naturellement, est son *obligée* en plusieurs choses. Il tient, devant Viel-Castel, à montrer qu'il a ses faveurs — en supplément des autres — et qu'il est le maître de cette innocence. Qu'il trahit enfin. N'est-il pas assez beau pour avoir ce droit?

Le comte de Viel-Castel a raconté à beaucoup de monde cette scène avec la netteté d'un procès-verbal d'huissier. Il a bien vu. En ce seul trait il a découvert le manège de ce séducteur. Il n'a pas pour lui la fantaisie pathétique d'un Don Juan, mais seulement la pesante puissance d'un fonctionnaire, « ami de la *patronne*, » et qui commande, à plusieurs services, des demoiselles subordonnées.

Ce trait est conté sobrement par le « monstre. » Il ne s'en indigne pas. Il constate. C'est assez pour édifier les plus aveugles sur le plastron de cet homme constellé.

« Que faut-il de plus pour plaindre la Princesse, » dit un autre témoin de cette vie privée, « que de voir arriver chez elle *cette lourde artillerie*? C'est payer bien cher une erreur du passé. De loin déjà l'on voit qu'il¹ se pose en bénéficiaire principal, en associé du logis. Encore un peu, traînant ses babouches rouges et drapé dans une robe de chambre turque,

1. Nieukerke.

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

Pacha batave chez une princesse de Trébizonde, il se fera un jeu d'afficher ses privilèges et de souligner ces faveurs, au point qu'il devient difficile aux plus fervents et aux plus dévoués de protéger la Princesse contre les cris d'indignation poussés à la Cour devant ces provocations et ces fanfaronnades jusque sous les fenêtres du Palais. »

Mais voici, dans l'avertissement de la première heure, donné par M. de Viel-Castel, le plus profond et le plus exact :

« Chacun de vos propos, dit-il, est rapporté, envenimé. Vos dépits sont racontés, vos imprudences enregistrées ! »

Comme tout cela est encore plein de sagesse et de circonspection. Dans ce qu'il appelle ses « cahiers noirs, » il l'exhorte à la prudence, car il sait, il voit, il entend. C'est sa profession. Mieux que personne il connaît les colportages perfides de porte en porte chuchotés entre deux bouchées aux diners et entre deux « polonaises » au bal. Chaque jour, depuis le début du règne, ils minent le crédit de la Princesse. Ils la font d'abord écarter de toute participation aux questions de la vie officielle et même de la famille. Ils l'excluent peu à peu de l'existence intime de la Maison impériale, et jusqu'à la confiance naturelle que l'Empereur avait tout d'abord accordée à sa raison, si solidement campée sur les réalités terrestres, sur ces réalités avec lesquelles son cousin ne compte pas toujours assez...

Des appels discrets de « cet odieux Horace » — qui voit si juste, malgré sa hantise du mal, et qui veut son bien — elle-même ne tient pas assez compte. Tout l'édifice ridicule et déformé que crée autour d'elle la médisance, et dans laquelle on la pose comme une contrefaçon de Poppée et de Messaline, elle le devait en grande partie au fait d'avoir ignoré ces premiers avertissements, venant de cette « source impure. » Mais que faire devant cette impétuosité dans la franchise, devant ce flot de paroles dont une seule pouvait compromettre sa renommée — telle que la voulait le monde bien pensant — et dont chacune détruisait si rapidement la façade que l'on eût aimé lui voir érigée, derrière son naturel.

C'est six mois après le mariage de l'Impératrice que cet ami, si indiscret lui-même pour les autres, pousse ce cri du cœur. Il y a lieu de le croire sincère. La Princesse l'aime bien et ne le craint guère. Elle est subjuguée par cette vivacité. Elle a beau dire : « Je n'aime pas les grosses cloches et encore moins ceux qui les tirent. » Elle ne déteste pas la cloche de

LA PRINCESSE MATHILDE

M. de Viel-Castel. Ses potins l'amuse. Elle ne cherche pas plus loin. Quand sa parole est grave et convaincue, elle ne l'écoute pas. Que raconte-t-il donc ? Elle ne prend pas au sérieux ses oracles de Cassandre.

Elle a tort. Elle eût appris bien des choses de ce méchant et elle eût profité de cette manière de choisir les défauts des gens pour se garder de bien des fâcheux, pour se tenir avertie de tant de fausses intimités, de tant de dévouements joués dont elle fut le jouet sa vie durant, encore qu'elle s'exagérât parfois les faits les plus anodins pour demeurer ensuite aveugle à d'autres, ou fermée à des trahisons réelles dont elle ignorait les effets.

Certes, il était hors de ses possibilités laïques de prendre Horace de Viel-Castel comme directeur de conscience. Elle l'avait ouvertement adopté dès la première heure pour ses propos qui nourrissaient sa curiosité. Devant elle il faisait défiler la foire aux vanités, des cortèges, vêtus de couleurs acidulées. L'instinct de la Princesse avait-il démêlé en lui une âme méconnue, ulcérée par la découverte de la médiocrité irrémédiable des humains dont il avait un sens aigu ? Non, sans doute. Elle n'allait pas si loin dans l'observation. Quant à lui, avoir tant espéré d'eux et les voir si chargés de vices et de faiblesse, lui avait donné un choc en retour dont il ne s'était jamais relevé.

De bonne heure, déjà dans les salons de la Monarchie de Juillet, au noble faubourg et chez les financiers et les politiciens, il avait découvert le ver dans le fruit. Il avait glané les mauvaises herbes, les orties et l'ivraie, « parmi les crinolines qui commençaient à cacher leurs bâtarde. » Dès lors il s'était érigé en justicier, exagérant les tares de la société, pour se venger d'en avoir été déçu. Des actes de charité, de la haute tenue des autres, des existences irréprochables, il ne parlait pas. Pour propager ces mérites, disait-il, n'existait-il pas une littérature bien pensante dont la raison d'être était de *vivre de la vertu* et de faire des bons sentiments une bonne affaire monnayée ?

Là était le mystère de cet homme pour qui connaissait ses plus intimes pensées et là est aussi son malheur, en face d'une société frivole, vaniteuse, remplie de chausse-trapes, secrète pour plus d'un vice et fort chatouilleuse dans son amour-propre. Là était aussi la caractéristique d'un certain monde

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

dont l'ami de la princesse Mathilde avait méconnu le danger dont il avait surtout sous-estimé la virulence quand, une fois attaqué de front, sans ménagements, cette société, jalouse de sa liberté et défendant son artifice, se retourna contre son agresseur. En le stigmatisant de ce mot « portière » elle accablait à la fois sa vie, ridiculisait ses dires et annihilait toute la morale que l'on en eût pu tirer, en les réduisant à de bas ragots. On s'en délectait en cachette mais on n'y croyait plus.

Si tant de choses sont poussées au noir et si, dans ce procès, la forme châtiée manque — cette grâce également frivole, avec laquelle tant de Français de génie sont parvenus à dire la vérité aux leurs, en fustigeant avec des éclats de rire — il n'en reste pas moins un fonds de vérité sans lequel nous ne saurions rien sur les revers de cette « médaille en simili-or » qu'était cette société du Second Empire.

« Il faudrait, » dit un jour Viel-Castel, « prendre la postérité pour bien niaise en pensant qu'elle s'accommodera, pour connaître les générations précédentes, de quelques paquets de lettres, triés par les héritiers et qui devront leur présenter une existence entière, uniquement agrémentée de vertu. C'est un plat auquel les naïfs prennent volontiers goût. Il est si facile de supprimer tous les témoins écrits qui trahissent la vérité, et encore mieux ceux qui n'ont pas été écrits mais qui existent. C'est eux les plus importants. »

L'action, la mauvaise action, de cette « peste » de Viel-Castel est pareille à ces caricatures historiques, auxiliaires précieux des temps où le beau a trouvé trop de flatteurs et où le laid s'escamote sous des flots de rubans. Que l'on remette ces quelques excès, ces partis pris — vraiment outrés parfois — sur leur plan véritable et on trouvera l'image exacte de ce côté équivoque, futile et peu élevé, d'une grande partie de cette société. Trop mêlée d'éléments étrangers, elle contribua au mauvais renom de ce règne et donna tant d'armes à ses détracteurs. Par ses impertinences et ses bravades elle alimenta surtout les haines politiques des bas-fonds.

La princesse Mathilde est là pour réhabiliter à elle seule — mais aussi par son cercle choisi — cette époque, la meilleure de sa société, si gaie, si amusante, si nourrie d'esprit français de la meilleure provenance.

« Il y a des gens, » dit-elle, « qui ont la cochonnerie solennelle. D'autres, à les entendre, on croirait qu'ils débitent des

LA PRINCESSE MATHILDE

choses ennuyeuses. Pas du tout. Ils prennent une voix monotone pour dire les choses les plus drôles. Ainsi M. Mérimée, quand il raconte à Compiègne des énormités, prend sa petite voix d'archéologue et alors on croirait qu'il fait un discours à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur la restauration d'une tour du Moyen Age. »

Dans ce vieux gentilhomme de Viel-Castel, comme aussi dans Mérimée vit ce *kobold* qui est le cousin de celui de Mathilde elle-même. Il déconcerte, il renverse des dieux et en fait des figures d'étagère. Sa franchise ne fait pas de quartier. Ses mots blessent toutes les natures qui aiment la modération, celles aussi qui la veulent cauteleuse dans l'artifice. Celles-là vivent dans les souches timorées et policées des classes, prospérant par les règles ancestrales et dans la discipline hermétique du langage. Que l'on supprime ces bavards et un vide se crée que ne remplacera jamais l'appréciation bienveillante des gens qui, *en ménageant les autres, se ménagent eux-mêmes*. Ce fleuve de lait et de miel qui coule sur les aspérités humaines et couvre de son velours ce qui, en fin de compte, est seul éloquent et plastique dans le caractère des hommes : leurs travers. Quand on dit d'un homme : « il n'a pas de dettes, » affirme un jour Alexandre Dumas, « qu'est-ce qu'il nous reste à en dire ? »

Ainsi considéré, le rôle si ingrat et si décrié du vieux gentilhomme-portier retrouve sa place et même sa justification.

L'image de ces deux faces d'une société se lit dès 1853 au Louvre, dans ces fameuses soirées de M. le Surintendant auxquelles la princesse Mathilde, bien cachée derrière un rideau, assistait en complice discrète.

Au début de ces réunions — dans un cadre impressionnant d'une architecture datant des rois et augmentée par l'Empire — c'est le grand appareil du faste extérieur. Les gens arrivent tous dans leurs beaux atours, parés, galonnés, enrichis de croix incrustées de diamants. Ce n'est que dignitaires chargés de reliques, porteurs des insignes de leur mérite. L'accueil est majestueux, de ce personnage presque trop beau, dans une fonction trop belle, dans un cadre créé pour une renommée

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

universelle où les esprits doivent beaucoup lutter pour ne pas faire faillite.

M. de Nieukerke, pourtant, se sent à la hauteur de cette maison, des génies qui, dans la décoration des plafonds, trompent des triomphes. Toujours victorieux, il est comme surchargé de tous les signes de ses conquêtes, et tel un roi il voit arriver de tous les coins de sa capitale — sur laquelle il règne virtuellement par sa dictature — les pauvres chers grands hommes, les artisans du pinceau et de la plume. L'échine courbée, flattés de tant d'honneur, ils se répandent sous les lustres où domine la prestance ventrue, bardée de cordons, du favori de Mathilde Wilhelmine, toujours princesse de San Donato. Il est en même temps le protecteur de Mlle Mignerot, copiste au Louvre, de tant d'autres dames, nobles et moyennes, et jusqu'à ces petites « mauviettes » qui cherchent à trouver un petit nid sous la gouttière de ce toit illustre, à trouver quelques miettes sous cette table opulente, les quémandeuses de l'administration des Beaux-Arts.

Une fois le flot officiel écoulé — avec celui des paroles flatteuses, avec celui des intrigues que chacun noue autour des dieux du jour — toute cette belle façade s'écroulait et on se trouvait entre soi, en petit comité. Chacun des intimes de rapprocher son fauteuil capitonné et les hommes de déballer leurs histoires libertines, rivalisant de sujets où l'on appelait les chats par leur nom... et les gens par leur surnom.

« C'était alors, » disait Mérimée, — qui était le premier à s'y connaître dans ce genre débridé — « un ton différent, pareil à cette licence que s'accordaient jadis les moines. Les maisons austères contenaient une fissure dans la sévérité de la règle, permettant à chaque reclus, enfermé dans sa retraite, de vociférer, à une heure déterminée de la journée, pour expectorer son désordre, *vomir le Diable*, comme on disait et s'abandonner à cette liberté pour s'en purifier jusqu'au lendemain. »

C'est ainsi que, dans cet appareil officiel où chacun flattait et grimaçait, la vraie nature explosait au départ des invités et chacun de montrer de quel bois se chauffait, dans ce huis clos, la cheminée de M. le Surintendant.... Souvent aussi c'est chez Viel-Castel que se terminait la soirée, au second étage du Louvre.

Si le bel Émilien n'aimait rien tant comme de se voir vêtu en

LA PRINCESSE MATHILDE

gala, il avait pourtant, dans l'intimité, adopté un genre qui lui faisait souhaiter d'être un chevalier de la Renaissance. Il se confia de cette idée à M. Dubufe qui le peignait avec une gravité de Stadthouder, avec ses cheveux blanchissants et sa barbe si bien étalée. La princesse Mathilde assistait aux séances, donnant ses avis que l'on ne suivait pas.

On y voit M. de Nieukerke, la main posée sur un coffre espagnol. Une épée lui tient compagnie et sur un fond se détache une réduction de la statue équestre du Colleone. Un gilet de velours descend très bas sur le ventre autoritaire et le pantalon affecte de larges plis autour de la ceinture. C'est lui qui avait lancé cette mode en souvenir peut-être de ses compatriotes, les pêcheurs du Zuiderzée.

M. de Viel-Castel, quand il vit ce tableau, s'écria :

« Beau système capillaire. Mais je ne vous reconnais pas. Vous nous regardez comme un homme décidé à faire quelque chose de beau. »

Puis il acheva après un silence :

« ... Et qui finalement se contente de faire *le beau*. »

Nieukerke qui, sans aucun ménagement, disait à la Princesse qu'elle n'avait aucun talent et qu'elle devrait garder pour elle *ses produits*, aimait par contre les aquarelles d'Eugène Giraud et se délectait des caricatures que celui-ci faisait de ses confrères. Le vendredi il le retenait toujours pour l'installer, à une heure du matin, devant un verre d'eau... pour faire de l'aquarelle !

La Princesse s'associait à cette vie qui continuait, après minuit, les pratiques artistiques qu'elle aimait et, pendant que Giraud s'escrimait à quelque académicien que ce soir-là il avait couché en joue avec son pinceau, la Princesse montait parfois chez Viel-Castel, *le locataire du dessus* comme on l'appelait, et, là, au deuxième étage de l'immense palais, il déballait, pour elle seule, sa collection de caquets, ramassés dans la journée, comme s'il vidait un panier rempli de poires blettes et de pommes cuites, ... « dont quelques-unes pourries, » disaient ses amis. Puis chacun de rentrer chez soi, riche de quelques riens que l'on oubliait vite au fond du coupé.

Viel-Castel avait son appartement à Saint-Gratien où il était toujours le bienvenu. C'est là où l'on disait qu'il cachait ses « livres noirs, » les notes prises sur les intimes, dans un tiroir

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

à secret d'un bureau. Mais un jour quelqu'un, pris d'une indiscretion folle, monta chez lui pendant son absence, ouvrit le secret et ne trouva rien. On le lui avoua et il dit alors :

« Je le change de place tous les soirs. Bien malin qui le trouvera. Ne cherchez pas sous mon oreiller. »

Ce qui le rendait moins redoutable qu'on ne le disait c'est que tout le monde connaissait ses mauvaises intentions. Il ne les cachait nullement et circulait avec ses airs de policier, pas plus secrets que ses tiroirs, au milieu des invités. Il écoutait les belles dames et les interrogeait comme un professionnel qui eût juré de faire des mystères au grand jour son principal paradoxe.

Comment faire devant tant d'évidence, sinon se livrer à lui et s'attendre au pire ? Celui-ci arrivait tôt ou tard. Dans cette société, très jalouse de phrases obligeantes — qui était son aliment de politesse à fleur de peau — et de compliments à bout portant, on le tenait pour un démon et on se concertait le soir pour savoir de quelle horreur, cuisinée dans la journée, il fallait encore se défendre.

Il n'était pas seulement craint des femmes « qui cachaient dans leur sein un coupable amour, » les hommes le détestaient au même titre et il le leur rendait en les recevant fort mal. Sa médisance, semblable à celle de la grosse Palatine, était souvent véridique, mais qu'importait la vérité s'il taisait tout ce qui eût pu flatter ! Il ne savait pas juxtaposer les deux pour créer à ses pamphlets un équilibre qui eût été estimé par certains.

Ainsi devenu odieux à tous, il s'en aigrissait chaque jour davantage par sa propre faute. Quelle différence avec ce bon Mérimée, également détesté de beaucoup d'intimes de la princesse Mathilde. Celui-là, au moins, savait prendre ses ironies dans le domaine général, transporter ses anecdotes et les situer en pays étrangers. Quand Viel-Castel flagellait ses contemporains il plaisait à la Princesse qui l'écoutait avec une vraie gourmandise et qui ajoutait des plats à sa propre cuisine. Quand c'était Mérimée, il mêlait à ses histoires sa coquetterie de voyageur, ayant tout vu et tout retenu, les particularités des peuples, les mœurs des gitanes et des cosaques. Il racontait les rites du Moyen Age et sautait de là à mille ans en arrière, pour citer encore des auteurs grecs, si bien que, parfois, son hôtesse était tout étourdie de tant de science, mêlée

LA PRINCESSE MATHILDE

à tant de comique, de tant de cynisme, orné de tant de finesse arabesquée. Alors il lui arrivait de dire :

« Non, vous en savez trop ! Gardez-nous le reste pour la prochaine fois. »

Et la prochaine fois il arrivait, plus chargé encore de tout ce qu'il avait gardé. On eût pu le feuilleter une semaine entière sans lui faire quitter son sujet. Viel-Castel disait de lui « qu'il était *le ver solitaire de l'érudition*. Quand on croyait en tenir la tête il en restait encore. »

C'était se montrer bien ingrat pour un homme dont l'esprit éblouissait jusqu'aux chiens de la Princesse. Quand de sa petite voix flûtée il commençait un récit, ils cessaient d'aboyer. Ils lui faisaient fête quand il entrait. Ils le savaient hostile à la pédanterie. Peut-être aussi flairaient-ils au bas de son pantalon qu'il était l'ami des bêtes et qu'il était homme à le prouver.

« Qu'ont-ils donc à vous adorer comme cela, demandait quelquefois la Princesse. Vous êtes donc si *adorable* ? »

Et Mérimée de répondre :

« Ce qu'ils estiment en moi, Princesse, c'est que je me suis fait un principe de ne jamais en médire. »

Mérimée coupait parfois, dans les soirées de la rue de Courcelles, des aperçus sur l'art et les voyages, savourés par la Princesse, de délicieuses boutades sur la société des Tuileries. Il les débitait sans vouloir, par là, la flatter, mais aussi sans jamais trahir les dévotions particulières que, même dans cette maison « au milieu des ennemis, » il vouait à l'impératrice Eugénie.

Il se moquait assez drôlement des bavardages au palais des rois. Devant des esprits de réelle valeur il montrait les gens, les courtisans, dépourvus de toute espèce d'esprit et d'imagination, se battant les flancs pour rivaliser avec quelques partenaires notables. Eux aussi ne voulaient-ils pas avoir quelque succès avec un récit captivant, apporter une *histoire à effet* dans la platitude des propos ordinaires, pour gagner l'auditoire ? Mais comme ils n'y parvenaient qu'à montrer leur impuissance, ils s'étaient ingéniés à retenir à droite et à gauche des bribes, des miettes de propos, à répéter des mots sur des sujets dont souvent ils ignoraient la saveur.

Dans le salon même de la Princesse on entendait ces tentatives de quelques-uns qu'elle avait adoptés et qu'elle aimait,

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

parfois sans motif. Quand elle-même remarquait ces emprunts et ces « chiperies, » elle les constatait par cette exclamation espiègle : « Où donc ai-je déjà entendu cela ? » Ces mots éteignaient les ardeurs des visiteurs qui voulaient à tout prix se faire écouter sans en avoir les moyens.

Mérimée dit un soir chez elle à ce propos :

« Quand j'entends des gens raconter des histoires, plus d'une fois je reconnais les miennes et je les salue en disant : *« Pauvres vieilles ! Comme vous avez changé depuis que vous m'avez quitté ! »*

Il leur manquait souvent plus d'une dent. Une autre fois il raconta ce que dans la bouche d'une « répétiteuse » était devenu un de ses mots sur Nieukerke, dont il aimait parfois à taquiner la vanité :

« Le surintendant prétend que les sonneries des horloges n'attendent pas le coup de midi, pour se déclencher à sa vue, quand à *midi moins le quart* il traverse une place de Bruxelles. » Eh bien ! Savez-vous comment les gens répètent cette bêtise ? *« M. de Nieukerke recule ses pendules quand une femme monte son escalier. »*

La situation de Prosper Mérimée auprès de la Princesse était assez singulière pour la leur faire aimer à tous deux. Figurant aux Tuileries comme ami d'enfance, confident et *premier bouffon*, il y était retenu par des câbles, mais, trop gourmand de société pour ne pas apprécier l'hôtel de la rue de Courcelles, il s'y rendait volontiers, cuirassé contre ce qui pouvait s'y dire sur sa *Maîtresse de maison*, prêt à la défendre et au besoin à émettre quelques paradoxes qui lui conciliaient les opinions de ce salon.

La Princesse avait plusieurs raisons pour aimer en lui son esprit et ses effronteries. Sainte-Beuve l'estimait et le connaissait fort bien. Il l'intriguait par les cellules dans lesquelles Mérimée enfermait ses contradictions et où, bien caché à leur ombre, il jouissait du désarroi qu'il créait. L'impossibilité aussi de le classer dans une profession attirait Sainte-Beuve. Ce côté amusait aussi la Princesse et elle dit un jour à celui-ci :

« Enfin, qu'est-il au fond, ce vieux sénateur qui fait le bouffon ? Sénèque ? Mais où est son Néron ? Est-il antiquaire ou fonctionnaire ? Peut-on être les deux et inspirer la moindre confiance ? »

LA PRINCESSE MATHILDE

Sainte-Beuve trouvait que l'érudition de Mérimée était un effet de sénilité.

« L'archéologie, disait-il, est un métier de vieux, une carrière de pierres, des hypothèses que l'on exploite quand on n'est plus assez jeune pour aimer le mensonge. »

Mérimée avait pourtant gardé pour la mystification un amour quasi nuptial. Il considérait cette fantaisie comme son droit, son *vice domestique*. Comme une vertu peut-être. Mais soudain il avait eu soif de vérité. C'est ainsi que Sainte-Beuve, au milieu des rires, expliquait un soir l'âme douloureuse de l'auteur de *Carmen* : c'était un homme à compartiments, conteur de sornettes. Il est devenu l'archéologue le plus scrupuleux — et quand il s'y mettait, — « le plus assommant, » comme il affirme lui-même. Il ne craint rien tant comme de faire rencontrer l'un à l'autre.

La Princesse, déjà devenue très sédentaire à la fin de l'Empire, rivée à ses aquarelles comme à des devoirs scolaires, disait volontiers que, seuls, les esprits jeunes allaient flâner dans plusieurs métiers et que tout était chaque fois à recommencer. Elle trouvait qu'il fallait être bien dur envers soi-même pour se lancer dans des aventures qui vous arrachaient d'une consécration établie. Elle reprochait beaucoup de choses à Mérimée. Ainsi :

« Il n'a jamais aimé ma famille, proclamait-elle. Mais il est trop prudent pour dire tout ce qu'il en pense. Il marche sur *mes* œufs, mais il doit les casser dès qu'il est dans l'escalier. »

Sainte-Beuve, sur ce chapitre, le défendait avec ténacité. Le mépris, si peu déguisé, de Mérimée pour tout ce qui était doctrine, pour tous les groupements politiques et religieux, lui plaisait et il dénonçait la manie des « Comités » comme une soif de sottises collectives. Il soulignait aussi son athéisme : « Il les laisse se disputer, se contredire. Il se tait. Il ne repousse pas une gloire établie, ni ne l'adopte. Il n'adopte que des chats qui ont perdu leur maison. »

La Princesse se réconciliait dans ces faits et aussi dans la manière de Mérimée de se *réconforter* dans les Chroniques, de s'édifier dans Horace et même dans toutes les réalités épicuriennes qu'elle lui concédait, en femme trop raisonnable pour avoir jamais eu peur des satires.

Dans le grand jardin d'hiver de la rue de Courcelles, la Princesse — toujours contre ses goûts, mais *se rendant à elle-*

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

même les devoirs de son rang — donnait des fêtes brillantes, de grands concerts même, elle qui n'aimait pas la musique !

« Dans ma situation, dit-elle, on est condamné à avaler toutes les grosses caisses. On ne peut même pas penser à autre chose. A moi, les chansons de Nadaud me suffisent parfaitement. »

Son éloignement pour l'art des sons était vraiment fondamental. Jadis, par pure habitude, elle avait continué à faire un peu de piano, plus tard, une heure par semaine, le mercredi matin, avec son vieil ami Sauzay. « Elle gardait ses gants de Saxe pour accompagner une petite pièce de Haydn ou de Rameau. Mais ce familier parfois oubliait à qui il avait affaire et, croyant jouer avec une de ses jeunes élèves, il lui arrivait de taper du pied et de s'écrier : « Allons, mon petit ! La mesure ! La mesure ! » Et la Princesse de répondre : « Sauzay ! Vous m'ennuyez ! Bavardons avant le déjeuner ! Moi, je n'aime la musique qu'en Italie, sur les lacs, à Naples sur le golfe. Ça c'est de la musique ! Ces gens-là chantent la bouche ouverte ! »

Elle faisait chanter l'Alboni, vieille et énorme, et Mme Conneau. « Gounod venait souvent, plein de grâce et de sérénité. Un jour qu'il était rue de Berry, Lesseps y arriva à son tour. C'était, je crois, leur première rencontre. Les deux grands vieillards cherchaient à se faire mutuellement honneur. Gounod, à un moment donné, mit un genou en terre devant Lesseps et dit : « Que suis-je devant vous ? » Lesseps prit une rose dans un vase, l'offrit à l'auteur de *Faust* et répondit : « Vous, vous êtes la fraîcheur et le parfum. » Son Altesse fut enchantée et n'oublia jamais cette scène charmante.

« Qui nous sauvera de la grande musique, » s'écria-t-elle un jour, à l'Opéra de la rue Le Peletier, devant Arsène Houssaye, alors directeur du Théâtre-Français. Celui-ci, caressant sa belle barbe, murmura :

« Moi, je donne des tragédies, Princesse. C'est encore plus endormant. »

Cependant elle avait chez elle les plus grandes illustrations et leurs interprètes célèbres, Nourrit, Pauline Viardot, plus tard la divine Patti et la jeune Christine Nilsson dont elle disait qu'elle était une Lorelei. Une dame, affolée de Fauré qui demandait à la Princesse pourquoi elle n'aimait pas la musique, s'attira cette réponse :

LA PRINCESSE MATHILDE

« Dans ma famille, nous sommes tous comme ça. Tous mes concerts sont des entreprises de charité. Si dans ma jeunesse j'avais conservé mon professeur de piano, je l'aurais poussé au suicide, tellement je le désespérais. »

Obligée de figurer aux Séries de Compiègne, elle s'y rendait parfois d'une mauvaise humeur majestueuse. Mais il lui arrivait de s'y dérider. Comme elle détestait le théâtre, elle y faisait des effets d'éventail, seule chose *nuancée* dans sa vie, et elle savait leur donner un air royal, divertí ou ennuyé, selon les circonstances. Quand elle assista à la comédie, *Les Portrait de la Marquise*, dans laquelle l'Impératrice avait imprudemment tenu à se produire « pour faire pièce à la princesse de Metternich qui y avait trop de succès, » Mathilde ferma son éventail d'un air rapide, devant cette démonstration dont l'exemple, de fâcheuse mémoire, était venu de Marie-Antoinette. Un peu plus tard, elle dit de son air ferme :

« C'était très bien. *Elle* aurait beaucoup de succès en province. »

Quand on apporta chez la Princesse la nouvelle de la liaison de la comtesse de Castiglione avec l'Empereur — dont le témoignage, le coffret de « La chemise de Compiègne » a survécu, avec sa date, à tant d'oubli — elle ne s'en émut, tout d'abord, pas autant qu'on l'eût aimé. Elle s'en émut d'autant moins que — sans l'avoir approuvé — elle connaissait fort bien cet événement. Elle-même était allée souvent, dans ce petit *Ermitage de Passy*, comploter avec la charmante nièce de M. Cavour, pour travailler à l'unité italienne qui lui était si chère, et aussi pour le mariage de Clotilde, entreprise moins avantageuse.

C'était la lune de miel de la fameuse comtesse avec Paris. Mathilde revint bientôt à une appréciation moins favorable. Sans accueillir alors ouvertement les fantaisies de la Castiglione, elle n'eut pas, naturellement, les indignations de commande « du clan des Tuileries, » où les histoires de cette belle Italienne faisaient si grand fracas, dans le salon bleu de l'Impératrice. La Princesse était bien un peu choquée de l'allure, dépourvue de discrétion, dont la Florentine s'était emparée des cimes. Mais elle ne criait pas au scandale. Savait-on jamais si les affaires des Tuileries que la Cour se chuchotait lui étaient toujours si désagréables? Parfois elle en tirait

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

un amusement secret pour la fureur que ces choses causaient à d'autres. Elle se montra toujours assez indulgente pour les faiblesses de l'Empereur dont elle connaissait les objets aussi bien, et mieux, que la police privée de l'Impératrice. Une fois que son cousin avait, selon elle, manqué le beau mariage princier, autant lui laisser quelques fantaisies qui lui faisaient oublier le malheur de s'être trompé. Quand on en était arrivé, en face du monde entier, à laisser jouer le rôle capital à une envie passagère des sens, dans une affaire aussi grave qu'est un mariage impérial, quand on ne tire même pas le bénéfice de la docilité d'un choix aussi audacieux, autant alors chercher, disait-on, des compensations intermittentes dans les rangs de tant de femmes, si belles et si complaisantes, pour se reposer de la parade conjugale que chaque jour on est obligé de jouer devant le pays entier.

Parlant de la comtesse de Castiglione, A. Houssaye disait qu'elle avait fait, dans son rôle de la reine d'Étrurie, une entrée tellement tragique avec son poignard sous le manteau, que l'Impératrice avait demandé au marquis de Caux :

« Qui va-t-elle assassiner ? »

Sur quoi, celui-ci aurait répondu :

« Que Votre Majesté se rassure, c'est un poignard de théâtre. »

« C'est donc, complétait la princesse Mathilde, une tragédie à mettre en musique par M. Offenbach. »

Le passage de la comtesse de Castiglione dans les salons de la rue de Courcelles fut moins sensationnel qu'au palais des Tuileries, et entre ces deux femmes, après un engouement court et réciproque — toujours sincère du côté de la Princesse et savamment calculé du côté de la Castiglione — les visites s'espacèrent. Tant d'histoires « effrontées » couraient sur l'aventurière qu'un certain sentiment de pudeur, dont la Princesse était redevable à l'époque *Victoria Queen*, cachée dans sa forte nature, se cabrait devant ces récits. Désormais, quand elle rencontrait la comtesse hors de chez elle, les contacts se trouvaient refroidis et une fois, à la sortie d'un concert au Palais, Mathilde dit :

« Elle a fait trop de *musique* pour durer longtemps. »

Dans une même circonstance elle fit encore cette remarque plaisante à propos de la force de durer :

« Ce n'est pas facile de se faire une idée de l'éternité. J'ai

LA PRINCESSE MATHILDE

beau chercher autour de moi, je ne trouve guère que le père Auber. Des mondes croulent, les régimes succèdent aux régimes, mais lui est toujours là, avec son bâton en l'air. »

Les personnes qui jouissaient d'une faveur immuable aux Tuileries ne trouvaient pas toujours grâce devant elle, et son entourage savait qu'on pouvait les houspiller un peu sans être foudroyé. On parlait d'un dernier livre d'Octave Feuillet qui avait pourtant réussi à être bienvenu partout et apprécié dans les deux maisons :

« Feuillet, avança Sainte-Beuve, c'est *Le Roman d'un jeune homme pauvre* qui a hérité d'un fonds de confiserie.

— Fournisseur de la Cour, ajoutait la Princesse, et médailles d'or à toutes les expositions. »

Après les fastidieuses séances officielles aux Tuileries l'esprit de la « bonne hôtesse » cherchait parfois des compensations moins austères. On sait qu'elle se divertissait fort aux chansons du bon Nadaud. Un jour, elle dit à Giraud :

« Je voudrais bien, pour un après-dîner, demander à Thérèse de venir chanter ses bêtises. Qu'en pensez-vous?

— Je vois que Votre Altesse n'a pas peur, dit celui-ci.

— Ah! Du moment qu'il faut se boucher les oreilles, » s'écria-t-elle.

Giraud proposa à la place de Thérèse la belle Céline Montaland sur laquelle couraient tant de voluptueuses anecdotes, inventées pour la plupart par des gens desœuvrés.

« Naturellement, éclata la Princesse en désignant son familier, cette vieille Giraille! Il ne pense qu'à lui! »

La Princesse n'aimait pas les spectacles. Elle n'allait guère au théâtre que pour applaudir ses amis et elle trouvait bien tout ce qu'ils faisaient. Elle n'aimait donc que l'amitié. Elle ne jouissait jamais d'une fiction, elle préférait le réel et, même dans Dante, elle n'aimait que son éloquence et non ses visions. Elle se tenait en équilibre entre les *pompieri* et les naturalistes, mais quand elle le perdait, elle tombait sur les *pompieri*.

Souvent, quand elle avait été au spectacle, elle regrettait en sortant d'avoir quitté son canapé. Un jour, voyant Hortense Schneider dans *la Périchole*, elle dit en sortant des Variétés :

« Ce n'est pas une *femme d'intérieur*. Elle me plaît pourtant, surtout quand elle n'a pas une couronne sur la tête. On voit trop alors qu'on ne la lui prête que pour la soirée. »

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

Un autre jour, on l'avait menée voir Frédéric Lemaître dans *Robert Macaire* que l'on donnait à la Porte-Saint-Martin. Elle se retourna vers Giraud et dit assez haut :

« On devrait distribuer des billets de faveur à la Bourse. Ils verraient comment on travaille. »

Aux beaux jours du bal Mabille on lui contait les prouesses des danseuses à la mode. Comme elle était en froid avec le duc de Morny, quelqu'un se risqua de dire : « La frivolité de Rigolboche et de la reine Pomaré peut-elle se comparer avec celle du président de la Chambre ? »

— Où voulez-vous en venir ? demanda la Princesse.

— C'est que la fille du bal Mabille ne se croit pas la reine Pomaré, tandis que M. de Morny se croit un grand homme de Lettres.

— Il ne l'a jamais dit, répliqua la Princesse. On l'aurait pris au mot. Et maintenant, taisez-vous, j'en sais déjà trop. »

C'est chez son frère le prince Napoléon que la Princesse avait « pêché » beaucoup d'amis qui sentaient particulièrement le fagot. Le maréchal de Castellane s'en indignait volontiers, et un jour que l'on avait rapporté à Mathilde un mot sévère, prononcé par lui sur les « Voltairiens, » elle dit :

« Le Maréchal est un brave. Il n'a jamais eu peur du canon. Mais il a trop peur de l'enfer. »

L'enfer, pour la princesse Mathilde, était un lieu peuplé de gens stupides, et pour les gens « bien pensants » il était le salon de la princesse Mathilde. Le recrutement des « damnés, » fait chez son frère, lui avait déjà procuré Sainte-Beuve et Flaubert. Il s'y ajouta Ernest Renan, *démoniaque de première classe avec feu de Bengale*. Au faubourg, le mépris grandissait de cette réunion d'excommuniés, et aussi l'angoisse pour le danger que courait « la France de Saint Louis. »

Aux Tuileries, on se montrait plein de réserve sur les sujets religieux, encore qu'on ait, à tort, accusé l'Impératrice d'une piété noire. Celle-ci consistait surtout à être traditionnelle, selon sa race, et politique. A la fin du règne, la faveur — assez surprenante en vérité — de Mgr Bauer, israélite hongrois, grand favori de l'Impératrice, et qu'elle avait fait prédicateur de la Cour, puis aumônier de l'armée française, donna à la princesse Mathilde l'occasion de quelques sorties pittoresques sur le recrutement du clergé de « luxe. »

LA PRINCESSE MATHILDE

« Il y a un *Rabbin de Buda-Pesth*, disait-elle, qui prêche le carême aux Tuileries!... »

Quand Mgr Bauer, parmi tous les prêtres, fut choisi pour accompagner l'Impératrice à l'inauguration du canal de Suez, elle dit :

« Il va lui faire la lecture de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. »

Un prêtre qui, à l'hôtel de la rue de Courcelles, jouissait d'une grande faveur, était l'abbé Coquereau. On l'appelait *l'aumônier chez les pestiférés*, dans les bonnes paroisses qui dénonçaient la « cour des miracles » de la princesse Mathilde. A vrai dire, son privilège ne lui venait pas de son sacerdoce mais d'un voyage sur *La Belle-Poule* avec le prince de Joinville. Grâce à ce déplacement de Sainte-Hélène il avait été le premier à bénir l'apparition fantastique de Napoléon lorsqu'on le vit *mort-vivant* après l'ouverture du cercueil. C'est lui qui avait ramené ses « cendres » en France. Comme la Princesse rapportait tout à son oncle, qu'il était proprement sa religion, l'abbé Coquereau jouissait d'un rang que même son sacerdoce ne lui eût point fourni. Sa mission consistait à faire le récit détaillé du fameux voyage, chaque fois qu'un invité de marque le réclamait, et la Princesse — toujours hantée par ce « Retour des Cendres, » qu'elle avait manqué par la faute de Demidoff — y trouvait toujours la même émotion renouvelée.

Un autre prêtre qui, plus tard, eût aussi la faveur de la Princesse, fut l'abbé Lesnes, aumônier de l'Empereur. Pour elle, c'était un homme qui avait *plus d'un pied dans le laïque*. Son arrivée à la campagne était toujours sensationnelle par son pittoresque, avec la tonsure en l'air, sans chapeau, comme à la bataille. Car il avait assisté à celle de Solférino!...

« *Il en a vu de toutes!* » disait la Princesse, ravie de cette restriction mentale qu'elle s'imposait.

Nonobstant ces expériences, purement visuelles, de l'excellent prêtre, il avait un langage d'une naïveté telle que les plus grands clients de « l'Enfer, » les pécheurs les plus endurcis, rougissaient comme des jeunes filles quand il ouvrait la bouche, tant son verbe, empreint de la pureté séraphique des anges, était sonore d'énormités. L'espiègle G. Primoli, qui trouvait là ses divertissements favoris, était alors tout à son affaire et se chargeait de « faire monter au mât » cet homme qui avait tant navigué. Pour ce bon « Gégé » qui ne manquait pas une messe,

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

ces pratiques semblaient inopportunes, mais la bonne humeur rachetait ces taquineries romaines.

La position, prise par la Princesse en face de l'Église, a été beaucoup dénaturée. Elle n'était pas seulement l'effet de son éducation qui lui avait, disait-on, « fait rechercher des gens impies, de préférence à d'autres, pour s'en constituer son ordinaire. » Elle était aussi l'effet d'une raison qui, en elle, s'équilibrait avec le sentiment, comme sa « méchanceté » compensait avec sa bonté. Pratiquer les deux à la fois, n'était-ce pas la juste mesure qui permettait aux humains de demeurer debout dans le combat journalier? On connaît aussi sa parfaite générosité pour beaucoup d'œuvres religieuses et pour son église de Saint-Gratien, et, à tout prendre, il ne paraît pas que sa figure doive le moins du monde survivre, vêtue d'un athéisme irascible. Elle pratiquait sa religion avec la même régularité que la plupart des Françaises de la société : *comme une règle bienséante dont il ne faut pas pousser les conséquences à l'extrême.*



CHAPITRE V

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

SAINTE-BEUVE || THÉOPHILE GAUTIER || « LES SORTIES GARÇON-
NIÈRES » || GUSTAVE FLAUBERT || LES GONCOURT.



QUAND on était introduit dans le salon de la rue de Courcelle où se tenait la princesse Mathilde, les visiteurs remarquaient souvent un homme chauve autour duquel, tout naturellement, les autres invités se trouvaient déjà groupés. La conversation engagée, il se tenait volontiers près d'une cheminée, les bras derrière le dos, frappant des petits coups sur les ornements de marbre. Quand il était assis en face de l'hôtesse, on le voyait, penché en avant, les coudes calés sur les bras de son fauteuil comme installé pour la vie et pliant les doigts dans un geste qui n'était pas une prière. Parfois ils retenaient un mouchoir avec lequel il lui arrivait, à la fin d'une phrase un peu longue, de s'essuyer le coin des lèvres très minces, qui avaient rejeté un peu de salive.

C'était M. Sainte-Beuve. Sa laideur proverbiale ne s'atténuait pas sous les lustres. Sa calvitie — que dans son privé, autant qu'à l'Institut, il avait l'habitude de protéger par une petite calotte de sacristain — ne reluisait même pas. En temps ordinaire il portait un gilet de velours, noir ou aubergine, avec assez de négligence pour faire croire à un débraillé d'homme de lettres, mais qui est assez *quelqu'un* pour n'avoir pas besoin d'un extérieur. Aux grandes réceptions il arrivait dans son habit d'académicien, les mains gantées de blanc, pliées religieusement sur son ventre laïque. Il marchait à pas comptés, dans des escarpins qui avaient manqué d'être à la mesure de ses pieds et étaient noués par des rubans dont les coques se dressaient « comme des petits coquins insolents. »

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

Tout en lui dénotait, avec quelques fautes, cette comique coquetterie de circonstance qui s'empare des gens studieux, arrachés de leur cabinet, lorsqu'ils sont appelés dans le monde. Ils se *parent*, mais ils ne s'habillent pas.

« Je ne me souviens pas, dit-il un jour, d'avoir mis une redingote neuve, autrement que pour aller chez le photographe. J'avoue qu'elle m'a beaucoup gêné et je ne suis pas homme à recommencer cet exploit. »

Un masque large, irrégulier et glabre, blême avec des rougeurs subites, était envahi par la graisse de mauvaise qualité des sédentaires *qui n'ont pas d'hygiène*, comme on dit aujourd'hui. Des yeux gris s'éclairaient d'une courtoisie un peu hypocrite quand il parlait à la Princesse et, derrière eux, se cachait à peine une malice, une ironie, un cynisme, merveilleusement secondés par l'intelligence la plus lumineuse, la plus pénétrante, la plus attentive. On se demandait d'abord comment un homme aussi laid pouvait accaparer une telle attention autrement que par l'aversion pour un physique particulièrement ingrat. Mais dès qu'il parlait on subissait son charme.

Dans un jugement définitif qui enfermaient tout le paradoxe somnolent dans un cerveau de femme, une dame de l'entourage de Mathilde avait dit un jour de lui, au milieu de l'hilarité générale : « Je l'admire et il me répugne. » Le même sentiment contradictoire allait-il se fixer dans l'esprit de la Princesse au sujet de ce « prince de la critique ? » Non, car au bout de peu de temps elle commença à oublier ce physique ingrat, au profit de son esprit, et à partager l'intérêt qu'il inspirait aux hommes supérieurs. Il semblait s'être sustenté aux mamelles merveilleuses de l'Encyclopédie, pour finalement les lâcher, vivre sur ce trésor comme d'une réserve, utile seulement à son immense vagabondage de l'Histoire.

La Princesse, si sensible à la beauté des hommes — à une certaine beauté surtout qui impose par la prestance — acceptait donc de regarder ce « déshérité » pendant des heures, de l'avoir en face d'elle, et à ses côtés, comme elle faisait pour bien d'autres, et ce sacrifice, qu'elle s'imposait, on le sentait devenir moindre jusqu'à disparaître, devant cette lumière, éclairant les gens et les choses d'une perspicacité si prodigieuse. Les yeux seuls de Sainte-Beuve, sans avoir la moindre beauté, reflétaient son intelligence. Ils la trahissaient

LA PRINCESSE MATHILDE

dans sa totalité. Quand il était content — ou qu'il attendait un témoignage d'approbation qui ne pouvait pas manquer d'arriver — sa bouche, si mince et pourtant si gourmande, remontait ses angles et son regard affectait on ne savait quoi de joyeux et d'un peu équivoque. Il cachait plusieurs idées gaillardes que son cynisme eût voulu réaliser et que son respect pour la maison ne montrait que par des reflets. La maîtresse du logis les devinait bien, avec sa franchise qui ne prenait jamais de détours :

« Que remuez-vous en ce moment dans votre tête ? disait-elle parfois. Vous voulez donc descendre de votre plate-forme ? »

Dans les dernières années il avait encore pris plus de ventre. Sa graisse était devenue blême. Sa calvitie, plus grande, réclamait un dernier renfort vers les tempes, avec quelques mèches de cheveux gris qui restaient de son beau temps. Ses yeux, fatigués par les veillées — dans lesquelles entraient beaucoup de labeur intellectuel et un peu de dévergondage sénile — se fermaient souvent à demi quand il parlait, et complètement quand il écoutait. Sa calotte de sacristain ne le quittait plus guère et elle semblait de plus en plus petite pour ce cerveau qui contenait la critique raisonnée d'un univers.

Devant la Princesse la conversation tomba un jour sur Victor Cousin :

« M. Cousin, dit-elle, a-t-il apporté quelque chose de nouveau sur la terre ?

— Certainement ! affirma Sainte-Beuve. Un assortiment de rubans qu'il a mis sur son chapeau et qui représentent toutes les opinions. Il nous dit : Choisissez ! Moi je les aime toutes : Vous avez Kant, Fichte, Hegel. Lequel des trois ? »

La Princesse, qui détestait les philosophes et tous les systèmes compliqués, ne réfléchit pas longtemps pour dire :

« Eh bien ! puisque l'on peut choisir, je vous les laisse tous. »

Ce qu'il y avait, dans ce salon, de plus piquant, c'était la manière de réagir de la Princesse. Ce n'était pas de l'esprit, mais la promptitude d'une raison saine, devant les problèmes et les critiques soulevés par ses amis. La plupart en est perdue. Les contemporains étaient fort négligents. On causait beaucoup, on retenait peu. On se laissait aller au fil de l'heure. On voulait se divertir plutôt que de travailler. La documentation moderne, par fiches, datait pourtant de Stendhal et avait

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

trouvé son point extrême dans une manière de faire qui n'eût rien laissé au hasard. Mais le cours des idées était alors trop rapide, dans cette sociabilité ondoyante, ces entretiens avec tant d'hommes, apportant chacun son feu d'artifice ou au moins son étincelle. Des amis ont sauvé quelques brindilles: On discutait les événements du jour, les gens et les choses. Tout le monde était passé en revue. La Princesse questionnait, provoquait des réponses, de Sainte-Beuve surtout. Elle les savait toujours curieuses, profondes, parfois cyniques. Jadis elle parlait moins et écoutait davantage. Le bénéfice était plus grand. Plus tard elle parlait beaucoup et aimait à conter des histoires, infatigablement. Le nombre des brillants causeurs s'était éclairci avec les années.

On parlait de souvenirs d'enfance :

« Quel était votre plus beau jour, demanda à Sainte-Beuve la Princesse, quand vous étiez gamin ? »

Celui-ci répondit :

« Le jour de la couturière. Ma mère oubliait que j'existais, alors je pouvais faire ce que je voulais.

— Que faisiez-vous donc à cet âge ? Est-ce que cela ne peut pas se dire ? »

Sainte-Beuve secoua la tête. Son hôtesse le regarda avec un comique effarement, puis elle s'écria :

« Déjà ! »

Ses indulgences étaient autant de cadeaux... Elle exerçait beaucoup d'équité quand il n'était pas question de sa famille. Son faible pour les artistes s'équilibrait avec un certain respect pour les classes moyennes. Elle en appréciait le sentiment d'ordre et le même loyalisme prudent et réfléchi pour le régime qu'elle-même montrera plus tard pour la République.

« Dites-moi, » fit-elle, un jour où l'on parlait sans indulgence du Tiers Etat et de la difficulté pour les poètes de faire face à leurs engagements, « dites-moi, est-il indispensable, quand on a pris le parti de « renier le bourgeois » de ne pas payer ses dettes ? »

— Sans doute, répondit Sainte-Beuve, sans quoi on se rejette soi-même dans cette caste.

— Alors, qu'est-ce donc qu'un bourgeois ?

— Un avare qui paie ses dettes.

— Et les poètes ? Des gens généreux qui ne les paient pas ?

— Exactement.

LA PRINCESSE MATHILDE

— Eh! bien, après tout, c'est plus sympathique. »

Un soir on parlait de la manière singulièrement rapide dont les mœurs du Second Empire avaient tourné à la frivolité et à l'insouciance, à mesure que les périls publics devenaient plus menaçants. Quelqu'un avait fait le récit de quelques extravagances de lord Seymour ou de Gramont-Caderousse. La Princesse dit à Sainte-Beuve :

« Où va-t-on avec les folies qui se voient en ce moment ? »

— Les folies, répondit-il, c'est un état de santé dont il ne faut pas s'inquiéter. Ce qui est grave c'est quand il ne se passe plus rien. C'est qu'alors un peuple est déjà à moitié mort. »

Flaubert, souvent dramatique, n'aimait pas ce point de vue qui lui semblait trop paradoxal. Il dit :

« C'est la danse des éphémères ! La vie des peuples est le drame de l'Histoire naturelle. Quand ils sentent leur fin approcher, ils redoublent d'intensité. Ils s'agitent, se battent et font l'amour avec fureur. C'est la frénésie avant la catastrophe. »

La Princesse, devant ces thèses opposées, intervint :

« Je vois que vous n'êtes pas d'accord. C'est comme au Palais-Bourbon. Ce que je retiens principalement de vos opinions c'est que les peuples font beaucoup d'enfants avant les catastrophes. »

Sainte-Beuve objecta :

« Il y a les faiseuses d'anges. »

La Princesse :

« Taisez-vous, vous gâtez tout. »

Cette liberté de propos était le grand charme de ce salon, car elle se disciplinait, se réglait facilement par un simple tour de vis, selon les personnes qui se trouvaient présentes. Chacun savait jusqu'où il pouvait aller, sauf Giraud et Gautier qui jouissaient d'un privilège illimité pour avoir fait leurs preuves de « bouffon » depuis longtemps.

« *Ils ont leurs cinq galons,* » disait la Princesse.

Si la Princesse s'était attachée à Sainte-Beuve pour son esprit, d'autres qualités la rapprochaient de Théophile Gautier qui, par ses excentricités révolutionnaires, ne semblait pas, tout d'abord, désigné pour être un de ses familiers. Sainte-Beuve, quelques années plus tôt, avait écrit sur lui ces choses terribles : « Il a beau faire, je ne lui vois de poétique que le gilet, la cravate, l'écharpe, la coiffure. Mais d'âme ! Il a la cou-

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

leur lascive, le goût toujours *saligot* (*sic*) au fond, une puanteur d'afféterie. » Introduire dans ces salons ces longs cheveux de corsaire, n'était-ce pas s'exposer à des coups de théâtre ?

« Au fond, fit la Princesse un jour de lui, c'est un rapin, un peintre manqué. Ça lui a permis de devenir un orfèvre. Heureusement que ses bijoux ne lui coûtent rien. On doit en trouver jusque dans ses pantoufles. »

Une autre fois elle parle de lui en disant :

« Au premier abord, on se demande ce qu'il va nous sortir tout à l'heure d'extraordinaire. On est sur ses gardes. Ses gilets ne prédisent rien de bon. Et puis, quand pendant une heure on a eu bien peur.... »

Sainte-Beuve complète :

« On découvre un Catulle qui aurait voulu être un Pétrone. Alors assis sur un coussin il improvise des vers sur n'importe quoi, puis il s'en va comme si de rien n'était. »

Bien vite la Princesse avait démêlé ce qu'il y avait d'innofensif dans les attitudes anarchiques de Théo, de beauté dans son art et de noblesse dans ses préférences. Celles-ci ne relevaient que du domaine du beau, du pittoresque et du musical. Des opinions il n'en connaissait pas pour la vie publique. Il ne voulait même pas les connaître. Cette position était bien faite pour rassurer la Princesse sur l'homme qu'elle découvrit bientôt d'une qualité exquise, pleine de cette sève verbale si riche qu'elle aimait. Elle aimait aussi son insouciance, sinon son imprévoyance. Elle s'amuse d'un récit de Sainte-Beuve qui montre Théo joyeux à l'enterrement du peintre Decamps. Dans son article nécrologique sur cet artiste, il avait oublié la note attristée parce que, pendant tout le trajet à travers la forêt de Fontainebleau, son âme innocente s'était dilatée dans la riante matinée de printemps, et il ne parla que du ravissement des jeunes pousses, de l'air léger et du ciel tout en argent et d'azur.

« Comme j'aurais voulu le connaître jeune ! » s'écria-t-elle un jour. « Il paraît qu'il était blond. Qui s'en douterait ? »

Primoli, assis sur un pouf, avec une guitare dans les bras, s'était alors mis à réciter de sa voix charmante et grave :

Virginité du cœur, hélas ! si tôt ravie,
Pourquoi ne pas durer jusqu'à la fin du jour...

LA PRINCESSE MATHILDE

Théophile Gautier, quand il fut présenté à la princesse Mathilde, avait plus de quarante ans. La sagesse n'était pas encore venue lui rendre visite, mais il avait déjà usé ses airs de spadassin et il ne restait, de sa façade romantique, que sa divine faconde. Au moment où elle le connut ses cheveux ne descendaient même plus sur ses épaules. Ils y redescendront après 1860. Il était rasé, avec une douce moustache tombante et une petite « impériale » au menton. Son air était paisible. Ses yeux respiraient ce calme merveilleux qu'il tenait de ses éblouissements, de l'Olympe, de la mosquée. Avec un col et une grosse cravate noire, une houppelande de drap d'une forme ample, boutonnée haut, il avait l'air d'un *bon enfant de Dieu*, majestueux dans cette confiance qui est la grâce des oiseaux franciscains.

Quand il pénétrait dans le salon de la Princesse — venant de Neuilly où il habitait une petite maison au fond d'un jardin — il ne se pressait pas. La tête haute et noble, il avançait à petits pas lents, comme s'il glissait sur ses babouches. Il n'avait d'yeux que pour la maîtresse du logis, pleins de lumière et d'émotion, et quand il lui baisait la main, on entendait un petit clappement, comme s'il se fût attardé à savourer une gourmandise. Quand on était dans l'intimité, comme un lévrier il se couchait à ses pieds... Sur un coussin, car il était « sybarite. »

Plus tard, il laissa pousser sa barbe — pour se rapprocher davantage de l'Olympe — et on le félicitait d'un masque qui allait retrouver celui des grands poètes grecs à travers sa nonchalance harmonieuse. Confidentiellement il avouait qu'il avait horreur d'aller chez le coiffeur. Dans la conversation sous les lustres et les lampes à huile, il prenait parfois une attitude grave qui souvent venait de la visite de quelque huissier. Son sourire d'Aristophane le quittait pour se voiler d'un émoi intérieur, mais quand la Princesse le priait d'improviser des vers « sur n'importe quoi, » il esquissait un geste généreux et large de Jupiter magnanime. La main ouverte comme s'il allait répandre de l'or sur les humains, il récitait lentement, ses yeux fixant la Princesse et guettant son sourire. A ses pieds, assis à la turque, il s'évadait de cette grande pitié des traites qu'il avait signées et dont il avait mal calculé les conséquences.

« Ce qui me plaît chez Gautier, dit-elle un jour, c'est qu'il se fiche du gros public. En voilà une chose qui lui est égale.

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

Même quand il parle des objets que tout le monde peut comprendre — des polissonneries, par exemple — il s'en tient à des formes qui ne descendent jamais jusqu'en bas. »

Et elle ajouta : « Quelquefois quand je l'entends, je me figure que c'est de cette manière-là qu'à l'Olympe les dieux parleraient au dessert... s'il y avait un Olympe!... »

A un dîner on évoquait des événements politiques, des agitations de la rue, fréquentes surtout à la fin de l'Empire. Théophile Gautier, absorbé par quelque vision intérieure, regardait le plafond mais ne disait pas un mot.

« Il a toujours été ainsi, expliqua Sainte-Beuve. Son esprit contourne les pavés des barricades. Impassible sous l'émeute, il attend la fin de l'explosion pour achever de ciseler un vers... sur une odalisque! »

La Princesse regarda son poète de son air amical :

« Il ne sera jamais ministre, remarqua-t-elle. *Il n'a rien dans son portefeuille.* »

« Je n'ai jamais provoqué personne, » dit Théo une autre fois, « à l'exception d'un roquet qui avait l'habitude de m'attaquer devant un liquoriste quand j'habitais la place des Vosges. Je l'aurais tué si j'avais pu. »

Et comme on demandait pourquoi il ne l'avait pas pu, il acheva :

« C'est parce que c'était le chien du poste de la Garde Nationale. »

Il charmait la Princesse des récits de sa jeunesse bohème. Il en décrivait les décors comme il savait le faire, en exagérant un peu, en les entourant d'un peu de magnificence. Aussi il donna à tous l'envie de les voir avec lui. Mais ils avaient disparu.

« Quelquefois, » dit la Princesse, après un de ces récits, « je regrette que l'Empereur ait fait démolir ce vieux Paris. Cette Impasse du Doyenné par exemple où vous viviez avec Nerval et M. Houssaye. Quels fous vous deviez être ! A présent vous ne pouvez plus m'y mener pour m'offrir un punch d'honneur! »

Un jour on lui parlait des disparus de cette bande joyeuse.

« Ce Murger, dit-elle, c'était pourtant un homme peu recommandable. Il buvait. Est-ce que cela est bien nécessaire pour avoir du génie ? Dans ma famille personne ne boit... *du moins jusqu'à présent.* »

LA PRINCESSE MATHILDE

Dans son salon où il passait beaucoup de voyageurs illustres, plus d'une fois Gautier devait évoquer son Afrique et son Espagne, pour relever le défi qu'Henri Heine lui avait lancé un jour « de mettre le désert en vers. »

« En revenant de la Kabylie, racontait-il, j'avais beaucoup maigri. Mais j'en ai rapporté un lion que je faisais boire aux arrêts de la diligence. Toutes les dames le caressaient.

— Quel âge avait-il donc, votre lion ? demanda la Princesse.

— Trois mois.

— Ah ! bien. Ces dames le prenaient pour un chien !

— Peut-être. Mais moi on me prenait pour le calife de Bagdad.

— Mais où était votre harem ?

— On me l'avait confisqué à la douane. C'était un article prohibé. »

Sur l'Espagne il était particulièrement éloquent. Quelqu'un ayant évoqué la flore de l'Andalousie, la Princesse lui demanda de faire des vers sur les lauriers-roses.

« Depuis ceux de Grenade j'ai usé là-dessus toutes les flèches de mon carquois.

— J'espère, dit la Princesse, que ce n'est pas ainsi pour tout. »

Alors le poète, reprenant son large geste qui réclamait un grand vide à côté de lui, récita :

J'aime ! Parfois un ange avec un corps de femme
Le soir descend du ciel pour dormir sur mon cœur.

La Princesse lui prit le bras et dit :

« Il lui reste encore des flèches. »

Comme la grande préoccupation de l'hôtesse était la peinture, Théo savait quel plaisir il lui ferait en mettant en vers...ses aquarelles. Les conversations sur l'art étaient ce qu'elle préférait alors et elle suivait avec attention « les Salons » où Gautier avait trouvé une nouvelle profession. Il était devenu critique, mais comme sa nonchalance appréhendait les réclamations des mécontents, il se promenait dans cette foire avec des gestes onctueux de cardinal, distribuant des absolutions. La Princesse n'aimait pas ces attitudes qui confondaient les bons avec les mauvais. Elle lui dit un jour que cette indul-

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

gence pour les plus médiocres était de l'eau bénite pour tout le monde.

« Princesse, » dit-il, « je tiens dans ma boutique de l'eau bénite de plusieurs qualités.

— Alors c'est une vraie parfumerie ! » dit-elle.

Il protesta doucement :

« Non. Pas une parfumerie. Une pharmacie. Il y a dans mes dosages plus de chimie que l'on ne pense.

— C'est bien, *mon cher pharmacien*. Donnez-moi pour deux sous de vos pilules... et réconfortez mon prochain envoi au Salon. »

La Princesse sentait que ces promenades esthétiques de Théo n'étaient qu'une suite de soupirs intérieurs sur sa profession manquée. Il décrivait les tableaux des autres que lui-même aurait voulu peindre. Il les retouchait, les embellissait, les finissait. Il les *recommençait* !

En bonne hôtesse, Mathilde s'intéressait à la vie privée de ses amis et parfois elle allait rendre visite à la maison de Neuilly de Gautier.

« Racontez-moi des histoires de chat, » demanda-t-elle un jour. « Qu'est-il arrivé aujourd'hui à votre bataillon ? Sont-ils contents de se promener sur vos manuscrits ? »

Théophile secoua la tête. Non. Ça n'allait pas. Ils n'étaient pas contents du tout. Ils étaient même en pleine révolte : « Ils ne peuvent plus souffrir l'odeur de ma pipe ! » soupira-t-il.

« Ah ! *ces demoiselles* ! » s'écria la Princesse.

Les discussions sur l'art alternaient avec les flatteries par lesquelles quelques-uns rachetaient le mot qu'ils n'auraient pas dû dire. Théo les mettait en vers et par là elles devenaient d'abord supportables et parfois immortelles. On connaît les soucis d'argent perpétuels du bon Théo. Comme les emplois demandés à l'Empereur ne lui étaient jamais accordés, parce qu'il avait « un mauvais dossier, » il devint bibliothécaire de sa Princesse, poste de tout repos, créé par elle pour lui porter un secours discret, et qu'elle eut beaucoup de peine à lui faire accepter. Son échec à l'Académie avait ensuite rendu la bonne hôtesse doublement furieuse parce que le flegme oriental de Gautier approuvait « les misérables qui avaient voté contre lui ! » Une telle indifférence l'exaspérait, alors qu'elle-même se jetait au feu pour ses amis.

LA PRINCESSE MATHILDE

« Quand mes hommes ont des peines d'argent, dit-elle, je m'en aperçois tout de suite. Je ne les vois plus. *Mais qu'est-ce que c'est que ces manières!...* »

Un jour qu'on lui parlait de la gêne perpétuelle de Gavarni, elle dit :

« Ce pauvre garçon ! Il s'est fait trouer les poches dans les bals masqués ! Il faut les lui recoudre ! »

La Princesse aimait sa maison. Elle n'éprouvait pas ce désir immodéré de désertir le logis qui, déjà au commencement du Second Empire, possédait les femmes et qui les gagnait à la faveur du thé à l'anglaise. Mais parfois aussi elles n'aimaient rien tant comme de se laisser débaucher, pour accepter une *sortie garçonnière* chez quelques intimes, une invitation à dîner chez des amis.

On connaît ceux de Sainte-Beuve et les comiques fébrilités qui présidaient à ces préparatifs. Quels soucis et quels tracas — bien inutiles en vérité — le vieux célibataire savait-il se donner ! Tout cela pour méditer, mijoter et enfin sortir heureusement du four des plats de son choix, les plus savoureux qu'il pouvait imaginer, pour les servir à une dame dont le palais était insensible à ces raffinements et dont le goût si fruste se limitait à des sensations très primitives.

Aussi, en fin de compte, M. Sainte-Beuve se recevait surtout lui-même. Il faisait un triomphe à sa propre gourmandise, à celle aussi de ses amis, choisis par la Princesse. Pour elle ces occasions n'étaient au fond que des prétextes pour causer en liberté de mille choses. Ce plan demi-bourgeois et demi-bohème lui plaisait, loin des bustes marmoréens des Bonaparte. Son décor — malgré tout ce qu'elle faisait pour le faire oublier par sa simplicité — inspirait un certain ton et commandait une retenue à laquelle les plus audacieux ne se dérobaient point.

Alors chez les autres, « chez les copains, » la Princesse trouvait que les plafonds s'abaissaient sur elle, que les murs se rapprochaient, *pour faire Chaumière*, et par-dessus tout elle s'amusait, elle écoutait, se fâchait un peu de tout ce que l'on avait fait pour « bousculer cette maison. » Faite pour une petite vie de garçon, on l'avait, pendant huit jours, préparée à cette ascension, en déplaçant des meubles, en déplaçant aussi le désordre... pour le mettre ailleurs, pour le rendre plus

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

grave ailleurs ! Ceci au profit d'une pièce qu'il fallait déblayer, uniquement pour le passage de Son Altesse.

« Il se donne tant de mal ! » s'écriait-elle alors. « Si au moins il voulait se faire aider ! Il démolit sa maison chaque fois, pour me recevoir pendant deux heures ! »

En effet, à coups de torchons, de flots d'eau de Cologne — « que vomissait un arrosoir, » dénonçait un convive — on arrivait à chasser les démons fétides, les odeurs de renfermé, la moisissure des vieux livres et même les « relents canailles, » restés dans l'alcôve, de quelque passage sournois de muse de Montparnasse qui, la veille encore peut-être, avait versé là à la verte vieillesse de cet amphitryon, le vin généreux de ses complaisances.

Tout cela, en un clin d'œil, devait disparaître devant cette entrée, anormale en vérité, de la nièce d'un dieu qui dominait la ville de Paris du haut de la colonne Vendôme.

On guettait dans la rue. Les voisins, si rares encore, alertés derrière les fenêtres, savaient qu'une Princesse allait venir manger chez ce vieux libertin ! Et les caquets de courir dans le quartier, sur cet honneur auquel les malveillants ajoutaient leur équivoque.

Une fois à table, on se regardait à la ronde. On se tâtait pour savoir lequel des convives allait donner le branle-bas du combat, dans ces rencontres où chacun s'était préparé à se surpasser par l'esprit et la verve. Loin de ses gens, loin *du mari de Julie*¹, on pouvait laisser courir le pégase qu'auparavant on avait dopé comme un cheval de courses et qui sentait son grain de poivre.... Car il s'agissait pour chacun de gagner le Grand Prix de la garçonne, de recueillir comme un trésor la joie soutenue de « Notre-Dame-des-Lettres » qui, à l'ombre de Notre-Dame-des-Champs, bénissait les convives et les galvanisait pour de laïques dévotions.

On a parfois reproché ces sorties à la Princesse. Le noble faubourg était si proche et le collège Stanislas devait, par des vents favorables, recevoir les fumées de ces plats auxquels il préférait les fumées oratoires. Mais de ces choses la Princesse savait se moquer royalement, car partout où elle pouvait « se dérouiller, » comme on disait, elle savait rester sur son plan, et ce que *incognito par la ville* elle cherchait, c'était moins une

1. Le maître d'hôtel de la Princesse.

LA PRINCESSE MATHILDE

débauche qu'un divertissement d'esprit dont la qualité, plus montée d'un ton, lui donnait davantage la sensation d'un déplacement où *la livrée* était en vacances et la monotonie rompue par un décor inusité.

Pour la Princesse un si modeste plaisir était bien plus grand que pour les autres. Il la dépayisait, la faisait voyager sans locomotive, « cette horrible ferraille qui pue et crache. » Elle était bien sûre qu'à l'heure voulue, portée par son coupé, elle allait ensuite retrouver son canapé, ses chiens, ses pinceaux. Elle n'avait pas à se mettre en colère contre sa sottise de les avoir quittés, pour confier sa précieuse vie aux inventions des ingénieurs qui avaient, *avec leurs diableries*, rendu impossible la vie si douce, si aisée, si proche de l'humain et de ses besoins, à la mesure de ses yeux et à la portée de ses mains.

Dans ce bastion avancé de l'esprit et de l'opposition qu'était le salon de la princesse Mathilde, on tirait beaucoup de boulets par-dessus les murailles et pas mal de flèches sur les absents. Une des grandes vedettes de la maison était naturellement Gustave Flaubert. Mérimée, qui appartenait « au clan des Tuileries, » se donnait pourtant des vacances en venant chez la princesse Mathilde et il disait de Flaubert qu'il y gaspillait son talent. Ailleurs, ce méchant gourmand se montre plus dur encore : « Partout où il n'y aurait eu qu'à lire *La Cuisine bourgeoise*, écrit-il, je n'aurais pas ouvert *Salammbô*, érudition fausse, ramassée dans Bouillet et quelques autres compilateurs, accompagnée d'un lyrisme, copié du plus mauvais Victor Hugo. » Il haïssait l'emphase de Flaubert. Elle le rendait furieux. C'était, parmi quelques autres, un de ses griefs contre le salon de la rue de Courcelles. Un peu plus de justice lui eût prêté encore plus de grâce qu'il n'avait su y montrer. Néanmoins, la Princesse était fort attentive à ses histoires moscovites. La Russie pour elle. L'Espagne pour les Tuileries.

Le bon géant Flaubert y arrivait toujours un peu ébloui, gêné par la livrée et le décor. Aussi ne sachant comment se comporter pour avoir un maximum de correction, et désespéré de ses mains dont l'une serrait fébrilement le chapeau claque, il fourrait, au dernier moment, l'autre dans la poche de son pantalon sur le seuil du salon, puis, marchant rapidement vers la maîtresse de la maison, il se précipitait sur ses mains, dévot et embarrassé. Un jour, son gros pince-nez, cerné

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

d'écaille, se prit dans une dentelle de la Princesse. Ce fut pour lui un drame. Mais elle eut vite fait de le mettre à l'aise avec sa royale bonhomie. Alors il se redressait, heureux d'avoir échappé à tous ces dangers, puis il passait ses mains nerveuses dans ses longs cheveux qui, n'étant déjà plus qu'un ornement des tempes, tombaient mollement sur sa nuque.

« Avec ces cheveux, » disait Giraud, « on est tout de suite averti que l'on a affaire à un homme qui déteste la plaisanterie. »

Les mèches couvraient à demi ses oreilles, et, la grosse moustache blonde, une fois bien équilibrée dans ses pointes, il se reposait dans la confiance.

Sa belle attitude franche, prête au loyal combat, ne cherchait pas de périphrases pour ménager les clients de la maison. Courtois dans son indépendance affichée, il plaisait à la Princesse. Il se montrait inflexible sans agressivité, opiniâtre et tout pénétré de son beau mépris pour le public. Sainte-Beuve, après la brouille de *Salammbô*, dit à la Princesse :

« Voilà où l'a conduit sa peur de ressembler à Mrs Beecher-Stove.

— Qu'est-ce encore que celle-là ?

— L'auteur de *La Case de l'oncle Tom.* »

La Princesse fut rapidement convaincue que Flaubert brûlait du désir de lui être dévoué et, un soir, après le dîner, elle déclara à ses amis qu'elle voulait éprouver son courage.

« Si quelqu'un, lui dit-elle, se permettait de mal parler de moi devant vous, que feriez-vous, M. Flaubert ? »

Cette question le troubla beaucoup. Il se mit à rougir, puis son masque prit une expression terrible. Il ramassa ses poings, les yeux fixés sur son hôtesse. Tant d'émotion le rendait-il incapable de trouver le mot à la hauteur de la colère qu'il ressentait ? Quelle était la manière dont il s'y prendrait pour châtier ce misérable ? Il cherchait et ne trouva pas...

La Princesse s'amuse de cet embarras et le laisse assez longtemps dans cette impuissance. Puis elle dit d'un air enjoué, en lui tournant le dos :

« Je vois que vous ne lui feriez rien du tout... »

Ce pauvre Flaubert en fut tout bouleversé. Il se tint la tête, congestionné par les alarmes qui montaient en lui. Pouvait-on avoir, de son courage, une plus mauvaise opinion ? Il ne trouva plus qu'une seule réponse à un tel soupçon... Il se dirigea vers la porte.

LA PRINCESSE MATHILDE

La Princesse, désolée de cet émoi, le fit vite rappeler en lui prouvant qu'elle avait plaisanté. Mais il ne prit pas bien la chose et des amis durent intervenir pour le calmer.

Par bonheur la conversation tomba sur le maréchal de Saint-Arnaud qui en réalité s'appelait Leroy et qui était pour Flaubert un des plus beaux héros de l'aventure napoléonienne, type de la sublime bohème qui avait abouti au bâton, orné d'abeilles d'or. Il en parla avec enthousiasme. On évoqua les échelons de cette carrière depuis le garde du Corps de Louis XVIII, ses états de service de commis-voyageur en Angleterre, de maître d'armes à Brighton. La Princesse raconta encore que le Maréchal avait même été acteur dans un petit théâtre de Londres.

« Quel dommage pour M. de Morny ! s'écria Sainte-Beuve. Le maréchal, après avoir tant voyagé, aurait peut-être accepté de jouer *Monsieur Chou-fleuri est chez lui*. »

Mais Flaubert se fâcha de nouveau et trouva que l'on atteignait à la dignité de l'homme qui avait fait le coup d'État au risque de sa vie. La Princesse lui donna raison et cet acte de bienveillance le regaillardit pour toute la soirée.

La Princesse avait un sens profond du chevaleresque. Il était moins ostentatoire que chez l'Impératrice, mais peut-être plus profond. Il n'avait pas sa source dans la merveilleuse lecture d'*Amadis des Gaules*, dans le sens don-quistottesque de l'héroïsme. Il jaillissait d'un besoin, plus terre à terre peut-être, de simple justice, mais qui avait sans doute, pour cela même, la valeur d'une garantie, plus affirmée dans sa conscience.

L'arrivée des frères de Goncourt dans les salons de la Princesse marque le lien qui unit la vieille génération des écrivains romantiques, issus de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, à celle de notre époque. La Princesse en était le pivot, car sa propre histoire embrasse près d'un siècle.

Quand les Goncourt lui furent présentés, tous deux se trouvaient les Benjamin de cette petite académie. Sainte-Beuve, qui leur portait autant de curiosité que d'intérêt, les appelait *les jumeaux à huit ans de distance*. Il disait d'eux qu'ils pensaient, qu'ils écrivaient et qu'ils causaient même comme *Un*. Mais chacun savait aussi parler pour deux. Ils s'étaient réciproquement distribué leurs parties dans les sujets de con-

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

versation courante et ils les débitaient si complaisamment ! Ce couple fraternel se multipliait chaque fois au point que chacun eût pu fournir de la matière pour plusieurs causeurs.

La tranquille perspicacité de la Princesse sut tout de suite distinguer la valeur de l'aîné, sa faculté de réflexion, de la faconde plus bruyante du cadet qui, avec ses mots à l'emporte-pièce, ses anecdotes savoureuses sur les gens du passé, cherchait des effets plus apparents, et les trouvait. Ce qui l'attachait à tous deux était son émerveillement du verbe et cette sorte de camaraderie d'artiste qui, en gardant les distances, rencontrait là les parents d'élection comme sur un carrefour. Dans ce domaine on parlait un peu la même langue, celle des professionnels, incompréhensible sur le parquet luisant de la mondanité et pour laquelle on était complètement fermé aux Tuileries parce qu'elle ennuyait. La Princesse se trouvait avec les Goncourt dans une harmonie d'autant plus grande qu'elle ajoutait à la connaissance des métiers d'art son bon sens critique. Il doublait le plaisir des contacts et les haussait à un plan, supérieur aux palabres d'atelier, noyés dans leur spécialité. La Princesse avait ainsi auprès d'elle avec Théo trois *artistes manqués*, tous qualifiés pour lui donner d'utiles conseils quand, penchée sur ses aquarelles, elle écoutait leurs critiques avec une gravité comique.

« Pour *plaire* en art, » remarqua-t-elle un jour, « il ne faut jamais se permettre d'être mauvais, mais *vouloir* plaire amène tout droit dans une impasse. Comme dit Sainte-Beuve : C'est cet état qui fait tant peur à Flaubert et qui le jette dans les extrêmes. Pour sortir de ce problème, le mieux est encore de se plaire à soi-même et de se moquer du reste. »

Les Goncourt approuvèrent cette position. Depuis 1859, après une longue période de scrupules, elle exposait au Salon. Elle s'y lança comme une petite fille qui, pour la première fois, joue au cerceau. Elle éprouvait des émotions de pensionnaire et tremblait d'être refusée par un jury inexorable, sans se douter un instant que mille complaisances n'attendaient que ce moment pour la couvrir de lauriers...

Les frères Goncourt étaient devenus les amis de l'intimité. Ils avaient cette noble aversion pour le monde, dont ils sentaient d'autant plus le néant que leur propre esprit n'y trouvait pas sa clientèle. Ce que la Princesse aimait en eux était la société choisie, celle que la France avait achevé de créer

LA PRINCESSE MATHILDE

au XVIII^e siècle. Les Goncourt, premiers « Naturistes, » se distinguaient pourtant de leur convive Th. Gautier par leur mépris pour la nature. Ils la dédaignaient, tout comme les Français de l'époque de Mme de Sévigné, et la tenaient pour un domaine négligeable qu'il fallait laisser aux scientifiques, à moins qu'il ne fût animé de quelques danseuses du ballet du Roy, s'embarquant pour Cythère. La Princesse le leur reprochait parfois :

« Vous ne regardez jamais les marronniers en fleurs, leur dit-elle, ni *mes* roses. Vous ne regardez que des gravures ! »

Sur quoi Jules répondit pour se défendre :

« Il y a de si belles roses dans les gravures. »

Sainte-Beuve amusait la Princesse quand il disait « que les Goncourt, en se mettant à la table du festin, avaient commencé par le dessert et qu'ils n'en dégustaient que les *frivolités*, les *petits fours* et les *cerises déguisées*, qui s'offraient sur le plateau de l'Histoire. »

« Ces Goncourt, » disait-il, « si vous les sortez de leur Watteau et de leur Saint-Aubin, sont perdus dans les ténèbres. Ils n'ont pas de lanterne pour aller plus loin. L'antiquité tout entière, ils croient qu'elle n'a jamais existé et que les pédants l'ont inventée de toutes pièces pour donner du travail aux professeurs de collège. C'est effrayant ce qu'une idée aussi baroque peut les mener loin.

— Pourvu, répondit la Princesse, qu'ils ne me soutiennent pas un jour que mon oncle est une simple figure de rhétorique... »

Lorsqu'on examine une modeste mais curieuse lithographie de Gavarni — encore un intime de la princesse Mathilde — représentant les jeunes frères Goncourt, on est émerveillé de la manière dont il dénonce en quelques traits, dont il marque et un peu trahit ce couple fraternel, si justement estimé par la bonne hôtesse.

Du premier coup on voit ce qu'ils seront plus tard, ce que déjà, au début de leur entrée dans la rue de Courcelles, ils étaient : des fureteurs, des *grignoteurs*, des amateurs de détails.

Tous deux sont bien cravatés, les cheveux lustrés ramenés sur les tempes. Le cadet porte une mèche romantique en supplément. Edmond, renversé, avec sa moustache tortillée et son sourire narquois, contemple déjà la *comédie* sous son

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

angle acerbe, un peu filleul de Viel-Castel. *Il juge de loin les choses pour les voir petites ensuite*, dit Sainte-Beuve.

On est au théâtre, dans une « loge donnée. » Jules s'avance, lui, plus avide, plus passionné, semble-t-il, — comme il est dans la vie, — de mille curiosités auxquelles il prête une attention aiguë. Mais comme il est jeune, un peu niais encore, et glorieux de ses habits ! Il porte, attaché à un grand ruban de moire noire — transmis jusqu'à nos jours par l'inoubliable prince de Sagan, — un monocle. Carré ou rond ? Nous n'en voyons qu'un bout. Carré, si vous voulez bien, puisque c'était la mode du jour. Faisons comme eux : ne négligeons pas les détails....

Des modes du jour, combien en raffolent-ils ces messieurs ! De celles du Directoire, de préférence. « Ils ont la *Merveilleuse* dans la peau, » dit Arsène Houssaye. Les voici déjà un peu tels qu'on pourra les voir bientôt chez la Princesse, atténués seulement par la suite, aigris ou attristés, l'un par des échecs de la rampe, l'écroulement momentané de son ambition d'auteur dramatique, l'autre par son état de santé qui enlève à son ardeur charmante un peu de flamme et qui ajoute à son humeur chagrine.

Nous voyons l'un frappé avant l'âge et exhalant sa passion pour la Princesse en une dernière crise qu'il fallut repousser... l'autre vieillissant lentement sous la République — dans ce bon verger si indulgent aux innovateurs — et finissant par ressembler à un bon capitaine de mousquetaires qui, depuis longtemps, aurait pris sa retraite, pour fourrager dans les vieux livres et pour palper les corsages et les *friponneries* soyeuses de mesdames les muscadines.

C'est cette curiosité multiple qui amusait la Princesse, cette manière — singulière dans leur rapprochement et qui prouvait d'ailleurs leur intelligence — de se passionner pour ces trois objets différents : le japonisme, les mœurs de Ramponneau et les bas-fonds naturalistes du règne de Napoléon III ! La Princesse le leur disait bien :

« Avec un paravent, un quinquet et une lanterne, on a tout ce que vous aimez. »

Une autre fois, à propos de Viel-Castel et de sa méchanceté, elle éclata :

« Ah ! Vous vous entendez bien tous à démolir la vertu ! A vous écouter on croirait qu'il n'y a dans le monde que des filles ! *Des filles qui n'ont que des prénoms !* »

LA PRINCESSE MATHILDE

Horace de Viel-Castel opérait plutôt dans la *bonne* société, ce qui lui donnait l'occasion de la trouver mauvaise. Il prétendait qu'il n'avait pas à en sortir « pour y rencontrer le pire. »

Les deux Goncourt, par contre, s'en allaient « comme des petits soursnois » après les réunions de chez la Princesse, pour courir les cabarets de la Butte, fouiller les bals publics et « travailler » dans les lieux faisandés pour glaner des mots, des types et des scènes. Toutes choses qui, dans notre nouvelle littérature, font encore le succès, par l'engouement persistant du public pour la basse pègre...

Pour Eugène Sue la casquette avait encore affecté une forme romantique, les filles étaient des anges et il ne donnait du vice qu'aux vieilles. Mais les Goncourt ne respectaient plus la pureté des vierges des bas-fonds et posaient leurs décors dans une réalité moins agrémentée.

Parfois on dénonçait les bordées de ces messieurs à la Princesse, ou encore ils se dénonçaient eux-mêmes, pour se glorifier de leur infamie. Elle s'en fâchait alors, s'en scandalisait même. Ces sorties honteuses, elle les qualifiait d'un mot savoureux, toujours le même. C'était moins peut-être pour montrer son indignation réelle et stigmatiser ce dévergondage que pour la colère que lui causaient ces fugues *comme des suites naturelles de ses beaux dîners*. Ne pouvaient-ils pas rentrer tranquillement chez eux, ces ingrats, après une si bonne soirée?

« Ne croirait-on pas, » disait-elle, « qu'ils se sont tellement ennuyés chez moi qu'il leur faut un petit supplément de distractions dans la saloperie ? »

A la chute retentissante de *Henriette Maréchal* au Théâtre-Français la Princesse fut consternée. Les Tuileries triomphaient. Enfin, un des « dieux » de Mathilde était tombé ! Un journal, dont les tendances recevaient la manne céleste d'une subvention secrète, se permit une attaque directe contre le salon de la princesse Mathilde, foyer de révolutionnaires, ennemis de la religion. La Princesse défendit vaillamment ses amis — autant que, plus tard, l'Impératrice — contre les attaques de Rochefort. Un jour, Giraud lui apporta un numéro de *La Lanterne*.

« Je ne vous permets pas de m'apporter ces cochonneries, » dit-elle avec sévérité. « Je préfère encore *La Lune Rousse* d'André Gill. Elle n'éclaire pas. »

CHAPITRE VI

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

LE PASSÉ DE M. DE NIEUKERKE || LE SCULPTEUR || LE COURTISAN
|| LA « GAFFE HISTORIQUE » DE LA PRINCESSE JULIE || LES
OPINIONS POLITIQUES DE LA PRINCESSE MATHILDE || PAULINE DE
METTERNICH || ARSÈNE HOUSSAYE || EUGÈNE GIRAUD, DIT « LA
VIEILLE GIRAILLE » || UNE BOUTADE D'ALEXANDRE DUMAS ||
CLAUDIUS POPELIN.



L est temps de compléter le portrait d'une figure essentielle du salon de la rue de Courcelles, non parce qu'elle était la plus remarquable, mais parce qu'elle y imprime le plus fortement son empreinte par son double caractère de doyen des familiers et de proconsul des arts. C'est M. le Surintendant comte Alfred-Émilien de Niewerkerke, dit « Nieukerke. » D'origine hollandaise, il était depuis longtemps acclimaté à Paris. Déjà à son premier séjour, en 1841, la Princesse avait lié commerce avec lui, par son oncle, le duc Paul de Wurtemberg dont Émilien était un peu le gendre, ayant épousé une de ses filles naturelles, Mlle de Montessuy.

L'extérieur de M. de Nieukerke avait fait jadis sur Mathilde une vive impression. Était-ce sa beauté ? On dit que les femmes ne s'y connaissent point. Ce qui est certain c'est que, déjà à cette époque, elle avait été saisie de la mâle puissance de cet ancien page de Charles X. Une des aïeules d'Émilien ayant dormi avec Louis XV, il avait dès son enfance *frotté* les marches du trône. Il avait trouvé ce motif suffisant. Il savait comment on tourne un compliment et de quel miel il fallait, chez les princes, entourer sa langue avant de parler.

Cette prestance physique, le thorax bien bombé et cette tête barbue, penchée en avant devant les grands et en arrière devant

LA PRINCESSE MATHILDE

les petits, en avait imposé à Mathilde. Ancien élève de Marochetti, il s'était jeté dans l'art plastique, et la jeune femme avait admiré un buste du comte de Ganay qu'il avait exposé cette année-là.

Une relation encore mystérieuse se noue de bonne heure entre la Princesse et lui, car nous trouvons l'année suivante le beau Nieukerke installé à Florence, donnant au palais de San Donato des leçons de peinture à la jeune princesse Demidoff. Il la promène au milieu des musées et des églises, empressé, déclamatoire et lyrique. Il pouvait écrire un manuel du parfait séducteur et y dénoncer le danger des pèlerinages d'art avec un moniteur aussi avantageux. De cette époque date la grande intimité qui ne devait se rompre qu'un quart de siècle après, le jour de la débâcle, par la fuite sans gloire d'Émilien « le Magnifique. »

A Paris, pendant que Mme de Montijo est descendue avec ses filles place Vendôme, dans le logis de Mme Lebeuf de Mongermont, de retour de Madrid où ces dames ont attendu la fin des émeutes, Prosper Mérimée s'apprête à les présenter à la princesse Mathilde. Nieukerke s'installe dans un atelier de sculpteur pour inaugurer sa double carrière d'artiste et de courtisan. Flairant le vent comme un bon favori, il est le premier à exécuter, en cachette, un buste de Mlle de Téba et à s'extasier sur la beauté de ses traits. Quand cette œuvre fut terminée il demanda à Napoléon, déjà follement épris de cette Espagnole, de daigner visiter son atelier. Là, le statuaire, ayant préparé sa mise en scène, enleva le voile et découvrit le buste. Surpris et ébloui, Napoléon, dit-on, « le couvrit de baisers ! » Par des coups de théâtre intimes, l'ami de l'exil qu'était M. de Nieukerke avait ainsi préparé sa candidature à la future surintendance impériale. La princesse Mathilde disait un jour de lui :

« Aux dominos c'est toujours lui qui a le *double-six*. » Mais il ne jouait pas aux dominos. C'était une image...

Disposant d'une certaine fortune qui s'équilibrait avec un certain talent, lui seul, en ces temps, pouvait se permettre d'exécuter des statues équestres. Les méchants disaient que c'était là ses *cartes de visite de grand modèle* qu'il déposait devant des portes cochères des palais où habitaient des chefs d'État. Déjà, pour plaire au roi de Hollande, et sans trop palabrer, il avait fait un Guillaume le Taciturne.

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

Une cavalerie plus importante allait se mettre en route pour poser dans son atelier. En 1850, à trente-sept ans, sa notoriété était acquise par les portraits des belles dames. Une statuette de fillette, intitulée « La Rosée, » avait ravi l'âme ingénue de Mlle de Montijo. Par là elle avait satisfait à une dernière réserve sentimentale qui dormait encore en elle comme un bel après-midi de dimanche. Il avait donc séduit les femmes et, les ayant pour lui, il n'était plus loin d'atteindre le reste.

Il avait connu Louis-Napoléon prétendant. Premier atout dans son jeu serré où la chance, pareille à un archange, ne cesse de planer sur son tapis vert. Il fut nommé directeur des musées. A l'approche du plébiscite — quand déjà on voyait pointer à l'horizon le plumet que le prince Louis allait piquer sur son bicorné à la revue de Satory — Nieukerke fut un des premiers à crier « Vive l'Empereur ! » Toute affaire cessante il s'était mis à faire une nouvelle statue équestre, celle du grand Bonaparte d'abord, en attendant le plus fort des événements, puis enfin celle du neveu, achevée juste à temps pour saluer l'image vivante de S. M. l'empereur Napoléon III. Par là il avait, de longue date, préparé son propre avènement, un plat savamment mijoté. De très loin, disait-on dans la patrie des arquebusiers, il avait « tiré dans le mille. »

Tout cela était fort habile. Pour arriver à la surintendance impériale il fallait un danseur. Ce fut un calculateur qui l'obtint. Ce qui rend le cas de M. de Nieukerke singulièrement captivant, c'est que ce calcul, allant droit à son but, n'aboutissait pas à la seule satisfaction matérielle d'une ascension vers la chaise curule d'un grand pontife des arts. Non. A présent qu'il était devenu « archiprêtre de Dionysos, » il allait aussi s'asseoir en même temps, pour s'y prélasser, sur les coussins moelleux d'un certain mobilier, orné du sphinx, qu'il avait lui-même choisi chez le tapissier, celui qui garnira les nouveaux salons de la princesse Mathilde. Il avait même trouvé le logis, préparé les actes chez le notaire, fait l'intendant de cette régente impériale, trônant auprès de son cousin en quête d'une souveraine. Avec une pompe qui était son ordinaire, il s'était rendu indispensable à la Princesse et, dès ce moment, M. de Nieukerke revêtit l'habit vert de l'Institut et put ainsi, comme dans un triomphe, se présenter et évoluer à l'aise dans le royaume de la rue de Courcelles.

LA PRINCESSE MATHILDE

Quand le bel Émilien s'assied chez la princesse Mathilde, il n'a plus désormais le même air que les autres. Il faut le voir, se laissant tomber tout d'une pièce dans le meilleur fauteuil, le sien. Il apparaît, décidément, qu'il y a moins de distance entre lui et la fille du roi de Westphalie qu'entre tous ces pauvres gens de lettres, si illustres et tout de même si peu ! Un homme est entré, qui ne les vaut pas. Mais il est « plus grand qu'eux. » Et puis il est beau, et si couvert de décorations qu'il ne sait plus où les mettre. Un peu plus et — comme dans les grands enterrements — il pourrait se faire suivre par des chars où, sur des coussins cramoisis, s'étalerait le système planétaire de ses récompenses extérieures.

Il ne cesse d'être agréable à la Princesse, malgré l'habitude qu'elle en a depuis longtemps. Il est choisi. Toujours il sera le premier au balcon, jusqu'au moment où mille privilèges publics l'accablent, le dérobent de ses chères intimités. C'est pour lui la carrière désirée, en marge de celle où il est également irrésistible, mais sur un autre terrain, au palais impérial.

Ce qui est surprenant chez cet homme, ce n'est pas qu'il ait réussi à arriver — par son talent et par les femmes — à être à la fois un familier des Tuileries et un favori de la princesse Mathilde, ces pôles ennemis. C'est d'avoir pu s'y maintenir, à travers tant d'années et jusqu'à la fin, équilibriste imperturbable et sans rival, lissant de ses mains baguées sa barbe éternellement blonde. Mais sa voix était si musicale et si mâle, sa force physique, cette vaste poitrine cachaient tant de douceur mélodieuse que ses intonations ne manquaient jamais leur effet sur les natures déjà perturbées par sa seule apparition. Ce n'est pas qu'en quelque manière il n'eût été desservi parfois. Mais il demeure dans la place, au retour de quelques excursions que sa passion lui avait dictées, attendant sans crainte un renouveau de faveur.

Tout ce que ses humbles amis, les peintres, ont laissé de lui, montre dans son aspect extérieur — *y en a-t-il d'autres ?* — l'homme suprêmement avantageux. Il est l'ami des femmes et aussi celui des hommes. Mais pas aux mêmes heures... La princesse Mathilde l'avait distingué jadis pour sa beauté. L'admiration arriva ensuite. Pourquoi chercher d'autres prétextes à un motif si grandement honorable ?

Il habite le Louvre comme un Roi. Dès les premières années de l'Empire il se fait un salon et dès 1855 il commande

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

au peintre Biard un tableau qui devait montrer toutes les illustrations de France groupées autour de lui : Jupiter recevant quatre générations de gloire. Cette foule qui se presse là est comme une gageure anachronique. Un siècle entier s'est donné rendez-vous chez M. de Nieukerke. Il les veut tous ensemble, les vieux du Consulat, les *Brouillés depuis Wagram*, les Auber et les Meyerbeer, Isabey, Visconti, Ingres et Delacroix, ennemis mortels se tournant le dos, mais appelés à la même heure chez celui qui distribue les croix de Commandeurs.

« Ce n'est pas une soirée, disait la princesse en voyant cette toile, c'est les Champs-Élysées. Tout le monde est là et tout le monde se déteste. »

Il recevait le vendredi, jour maigre où tout le monde avait faim de commandes. Et les hommes seulement, ce qui était assez malin pour un *homme à femmes*. Les dames n'arrivaient que pour remplir le rôle de Saltari, les joueuses de flûte, admises sur le bout du divan, nous voulons dire les chanteuses et les comédiennes des théâtres impériaux, en service chez le patron, pour divertir ces messieurs.

Une seule femme était là en qualité d'invitée. Mais personne ne la voyait : Nieukerke avait fait faire pour Mathilde une loggia qui la rendait invisible comme derrière le grillage d'une baignoire de théâtre. Redoutable cachette où elle pouvait entendre tous les propos et remarquer tous les gestes des invités, sans que personne ne se doutât de sa présence. Un tel privilège lui ouvrait bien des secrets. Elle s'en amusait sans chercher plus avant. Mais sous l'Empire il fallait se méfier de ces chausse-trapes. L'Impératrice avait un poste semblable à Compiègne. En ces temps on ne dédaignait pas ces malices de paravent et on surprenait bien des intimités qu'on eût été bien empêché de connaître autrement.

Au-dessus de ses salons du Louvre habitait cette « vieille portière » de Viel-Castel. Là on pouvait se reposer de la foule chamarrée du surintendant dans ce divertissement à plafond bas qu'était, dans ce logis, la méchanceté bien administrée.

La Princesse appelait son ami : « Nieukerke, » en faisant sauter une syllabe et elle avait raison de songer qu'elle ne l'avait amoindri en rien. Il fallait le voir, portant haut et accordant des grâces. La plupart des hommes ne goûtaient pas son extérieur. Il leur paraissait comme une quintessence de ce qu'il

LA PRINCESSE MATHILDE

ne faut pas être. La barbe était trop prépondérante, la coiffure, la tenue carrée, un peu lourde de sa race batave. Le ventre, qui bombait pour ajouter à la majesté, ne leur plaisait pas. Ce beau physique il le soulignait encore par une grande passion pour les décorations, dont il se couvrait, chez le photographe comme en toutes circonstances. Toutes lui étaient agréables et il les recevait des pays les plus lointains comme un hommage tropical. Il était pareil à un chasseur qui se croit déshonoré si, après chaque journée, il ne ramène pas quelques belles pièces au tableau, du bout de son fusil.

Il les gagnait facilement, car les rabatteurs des Chancelleries lui amenaient ce brillant gibier dans ses tirés et il s'en paraît avec une satisfaction enfantine. Peu de dignitaires l'avaient poussée ostensiblement aussi loin. C'était là son côté comique qui désarmait. Il était sympathique. Les artistes qui sollicitaient l'honneur de faire son portrait n'avaient nul besoin d'insister pour qu'il mît à sa frégate le grand pavois. Il s'y prêtait avec un grand empressement... Les philosophes le prenaient en pitié.

Quand il posa pour M. Ingres, il avait eu en tête de faire le gentilhomme de Van Dyck, drapé dans un manteau vénitien des « Redoutes » d'Arsène Houssaye. Mais ensuite il lui fallut sans cesse son habit d'académicien qu'il barrait du Grand Cordon rouge du Christ de Portugal, — ce frère mineur de la Légion d'Honneur — ulcéré, au fond, de recourir à ce trompe-l'œil. C'était là pour lui comme une petite détresse et il cachait ce pis aller sous une incroyable profusion de plaques. Il figurait un tableau d'honneur parmi les récompenses de l'Exposition Universelle.

On eût été fâché qu'il n'ait pas eu cette faiblesse. Elle lui allait si bien. La Princesse se montrait indulgente à cette manière de parer sa devanture. Il avait une sereine confiance dans tous ses rôles et elle était sans bornes, même là où il eût pu se trouver médiocre. Morny, disait-on, ne se croyait que Molière, mais Nieukerke se croyait *Le Brun le jour* et *Louis XIV le soir*.

Comme il était en place pour obliger beaucoup d'artistes, il se trouvait aussi entouré de flatteurs que le Roi-Soleil, et ce régime suralimenté convenait mal à sa nature qui avait besoin de saignées. Pourvu d'un discernement esthétique dont les résultats ne se firent pas attendre, il était juste qu'il présidât au

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

goût du Second Empire et, à tout prendre, il était bien l'homme providentiel, envoyé pour diriger la beauté et le style, en un temps si peu estimé pour en avoir. Il était vraiment « le prince des arts, » dans une Cour parvenue et sans durée.

M. de Nieuwerkerke savait beaucoup de choses et il pesait aussi avec sûreté la marchandise des antiquaires, de sa main molle et fine. Il avait beaucoup vu. Il en profitait souvent pour faire un choix judicieux parmi les plus belles choses qui s'offraient à sa science, se réservant parfois aussi pour une certaine laideur — celle de son époque — qu'il aidait avec conviction à devenir néfaste. Cette solennité qu'il mettait à porter à l'honneur un goût devenu légendaire s'alliait à une réelle bonhomie, pour les hommes en place, et même pour les autres. Nul mieux que lui, disait-on, ne savait encourager les gloires, courir au secours des situations imprenables et récompenser des hommes, gémissant déjà sous le poids des lauriers. Mais à la vérité, il savait aussi distinguer les talents besogneux et il éprouvait une joie réelle à en faire connaître beaucoup parmi eux. Pour Frémiet il se heurta malheureusement à la véhémentement incompréhension de l'Impératrice, qui ne manqua pas l'occasion de perturber, par des critiques sans valeur, l'œuvre considérable de ce « petit protégé, » pour finalement le décourager et l'écarter complètement des commandes officielles.

La princesse Mathilde, elle, sans sous-estimer la valeur du surintendant, ni croire un seul instant qu'il ne fût point un artiste remarquable, prisait surtout en M. de Nieuwerkerke sa façade, son ton si obligeant, sa force unie à une certaine douceur qu'il savait appeler sur sa massive majesté au moment opportun. Elle aimait en lui sa gentilhommerie, son désir de la satisfaire en plusieurs choses, son empressement à la servir dans son rôle social. A son contact il oubliait sa vêtue endiamantée, la puissance de son importante vitrine. Dans ce sillage impérial où il ne pouvait plus imposer ni par sa naissance ni par son savoir, il fut jusqu'en 1855 le bon seigneur néerlandais, d'une fidélité intermittente de caniche, bien frisé, qui se sauve parfois la nuit, mais qui rentre, prêt à toute heure à donner sa belle patte.

Devant le cénacle des artistes illustres, ses sujets, — qu'il rencontrait dans la maison de la Princesse pour les y avoir amenés, — il savait faire une entrée de souverain magnanime,

LA PRINCESSE MATHILDE

saluant à la ronde. En face de propos auxquels il était empêché de tenir tête, il savait prendre une position remplie d'habileté. Il ne « marquait pas le coup, » disait Sainte-Beuve, et, comme s'il fût subitement frappé de surdité, il affectait une absence qui le déroba noblement des choses qu'il ignorait. En le contemplant, on était comme au théâtre.

Sur le degré de son intimité avec la princesse Mathilde, mille anecdotes couraient, toutes également vulgaires, répandues par des témoins jaloux, les faiseurs de mots gratuits, répétés aux Tuileries. Il existait trop de gens qui aimaient à faire la navette entre les deux maisons, et chacune de s'amuser des revers de l'autre. Une histoire fâcheuse, survenue à M. le Surintendant, ennuya beaucoup la Princesse :

Il avait acheté, puis cédé au Louvre au prix coûtant, un buste florentin que les critiques de sa dévotion proclamaient le plus grand chef-d'œuvre de la fin du xv^e siècle. Soudain, un jour, dans une suite de révélations tragi-comiques, ce buste fut reconnu faux. Après un défilé de faussaires qui avaient racolé le modèle, — et du modèle lui-même, personnage hilare, qui avait posé pour ce buste, — la Princesse, avec les grandes compétences de l'Institut ayant furieusement défendu leur collègue, dut finalement céder à l'évidence du fait. Nieukerke, contraint par sa noblesse d'âme, remboursa à l'Etat le prix qu'il avait touché pour ce chef-d'œuvre et, une fois tout bien réglé, Mathilde s'amusa de cette histoire et taquina son ami sur la fermeté de ses convictions esthétiques.

« Je commence à avoir peur, dit-elle un jour, pour tous les bibelots que vous m'avez fait acheter. Et puis qui prouvera un jour que j'ai fait moi-même mes tableaux ? »

Beaucoup d'amis de la princesse Mathilde fréquentaient le salon de la princesse Julie, petite-fille de Lucien. Mais il n'était pas une concurrence pour la rue de Courcelles. L'âme y manquait, un vrai centre, la personnalité surtout, dépouillée de tout artifice, de toutes conventions. La fille du roi Jérôme, au contraire, est un navire qui marche droit, toutes voiles gonflées, dans le vent, et ses flancs ne sont pas dissimulés par cette couche de parasites que représentait la platitude des cours et de leurs succursales.

Chez Julie on trouvait bien les mêmes figures, clientèle d'ambassades et dignitaires, écrivains aussi puisque, pour son

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

malheur, la maîtresse du logis se piquait d'écrire. On sait à quel ridicule ces choses ont conduit la pauvre femme.

Cette histoire, qui se répète depuis longtemps et que l'on a lue dans Sainte-Beuve lui-même, peut toujours servir. Il est des faits et des gestes qui sont devenus les pavillons de l'Histoire intime de ce temps. Ils font corps avec lui et lui prêtent sa couleur. Ils sont comme l'éventail, cassé sur le rebord de sa loge par Pauline de Metternich, le soir de *Tannhäuser*, le geste *échantillon* par lequel chacun évoque en un instant tout une époque, le mot type — parfois faux — et dont personne ne pourra plus se passer. Les gaffes de Julie sont de ce nombre.

Il faut aussi excuser les gens qui ne résistent jamais au plaisir de répéter les *lieux communs* de l'Histoire. Ne continuent-ils pas à faire les délices de la galerie ? En eux repose un peu de cette morale de la fable, éternelle comme une pièce de Molière. Toujours nouvelle pour les générations qui se succèdent, ils sont comme ces refrains qui se chanteront sans cesse sur les carrefours et que la foule fredonne. Les récits de certaines gaffes magistrales comme celle de la princesse Julie alimentait l'hilarité des après-dîners, dans les fumoirs, alors réservés aux hommes. Ils formaient le fond des propos irrésistibles, de ceux qui ne quittent pas l'affiche.

Cette malheureuse Julie ayant, comme nous le savons, confié à Sainte-Beuve un cahier de ses pensées intimes pour que « le cher maître » lui donnât quelques avis — et surtout qu'il le louât de sa profondeur — avait seulement oublié d'en ôter celles qu'elle avait consacrées à lui-même et qui, ne l'oublions pas, le montraient sous la forme d'un porc, se roulant dans la fange, reniflant les ordures et se vautrant dans le sacrilège. De là cette réplique de Sainte-Beuve, écrite avec du vitriol, déchaînée par ce drame, mais aussi cette furieuse bonne humeur qui restera un modèle de ce genre écumant. De là le bombardement d'épigrammes qui tomba sur le pauvre logis de la rue de Grenelle-Saint-Germain où trônait la princesse Julie, tiré des hauteurs de la rue du Montparnasse sur cette Bonaparte qu'avaient reniée les Tuileries et que détestait la princesse Mathilde.

Certes on eût pu souhaiter qu'un esprit de l'envergure de Sainte-Beuve y mît encore plus de hauteur et davantage de gaieté. La chose en valait la peine. La princesse Mathilde, directement prise à partie « pour la honte qu'elle se donnait

LA PRINCESSE MATHILDE

en recevant cet hérétique, » fut la première à fulminer, puis aussi à rire finalement de l'affreux traquenard dans lequel la manie puérile et écrivassière avait entraîné cette pauvre Julie.

Cette étourderie, une des plus belles du règne, avait, pendant de longs soirs, fait les délices de la Société et surtout le plus beau sujet de conversations de la rue de Courcelles. Ce récit gonflait les voiles de la belle serre, il traversait le salon de la princesse Mathilde comme cette suite de rires sournois que l'on entend quand un myope a renversé un plateau, quand un sourd, devant la galerie, crie un secret. La princesse Mathilde, tout en se divertissant de cette énormité, s'en préoccupait pourtant pour la famille et, un soir, prise de ce besoin impérieux de confidences qu'elle avait et qui la parait d'insécurité, elle dit :

« Quand je pense que cette histoire aurait pu m'arriver aussi ! »

Elle savait mesurer l'étendue des distractions féminines et peut-être celles aussi du péché que l'on pourrait appeler *les oublis du buvard* et qui brouillèrent bien des gens.

Dans ce rendez-vous de toutes les compagnies, — cette réunion plénière des cinq Académies où ne manquaient même pas les pédants soporifiques — on abordait parfois des sujets graves que la Princesse n'aimait pas, mais qu'elle tolérait comme une nécessité des lois de l'équilibre qui font valoir le génie. Dans son salon il y avait *le coin des damnés*, composé de négateurs de la Sorbonne, de « clients de la rôtisserie infernale où l'on mettait les prélats à la broche et les cardinaux dans l'eau bouillante comme de simples langoustes. » Or, quand il était question de notre destinée, ces messieurs ne se faisaient pas faute de renchérir sur le néant qui attendait la pauvre vermine humaine au bord du fossé.

Ceux qui cherchaient volontiers un moyen terme pour concilier l'éternité avec le principe de la totale destruction étaient des beaux parleurs, des *froussards*, comme disait Mérimée, auxquels la Princesse prêtait une oreille un peu plus complaisante, car si elle n'aimait pas la musique il n'y avait pas de meilleur public qu'elle pour applaudir à ce concert de grand orchestre que l'on appelle la voix humaine quand elle se met à donner tous ses cuivres.

Un jour, un de ces « docteurs » emperruqués au spirituel et qui croient le sort des hommes suspendu à une rhétorique se mit à filer une longue période sur la consolation partielle

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

qu'une âme pouvait éprouver par notre survie dans le règne végétal :

« Tout, disait-il, est résorbé par le grand Tout. Rien ne se perd. Nos ossements retournant à la terre et redevenus des atomes, ils iront fructifier à nouveau le sol. Nous revivrons dans le vin des vignes, dans le frisson des forêts et dans les pommiers en fleurs... »

La Princesse, que les irrespectueux appelaient *gobeuse* dans ces circonstances, trouva ce projet bien grandiose, mais, tout de même agacée un peu par cette *poésie de l'humus*, elle demanda à M. Renan ce qu'il pensait *de ces théories où l'on buvait et où l'on mangeait ses ancêtres sans même le savoir*.

L'auteur de *L'Histoire du peuple d'Israël*, penché sur ses mains de « prêtre ayant mis son rabat chez la blanchisseuse, » dans son attitude doucement réfléchie, dit alors de sa manière habituelle :

« Je crains bien, Princesse, que tout ce que nous laisserons un jour ne tienne dans une salière. »

La Princesse trouvait qu'il lui avait fait la part vraiment trop courte, et comme lui-même avait juré de ne lui jamais faire la moindre peine, il ajouta :

« Une grande.... »

Autour de la table ronde, un soir, on parlait « amour » et ce sujet plut davantage. Mais c'était en un temps, vers 1855, où déjà M. le Surintendant inclinait vers la nonchalance. Dans son affection pour la maîtresse du logis, se remarquait un fléchissement. Dans le désir de lui être agréable on le découvrait également. Il ne prouvait désormais son attachement que par ces menus services qui n'entraînent à rien et qui sont l'indispensable témoignage d'un homme ayant joué un si grand rôle dans la vie de Mme Demidoff. Il ne cherchait plus qu'à éblouir le monde par les croix de Commandeur et par des habits qu'il avait tant de soin à faire surourler par les meilleures brodeuses.

Par un effet fort singulier des réputations, certains faits commencent à se répandre, certaines situations à être découvertes et dénoncées quand parfois tout est depuis longtemps liquidé. C'est alors que le secret se met à courir avec rage, échappé du ventre de Pulcinello. Il en est de même de tout ce que l'on disait alors sur le commerce de la Princesse avec

LA PRINCESSE MATHILDE

le fastueux Batave. On la croyait toujours sous le charme du « dictateur, » captive, moins de sa dignité reluisante que de sa force, et aimant à le voir venir comme une parure constellée de son cœur.

Or quelqu'un ayant posé — un soir de 1855 — cette question, après la lecture habituelle de Saint-Gratien :

« Quelle est la femme qui aime le plus? Celle qui veut son époux toujours plus avantageux et qui reporte sur lui sa propre coquetterie, ou bien celle qui le trouve tout bien comme il est et ne cherche pas plus avant? »

La Princesse avait laissé à chacun dire son mot. Puis elle se leva et, ajoutant la *virgule de sa raison*, elle compléta :

« Tout cela dépend des gens. Celui que je n'aime plus, il peut bien se mettre une aigrette sur le nez et tourner dix fois en rond, tout cela m'est bien égal. »

Quelques personnes songèrent, ce soir-là, qu'elle n'aimait plus avec la même affection les amis trop paresseux pour tourner devant elle dix fois en rond, et une voix discrète murmura à l'ombre d'un grand vase :

« Il ne faut pas regretter *les Derviches*. »

Dans cette période d'influence extérieure — sinon politique — de la Princesse, malgré les obstacles qu'on y avait jetés dès la première heure du mariage, quelles étaient les opinions de l'hôtesse sur les autres nations? Si grande que pouvait être la discrétion, mise par chacun dans les propos courants, la politique gardait un coin de la cité, et même plus tard, sous la République, elle n'avait jamais perdu tous ses droits dans la mesure où le régime lui-même n'était pas en cause.

La fille d'un Corse qui avait régné sur la Westphalie et d'une reine germanique portant dans son sang toutes les races de l'Europe, une femme élevée en Italie, mariée à un Russe, fanatique de la France, quelle était sa position en face de l'Étranger? Avait-elle seulement une opinion, en dehors de son amour ardent pour son pays?

Moins compliquées que celles de l'impératrice Eugénie qui en avait des quantités — et pas toutes mauvaises — les opinions de la princesse Mathilde tenaient en ces quatre orientations lapidaires :

« Je déteste l'Autriche. Je n'aime pas l'Angleterre. Je ne déteste pas les Russes. J'aime l'Italie. » Quant à l'Allemagne, expression géographique sans signification, elle l'avait sup-

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

primée. Cette simplification, à laquelle elle resta fidèle jusqu'aux dernières années de sa vie, ne manque pas de grandeur. Elle montre une âme aux contours francs. Dans les fluctuations des politiciens qui, tantôt se jettent à la tête des peuples *pour haïr ensemble*, tantôt les vomissent avec dégoût, elle ne se laisse point entraîner. La princesse Mathilde avait une direction plus stable et qui reposait de ces divergences. On savait à quoi s'en tenir sur ces quelques chapitres dont son bon sens avait infiniment simplifié les ramifications.

Toutes ses opinions étaient naturellement les résultats de ses expériences personnelles. Ayant peu voyagé, surtout à l'âge où elle eût pu observer, si elle l'eût voulu — mais elle n'aurait pas voulu — la somme d'aperçus recueillis à l'étranger, malgré l'apport immense des contacts les plus choisis, se réduisait à ces formules. Il fallait bien les considérer sans appel. De cette manière elles ne subissaient jamais l'épreuve de la critique. Ces opinions étaient donc l'effet de ses impulsions qui — dès son enfance prématurément impressionnable — s'étaient fixées dans son esprit, une fois pour toutes.

La Princesse n'aimait pas les Anglais parce qu'ils avaient fait un martyr de son oncle. Elle aimait l'Italie parce que ses beaux souvenirs d'enfance s'y reposaient, sa jeunesse ensoleillée, bercée des premiers chants de galanterie qui montaient à son oreille. Elle aimait la France parce que son oncle y avait fait de grandes choses et qu'il l'avait couronnée de gloire. Des amitiés russes, elle avait conservé un écho avantageux parce que les Slaves — et ce fait ne pouvait alors étonner personne — avaient su, de toutes les manières qui sont les leurs, la charmer, flatter sa coquetterie naissante, la diviniser enfin. Ce régime des extrêmes avait laissé sa trace dans son esprit. Pour tant de manifestations elle conservait une gratitude, des précisions, avec les noms, lieux et dates, que les nuages conjugaux n'avaient pas effacés.

Tout cela dormait dans un compartiment différent. Du tiroir moscovite elle gardait la clef sur elle. D'un côté dormait l'illusion russe, de l'autre sa déception. Son bon sens savait fort bien faire la distinction entre l'aventure de San Donato et ses amitiés de Pétersbourg. Et pourtant, à cet endroit, il eût pu chavirer comme il avait manqué dans son jugement sur l'Angleterre. C'était là une autre histoire.

Ce qui était plus subtil était son aversion pour l'Autriche.

LA PRINCESSE MATHILDE

Là il fallait chercher les causes au fond de son enfance, dans sa propre famille. Et puis déjà à son premier séjour à Stuttgart elle avait subi une vexation de la part de l'ambassadeur de l'empereur François. Celui-ci, se conformant strictement au protocole international, établi par les Alliés, ne présenta pas ses devoirs officiels à ses parents, en raison de leur qualité de princes déchus de leur souveraineté. De cette attitude, que l'on avait accepté en théorie, on fit une grosse affaire quand le moment fut venu de la voir mettre en pratique. Vivement discutée en famille, elle s'ajouta à tout ce que la France et l'Angleterre avaient déjà manifesté à ces proscrits. Cette impression lui était restée comme une humiliation intolérable, qu'elle n'oublia jamais.

L'ambiance divisée de Trieste vint en surplus, avec toutes ces haines italiennes. Celles-ci rôdaient comme des fumées âcres autour de ce grand corps d'Empire. De ce monstre, composé de tant de races, la petite Autriche administrait les dissentiments intestins. Elle était leur bouc émissaire. Elle en assumait les responsabilités. La Princesse racontait qu'à Trieste on lui montrait du doigt les Tchèques, les Slovaques et les Dalmates qui y tenaient garnison et on lui disait : « Tedeschi ! Autrichiens ! » Après quoi, les fidèles domestiques italiens crachaient par terre. Cette attitude énergique avait préparé la voie et tracé la sienne.

Il restait aussi l'indifférence de Marie-Louise pour un époux qu'on ne lui avait pas permis de choisir, mais dont la Raison d'État avait voulu qu'elle subît la destinée jusqu'à la chute. Cette infidélité, dont les exemples innombrables ne manquaient pas autour de l'Empereur, avait indigné Mathilde plus que le Traité de Vienne dont elle avait une idée moins précise. Au surplus, les Autrichiens avaient « tué » le duc de Reichstadt.

Une fois ces choses adoptées, respectées et dûment consignées, avec un nombre égal de faits exacts et de fables, un certain comique planait sur ces robustes positions dont un honnête homme ne pouvait pas plus se défendre que de cette réelle émotion, venant de l'ardent amour de la Princesse pour la France, pour Paris surtout, qui incarnait sa France. Tout venait de ce foyer et tout y retournait. L'oncle, sur sa colonne, telle sainte Geneviève sur la butte, veillait sur les destinées de tout ce qu'elle aimait.

Si elle ne portait à la princesse de Metternich qu'une froi-

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

deur méfiante, et si celle-ci, de son côté, lui portait un grand éloignement, ces attitudes venaient de cette source. Dans la famille Bonaparte l'aversion de l'Autriche était une vieille rancune coriace qui s'était survécue depuis les manuels scolaires où à chaque chapitre on lisait : *L'Abaissement de la Maison d'Autriche*. On n'y détestait nullement l'Allemagne, peut-être parce qu'elle avait cessé d'exister, grâce à Napoléon, et qu'elle n'avait pas encore recommencé à vivre, grâce aux erreurs de son neveu.

Les visites de Mme de Metternich à la princesse Mathilde étaient fort espacées. Chacune se gardait à carreau, comme sur le champ de bataille avant le premier coup de canon. Pauline de Metternich ne trouva pas à l'hôtesse de la rue de Courcelles une vive intelligence ni davantage une bonne grâce continue qui eût étayé ces vides. Tout au moins ces dames ne jugeaient-elles jamais à propos de faire de grands frais l'une pour l'autre, chacune se disant : « A quoi bon ! Je n'aurai pas cette femme.... » Et à cette occasion chacune avait bien jugé.

Ce n'est pas que la princesse Mathilde détestât la frivolité, la drôlerie et même l'impertinence amusante qui faisaient de cette ambassadrice un personnage si curieux. Elle aimait tout cela puisqu'elle aimait à se divertir elle-même. C'est la qualité de l'humour qui n'était pas la même. Mathilde, qui d'ailleurs n'avait pas ce qu'on appelle de l'esprit, possédait pourtant, par son franc parler, une qualité qui pouvait produire son effet : celle de dire ce que l'on pense *tout de go*. Un tel usage de la sincérité produit de l'étonnement dans une société où personne ne dit ce qu'il pense. Toute surprise provoque le rire. L'inattendu est d'un effet certain sur la gaieté, à la condition naturellement qu'il n'annonce pas un malheur.

Cette ampleur communicative étonnait donc cette société française où l'on gardait mille réserves de langage, même dans les échanges les plus animés. Des formules, des périphrases intervenaient dont la Princesse n'usait jamais. Là était à la fois la contradiction et la parenté avec le verbe de Pauline de Metternich. Celle-ci avait bien, elle aussi, de ces mots qui, pareils à une grenade à main, perforaient la carapace des conversations apprêtées. Elle aussi « emportait le morceau. » Mais derrière cette espèce d'effronterie qui déjà n'était plus le fait de Mathilde, on trouvait beaucoup d'astuce, une profonde science des Cours, un usage de dame européenne, extrêmement raffinée.

LA PRINCESSE MATHILDE

Son luxe piaffant, ses toilettes, de bon goût mais soulignées, sans nulle vulgarité mais s'imposant comme des audaces, Mathilde ne les aimait pas. Elle n'avait jamais été affolée de l'extérieur. Elle n'avait jamais cherché à étonner. Elle étonnait parfois, voilà tout, sans plus et malgré elle. Sa race corse et souabe mêlée était infiniment plus fruste que celle de cette Hongroise qui, depuis le xvi^e siècle, au plus beau du Saint-Empire, n'avait cessé d'éblouir par le faste un peu oriental de sa Maison magyare.

Issue d'une aristocratie différente, plus sportive, fastueuse et épicurienne, cette ambassadrice portait en elle une branche qui avait de quoi tenir. D'une extrême élégance, musicienne avec fureur, remuante et nomade, elle possédait une souplesse, une diplomatie déguisée, un désir de se montrer et de cabrioler qui était aux antipodes de Mathilde dont les limites de luxe étaient *sa perse* et ses toilettes, ses étoffes qui semblaient choisies comme des modèles de peinture à l'eau, cet art qu'elle transposait jusque sur ses murs et sur ses atours.

« Elle s'habille *avec ses aquarelles*, » disait Pauline de Metternich qui, à ses moments perdus, dessinait elle aussi.

Au fond de cette antipathie réciproque qui était le ton de leurs relations, il fallait donc chercher aussi, du côté de la rue de Courcelles, la haine de l'Autriche, cette vieille aversion qu'il était inutile de raisonner et que l'ambassadrice, à l'issue de sa première visite, dès 1860, était trop fine pour n'avoir pas flairé. L'intimité de l'impératrice Eugénie, qu'on se plut à exagérer dès le début, y ajoutait son éloignement. Il ne pouvait que s'accroître quand Mme de Metternich parlait de « la grosse espèce, » et la princesse Mathilde de « ce petit singe qui cabotine avec ses trente-six volants et ses quarante malles, *cet ouistiti à qui on a toujours envie de jeter une orange.* »

Un jour, en parlant de la livrée et des usages de gens de maison, Mme de Metternich demandait d'où il venait que les laquais, en France, se tenaient debout comme des piquets. La princesse Mathilde répondit :

« A la française, on se tient droit. A l'autrichienne, on se courbe. En Italie aussi. Que chacun fasse à sa tête. Moi je ne m'occupe pas des courbettes. »

Pauline racontait dans un cercle que la princesse Mathilde tenait les médecins pour des sorciers, mais qu'elle les recevait chez elle parce qu'elle en avait peur. Après chaque ordonnance

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

prescrite elle disait à sa femme de chambre : « Comptez bien les gouttes. On les jettera après. »

Là où Pauline de Metternich pouvait être cruelle c'est quand elle imitait la princesse Mathilde. Elle soulignait ses formules affirmées, faisait un sort, et comme un triomphe, à certaines locutions brutales. C'était d'ailleurs la langue des princes. On ne l'entendait que très haut ou très bas dans les couches sociales. L'ambassadrice imitait surtout les moments où la bonne hôtesse des poètes, voulant lutter avec un bel esprit, se laissait entraîner à évoquer des idées qui dépassaient son intellect.

Un soir, Mme de Metternich avait ainsi improvisé à Fontainebleau un colloque entre la Princesse et M. Caro, ornement de l'Institut — son nom l'indique — *sur l'amour et la beauté*. Ces choses étaient bien faites pour rendre malade le gros M. Aguado, qui étouffait facilement, tant il avait ri d'une fantaisie si réussie ! Elle n'eût pas trouvé de meilleur public que la princesse Mathilde elle-même... si quelqu'un avait osé la lui jouer.

Ainsi, « le cabriolet à brides » ne pouvait jamais joindre la petite toque hongroise. D'ailleurs par son rôle de premier plan, par les faveurs exceptionnelles dont elle jouissait aux Tuileries, l'Ambassadrice avait déjà, en peu d'années, grignoté les pages des manuels scolaires qui proclamaient « *l'abaissement de la Maison d'Autriche*. » Son salon se tenait en équilibre avec la rue de Courcelles, par tous les contrastes qu'il offrait avec lui, et chacun de triompher par ce qu'il possédait.

Après l'échec de *Tannhäuser* à l'Opéra de la rue Le Peletier, Pauline de Metternich — qui avait pris cette défaite comme une injure personnelle — apprit un mot de la princesse Mathilde qui augmenta sa colère. Celle-ci avait dit :

« Les Autrichiens se plaignent toujours de recevoir les piles des Français, mais à présent ils auront trouvé le moyen de faire sauver tout le monde : celui de faire jouer du Wagner par leurs musiques militaires. »

Ces mots ajoutaient au baromètre, qui marquait *temps incertain* et *pluie*, l'indifférence que la fidèle amie de Charles Gounod témoignait à la grande musique. Elle ne la reportait naturellement pas sur les musiciens eux-mêmes. Ils bénéficiaient de la particularité, si souvent affirmée chez la Princesse, de préférer l'individu à l'œuvre.

LA PRINCESSE MATHILDE

Ainsi, par Émile Ollivier, elle connut l'abbé Liszt. Elle connut aussi la comtesse d'Agoult qu'elle trouva convenable mais pédante. Elle portait même quelque indulgence à l'auteur de la *Rhapsodie hongroise*, cet infidèle qui s'était fatigué d'un charme si tentaculaire. Elle disait, sans nulle prétention de faire de la psychologie :

« Les femmes ne se rendent pas indigestes par ce qu'elles demandent aux hommes, mais par ce qu'elles veulent leur apprendre. »

L'entrevue avec Liszt fut marquée par des colloques curieux. Comme le célèbre compositeur était venu la voir dans son costume ecclésiastique, elle lui dit :

« Monsieur Liszt, comment faut-il vous appeler ?

— De mon nom, Princesse. *Je m'en contente.*

— Êtes-vous aussi bon prêtre que musicien ? »

Le beau-père de Richard Wagner la regarda de ses yeux si clairs, et si pleins de flamme et, rejetant ses longs cheveux grisonnants, il répondit :

« Princesse, la musique est une prêtrise et un musicien célèbre la messe chaque jour à la gloire de Dieu. »

La bonne hôtesse trouva beaucoup d'à-propos à cette réponse et dit que l'abbé s'était bien tiré de cette affaire. Mais elle ajoutait que l'on devait la soumettre à Jacques Offenbach pour savoir si l'auteur de *La Belle Hélène* voudrait faire entrer la musique dans la même sacristie. Puis elle demanda à Franz Liszt des nouvelles de Rome.

L'illustre virtuose fréquentait beaucoup de salons où le nom de Napoléon était toujours honoré, mais quand il se mit à parler d'une petite-fille de Lucien qui recevait beaucoup et qui avait épousé un homme d'État italien, M. Rattazzi, la Princesse fit la grimace, et M. Liszt, voyant qu'il avait gaffé, se reprit et prononça :

« Rome est un grand carrefour, avec une croix au centre. A son ombre se fait la réconciliation universelle. »

A propos de l'Église et de Mme de Metternich, la princesse Mathilde dit un jour :

« L'Ambassadrice a partie liée avec *Elle* (l'impératrice Eugénie) au sujet du Vatican. Cela fait deux jupes de plus pour soutenir ce vénérable édifice. »

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

Certains soirs on constatait la similitude des propos, dans ces salons ennemis, que les invités échangeaient le lendemain. On parlait des mêmes choses dans les mêmes termes, parfois fort libres et fort spirituels, à cette différence près qu'on aimait dans l'un ce que l'on détestait dans l'autre. Mérimée naviguait dans tout cela avec habileté, mais il ne fréquentait pas l'ambassade d'Autriche parce qu'il y croyait rencontrer « trop de soutanes violettes » :

« Il y a de l'eau bénite dans les sauces, » remarquait-il.

De son côté, la princesse de Metternich appréhendait la faim horrible de cet homme de « manger du prêtre. »

« Je n'aime pas, avouait-elle, entendre craquer les os des martyrs entre ses dents. »

Cependant, l'un et l'autre perdaient de ne pas se mieux connaître. La princesse Mathilde profitait de cet éloignement et elle dit un jour à l'auteur de *Colomba* :

« Au moins, la rue de Varenne ne vous aura pas. Avec vous les cardinaux y gagneraient *la jaunisse*. »

Elle dénonçait le cabotinage de l'ambassade :

« L'Ambassadrice mange avec une boîte de souffleur sous la table et, entre deux bouchées, elle doit répéter ses couplets. »

Elle dénonçait l'esprit sarcastique de Pauline de Metternich à Mérimée. Elle mettait ainsi dans son esprit des méfiances auxquelles il n'avait pas songé et que la Princesse ne craignait pas de lui donner : elle prétendait que c'était un bonheur pour lui de ne pas fréquenter « cette hussarde, » car derrière les gens elle lançait dans la circulation de ces mots meurtriers qui abattaient les hommes comme des mouches.

« De moi, que pourrait-elle dire, » répliqua-t-il, « de plus que je n'ai raconté sur elle-même ? »

La Princesse se rassura de cette défense anticipée qui prévoyait les choses avec une si grande sagesse. Elle-même procédait de la même manière et tout cela, en fin de compte, nous amène à regretter que ces trois personnes, si bien faites pour s'entendre et si pareillement disposées à taquiner aimablement les voisins, eussent été séparées par une si mince cloison que représentaient au fond, pour chacune, les affaires du Saint-Siège.

Si Mme de Metternich avait pu, de ce côté-là, lâcher un peu de lest — et si elle eût été surtout moins tenue à prendre politiquement position contre ces mécréants, vis-à-vis de l'État

LA PRINCESSE MATHILDE

qu'elle représentait — elle eût trouvé chez eux un terrain où sa verve, moins bridée qu'aux Tuileries, se serait épanouie à l'aise. Chacun eût enjambé avec plaisir le nombre de flèches, tombées de son carquois, dans les salons où on avait son franc parler.

D'ailleurs l'esprit de la princesse Mathilde — quoi que l'on en ait dit — ne charriait nulle incroyance, mais seulement une aversion marquée « pour la passementerie de Saint-Sulpice. » Les « souterrains de Rome » lui semblaient aussi redoutables que les catacombes de Sainte-Calixte avaient paru à son frère quand il les visita avec l'abbé de Villeneuve, alors élève de l'École de Rome. Si depuis son enfance elle ne s'intéressait guère au Moyen Age qu'on lui avait montré « embrumé de trop de fumées de cierges, » elle prenait parfois un vif intérêt aux récits des archéologues qui, arrivant de la Ville éternelle, lui parlaient de leurs découvertes, à ceux des historiens qui parlaient du temps des Césars. Un jour, elle dit à M. Gebhart :

« Comment se fait-il qu'il ne pleut jamais dans l'Antiquité ? »

Et comme l'éminent savant, interloqué de cette question, hésitait à répondre, elle précisa :

« Enfin, se figure-t-on jamais la vie romaine sous une averse ? C'est toujours des vélums, du soleil, des fêtes en plein air ! On dirait que personne ne rentre chez soi. Alors il ne pleuvait donc jamais ? »

M. Gebhart répondit :

« Si, Princesse, il pleuvait comme aujourd'hui, mais les inscriptions n'immortalisaient pas les averses et les frontons des arcs de triomphe n'en parlaient pas.

— *Ah ! les cachottiers !* » s'écria la Princesse.

Ce fut le mot de la fin sur cette question météorologique du monde antique. On appelait ce lundi : « la journée du parapluie. »

La princesse Mathilde savait que, dans les nombreuses crises conjugales de l'Empereur, c'est Mme de Metternich qui était la confidente de l'Impératrice. Elle la préférait aux autres, précisément parce qu'elle était étrangère et ensuite parce que, très délurée, adorant son mari, mais comprenant à merveille toutes les orientations du cœur, elle la supposait plus susceptible de compatir aux déchirures du bonheur intime.

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

« Il serait plus sûr, » disait à ce propos la princesse Mathilde, « que dans ces affaires elle s'adressât à quelqu'un d'autre et non à une étrangère, surtout à celle dont le métier est de rapporter. Ces histoires, le soir même, prennent le rapide de Vienne et font ensuite un voyage circulaire autour du monde, grossies à chaque station, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. »

C'est que l'Impératrice — si ardemment patriote qu'elle fût et tenant en toutes occasions à montrer qu'elle l'était — oubliait en bien des circonstances le danger de ces aveux comme aussi celui des paroles irréfléchies.

A Compiègne — au moment où la politique italienne de l'Empereur avait subitement reculé et toutes les astuces de Mme de Castiglione se trouvant dépensées en vain, — la princesse Mathilde surprit l'Impératrice en grande conversation avec Mme de Metternich et dit :

« Qu'est-ce qu'*Elle* va encore lâcher à ce moustique ? »

Et Mérimée, qui adorait les boutades, prophétisa :

« Le soir *Elle* aura la joue enflée. »

C'est que Pauline n'oublia jamais, au milieu du tintamarre de ses répétitions et de ces orchestres, qu'elle était aussi l'ambassadrice d'Autriche et elle se refusait toujours à des actes où ce qu'elle représentait de purement politique était dérobé à ce prestige et à ce caractère.

Un familier apporta un jour à la princesse Mathilde une parodie sur les conversations de table à l'ambassade de la rue de Varenne, quand Richard de Metternich prenait avec sa femme le déjeuner intime à la fourchette. Qu'on en juge par cet échantillon :

Richard (l'ambassadeur). — Les dépêches pour le Cabinet de Londres sont enfin parties.

Pauline (répétant son rôle pour le théâtre de Compiègne). — « *Du coin de l'œil on se concerte....* »

Richard. — Qu'a répondu la duchesse de Bassano ?...

Pauline. — « *J'ai retrouvé ma jarretière....* »

Richard. — L'attitude de la Prusse est bien flottante.... »

Pauline. — « *Quant à la vertu, je m'asseois dessus....* »

Le maître d'hôtel (annonçant) : « Son Eminence le Nonce apostolique.... »

Ainsi s'achève la petite scène imaginée. La princesse Mathilde s'amusait de cette histoire et affirmait que rien n'était

LA PRINCESSE MATHILDE

exagéré et que l'Ambassadrice devait encore, entre le dessert et le café, changer de robe pour se précipiter à une réception.

De son côté, Mme de Metternich « touchait de son coup de fouet » certains invités de la princesse Mathilde qu'elle trouvait trop mélangés avec l'élite :

« Il y avait, » disait-elle, « des dames, arrivées par les charges de leur mari, qui devraient reprendre des bas ou regarder les tableaux au lieu de faire les petites folles. L'exubérance exigeait beaucoup d'aplomb et l'aplomb demandait beaucoup de race et d'esprit pour être supportable et pour que l'on ne roulât pas dans le commun. »

« Ainsi moi, » avoua-t-elle, « quand je dis une insolence, on sait que cela vient du toit et pas du sous-sol. »

Ailleurs elle dit un jour, quand on parlait des foules des Tuileries :

« Quand on veut avoir son panier plein, il faut bien accepter quelques vers blancs. »

Déjà à cette époque nul salon ne pouvait éviter une médiocre compagnie, mais si rue de Varenne on savait peser la valeur des gens à la *balance* de l'or qui désignait le plan de chacun avec l'expérience hiérarchique des vieilles Cours, rue de Courcelles la présence parfois inexplicable de certaines gens montrait le hasard qui présidait au filtrage. La faveur de la princesse Mathilde pouvait tomber comme la foudre sur des gens, admis dans l'intimité, dont les familiers cherchaient en vain le mérite.

En dehors d'une intelligence, plus nourrie d'extériorités, le sens du théâtre avait aussi créé chez Pauline de Metternich un discernement des caractères si subtil qu'elle en remarquait les moindres nuances, et ces qualités — autant que ses défauts — faisaient de toute sa personne un type qui avançait de cinquante ans sur son siècle. D'un modernisme trépidant et suraigu, déjà elle était saisie par le vertige de la vitesse, de l'effort collectif, joint à une façon de calculer les effets et leur rendement, digne d'un manager américain. Déjà on y trouvait l'esprit d'organisation de nos jours, cette activité de nos entrepreneurs de spectacles qui se multiplient dans les fonctions les plus diverses. L'ambassadrice galvanisait ses troupes, bien avant le *haut-parleur*, pour leur infuser l'âme de l'action commune.

Par là les contemporains ne pouvaient s'imaginer de plus

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

grand contraste avec la placide routine de la princesse Mathilde, dont chaque objet, dans son logis, semblait installé pour l'éternité. On n'y plantait pas des décors nouveaux. Parlant des femmes du monde qui « cabotinisaient » déjà et qui voulaient *sortir de leur peau en sortant de leur monde*, elle dit un jour :

« Les pères ont trop regardé les « marcheuses. » Chacun a une jambe de danseuse dans son blason. »

La seule chose qui distinguait la fièvre de l'Ambassadrice de celle de nos jours était l'expression d'un style, en train de disparaître et qui savait encore tenir en équilibre l'élégance la plus surveillée avec une extrême fantaisie. Sa grâce avait une manière de comique qui provoquait sans vulgarité. Un ton de haute allure aussi, par moments, dont on essaierait en vain de donner l'idée parce qu'il n'existe pas de termes pour définir ces réalités paradoxales de l'époque de la crinoline. Seule la musique en est restée dans les oreilles des témoins et le spectacle dans les yeux.

Dernier écho de l'esprit du XVIII^e siècle et de sa frivolité, il laissait présager les temps d'autant plus affranchis qu'ils rompaient avec toutes les « sornettes » du Passé, en attendant d'être asservis à leur tour par un ordre, autrement rigoureux, venant de disciplines métalliques et de besoins universels.

Parmi les figures les plus attachantes du salon de la rue de Courcelles et aussi de celles qui marquaient le mieux cette époque, approximative en tout — comme les costumes des bals masqués — était le délicieux Arsène Houssaye. Son physique avait peut-être trop de douceur cajolante pour ce que son hôtesse préférait en lui. Sa haute taille, élégante et mince, sa chevelure blonde, sa barbe légendaire frappaient tous ceux qui le voyaient entrer dans le salon et — malgré son profil « *d'oiseau sauvage, apprivoisé sous une crinoline* » qui dénonçait, disait-il lui-même, une mystérieuse intervention russe dans l'alcôve d'une grand'mère — il était parfaitement le beau Français du Nord, né sur la route des invasions... Mélange ethnique, même par sa nature psychique, il était souple et amoureux comme un Slave, un peu « gaigneur, »

LA PRINCESSE MATHILDE

spéculant sur des terrains, mais aimable, ensorcelant, léger, généreux aussi, par bien des côtés, fastueux comme un seigneur des Flandres espagnoles. Ami excellent, curieux et fidèle, follement épris des femmes, de toutes les femmes, les aimant à tour de rôle, et regrettant sans cesse de ne pouvoir les aimer toutes ensemble...

Intime de Musset, de Gérard de Nerval, de Gautier, il était aussi le camarade incomparable des romantiques dont la souche ne s'était pas perdue depuis la démolition de l'Impasse du Doyenné. Mais son romantisme à lui avait *mal tourné*. Il était devenu riche. « Ce n'était pas de jeu. » Son paysage n'était plus une tombe au fond d'une forêt ou un manoir, sonore d'harpes éoliennes, peint sur le mur d'une mansarde, mais un boudoir peint par Alfred Stevens, une galerie de tableaux avec des potiches chinoises, des poufs en satin cerise et des palmiers stérilisés.

Il apportait à la Princesse un agrément, un peu superficiel, mais galant et charmeur, d'une frivolité convaincue. Son style s'était démodé avant d'avoir vécu. C'était une suite de transpositions, des jeux de mots compensés, sans saveur réelle, loin de la vraie vie, toujours trop cherchés et sentant l'artifice comme une *calligraphie parlée*.

La Princesse l'appréciait beaucoup, bien que le sachant « mauvais sujet. » Elle appréhendait sa clientèle, faite de toutes les charmantes femmes en bottines à la hongroise, familières de tous les cabinets du Café Anglais, où les maîtres d'hôtel n'entrent que sur la pointe des pieds et sortent les yeux fermés... Mais le vrai monde aussi le goûtait, celui du moins qui ne tenait pas les gens de lettres pour des « galeux » et qui avait reçu de leur commerce une compréhension vivifiante.

La bonne hôtesse questionnait parfois Houssaye sur son « poulailler, » sur ces Dorine et sur ces Aspasie, ces lieux de perdition où il vivait en bonne compagnie. Mais elle l'arrêtait souvent en disant que « les filles de théâtre jouaient les passionnées mais qu'elles se faisaient payer. » Cette manière de tenir boutique et de « faire une tirelire de ses jarretières » la jetait dans un comique dégoût qui ravissait Mérimée, mais aussi Houssaye tout le premier.

Il s'était fait une spécialité de « reines de beauté » — un peu en confection — et parfois il exagérait leur mérite pour avoir

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

l'occasion de broder sur elles ses arabesques. Avec elles il marquait son temps d'un sceau trop parfumé. Elles laissaient comme des empreintes figées de flûtes de champagne sur un tapis. La Princesse ne goûtait pas les surprises des hommes qui perdent la tête dans des besoins irrésistibles d'embrasser une nuque. Telle était précisément la pratique du directeur de la Comédie-Française, que de n'attendre jamais une permission pour « accorder » un baiser comme Jean-Paul Richter. Non pas que la Princesse craignît quelque chose pour elle-même. L'auteur du *Quarante et unième fauteuil* avait trop de respect pour sa maison. Mais elle avait peur pour quelques innocences qui remplissaient son salon d'un parfum de muguet.

Fort persuasif, Houssaye était éloquent quand il le voulait, et ses connaissances de la vie des artistes, plus avisées que celles de leurs œuvres, ses récits sur la bohème des Lettres, qu'il avait vécue lui-même, étaient plus proches des réalités que ses commentaires et critiques sur les peintres de la Renaissance. Les grands artistes, il les traitait comme les grandes *Biches*. On appelait ainsi les dames faciles, bien que leur nature se fût franchement dépouillée de son caractère *effarouché* dans ces cabinets à la mode, où sévissaient ces « fous » et dont la Princesse ne voulait pas connaître les « horreurs. »

Papoter, aller de l'un à l'autre, avec ce charmant auteur de *Notre-Dame de Thermidor* était un divertissement léger qui lui plaisait. Elle aimait à y mêler des propos sur les peintres, les Van Dyck, les Rembrandt, les Titien, dont Houssaye avait, dans sa galerie, un bon choix de faux tableaux, Vénus, Bergères et Galatées. Mais que lui importait ses faux, à lui qui, sous les formes de ces maîtresses vivantes, de ses « filles de marbre, » possédait le Vrai...

Arsène Houssaye, qui avait souvent sollicité de la princesse Mathilde l'honneur de la voir assister à ses fameuses Redoutes, ne fut pas exaucé. Elle se méfiait trop des choses dont elle parlait volontiers mais qu'elle n'eût pas voulu connaître. Un sentiment de crainte lui dictait bien des réserves dans une parfaite liberté d'idées.

Ce mouvement de recul, même devant un bal masqué — où quelques joyeuses commères donnaient parfois une note poivrée à l'heure du souper — elle le tenait encore de « son temps de Neuilly, » où l'on était sévère autour des corbeilles

LA PRINCESSE MATHILDE

à ouvrage pour les mœurs des *Lorettes* et surtout pour celles des dames, apparentées aux vieilles familles et qui, dans leur privé, commençaient à montrer quelque impudeur.

La Princesse se serait félicitée davantage de son refus si elle avait su — ce dont personne ne pouvait se douter — que l'Impératrice elle-même était venue, fort bien cachée d'ailleurs, aux Redoutes de l'avenue Friedland.

« Dieu sait ce qui se serait passé, » dit un des cavaliers qui l'avaient amenée, si la souveraine, ayant reconnu la Princesse par sa taille ou par sa voix, se serait amusée à l'intriguer, où à la faire entreprendre par quelqu'un de sa suite. »

Houssaye nous disait souvent que ses fêtes eussent dégénéré en comédies, en drames peut-être, si chacune, sous le masque, eût connu la présence de sa rivale. Mais là était le charme de ces Redoutes : vers trois heures du matin, tous ceux qui ne se savaient pas d'ennemis se démasquaient pour souper, et les autres... étaient partis.

La princesse Mathilde avait un faible pour Arsène Houssaye, mais elle n'aimait pas ses « croûtes » qui tapissaient sa galerie. Elle-même achetait parfois des tableaux et, bien conseillée, elle savait mettre dans son choix ce grand discernement à qui le Louvre devra plus tard des toiles de valeur. Dérogeant du goût de son temps, elle n'aimait pas M. Ingres qu'elle rencontrait mais dont elle trouva l'art glacial et « embêtant. » Un artiste qu'elle aimait beaucoup pour la pureté de son art classique et qu'à Rome, de bonne heure, elle avait connu, était Ernest Hébert. En 1846 elle le retrouva à Paris, s'éprit de ses rêveries orientales et de ses figures nostalgiques.

« Vous avez transfiguré la malaria, » lui dit-elle.

Elle lui fit exécuter plusieurs portraits d'elle, où l'artiste avait un peu forcé son talent à faire rentrer cette femme d'une opulente santé dans le cadre de son idéal allongé et languissant. Hébert devint plus tard le compagnon d'atelier de sa maison de Saint-Gratien. Il travaillait à côté de sa Princesse — pas toujours avec plaisir mais toujours avec dévotion — se laissant plaisanter et gronder, puis discutant et parfois se révoltant « de trop d'injustice. »

On rapporta un jour à la Princesse que le peintre Couture, l'auteur du grand tableau *La Décadence romaine*, était fort mécontent de la manière dont il avait été traité aux « Séries »

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

de Compiègne où il avait dit à un voisin de chambre : « Savez-vous que c'est très grave? On me tient ici pour rien. Quand, un jour, cela se saura, quelles têtes feront-ils? »

— Que voulez-vous! s'écria la Princesse. Il a deux choses contre lui : une petite taille et un grand talent. Là-bas on ne réussit qu'avec une grande taille et un petit talent. Voyez ce brave Verly¹. »

Celui qui, parmi sa Cour des artistes, joua longtemps le rôle d'un grand familier, était Eugène Giraud. Sans être un artiste de premier plan, se dispersant trop, inégal, fantaisiste et flâneur, il avait pourtant été Prix de Rome et, quand la Princesse le connut il avait déjà passé la trentaine. C'est en 1847 que cet événement s'était accompli. Nous savons qu'elle l'appelait *ma vieille Giraille* et s'en autorisait par l'ancienneté de leurs relations. Ce nom d'atelier, s'il détruisait la majesté protocolaire de la maison de Son Altesse Impériale, lui donnait un air bon enfant auquel pourtant il ne fallait pas trop se fier quand on y débutait.

Giraud avait une voix de cabaret, un vocabulaire de rapin de l'époque romantique et l'esprit le plus fin et le plus espiègle. On l'attendait *comme un feu d'artifice*. Théophile Gautier et lui étaient les seuls qui, verbalement, pouvaient tout oser, et, quand ils étaient allés trop loin, la Princesse était la première à s'en réjouir. Elle faisait ses gros yeux, elle les « coupait, » bien fâchée au fond d'avoir à faire taire une verve si bien lancée. Elle aimait les artistes, parfois jusqu'à l'imprudence et, d'eux-mêmes, on peut dire qu'ils procédaient ainsi à son égard, lorsqu'on calcule les conséquences qui, dans ce commerce, pouvaient naître de leurs maladresses. Qu'ils ne sachent parfois ni marcher sur un parquet, ni s'habiller, ni s'incliner, ni manger, elle en faisait son spectacle. Mais elle n'aimait guère qu'ils oubliassent chez qui ils étaient.

Le masque de Giraud était énergique et un peu don-quichottesque. Un nez busqué, une broussaille de cheveux blonds qui lui couvraient la moitié d'un front bas, un air agressif qui, vite, pouvait tourner à la gaieté. Il portait des gilets montants, genre « artiste, » et n'aimait pas se montrer vaniteux de son linge. D'un col échancré retombait négligemment une laval-lière de soie noire. Ses mains demeuraient sans cesse dans les

1. Le colonel des Cent-Gardes.

LA PRINCESSE MATHILDE

profondeurs insondables de ses poches où reposait une courte pipe. Une barbe rousse allongeait sa face. Une moustache chevaleresque cachait les vides terrifiants de sa mâchoire et, avec toutes ses mines comiques, il était le bon meuble familial que l'on trouvait toujours à sa place et qui ne *déménageait* qu'avec la patronne. Enfin il était grand voyageur. Il suivait à chaque changement de saison sa Princesse, de Paris à Saint-Gratien et de Saint-Gratien à Paris.

Si Nieuwerkerke était le dieu décoratif de ce salon célèbre — la « Cariatide » comme l'appelait Giraud qui ne jalousait personne — portant sur ses puissantes épaules les attributions les plus diverses de la dictature, Eugène, de son côté, était le génie satirique. Trop habile en plusieurs genres pour se consacrer à un seul, il avait pris ce prétexte pour éviter un effort soutenu, nécessaire à une grande œuvre. Aussi, avec ses crayons il rôde autour des fauteuils, démon malicieux. Il surprend les invités, les croque dans l'attitude qu'ils ne se connaissent pas ou qu'ils n'aimeraient pas que l'on connût. Il leur volait ainsi tous les défauts physiques qu'ils eussent aimé garder pour eux et il les répandait comme des tracts, certificats hostiles à leur prestige extérieur. Ses talents amusaient surtout Alexandre Dumas qui l'encourageait dans cette chasse aux travers des autres et il eut ainsi une belle collection de caricatures, reflets précieux pour son temps et que les portraits académiques de M. Heim ne remplaçaient point.

Même quand il fut mort depuis longtemps, Giraud était toujours présent dans la maison. La Princesse évoquait son nom, ses mots, son dévouement sans bornes, qu'elle-même avait comblé de mille attentions. S'étant constituée sa pourvoyeuse de commandes, elle savait — dans les années maigres — le secourir de la seule façon qu'il pût accepter. N'ayant acquis ni richesse ni gloire, il ne portait ombrage à personne et recevait ce privilège, si chèrement payé, avec une extrême bonne humeur. Il était l'intermédiaire bienveillant et, à l'occasion, le commissionnaire des démarches délicates.

On regrettait que ses charmants panneaux décoratifs, les « Sept Péchés capitaux, » eussent été, par la Princesse, placés dans un escalier. Là était son défaut, commun à beaucoup de personnes, de mésestimer les œuvres de ses artistes familiers tout en les aimant bien, quand même leur Renommée avait forcé les portes jusqu'à les enfoncer. C'est un fait qui mérite

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

d'être tenu pour normal. Le bon Giraud, dans sa modestie, acceptait ce classement comme un écolier, collé la face au mur sans savoir pourquoi. La principale mission n'était-elle pas d'amuser Son Altesse et de la défendre si besoin était? Qu'importait le reste...

Ce qui amusait la Princesse était l'horreur de Giraud pour les gens ennuyeux et pour les mots *usagés*. Il n'avait pas son pareil pour les fuir et pour les marquer de sa verve satirique. Son admiration presque humble pour la vraie valeur s'en augmentait d'autant, comme aussi son indifférence pour l'argent et son dédain pour les honneurs, ces objets en baudruche qu'il savait dégonfler comme les gamins leurs ballons à sifflets.

Chez la Princesse, chacun à son heure, contribuait au divertissement de celle que même les plus anticléricaux appelaient « Notre-Dame des Lettres et des Arts. » Giraud avait trouvé sa voie, *celle qui n'enrichit que les autres*. Ce que Prosper Mérimée était aux Tuileries, un amuseur choisi, descendant de la rude archéologie pour devenir le Fou de Sa Majesté, Eugène l'était en jetant au milieu de cet aréopage sa faconde raboteuse et remplie d'imprévu, et il laissait avec négligence voler ses feuilles de carnet par-dessus les têtes des convives et traîner ses croquis sur la table ronde. Ces fantaisies qu'il éparpillait, dans une sorte de dédain élégant pour son propre talent, animait cette atmosphère de leur légèreté malicieuse. Mais elles nuisaient à sa valeur par le peu de cas qu'il en faisait lui-même, et ses amis disaient que sa générosité était le plus mauvais commis de sa Renommée.

« Vous êtes le Triboulet du crayon ! » s'écria un jour la Princesse en recueillant une de ses caricatures véridiques, et elle lui savait gré de la mesure avec laquelle, d'une main passagère, il notait le comique de ses amis et même le sien ! Jamais il ne tomba dans ces formes outrées qu'aimait alors la démagogie dans ses charges politiques, ces attaques vulgaires dont la Princesse avait deux fois horreur.

Parfois Giraud quittait cet « art inférieur » pour continuer ses panneaux décoratifs pour la maison de la Princesse. Il avait ainsi dans ses « Sept Péchés capitaux » créé une suite pleine de soleil et de puérilité et traduit sur des toiles la vie estivale de la Princesse, inspirée de Saint-Gratien. On y voyait un dernier reflet du romantisme idyllique et lamartinien, et son sourire glissait sur la barque somnolente, sur les ailes des cygnes

LA PRINCESSE MATHILDE

blancs qui venaient faire leur cour aux dames du rivage. Quelle douceur dans ces ombres lumineuses, tombant des grands arbres, sur l'escalier où l'on voyait, groupés, les invités du logis, sur les robes de mousseline claires, les reflets roses, filtrant à travers les petites ombrelles. Heureux temps insouciant, marquant la fin des molles crinolines qui, pareilles à des robes de duvet, se gonflaient dans la langueur chaude des jours de moisson.

Les saisons lui avaient fourni leurs motifs, jamais fanés dans la main d'un poète qui sent les choses à travers lui-même. Giraud avait mis dans ce décor familial toutes les grâces fraîches de sa palette et la princesse Mathilde adorait ses peintures qui, les jours de pluie, étaient ses « arcs-en-ciel. »

Si son intérêt pour toutes les branches de l'art était sans cesse en éveil — parfois mal administré mais toujours actif, bienfaisant et généreux — ses propres ambitions étaient bien modestes et, comme plusieurs grandes dames, ce qu'elle estimait la gloire suprême était de *décrocher sa petite récompense*. Giraud lui persuada que le jury du Salon ignorait son nom et qu'il ne donnait ses prix qu'au mérite. Elle n'aimait rien tant comme de le croire.

En réalité, son talent était — surtout au début de son salon — d'avoir horreur des gens bêtes. Réalisation bien difficile quand la maison est si grande. « Pour moi, avoir des titres, ne veut pas dire des titres à mon estime, » dit-elle un jour à une dame qui voulait lui amener un duc qu'on appelait « le Maréchal de la Sottise. » Son rang lui commandait de recevoir des dignitaires de tous calibres, des étrangers auxquels, à table, il fallait offrir ses deux côtés. Alors quelle souffrance pour elle de voir Sainte-Beuve, ou Théophile Gautier, égayer de leur esprit tout un bout de table et de ne point les entendre !

« Ce que vous m'avez fait enrager ! » dit-elle un jour à Théo. « Vous ne pouviez donc pas vous taire et garder tout cela pour moi ? Vous avez pourtant vu que j'avais deux bêtes accrochées au même râtelier. »

Et comme Théo jurait qu'il en avait précisément profité pour dire des choses stupides, elle lui dit : « Vous mentez. Vous vous croyez plus malin que vous n'êtes. »

C'est la confiance, régnant dans ce logis, qui séduisait du premier coup. On avait son franc parler, on pouvait risquer

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

même des audaces. Tant pis pour vous si vous tombiez mal ! Elle grondait, il y avait des mots. Mais il n'y avait rien derrière ces mots...

Alexandre Dumas était parmi les plus hardis et il lui arrivait d'oublier que la Princesse avait quand même partie liée avec la Cour. S'il était facile de parler chez elle de l'Impératrice — avec des sarcasmes qu'elle encourageait parfois par ses sourires — on était fort mal venu d'attaquer, ou seulement de critiquer l'Empereur. On sait qu'un jour Dumas s'était permis d'improviser une épigramme — assez méchante, puisque comparative — sur l'oncle et le neveu. La Princesse ne dit rien à table, mais un convive raconta la suite :

« Nous piquions tous le nez dans nos assiettes. Au dessert elle se leva, prit son éventail et sortit respirer dans la serre en s'écriant :

« Il parle de l'Empereur comme M. Victor Hugo ! On ne lui a donc pas dit comment je m'appelle. »

Un jour, l'exilé de Guernesey était justement sur la sellette et elle dit :

« Pourquoi reste-il dans son île, à jouer les Prométhée ? Personne ne le lui demande. Il n'a qu'à rentrer. On le laissera bien tranquille. Mais cela ne fait pas son affaire. Il faut qu'il fasse le Grand Proscrit ! S'il revenait, il ne serait plus intéressant. »

Ce ne fut pas par l'absorption de plus en plus grande de M. de Nieuwerkerke dans le sacerdoce de sa surintendance que celui-ci perdit sa place de premier gentilhomme de la maison. Pas davantage pour avoir dispersé ses forces à trop d'offices subalternes ou de labeur dans les coulisses des Beaux-Arts. C'est pour avoir eu une conception trop vaste de ses droits. Par sa fuite du 4 septembre il affirmera plus tard celui... de s'en aller à l'heure opportune... Toute cette chevalerie, ces airs de prince avantageux, ces dévouements affichés dans la prospérité et qui avaient couvert sa poitrine de mille constellations, tout cela aboutit à une évasion. Pour la première fois de sa vie, il abandonnera sa démarche solennelle pour courir en diligence se tapir dans le *terrier* de Lucques sans avoir même déposé sa carte cornée chez le concierge de la rue de Courcelles. Par bonheur, un homme attendait dans la guérite, du dévouement silencieux et moins *ouvragé*, le moment de monter une faction plus importante et cette heure ne pouvait

LA PRINCESSE MATHILDE

sonner qu'avec la mort ou avec la défection du premier cavalier cavalcadour. Celui-ci, ne pouvant se décider ni à mourir ni à suivre sa Princesse dans le danger, choisit le doux bercement d'un exil italien.

L'homme qui, à cheval entre les deux régimes, comme à travers un gouffre, attendait cette heure, était le probe et multiple Claudius Popelin, artiste sans peur et poète sans reproche. Il eût voulu être Bernard Palissy, mais il était trop tard. Il devint encore un parfait émailleur. Plus jeune de cinq ans que la Princesse, une attitude un peu pompeuse, quoique de seconde qualité, le rapprochait du Surintendant. Mais si ce dernier conservait, même dans les fonctions privées, un air de Maréchal de Cour, le second portait sur lui moins le poids de ce qu'il se croyait que le regret de ce qu'il eût voulu être : un homme d'autrefois. Cette fausse Renaissance « en fonte » qu'était le mouvement des arts du Second Empire se trouvait réhabilitée par cet homme qui eût fait bonne figure dans la vraie. Ses longs séjours en Italie l'avaient préparé à la connaître, et un long poème d'amour sentimental est le fil dont est tissée sa vie. Un poème dont la Princesse est comme une héroïne attardée.

Par Henry Scheffer il avait reçu une empreinte romantique qui fortifiait ses dispositions naturelles. Longtemps il demeura suspendu dans les limbes qu'étaient pour lui ses convictions de disciple. Il ignorait l'ironie qu'il prenait pour une espèce d'acide urique et il ne se nourrissait que de fermes croyances, parmi lesquelles plusieurs calembredaines. Par là il était vraiment sympathique, dans sa crédulité naïve et grandiloquente. L'Histoire, il la tenait pour une grande fresque, remplie de figures nobles ou abjectes et ne croyait pas au médiocre qui en fait son ordinaire. Dans de vastes toiles dantesques il évoquait des scènes de ce théâtre de l'Univers dont il ignorait les nuances. Mais il se reprit le jour où il découvrit que Limoges n'était pas un terme de sous-préfecture. Il ressuscita l'ère de l'émail à laquelle la Princesse s'intéressait — par pure amitié — et il exécuta dès lors des portraits et des allégories avec le même acharnement qu'il avait mis dans celui des « batailles » historiques.

Sa tête n'avait pas la régularité olympienne et insignifiante du bel Émilien. Son nez à la don Quichotte avançait sur un front en retrait et de petits yeux gris dénonçaient le « gobeur »

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

qui n'admet pas la vile raillerie. Une longue barbe en pointe, de porte-fanion de la garde civique, une moustache bien troussée et une chevelure naturellement ondulée faisaient alors de lui un type humain pour qui la conviction en toutes choses est une hygiène, sinon une religion.

Sa bonté était extrême. Il adorait les enfants et pratiquait l'amour de la paix dans une sérénité majestueuse et bienfaisante. Un rien de comique se mêlait à cette ambiance et ajoutait à cette monotonie le goût qu'un « doigt de vin » relève dans une sauce. Poète, il chantait la nature, l'art et la patrie. Il rimait des sonnets pour des artistes, des madrigaux pour les dames et remplissait, par toutes ses vertus, un rôle qui manquait à la collection des clients. Par lui la variété de l'assortiment était bien assurée. Il jouait l'ange au milieu des *damnés*. Le comte Benedetti disait de lui « qu'il était un homme de la Renaissance, né sous Louis-Philippe. » Quoique né sous Charles X, il méritait d'avoir vu le jour sous la Monarchie de Juillet.

Popelin était bien l'ami, capable de remplir les conditions qui, après la guerre de 1870, convenaient à la Princesse. Ce commerce quotidien donnait-il prise à quelques gages dont on s'exagérait le péril? Toujours est-il qu'il fut traversé de quelques orages, d'accès de jalousie, injustifiés sans doute, en tout cas pénibles, tardifs et interminables. Dans ces longues tribulations, ce qui sauvait Claudius c'était son penchant pour la versification. Pareil en cela au roi Louis I^{er} de Bavière, aussi enthousiaste et aussi naïf, il mit en vers jusqu'à son ordinaire, et ses moindres soupirs devenaient des alexandrins. Après la pluie, le bon gardien rentrait dans sa niche, oreilles basses, redoublant de dévouement pour une hôtesse si grandement chérie.

Popelin, qui souffrait de troubles cardiaques, se rendit à Arcachon. La Princesse alla le rejoindre pour lui faire retrouver son équilibre. L'atmosphère est assez pesante et respire l'ennui de la vie d'hôtel. Que l'on en juge par cette lettre de la Princesse :

« Arcachon, Grand-Hôtel, 6 octobre (pas de millésime).

« ...Le malade va bien. Il n'est pas encore question de retourner. Voilà quinze longs jours! Si vous voyiez les soirées, vous me plaindriez un peu. On dîne à sept heures. A sept

LA PRINCESSE MATHILDE

heures et demie tout est mangé. Nous nous transportons dans d'autres fauteuils afin de donner le temps de desservir. Nous nous remettons autour de la table, ornée de mon abat-jour, et chacun essaie de faire quelque chose. Je commence par tirer mon aiguille. Mes yeux sont fatigués, les paupières s'alourdissent et je dors. Marie s'est mise à lire et dort depuis un quart d'heure. Mme de Galbois fait son crochet. Elle se trompe, frotte ses yeux et finit aussi par *roupiller*.

« Popelin est le moins endormi. Il cherche des rimes... Enfin neuf heures arrivent. Chacun de nous se lève, prend sa bougie et nous rentrons dans nos chambres. Les lits sont bons. Le mien est orné d'une bouteille d'eau chaude. Vous ne sauriez croire combien les petites chambres d'hôtel sont inconfortables par le mauvais temps. Malheureusement le lendemain recommence de même et le temps ne passe pas vite.

« La santé revient à vue d'œil. On mange, on dort, on se promène, seul ou à quatre... »

« Le temps ne nous a pas favorisés depuis deux jours. Hier pluie et vent sans discontinuer. Du reste cela me plaît. Chacun chez soi. Et de la bonne humeur. »

Indispensable et en faction permanente, les gens trop vertueux disaient Claudius Popelin « l'époux morganatique, » pour régulariser dans leur esprit une situation que l'on déclarait trop voyante pour être supportée sans sacrements. C'était bien mal connaître la Princesse que de la croire capable de tomber dans les errements de Louis XIV et de devenir Mme Popelin. Ses soucis allaient à d'autres objets.

Plus tard, en vieillissant, elle venait parfois s'épancher dans le sein d'une dame fort spirituelle, Mme H..., qui passait pour être une fille naturelle de Prévost-Paradol. Le chalet de Saint-James à Neuilly, où celle-ci habitait, avait reçu les visites de M. de Lamartine, flanqué de ses lévriers, et les tiroirs de commode des antichambres étaient remplis de lettres d'amour de Victor Cousin, d'Eugène Fromentin et de beaucoup d'autres moins célèbres qui traînaient négligemment et sans ordre, comme à la portée de tous.

Cette dame, que l'on appelait « la rivale de la Castiglione » aux beaux jours de Compiègne, était devenue une des nombreuses confidentes de Mathilde qui aimait à lui parler de mille affaires de son privé, en particulier du probe Claudius,

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

victime, parfois immolée, à coup sûr innocente, d'une amitié trop ombrageuse.

La dame de Saint-James se penchait alors sur des chagrins, parfois réels, parfois imaginaires, de la Princesse, et comme elle avait conservé une solide philosophie, dans la pratique de l'inconstance des hommes autant que dans leur fidélité intermittente, on bavardait pendant des heures pour finalement se réjouir de tout ce qui, contre vents et marées, demeurerait debout quand même, de satisfactions de l'esprit et du cœur. Tant de souvenirs prestigieux, témoins des passions comme des sentiments galants et passagers, tous flatteurs et favorables en somme, reposaient là dans ces murs ! Leur pouvoir apaisant venait sur cet automne. La Princesse partait de ces visites avec de plus fermes résolutions, concernant la nécessité d'une vie sereine, avantagée par l'amitié et par la pratique persistante de la peinture à l'eau.

Puis elle retombait dans ses tourments secrets. Ils lui tenaient compagnie comme s'ils eussent été des illusions.



CHAPITRE VII

SOUS LA RÉPUBLIQUE

RETOUR A PARIS APRÈS LA GUERRE DE 1870-71 ET LA COMMUNE
|| L'INSTALLATION RUE DE BERRY || LA RECONSTITUTION DU SALON
DE LA PRINCESSE || L'INTIMITÉ || LA TABLE || ÉLÉMENTS NOUVEAUX
|| MADAME DE GALBOIS, DERNIÈRE DAME D'HONNEUR || DIVERTIS-
SEMENTS || MOUNET-SULLY || PREMIER ACCÈS DE FOLIE DE GUY
DE MAUPASSANT || LE COMTE G. PRIMOLI || LES PROPOS DE MON-
SIEUR RÉNAN || L'ATMOSPHÈRE PATRIARCALE || MONSIEUR TAINÉ ET
LA BROUILLE « HISTORIQUE » || PARTICULARITÉS || LA MODE.



La dernière année de l'Empire avait donné à la Princesse plusieurs inquiétudes sur la stabilité du régime et autant d'indignations à grand orchestre, ce que l'on appelait ses colères impériales. Mais en juillet 1870 elle fut la première à entraîner tout le monde, au milieu de l'enthousiasme populaire, à la jubilation anticipée des victoires. Elle croyait fermement à leur éclat et à l'entrée triomphante des Aigles à Berlin. Le nom de cette ville n'était plus qu'une clameur unique qui, depuis le Corps législatif jusque dans les faubourgs, retentissait comme une canonnade. Il galvanisait les esprits, dans les salons comme dans les carrefours, et rendait tout le monde ivre de ce délire collectif qui ne présage rien de bon. Toute la tradition de la famille paternelle en avait vécu et elle ne pouvait pas s'y soustraire. Aussi la chute fut-elle grande quand, la veille du 4 septembre, l'Impératrice envoya à Saint-Gratien une personne de confiance pour apprendre à Mathilde le désastre dont elle avait reçu la première nouvelle par le ministre Chevreau.

Le lendemain, ce fut la fuite précipitée, à Dieppe d'abord, puis chez Charles Gounod. C'est par une ironie du sort que

SOUS LA RÉPUBLIQUE

cette Princesse — qui n'avait jamais aimé la musique — trouva, dans ces tristes circonstances, un abri chez un musicien.

Dans une vieille carriole, menée par un ancien marin, domestique d'Alexandre Dumas, et accompagnée de sa lectrice Mme de Galbois, du fidèle Giraud et de l'inébranlable Popelin, la Princesse gagna Rouen puis Valenciennes. Les débris de la Cour de Saint-Gratien traversèrent la frontière sans être inquiétés et, après quelques semaines passées à Mons, la Princesse s'installa à Bruxelles où elle fut surprise de trouver réuni tout ce qui restait du beau monde des Tuileries. Mais elle ne trouva pas le bel Émilien, le Superbe, l'Avantageux. La veille du 4 septembre, cet homme, si poli à l'ordinaire, avait filé sans seulement faire une visite d'adieux à sa vieille amie de la rue de Courcelles. Se sentant subitement redevenu Batave, il emporta sa fortune et ses Grands Cordons. A Lucques, il vécut encore vingt ans sans avoir cherché à augmenter sa gloire.

Voici venir le moment, pour ces reliques de l'amitié, de la grande épreuve du vrai et du faux, de la *proba*, comme on l'appelle dans le clergé. Il en est que l'on croyait en bronze. *On frappe et c'est du plomb*. Le souple Viollet-le-Duc, premier courtisan des deux Maisons, s'est éclipsé à son tour. Il ne veut plus connaître cette famille sur laquelle tombent le mépris et les sarcasmes du monde entier. Il est devenu « bon Républicain » et, dans une Arche de Noé pavoisée de drapeaux qu'il a dépouillés de leurs Aigles, le grand favori de Pierrefonds a sauvé du déluge ses commandes de l'État et il les porte ainsi, après la tempête, dans une terre rassérénée.

La Princesse est trop fière pour s'en plaindre à personne. Elle accepte la défection dans un dédain silencieux. Le 17 mars 1871, la Princesse, sachant que l'ex-Empereur — délivré de sa captivité dans cette Napoléonshöhe où le roi Jérôme avait tenu sa cour — allait passer la frontière belge à Herbestal, se rendit à cette station pour rencontrer son infortuné cousin. Une scène pénible s'y passa devant les employés de la gare allemande :

La Princesse en sanglots tomba dans les bras de l'Empereur, et cette démonstration violente de douleur était ce qui, dans

LA PRINCESSE MATHILDE

ces circonstances, pouvait être le plus désagréable au souverain vaincu. Il se tint droit, très froid, et, coupant cette expansion inopportune, il s'informa des détails de son voyage et demeura très calme jusqu'au moment de la séparation qui fut la dernière.

Ainsi s'acheva la suprême entrevue du fils de la reine Hortense avec sa cousine, à la veille de la Commune de Paris.

Plus de deux mois après, la Princesse quitta la terre d'exil et rentra à Saint-Gratien, l'hôtel de la rue de Courcelles ayant été confisqué comme Bien impérial. La propriété du lac d'Enghien — heureusement sauvegardée pendant l'invasion par des troupes du roi de Wurtemberg — devint plus que jamais la résidence d'été de la Princesse et, à son retour, elle salua le grand cèdre de son parc, *ses* roses, *son* atelier, ses choses familières, respectées grâce à sa parenté, avec une joie mélancolique comme à travers des abîmes.

Bientôt des vides se creusèrent, causés par la mort de ses amis des beaux jours. Théo, « le meilleur de la bande, » comme disait Flaubert, arriva, presque mourant déjà, à Saint-Gratien. Peu après il rendit son âme de poète, égarée dans les temps mécaniques. Prosper Mérimée, le père Dumas s'étaient éteints. Le tour du fidèle Giraud, du titan Flaubert arriva quelques années après. La situation de la Princesse, fort amoindrie par la chute du Régime, l'obligea à réduire son train. Elle fit de sombres coupes et se retrouva, moins fortunée qu'en 1850, une grande dame avec deux cent mille francs de rentes.

Elle était pourtant restée riche des amitiés qu'elle avait gagnées le long de sa vie et lorsque, ayant découvert rue de Berry l'hôtel de Lesparre, qu'elle appellera *sa chère petite boîte*, elle y installa sa diminution avec une dignité égale à son faste. Elle y reconstitua même son jardin d'hiver que le langage un peu comique des courtisans continuait à appeler « une féerie. » La vraie féerie fut surtout, en pleine République, la résurrection de son salon, après ces dix-huit années impériales qui, dans sa longue vie, ne seront plus guère que le souvenir d'un rêve rapide et éblouissant.

Tout depuis le nouveau régime était neutralisé dans des demi-teintes. On eût dit qu'une vague de fraîche raison, un vent du Nord, était venu sur la France, chassant les paillettes avec les crinolines et les cocodettes. Les choses étaient venues

SOUS LA RÉPUBLIQUE

à leur point où le bon sens et les sciences exactes ajoutaient à celui des affaires, pour faire de ce pays, si prodigieusement gai, une nation *de juste milieu*. La princesse Mathilde avait un esprit trop bien équilibré pour ne pas se rendre compte d'où venait le vent et ce qu'il importait de ménager par amour pour sa chère France qu'elle aimait avec passion et qu'elle eût été désespérée de quitter. M. Thiers, bon prince et en souvenir de Florence, oublia la colère dont il avait été l'objet de la part de Mathilde quand il avait parlé de « l'infortuné Ludson Lowe. » Il leva son séquestre de Paris et lui rendit ce qu'à Saint-Gratien l'envahisseur même avait respecté.

La Princesse se mit alors en devoir de coquetterie avec le régime démocratique, sans bassesse, mais en cherchant l'opportunité et la trouvant. Des rencontres fortuites avec les puissances du jour, les *dames* des présidents, lui créèrent une grande sécurité, même au moment des décrets d'expulsion des prétendants. Les purs, les irascibles lui reprochaient souvent cette attitude, mais elle tenait trop à son cher Paris où reposaient les cendres de son « dieu » pour ne pas faire des concessions. Le mot du roi Henri, « Paris vaut bien une messe, » la voix de son cœur la périphrasait avec assez de malice pour ne pas lui faire regretter ses politesses. Cette manière de penser du Béarnais se rapprochait de la sienne et la paix se fit ainsi aisément, sans querelles, sans bruit et sans sacrements.

« *Elle jacobinise !* » disait-on dans le noble faubourg, quand on vit qu'elle fortifiait sa situation dans ce régime « abject » qui avait renversé sa propre famille. Il faut bien dire que ces concessions, elle les faisait au meilleur compte, la République ne demanda aucun acte de dévotion.

La vie reprit son cours et l'intimité gagna à ce régime, si décrié par les générations vieillissantes. La Princesse lui devait le retour de ses biens et le droit à l'hospitalité. Elle conserva sa double royauté que personne n'avait pu lui prendre. Plus de trente ans encore elle fut l'âme de cette « bonne auberge *Au rendez-vous des Intelligences*. » Par une ironie charmante du sort, ce salon d'une Bonaparte aussi ardente, où l'on avait tant médité de la Cour impériale, ne bouda pas la République, et il fallait se montrer indulgents aux nouveaux maîtres quand on abordait les questions du jour.

Les visiteurs qui arrivaient dans l'aimable logis de la rue

LA PRINCESSE MATHILDÉ

de Berry étaient reçus par deux valets de pied. Tous deux avaient la taille et l'allure des services de palais de l'ancien Régime. Pour les invités « de la petite espèce » qui venaient pour la première fois c'était une façon de blâme. Des valets de chambre se partageaient le reste du service, aussi majestueux et d'un dévouement à toute épreuve. Ils étaient si *braves*, comme on dit dans le Midi ! Un jour ils fêteront leurs noces d'or avec la Maison.

L'un s'appelait Théophile et l'autre François. Ce n'était pas des « cariatides » comme les Cent-Gardes. C'était des familiers. La Princesse avait pour eux mille bontés, car son autorité ne s'exerçait jamais sur sa livrée. Là étaient ses parchemins. L'un des valets, interrogé par un ami de la maison sur son service, se plaisait à proclamer « qu'il n'y avait rien de mieux sur la place de Paris, » et quand on lui demandait pourquoi, il avouait : « *On n'est jamais sonné.* » Ce garçon disait vrai. La Princesse ne se servait jamais de son cordon en dehors de sa chambre et, souvent, quand elle avait besoin de quelque chose, elle se levait, se rendant elle-même dans l'antichambre pour donner verbalement un ordre. Elle trouvait cela plus simple, sans se douter que c'était même plus élégant que les pratiques soulignées du commandement des classes parvenues et autoritaires.

Après le vestibule, très noble avec ses tentures pourpres et ses bustes du couple impérial, on arrivait dans un petit salon, garni de canapés de satin cramoisi, également orné de bustes de la famille. La mère ne figurait plus dans la galerie. Espérons que « la meilleure de la famille, » comme l'appelait Napoléon, avait au moins une place au ciel... Celle-ci était remplacée par Hortense et Joséphine, les dames au cœur généreux. Madame-Mère trônait sur la cheminée et non loin la bonne hôtesse elle-même, par Carpeaux, dans la « splendeur de sa maturité. »

On pénétrait ensuite dans le salon intime. Là se trouvait le canapé de l'amitié. Là les dames de son cercle pouvaient s'asseoir à côté d'elle. Puis on bavardait. Les hommes recueillaient ce sourire dont elle avait le privilège et qui racontait des tas de choses gentilles et simples. Les propos allaient leur train. On accusait la Princesse de dire « tout ce qui lui passait par la tête et qui n'était pas nécessairement exact. » Mais sur le moment elle le croyait toujours elle-même. On pouvait appeler cela des vérités de cinq minutes. Elle goûtait avant tout la société de ceux qu'elle aimait. Moins difficile sur les

SOUS LA RÉPUBLIQUE

relations à l'approche de la vieillesse, visiteurs agréables ou ennuyeux, beaux ou laids, riches ou pauvres, une fois adoptés, ils demeuraient. Ce n'était plus la société qu'elle avait connue sous Napoléon III.

Au point de vue mondain elle agréait volontiers l'hommage des diplomates, accrédités à Paris, qui renouvelaient pour elle les égards dont elle avait joui en son beau temps. Elle continuait à aimer les peintres et les littérateurs, pour eux-mêmes, plus que pour leurs œuvres qui souvent ne s'associaient pas à son propre goût. Elle continuait son adorable souci de leur être utile, de les combler de surprises délicates, trouvant dans cette réserve de l'amitié tous les aliments de son intérêt et de sa passion. L'argent continuait pour elle à être sans aucun prestige, mais lorsqu'une heureuse chance unissait la culture ou une valeur morale à la richesse elle s'en réjouissait comme d'un effet harmonique qui rendait moins affreuse la puissance de l'or.

« Jamais on ne l'entendit récriminer sur la diminution de son plan social ou regretter la fortune dont elle avait joui et que les événements lui avaient ravie. Jamais elle ne fit nulle allusion amère à ses privations. Ce qu'elle ne pouvait plus se donner ne comptait pas pour elle. Les deux cent mille francs de pension que lui assurait la Russie s'augmentaient de quelques rentes que sa sagesse lui avait conservées. Ses charges étaient lourdes et l'achat de l'hôtel de la rue de Berry ne fut entièrement réglé que vers 1895. Il fallait faire des prodiges pour sauvegarder la face sous un régime où le Tiers-État avait remplacé la Cour. Sans s'être démocratisé, son salon conservait son niveau et elle jouissait de la conversation des hommes de lettres, des historiens surtout, à l'âge mûr, après la disparition des grands princes de la fantaisie.

Elle s'était trouvée du goût pour les médecins — sinon pour la médecine — elle les aimait *en dehors du bonnet pointu*. M. Dieulafoy était une figure préférée. Les artistes continuaient à jeter quelques palmes à son dilettantisme. La conversation ne cessait d'être variée, avec des cycles spirituels autour de la table ronde. A Paris comme à Saint-Gratien, il suffisait d'un élément nouveau, imprévu, pour servir pendant quelques jours de thème à des causeries générales d'où tout pédantisme était banni. Chacun apportait sa petite pierre, son impression, son paquet de potins.

LA PRINCESSE MATHILDE

L'entrée, dans le cercle de la Princesse, de la comtesse Rasponi, sa petite-nièce, venue de Ravenne pour quelques mois, dirigea les propos vers le tombeau de Théodoric et pendant quelque temps on ressuscita les tyrans de l'empire d'Occident, Honorius « et Compagnie. » M. Gebhart évoquait Canossa. On traversait sur des ponts fleuris les marécages de l'érudition, enjambant des siècles pour arriver jusqu'à la Duse, et, à la fin du dîner, on était tout étonné d'avoir tant circulé, chez une hôtesse qui détestait les voyages.

Émile Ollivier, avec sa prestigieuse éloquence, ranimait « les flammes tragiques » qui avaient englouti son Empire libéral, devant le comte Benedetti, l'ambassadeur « qui avec étonnement entendait sa propre histoire, sans pouvoir la reconnaître. » Souvent on évoquait les grands familiers, les Sainte-Beuve, Gautier et Flaubert, déjà si loin dans le temps et dont on cherchait déjà les silhouettes de bronze, sur les carrefours de leur ville natale. Parfois des discussions jaillissaient sur Mme de Staël, attaquée par la Princesse qui en aimait l'action, l'énergie par quelque côté, mais qui n'aimait pas la femme. On parlait de la princesse Wittgenstein, de Mme d'Agoult, puis on s'enfonçait plus loin chez les habitants de la vallée de Montmorency, chez Mme d'Épinay, les Houdetot.

Les visiteurs apportaient le bruit des divorces et des fiançailles, et la Princesse rappelait un jour à ce propos qu'on avait envisagé un moment le mariage d'une infante avec le Prince impérial. La sollicitude de Mathilde pour celui-ci l'avait amenée à aborder en toute franchise la question de la santé avec la reine d'Espagne. Contrairement à toute attente, elle trouva celle-ci rayonnante de confiance et d'optimisme. D'un large geste Sa Majesté la rassura :

« Soyez tranquille, ma chère, » s'écria-t-elle, « *le père de celle-là* avait une santé magnifique... »

Malgré ces assurances, les projets furent abandonnés et la seule victime de ces incidents fut le pauvre don François d'Assise. Isabelle ne reculait jamais devant le plaisir de divulguer dans l'intimité les défaillances « de son association. » Cette ombre d'époux avait une belle propriété à Épinay et, une fois par an, il venait, en grande cérémonie, mettre à Saint-Gratien ses hommages royaux aux pieds de la princesse Mathilde. « Après ses visites, » dit un familier, « Son Altesse

SOUS LA RÉPUBLIQUE

se trouvait généralement soulagée d'un grand malaise, venant de tous ces souvenirs accablants. »

Le ton général des propos dans la dernière période de la Princesse — quoique fort mêlé d'un certain médiocre, venant de la pénurie évidente des grands hommes — était resté celui d'un milieu cultivé, libre d'esprit et ne ressemblant guère au ton d'aujourd'hui. La Princesse eût été fort scandalisée si quelque audacieux eût risqué des allusions à bien des sujets qui, à l'heure actuelle, sont monnaie courante, et par ses réserves la maison conservait son air vieillot et une certaine atmosphère qui rappelait encore, la forme patriarcale des petites Cours d'autrefois.

Une personne qui, déjà depuis la fin de l'Empire, se tenait en service commandé auprès de la Princesse et qui avait *enjambé le fossé* avec elle, partagé les douleurs de la chute et les peines de l'exil, était Mme de Galbois, lectrice de Son Altesse. Après la guerre elle seule survivait dans ce qu'on appelait le service d'honneur de l'ancien protocole impérial. Elle seule désormais représentait cette Cour, dernier témoin de son faste sous le toit de la rue de Courcelles. Il n'est pas douteux qu'elle aimait la Princesse d'un attachement sans bornes. Cette circonstance ajoute à nos regrets d'avoir à la désigner comme la personne la plus comique de la maison...

Fille du colonel de Galbois, elle aurait pu, disait-elle — si elle avait voulu — être chanoinesse de Bavière. Mais, ayant dans son cœur des trésors insondables de sacrifice, elle avait renoncé même au mariage mystique et, par ce fait, gardé, jusqu'à un âge avancé, l'innocence et la fraîcheur d'âme d'une fleur de pommier. « A tout venant et à tout hasard, dit un témoin de premier plan, elle proclamait sa candeur, et ses ignorances étaient autant de prétextes pour les méchants de se gausser de ce qu'elle estimait sa *parure*. » A soixante-cinq ans encore elle était vêtue des couleurs les plus virginales et le blanc, le rose et le bleu ciel semblaient avoir été créés pour faire valoir les formes de ce « lys » qui si longtemps avait languì dans la serre, chauffée par un poêle...

Les cheveux modestes, encore assez blonds à un âge avancé, se partageaient en deux bandeaux plats de l'époque de M. Winterhalter. Son nez était très long et fort pointu, signe évident de curiosité. L'œil était fureteur, d'une fourmi à la recherche

LA PRINCESSE MATHILDE

de ses camarades. Le regard filtrait entre des paupières demi-closes, d'une suprême bienséance, laissant venir les choses, prêt à se défendre contre mille entreprises imaginaires et attaquant au besoin, mais sans parvenir à vaincre.

Sa tournure, rapportée des plus beaux jours du Second Empire, « consistait en une jolie taille, sans grâce aucune, malgré *le mouvement giratoire* que lui accordait le D^r Blanchard. Celui-ci complétait son diagnostic pour le décolleté du soir de Mme de Galbois : *Sternum de pigeon, dont je lui trouve, du reste, la cervelle.* »

« La baronne avait une réputation de bonté et de piété sans appel qu'il n'eût pas été bon de suspecter en sa présence. Elle était d'ailleurs persuadée qu'elle ressemblait d'une façon frappante... à Sa Sainteté Léon XIII et sa conviction l'avait amenée jusqu'à le lui dire à lui-même dans une audience au Vatican. » Sa Sainteté n'avait pas dissimulé sa bienveillante surprise, mais cet aveu, grâce à Dieu, ne fut, par la suite, l'objet d'aucun incident diplomatique.

La baronne, venant sans doute en droite ligne de la dernière Cour de droit divin, faisait fort bien la révérence, comme si elle eût été la dernière disciple de Sosthène de La Rochefoucauld. Le dimanche et le mercredi, elle offrait le thé rue de Berry, non sans montrer aux nouvelles couches ce que c'était que les bonnes traditions. Pour enfin lui rendre justice il faut dire qu'elle était bien « l'indispensable inutilité d'une petite Cour, réduite à ses extrêmes, au milieu d'une démocratie, et qu'elle remplissait avec onction le rôle d'une dernière dame d'honneur qui, de tous, est bien le plus ingrat. »

La princesse Mathilde, répondant elle-même à toute sa correspondance, aux flots de lettres de demandes, rédigeant même toutes ses invitations, faisant ses comptes de ménage et de cuisine, Mme de Galbois se trouvait investie de la dignité, honorable parmi toutes, de n'avoir rien à faire. On lui eût fait injure de penser qu'elle possédait la moindre culture. L'instruction obligatoire était pour elle un mot qui n'avait aucun sens et elle ne manquait pas de lui porter toutes les suspensions. C'était évidemment le seul moment où elle montrait vraiment quelque perspicacité.

Le seul don qui eût pu voler au secours de tant de candeur et qui l'eût tirée d'affaire dans le milieu où elle vivait était celui de l'assimilation. Par une malchance que tant de vertu

SOUS LA RÉPUBLIQUE

ne méritait point, ce don, elle ne l'avait pas. A son lieu et place, « elle ramassait des miettes, des propos qui volaient autour de la nappe et les servait ensuite à nouveau avec un bonheur d'inopportunité qui lui valait une sorte de renommée.

Son inexactitude la paraît d'une auréole. Elle arrivait à table comme dans un triomphe, le dîner commencé, en ajustant son corsage de sainte mousseline, sa guimpe *modestie*. Le jour du mariage de Lætitia, duchesse d'Aoste, à Turin, elle était entrée tout de go dans le salon de la reine Marguerite d'Italie, dissimulant sous les plis de son manteau de Cour, en velours bleu ciel, une pince à ouvrir les gants! Cible désignée pour tous les sarcasmes, la baronne était naturellement une des victimes du prince Napoléon. Le comte Benedetti, tout en la taquinant aussi parfois, représentait alors la défense et elle lui en savait gré dans un sourire timide et éperdument virginal.

Edmond de Goncourt et Primoli collectionnaient ses mots dont la niaiserie lapidaire était célèbre. En voici quelques miettes : On parle du « collier de la Reine » et elle dit : « Ne cherchez pas! Ce n'est pas la première calomnie de M. de Saint-Simon! »

Henri Lavoix arriva d'un voyage. Il avait visité Mycènes. Et elle dit : « En sortites-vous sur votre char, tel Hippolyte? »

Dans ses moments de profondeur philosophique, elle pouvait dire, parlant du commencement et de la fin du monde : *De l'Alma à l'Oméga*.

« Sainte-Beuve parlait beaucoup en public, affirma-t-elle un jour. *C'était avant tout un orateur.* »

Étonnement de Son Altesse et de ceux qui l'avaient connu. La baronne insiste :

« Parfaitement. On l'a entendu faire un superbe discours *sur les sucres!*

— Le diabète l'égarait sans doute, » dit M. Ganderax.

Un soir, elle annonce : « Nous relisons *Bouvard et Pécuchet*. Lavisso dit que c'est la seule œuvre posthume de Flaubert. »

Puis, zélée, la baronne cherche la première page de ce livre et dit : « Voyons un peu la dédicace qu'il a écrite à Son Altesse. »

Elle ne la trouve pas. Découragée, elle ferme le volume :

« Tiens! Il l'a oubliée! Il en a fait de si charmantes dans ses autres ouvrages. »

Un autre soir, on cherchait des noms de peintres dont le nom commence par l'initiale K. C'était le charmant jeu de société

LA PRINCESSE MATHILDE

autour de la table ronde. La baronne trouve tout de suite et annonce :

« Cagliostro ! ».

On parle de l'*Illiade* : « Achille, » apprend-elle à son voisin, « a eu le talon troué par une balle. »

On préparait à Saint-Gratien un appartement pour un jeune ménage, et la princesse Mathilde regrettait qu'un couloir séparât les deux chambres :

« Qu'importe ! » dit la baronne d'un air péremptoire. « Je puis certifier que mon père n'est jamais entré dans la chambre de ma mère. »

Silence général. On entend voler une mouche.

La baronne propose de prêter aux assistants son livre d'*Histoire concentrée* où elle fait toutes ses recherches. Lavoix demande quelle est la planète qui précède la lune de quelques instants et brille d'un éclat particulier :

« Oh ! M. Lavoix ! » s'écrie-t-elle, « à votre âge, vous ne connaissez pas la Grande Ourse ! »

La baronne affirmait avoir rencontré en voyage « une superbe Anglaise, ayant bien le type de sa race. D'ailleurs elle était Française » dit-elle, « mais son mari, Anglais, lui a greffé le type. »

« Princesse ! » dit-elle un jour à déjeuner, « j'apprends par une lettre que le duc de Leuchtenberg vend sa propriété. Il a deux vaches hongroises superbes que Son Altesse pourrait acheter. Elles donnent dix-huit litres de lait *et au besoin elles pourront servir d'étalons.* »

Après avoir entendu la lecture d'un ouvrage sur Christine de Suède, Mme de Galbois interrompt M. Gebhart et s'écrie avec ferveur : « On est heureux de penser que Monaldeschi a été tué après avoir dit la messe. » (*Rires.*)

— C'était un capitaine, madame ! rectifie M. Lavissee.

— Je veux dire... après l'avoir servie. »

Lavissee : « Ne confondriez-vous pas avec Thomas Becket ? »

Nous nous excusons de faire un sort à ces sottises. Mais en faisant un retour sur le passé, nous trouvons à la Cour de Weimar — dont plus d'un trait s'apparente à celle de la princesse Mathilde, — une figure aussi hilare qui remplit les jours de pluie d'un comique prodigieux. C'est la dame d'honneur de la duchesse Anna-Amélie, Mlle de Göchhausen, la

SOUS LA RÉPUBLIQUE

célèbre bossue, immortalisée par Goethe. Les propos de table étaient ainsi, grâce à Mme de Galbois, « personnage quasi shakespearien, » secoués de rires, et chacun après dîner se délectait de ces *farces* dont certains disaient qu'elles ne faisaient défaut que dans les poulardes...

Quand, rue de Berry, les invités passaient à table, ils trouvaient un maître d'hôtel, digne époux de Julie, la première femme de chambre. Dès le potage il décidait lequel des convives nouveaux il aimerait et lesquels il n'aimerait point. Il fixait ainsi promptement son choix et restait fidèle à ses préférences. Honneur à ceux qui étaient adoptés ! Ils recevaient des témoignages les plus marquants de sa faveur, visible sur sa face grasse et réjouie. C'est vers eux qu'il dirigeait le côté du plat où se trouvaient les bons morceaux, à eux qu'il désignait ce qu'il fallait choisir, sachant au besoin déconseiller des sauces quand il doutait de leur excellence.

Il jouait aux courses. Pareils à des oracles, ses renseignements, ses avis même sur les placements de Bourse, venant de source infailible, tombaient de ses lèvres avec l'autorité des grands initiés...

La table de la Princesse n'était pas recherchée pour son raffinement. Pour cette raison d'abord qu'elle n'y connaissait rien. Après 1871 il se trouvait encore des convives assez ingrats pour médire de la nourriture. C'était vraiment descendre un honneur et un privilège grandement enviable à un plan trop bas. Les ressources de la Princesse ne lui permettaient que le luxe des convives et ce régal valait bien les autres. Jamais d'ailleurs on ne parlait chez elle cuisine, vins ou domestiques. Ces sujets vulgaires étaient laissés aux classes inférieures de la société, et son dédain marquait, par ce seul trait, le ton supérieur de la maison.

Les menus étaient fort simples. La Princesse n'avait, pour savourer l'art gastronomique, ni goût ni beaucoup d'odorat. Elle mangeait de tout *comme au camp*, sans grand discernement et montrait seulement quelques préférences pour les plats italiens, et jadis pour certaines pâtisseries de sa jeunesse comme le *Zimmtstern*, une pâte de noisettes soufflée, à la vanille, en forme d'étoile, dont elle gardait le souvenir de la Cour de Stuttgart. Son indifférence pour les plats raffinés désespérait les filles d'Alexandre Dumas, qui, elles-mêmes, pour lui faire honneur, confectionnaient des mets exquis, lorsqu'elle hono-

LA PRINCESSE MATHILDE

rait leur père de sa présence. Sa seule haine allait aux épinards. C'était une vieille rancune contre son père Jérôme qui, à chaque repas, en avait fait servir à ses enfants « pour balayer les mauvais germes du corps. »

Quand, à table, la Princesse cherchait une date, un nom ou un fait dont un détail lui échappait, elle se tournait vers Théophile ou François pour les appeler au secours de sa mémoire. Ils rétablissaient, l'un ou l'autre, toutes ces choses, dans leur ordre chronologique. Parfois l'un d'eux s'autorisait même à se pencher sur la maîtresse de la maison pour lui souffler :

« Je crois que Son Altesse se trompe. Cette affaire s'est passée au dîner du roi de Suède... »

Une fois, Théophile alla trop loin. Il avait dit : « Son Altesse se rappelle, c'était le jour où M. Flaubert a eu son indigestion. » Le malheureux voulait dire son *indisposition*. Ce jour-là la Princesse le fit taire, regrettant d'avoir eu recours à ses lumières.

Aux réceptions la Princesse se rendait dans la fameuse serre que l'on tenait alors « pour la huitième merveille, » tout comme les Passages sur les boulevards, sous le Second Empire. Erreurs de la mode dont on est bien revenu. Un jardin sans pluie, des plantes sous vitrine, un paradis artificiel, un peu enfantin, avec son exotisme puéril, des arbres poitrinaires qui respiraient l'air enfermé, et même parfois l'odeur du gaz, et qui étaient au règne végétal ce qu'un lion empaillé est à la zoologie.

Dans cette fameuse serre on causait encore par groupes et la maîtresse du logis, droite dans sa robe de satin blanc et armée de son « éventail royal, » passait comme la reine des abeilles de l'un à l'autre, laissant derrière elle un discret parfum, *Le bouquet du comte de Chambord*, qui prouvait son éclectisme politique.

Quand la Princesse se retirait dans sa chambre, elle trouvait sa vieille Julie, vêtue d'une étoffe de foulard noir à fleurettes blanches, d'un tablier de taffetas, la poitrine ornée d'une chaîne d'or et d'un camée, dons de sa maîtresse. C'était un personnage considérable que l'on avait toujours connu, aussi fidèle à son poste, pendant un demi-siècle, qu'un grognard du Petit Caporal dans sa guérite.

Cette femme était un mouvement d'horlogerie qui s'emboîtait dans celui de son auguste maîtresse par la régularité combinée de leurs habitudes mutuelles. L'imprévu n'y avait

SOUS LA RÉPUBLIQUE

aucune place. Comme la Princesse ne croyait pas aux maladies et qu'elle les tenait pour des inventions effrontées des médecastres, Julie procédait à des exécutions rituelles et supprimait les médicaments par un automatisme qui n'avait jamais failli. Mais pour ne point faire de peine au pauvre docteur, Julie versait en conscience les gouttes aux heures prescrites, tenant les ordonnances bien exécutées sur le bureau. Après quoi elle jetait toute cette science inutile dans le seau de toilette.

Deux nièces de Julie remplissaient des rôles auxiliaires au service de la chambre. Alexandrine, qui avait été jolie et sage — « ce qui ne prouvait pas en faveur de son intelligence, » disait un libertin de la maison — et Eugénie, plus spécialement attachée aux chiens, ce qu'il ne fallait pas prendre pour une coïncidence désobligeante. Ces nièces portaient invariablement des robes à petits carreaux noirs et blancs, des cravates noires, un tablier d'alpaga et des montres d'argent, ce qui signalait leur degré inférieur.

Les petits chiens étaient les favoris de ce sanctuaire. Quand ils avaient témoigné de leur éducation négligée par quelque acte excessif, la Princesse n'appelait point au secours. Elle prenait un petit torchon dans un bahut, spécialement affecté à ce service d'honneur et, s'agenouillant près du délit, elle réparait de ses blanches mains ce qu'elle appelait une erreur passagère de ces pauvres créatures.

« On ne peut, disait-elle, demander ces services qu'à soi-même. »

Les pratiques, charmantes au fond, de la *Bonne ménagère* d'autrefois se prolongeaient ainsi pour elle dans l'exercice d'un office réputé pour subalterne. Sa robe agrémentée d'un tablier à bavette, elle se promenait chaque matin dans ses pièces, passant avec soin un petit plumeau sur les objets dont elle surveillait la conservation, ou un petit chiffon dans les coins où la poussière s'obstinait. Ainsi elle servait le thé, un peu au hasard, avec une simplicité bourgeoise qui étonnait. Sortant d'un bahut italien des gâteaux secs, d'un modèle courant, elle les offrait avec une magnifique indifférence pour les rites d'un luxe creux qui déjà s'établissait partout et qui remplaçait celui de l'esprit.

Après le thé, il lui arrivait de prendre dans sa bibliothèque un volume de *la Divine Comédie* et de lire tout haut un chant

LA PRINCESSE MATHILDE

qu'elle aimait, dans un beau délire verbal. Son accent, d'une grande pureté, enchantait les intimes et leur donnait un instant l'illusion d'un plan lointain.

La Princesse n'aimait pas les romans. Elle préférait les romanciers. Elle détestait la philosophie, elle aimait *ses* philosophes. Elle n'aimait pas le théâtre, elle aimait *ses* auteurs dramatiques. Elle prisait peu la poésie, elle aimait *ses* poètes. Pourquoi? Elle aimait la parole vivante, directe, claire, et quand Taine ou Renan parlaient, c'était une raison et une sonorité agréable qu'elle écoutait et non le monument de leur labeur écrit.

Quand Théophile Gautier, assis à ses pieds, jadis improvisait des sonnets, elle aimait en lui le délicieux chantre qui rénovait les plaisirs des Cours italiennes. Ce qui la subjuguait plus tard, ce fut l'Histoire. Elle la préférait à l'esprit. Elle l'incarnait si bien! C'est pour cette raison qu'elle avait aimé Sainte-Beuve, et quand on la voyait distraite par des pensées sombres, on lui proposait la lecture d'un *Lundi*. Elle y consentait toujours avec joie.

Plusieurs lectrices se succédèrent dans la maison. L'une d'elles avait failli y faire le « vide. »

« Méfiez-vous de ces créatures sans les connaître, dit-elle un jour à une visiteuse. Je viens d'en liquider une terrible. Quand elle entra dans le salon, elle nous flanquait la peste. Tous les hommes se sauvaient comme s'ils avaient le feu aux flancs. Si elle avait pu, elle les aurait battus... *Et moi aussi!...* »

Le jeudi, Dinah Félix, de la Comédie-Française, la sœur de Rachel, venait déjeuner et faire la lecture. Mais on l'interrompait souvent pour parler de l'inoubliable tragédienne. Mounet-Sully aussi arrivait parfois. Il lisait à haute voix, assis avec les familiers autour de la table ronde. Devant ses hoquets et ses sanglots, ses cris et ses fureurs, le délicieux bon sens de la Princesse lui faisait alors dire :

« Lisez sagement. A dix heures et demie je vous permettrai le *grand jeu*. »

C'est que, à Saint-Gratien, le dernier train partait à onze heures, et de cette manière la nature du grand artiste pouvait encore se donner un peu d'air sans accabler les autres.

« On n'a pas besoin de comprendre, » dit un jour, à son sujet, la Princesse. « Sa voix, *c'est cela la grande tragédie!* »

Quand une femme, aussi bien équilibrée que la Princesse,

SOUS LA RÉPUBLIQUE

fait, de toutes les exceptions, de tous les maîtres de l'intelligence et du talent, sa société quotidienne, c'est jouer avec le feu. Ce n'est pas sans danger que l'on réunit une pareille compagnie. Au bénéfice des conversations pouvait s'ajouter la menace des excentricités. Ce n'est pas sans péril que l'on est aussi intelligent. Ces cerveaux arrivaient parfois à la maison, exaltés par l'imagination ou par un labeur continu. D'autres, surexcités par un tempérament créateur qui cherche tous les extrêmes dans l'extase et dans le plaisir, éclataient parfois en ce qu'on peut appeler *la crise du génie*. Une sensibilité exaspérée, souvent morbide, inquiétait chez ces fils, « engendrés, » disait une dame de l'intimité, « par les muses dans les accouplements bucoliques et qui devaient être les résultats de rencontres hasardeuses. »

Ainsi Jules de Goncourt, à une de ses dernières visites à Saint-Gratien, eut une attaque de sensibilité fort pénible que la pauvre Princesse eut beaucoup de mal à calmer. Il l'embrassa subitement « *comme dans une attaque nocturne* » et lui chuchota des paroles d'amour. Avec Théo, jadis, elle eut à se défendre de scènes burlesques qui la contrariaient fort. Avec d'autres elle dut soutenir des luttes de passion inopportune qu'elle repoussait héroïquement... quand elle le devait.

La scène la plus pénible, et qui n'est point connue, se passa avec Guy de Maupassant. Il eut chez la Princesse sa première attaque d'aliénation mentale, à la suite d'une discussion avec l'amiral Duperré devant lequel il soutenait des projets insensés de guerre navale.

« Peu de jours avant la crise définitive, décrit un témoin, il avait fait une ascension en ballon et survolé le parc de Saint-Gratien. Le surlendemain, voulant raconter cette prouesse à Son Altesse, il vint déjeuner. A peine à table il parut étrange. Ceux des invités qui ignoraient les inquiétudes de son entourage comprirent pourtant qu'il se passait quelque chose. Un malheur planait, l'angoisse gagna bientôt tous les convives. Maupassant se mit à parler de manœuvres navales, d'expériences d'artillerie, de canons à portée incohérente, chaque coup présentant une fortune chimérique. On y lisait comme la hantise exaspérée de ces inventions, encore fabuleuses, qui animaient les esprits depuis l'apparition du « monstre locomotive » et une exaltation s'y remarquait, un orgueil de voir détruire, par une invention géniale, tous les ennemis de la France....

LA PRINCESSE MATHILDE

L'amiral Duperré, qui n'était pas averti de l'état de santé, déjà inquiétant, de l'auteur du *Horla*, voulut remettre les choses au point. Il se fâchait, discutait encore les arguments de Maupassant, lesquels, de plus en plus désordonnés, se pressaient sur ses lèvres. Le malaise grandissant autour de ce thème, quelques initiés firent signe à l'amiral et le prévinrent de l'inutilité de cette lutte oratoire. « La Princesse, abrégeant brusquement le dessert, se leva enfin, au grand soulagement de tous qui tremblaient littéralement d'émotion devant une catastrophe qu'ils sentaient imminente. »

Le lendemain, le malheureux fut enfermé et les courroies de la camisole de force se bouclèrent autour de ce beau conteur, accélérant les ténèbres de son cerveau.

Le plus grand admirateur des hommes de lettres était dans cette maison le comte Giuseppe Primoli. Par son esprit espiègle, ses familiarités amusantes, son désir de plaire et *d'être de la maison*, par sa souplesse aussi, il était, parmi les jeunes Napoléonides, celui qui avait toujours son couvert. Très jeune encore sous l'Empire, il avait été ébloui par ce commerce prématuré avec « les poètes de sa tante » et il suivait le bon Théo partout où il allait. Enfant gâté, souvent dégénéré en enfant terrible, il osait à peu près tout, sûr d'être toujours pardonné.

Il faisait *parent* mais non *famille*, dit fort justement, avec sa psychologie si nuancée, la comtesse Benedetti. Si la Princesse risquait une réprimande un peu sévère, il l'acceptait avec souplesse. Félin, cultivé, spirituel, curieux et *blagueur*, il savait voir et entendre, susciter, provoquer et conclure. Familier, il était également affectueux et sensible, ne négligeait que les amitiés fragiles mais soignait et flattait les autres. En résumé, on se réjouissait toujours de son arrivée. On ne regrettait pas toujours son départ. Ses audaces de langage, les rencontres saugrenues qu'il aimait à combiner lui procuraient souvent plus d'agrément qu'à ceux qui lui servaient de marionnettes.

Après la mort de la Princesse, il s'empressa de fréquenter davantage chez l'Impératrice dont le milieu lui plaisait naturellement moins, puisqu'elle détestait les farces et qu'elle ne comprenait rien au paradoxe. Il l'entoura beaucoup et fut un charme réel de cette maison. Après avoir longtemps exercé

SOUS LA RÉPUBLIQUE

une sévère censure sur le jugement des autres à l'égard de l'Impératrice, il se décida lui-même, après la mort de celle-ci, à publier des souvenirs, trop abrégés mais que malgré cela elle n'eût sans doute pas aimé connaître. Il cessa dès lors de faire le gardien autour de sa tante Eugénie et l'abandonna plus volontiers à la liberté des appréciations. Il lui conserva pourtant un attachement apparent, et plusieurs années après la mort de l'Impératrice, au cours d'un état de santé déjà fort diminué, il se plaignait parfois de la rareté de ses nouvelles...

Primoli, dès 1872, divertissait beaucoup la Princesse, et quand elle le traitait d'*insupportable*, c'est qu'elle se félicitait particulièrement de sa bonne humeur, de la drôlerie qu'il avait montrée et du mot qu'il avait lancé, avec l'espoir qu'il deviendrait pavillon. Page d'abord et un peu « bouffon, » mais Italien de la meilleure espèce, il était devenu, avec le temps, le familier inséparable, serviable, empressé, aimant à rapporter les caquets de la Cour et de la ville et à en faire jaillir le burlesque, parfois avec des airs mélancoliques qui donnaient de la gravité aux meilleures farces.

La Princesse disait en riant qu'à Rome, à cause d'une certaine onction qu'il avait dans la voix et dans les attitudes, les *Rouges* l'appelaient « *figlio di prete...* » mais qu'il devait être parent d'un cardinal. Parfois elle l'accusait plaisamment de « manger à deux râteliers » quand il revenait de chez l'Impératrice et qu'il versait sur la table sa provision de récits et de propos qu'il y avait cueillis. Elle-même ne lui demandait jamais ce qu'on y avait dit de sa maison. Elle préférait l'ignorer. On vivait depuis si longtemps sur le régime du silence et des lettres de circonstances.

Primoli avait un sens très aigu de la notabilité sociale, des honneurs à discerner et de ce qu'il était utile et prestigieux de fréquenter dans le monde. Celui du salon de la princesse Mathilde lui avait fourni un élément qu'il n'avait connu ni chez ses parents à Rome, ni aux Tuileries. Il flattait son penchant aux lettres pour lesquelles lui-même avait reçu des dons charmants, moins comme prosateur que comme poète. Mais sa nonchalance, une *paresse remuante* et une *activité stérile* lui avaient, une fois pour toutes, interdit de faire un effort. L'inspiration lui venait au moment où il s'y attendait le moins, pour soudain apparaître sur quelque feuille volante et s'éparpiller aussitôt.

LA PRINCESSE MATHILDE

Sa curiosité qu'il ne voulait point laisser paraître, il la montrait par une assiduité qui ne se pressait jamais, mais qui entourait étroitement les grands clients de sa tante. Il savait les écouter, causer avec eux, plaisanter surtout. La Princesse s'amusait de ses reparties, de ses tours. Mais elle ne réclamait pas son concours dans les échanges qui demandaient à sa pensée trop de profondeur, encore qu'il sût goûter tous les raffinements de l'esprit. Il était généreux et parcimonieux, fidèle, hospitalier et un peu capricieux. Il avait toutes les sensibilités avec de la frivolité. Des inquiétudes et des assurances, des audaces et des pusillanimités. On l'aimait et on l'évitait. « Il n'est pas bon, disait la Princesse, mais il est plein de cœur. »

Ce respectable ensemble de paradoxes la séduisait et elle posait cette figure au milieu de son échiquier pour le faire jouer contre les autres. Elle se donnait le plaisir d'avoir dans sa maison un esprit qui pût se mesurer avec eux sans déchoir. Il ne s'agissait pas de les battre. Elle ne lui en demandait pas tant. Mais il remplissait à merveille ce double rôle d'intermédiaire entre le poète et le seigneur, d'agent de liaison entre Paris et Rome, entre les Louis et Jérôme, car sous l'Empire il était encore trop jeune pour faire l'ambassadeur — courrier entre les Tuileries et la rue de Courcelles.

Le legs le plus important que Mathilde lui laissa, avec ses papiers, fut sa mission de prolonger son rôle de familier à Farnborough ou au Cap Martin, chez la veuve de Napoléon III. Celle-ci usa largement de cette société agréable et attentionnée. On regrettait que ces longs services de chambellan bénévole, un dévouement et un divertissement quotidiens, n'eussent été récompensés que par un tableau sans valeur dont le legs était comme une petite rancune. Sans même le toucher, il le transmit, discret mais ulcéré, au musée de la Malmaison. Il perdit ainsi d'un seul coup sa longue admiration, ne parla plus guère d'elle et accepta même qu'on la jugeât avec justesse sans se croire obligé de blâmer les audacieux.

L'auteur de *La Vie de Jésus* était resté, lui aussi, un beau fleuron dans la corbeille des intelligences qui ornaient le logis de la Princesse. Ernest Renan ayant été appelé à présenter sa famille rue de Courcelles, un fournisseur dit un jour à Julie, la vieille femme de chambre :

SOUS LA RÉPUBLIQUE

« Est-il vrai que votre maîtresse reçoit *des prêtres mariés*? »

La dévouée dignitaire des intimités, suffoquée de cette révélation, s'en vint d'un pas indigné vers sa maîtresse pour lui faire part de cette horreur. Elle fut fort étonnée de voir la Princesse amusée de cette calomnie. Celle-ci s'en empara aussitôt pour porter cette bonne aubaine dans son cercle, et de faire de ce mot, à son prochain mercredi, un sujet de conversation qui égaierait grandement la table ronde des érudits.

Mérimée, jadis, avait mis la compagnie en garde contre un grave péril. D'après une constatation faite par les meilleurs esprits et les plus prévoyants, il était manifeste, disait-il, et prouvé par tous les témoignages des survivants, « que tous les déserteurs de la Foi mouraient dans l'ignominie, et comme Voltaire, dans leurs excréments, et qu'on ne pouvait, contre un si affreux destin, prendre assez de précautions. »

Un convive, rappelant ces propos, les appliqua à celui qu'on avait appelé le « prêtre marié » et le menaça du même sort ignominieux. Sur quoi la Princesse répondit :

« Ah ! Non ! Je ne veux pas ! Ce pauvre Renan ! Ça ne se passera pas ainsi ! *Je le préviendrai !* »

Ce soir-là chacun renchérit sur ce sujet et inventa des supplices d'un genre inusité pour tous les convives dont le faubourg disait « qu'ils sentaient le fagot. »

Ayant sous les mains le savant historien du peuple d'Israël, la Princesse ne manquait pas de le consulter parfois sur les points capitaux de son orientation spirituelle. Un jour, elle lui dit :

« Sous quelle forme, M. Renan, voyez-vous la fonction du sacerdoce? »

L'ancien disciple du séminaire de Saint-Sulpice répondit, après ce court recueillement qu'il lui fallait toujours pour éviter les embûches des astucieux :

« Sous celle du ruisseau, Princesse, du ruisseau qui *arrose sans submerger*. »

Ce mot plut beaucoup à ce cénacle qui ne cessait de dénoncer les excès de la domination de l'Église. Les princes du clergé eussent trouvé là un grand sujet de mortification.

M. Renan, consulté par la Princesse sur le recrutement du clergé depuis la République, dit :

« La forte race paysanne, unie à la noblesse de province, en fournit les plus beaux sujets. Elles sont les colonnes de la

LA PRINCESSE MATHILDE

foi ancestrale et possèdent des trésors de crédulité, si nécessaires à un tel exercice. La robustesse, ou encore une certaine fragilité soutenue par le spirituel, leur permettent les nombreux actes de dévouement que réclame une paroisse, généralement exigeante quand elle est bonne et *aussi exigeante* quand elle est mauvaise... »

Puis, comme on avait goûté à loisir toutes ces périphrases que la Princesse appelait *de l'athéisme en papillotes*, il reprit :

« A côté de ce recrutement, il convient de noter l'élément bourgeois, d'une crédulité moindre, souche astucieuse et calculatrice, mais qui sait escompter le grand privilège moral du sacerdoce comme une source de bénéfices sociaux. Les mères trouvent dans leurs enfants une addition de promesses du ciel, et les pères une respectabilité et une forme nouvelle du fétichisme familial. »

Une autre fois, Renan dit :

« Entre le Nil et l'Euphrate il y a de la place pour la mer Morte, comme entre deux passions il y a de la place pour beaucoup d'indifférence. »

L'espiègle Primoli, toujours à la recherche d'une question ingénieuse pour embarrasser les prêtres — et même ceux qui avaient manqué l'être — demanda un jour à M. Renan comment il s'y prendrait s'il était appelé, par la confiance des peuples, à fonder une nouvelle religion. Il reçut la réponse suivante qui tomba sur lui comme une petite pluie de pénitences, s'échappant du grillage d'un confessionnal :

« Croyez-vous, monsieur, qu'il y ait des gens assez peu raisonnables pour me demander une chose si inutile ? Personne ne voudra m'engager à ajouter une erreur à toutes celles qui existent déjà dans le monde. »

Sur quoi la Princesse entendit terminer ce court colloque par ces mots lapidaires :

« Monsieur Renan est passé maître dans l'art des sous-tractions. »

Comment se dérober, dans ces conditions, au charme pernicieux de l'impiété ? On y nageait comme dans un fleuve de délices, mais, par un paradoxe que la plupart ignoraient et qui leur eût semblé inexplicable, la Princesse allait ensuite chaque soir — une fois parée de sa toilette de nuit et de sa lingerie ajourée — quérir un petit tableau italien qu'elle avait

SOUS LA RÉPUBLIQUE

ramené de « sa » Florence, pour prier devant lui, selon les règles de la dévotion ancestrale.

Il fallait, avec elle, éviter de tomber dans le labyrinthe des théories. Elle détestait le pédantisme et les spéculations des philosophes, leurs dissertations théologiques « *qui sur la tête des Pères de l'Église* » coupaient les cheveux en quatre. Plus elle les voyait se monter et plus volontiers elle les tenait pour peu. Son mépris alors atteignait cette limite du comique qui nous fut si bien conté par quelques observations de Lavisse. C'est les artistes et les poètes qu'elle aimait, parfois jusqu'à l'imprudence, et nous avons vu qu'eux-mêmes en faisaient pareillement pour elle, sans calculer les conséquences qui étaient dans un certain esprit de discipline et comme une constance bourgeoise qu'elle leur demandait par leur assiduité. Elle contre-balançait son aversion collective pour ce que Huysmans nommera « la prêtraille, » par un respect profond pour l'Église elle-même, immuable dans sa construction morale. Doublée d'une générosité et d'une sollicitude infatigables, cette hospitalité présidait à un échange verbal, si précieux pour les invités qu'il équivalait à un grand privilège.

Lorsqu'on se reporte aux images du polonais Chodowievsky, reproduisant des réunions de gens de qualité au XVIII^e siècle — à ces petites Cours d'Allemagne surtout où, autour d'une table ronde, une Princesse faisait du tricot, un peintre crayonnait, un convive faisait la lecture — on retrouve, transporté à un siècle en avant, la même table ronde et le même groupement de société, dans l'intimité du salon de la princesse Mathilde. Il ne manquait que la dame de compagnie devant le clavecin, que l'on eût cherchée en vain dans les habitudes privées et qui marquait l'éloignement sans retour de l'hôtesse pour le royaume mélodieux.

Avant d'aller se coucher, la maîtresse du logis ne manquait jamais de ramasser les croquis, les boutades jetées sur des bouts de papier par ses convives, pendant les causeries, ou en écoutant un quatrain improvisé par un poète. On posait des problèmes, on distribuait, comme dans les écoles, des devoirs d'écriture. Un familier l'avait bien dit : « c'était un beau pensionnat, avec des récréations, sous la protection d'une tête couronnée. » Parmi tant de notes curieuses sur les intimités de la Princesse, nous devons à la comtesse Benedetti le récit suivant où elle regrettait tardivement d'avoir eu, un soir, un

LA PRINCESSE MATHILDE

scrupule exagéré. Elle avait proposé le thème épistolaire que voici :

« Un monsieur donne rendez-vous à une jeune femme, mais comme il escompte le danger que la vertu de la dame pourra y courir par son esprit d'entreprise, il a la délicatesse — fort rare en vérité — de lui conseiller en même temps... de ne pas y venir. Alors rassurée par cette franchise du meilleur ton — qui est peut-être une ruse suprême — elle ose s'y rendre quand même. »

Autour de la table ronde ces messieurs se jettent dans la mêlée et c'est à qui écrira à cette innocente la lettre la plus astucieuse pour l'entraîner dans ses filets. M. de Ségur, Ernest Lavisse et d'autres en produisirent de charmantes dont ils firent lecture à la Princesse. Or au départ elle avait négligé de ramasser ces autographes et la comtesse Benedetti n'avait pas osé prendre ce que la Princesse avait abandonné.

« Sans doute, » écrit-elle, « la Princesse trouvait tout cela *un peu tiré par les cheveux*. C'était son expression lorsqu'on faisait de la psychologie. Ernest Lavisse charmait ces dames par la souplesse de son esprit, avec une préoccupation — bien excusable pour un austère normalien — de divertir, dans un lieu aussi rempli de fantaisies, un auditoire difficile, caustique et toujours prêt à la riposte. Il causait, lisait, se mêlait à des jeux. Tous les âges étaient heureux de sa présence. Il cherchait peut-être un peu trop à faire oublier ce qui restait en lui du professeur et aurait volontiers assumé — avec simplicité d'ailleurs — le rôle de confident, de confesseur laïque pour les dames. Cela ne lui allait pas très bien. »

Plus tard, à l'époque de l'affaire Dreyfus, les choses tournèrent assez mal. La fureur des grands jours éclatait dans la nervosité batailleuse des Français. La tempête entraînait aussi chez la Princesse. Elle déchira le testament qui instituait Ernest Lavisse légataire de tous ses papiers et c'est Joseph Primoli, le fidèle « Gégé » — dans les grandes occasions il se rangeait toujours de l'avis de la Princesse et il naviguait par là fort heureusement — qui profita de ce brusque revirement. Il resta le dépositaire jusqu'à sa mort.

Dans la composition du salon, depuis la République, la Princesse, qui tenait en suspicion les journalistes, acceptait pourtant volontiers les plus considérables, surtout quand ils

SOUS LA RÉPUBLIQUE

pouvaient se réclamer, en dehors de leur profession, de dons et de qualités acquises, susceptibles d'offrir un ornement à sa maison. Et puis ils apportaient leur science du quotidien, le bruit du jour et de la rue, que l'hôtesse ne détestait point. Les Cassagnac, le D^r Véron — madré personnage qui remplissait le boulevard de ses sentences et dont le ventre tenait le trottoir « jusqu'à boucher le Passage de l'Opéra » — Aurélien Scholl, divinité monoclée qui prenait le perron de Tortoni pour le balcon de l'Univers, Villemessant, figure de premier plan, caustique et lanceur de fusées, étaient du nombre. Ils divertissaient la table, ils étaient la gazette parlée. Un homme au visage tourmenté, Nestor Roqueplan, était parmi les ancêtres. Père de Marcelin Planat, fondateur de *La Vie Parisienne*, ami de Hippolyte Taine, de Morny, il était collaborateur et membre du conseil du théâtre impérial de Compiègne, où se produisait l'art dramatique de la Cour. Quant aux critiques, la Princesse les avait en aversion pour tous les mépris ou silences que ses amis, les auteurs, avaient subis de leur part. A la chute d'*Henriette Maréchal* des Goncourt, sortant comme une Bellone de ce combat héroïque, elle s'était écriée :

« Qu'est-ce que ces incapables qui se disent des critiques? Ils ne laissent jamais rien derrière eux que de la bave. »

Cette exécution sans mesure qui *emportait le morceau*, et qui ne se ménageait pas les concours nécessaires, s'équilibrait de ce qu'elle disait des journalistes en 1856 :

« Je ne les déteste pas. Premièrement quand ils sont sincères et secondement quand ils sont dociles.

— Est-ce les mêmes? » demanda un convive.

La Princesse répondit : « Ne dites pas de bêtises. »

Le salon connut la silhouette de M. Taine, homme probe, professeur studieux. La Princesse l'admire, mais aussi elle le reprend sur ses idées, le questionne, le discute. Elle a deviné en cet homme si savant un esprit nouveau *et comme une révolution*. Il plonge dans les âmes et dans les faits avec une franchise qui lui plaît, et son exécution du citoyen moyen la divertit par sa pénétration. Il la rend combative. Elle se met à remuer avec lui des problèmes sociaux, pour reprendre d'ailleurs ensuite avec plus de sérénité ses chers pinceaux.

Quand *les Origines de la France contemporaine* paraissent, nous la voyons fort alertée. Pas à pas elle surveille les raisons de M. Taine, se fâche pour *son oncle*, fait claquer les portes,

LA PRINCESSE MATHILDE

puis jette sous la porte de l'historien la carte *pour prendre congé* qui les brouille pour toujours. Elle pardonne tout, sauf un attentat à sa famille.

Un dialogue curieux a survécu de ces relations :

« Ce que vous avez écrit sur le bourgeois français, » lui dit-elle un jour, « est terrible. Il faudra qu'ils soient bien occupés de leurs affaires pour ne pas le découvrir un jour dans vos livres. »

Comme elle avait appris à voir clair dans ce féroce amour de l'argent, commun d'ailleurs à toutes les castes et *qui leur enlève jusqu'à la pudeur de le dissimuler*, elle connaissait ce sujet. M. Taine, derrière ses lunettes, avait riposté avec son calme méthodique :

« Que l'un ou l'autre le découvre, Princesse, cela est bien possible, mais ils ne s'y découvriront pas eux-mêmes. Il leur manque complètement la faculté de réfléchir sur ce qu'ils sont. »

La Princesse avait répondu :

« Eh bien ! M. Taine, vous l'avez fait à leur place. Vous les avez guillotiné. »

Et M. Taine acheva d'un air sobre :

« C'est bien leur tour. Fils de régicides... »

Dans son domestique la simplicité régnait chez la princesse Mathilde comme dans sa parole et dans ses opinions et jusqu'à sa garde-robe qui, sans être à la mode du jour, s'adaptait parfaitement à son physique et la rendait si harmonieuse.

« La mode ne me concerne pas, » disait-elle avec beaucoup d'à-propos. « C'est un esclavage auquel ne se soumettent que les gens dépourvus de personnalité. »

Une femme sur les cimes de la société ne la subissait pas en son temps. Elle la créait ou elle la dédaignait. L'Impératrice, la princesse de Metternich, Mme de Castiglione avaient eu ces initiatives. La dernière pour son seul usage. Là était le privilège d'un plan plus élevé de ne point suivre, *comme des caniches*, les inspirations astucieuses des fournisseurs qui, tantôt par-ci, tantôt par-là — avec un caprice qui semble imbécile dès qu'il a fait son temps — tirait les gens par le nez dans la direction que leur inspirait leur sens commercial.

La Princesse se rangeait à une manière de voir qui lui seyait fort bien.

SOUS LA RÉPUBLIQUE

C'est Worth, que ses amis appelaient *le magicien*, et ses ennemis *le butor*, qui habillait la princesse Mathilde pour les toilettes du soir. Avec elle — qu'il savait redoutable dans sa riposte, et sans appel — le célèbre artiste du ciseau disciplinait sa langue apostrophante. Il savait lui donner des modulations suaves, en face de cette majesté naturelle qui mettait les gens à leur place quand ils oubliaient d'où elle était issue.

En ne détaillant pas les robes des autres, elle dérogeait complètement des instincts féminins courants et jamais personne ne l'avait vue *regarder un bas de jupe*. Il était contraire à sa nature de juger le monde selon la façade extérieure et — en dehors d'un certain idéal masculin, dont elle admirait la plastique — elle ne jugeait que l'esprit et se délectait de l'éloquence.

Lorsqu'une personne lui paraissait élégante elle disait : « Elle est parfaitement convenable et bien mise. » Et cette absence de précisions soulignait son mépris pour le fétichisme des commandements de couture, auxquels succombaient la plupart.



CHAPITRE VIII

SAINT-GRATIEN

LE VOYAGE A TURIN || LE DÉCOR DE L'ÂGE MUR || LA VIE ET LES HABITUDES || L'ATELIER ET SES « COMPAGNONS » || LES PROMENADES DU PARC || LES GONCOURT ET LES CHIENS DE LA PRINCESSE || LA FOLIE DES ROSES || LES VOISINS || UN PAGE DE CHARLES X || LE LANDAU DE LA REINE ISABELLE || LE FAUTEUIL DU SCHAH DE PERSE || ALEXANDRE DUMAS || L'AFFAIRE DE « MADAME SANS-GÊNE » || LA RENCONTRE DE LA PRINCESSE AVEC NICOLAS II ET LA TZARINE AUX INVALIDES || LES DERNIERS JOURS || LA FIN.



DANS ce domaine qui était devenu sa Cour, la Princesse passait tous ses étés depuis la chute de l'Empire. Ses déplacements étaient fort rares et, à chaque retour, elle se trouvait heureuse de saluer son logis, si elle ne regrettait pas d'en être partie. C'est peut-être sa mère Catherine qui lui avait légué cet amour pour le logis : chaque fois que celle-ci se déplaçait, elle jetait, devant tout le monde, des baisers aux points cardinaux, saluant les meubles et les tentures en s'écriant : « Adieu, chère chambre ! Adieu, cher salon ! Adieu, chère alcôve ! » Et par là s'évadaient les romances qu'elle ne chantait pas et qui dormaient dans le cœur de ces enfants, de ces temps puérils.

Le seul déplacement qui avait plu à la princesse Mathilde fut son grand voyage de famille, celui de Turin pour le mariage de sa nièce Lætitia avec le duc d'Aoste. Accompagnée du comte Benedetti, l'ambassadeur, de la belle-fille de celui-ci — dont elle aimait tant le charme et l'esprit exceptionnel — et de la baronne de Galbois, elle avait, pour la première fois depuis l'Empire, emporté ses diamants royaux.

Frédéric Masson, invité du prince Jérôme, était de ce train

nuptial. La princesse Mathilde, tout en le tenant « pour un peu dangereux à l'égard de son Empereur, » aimait beaucoup le ménage de l'historiographe de la famille. Lui, lançait des coups de boutoir et n'admettait pas volontiers la contradiction. Au moment de la traversée du Mont Cenis il demanda à la Princesse la permission de la distraire et se mit à lui dire une longue généalogie d'après laquelle elle descendait des Stuart (par sa famille Wurtemberg).

En arrivant à Modane, Mathilde s'écria :

« Quelle chance vous avez eue, mon bon ami, de m'avoir tenue sous le tunnel le plus long de l'Europe pour m'ennuyer pareillement ! Vous n'auriez jamais réussi cela dans un salon. Quant aux Stuart... »

Plus tard, la princesse Lætitia Napoléon, au cours de nos promenades à travers les jardins de la villa Cynos — l'ancienne demeure de l'impératrice Eugénie — me parlait souvent de sa tante Mathilde. Elle s'attendrissait en de courtes exclamations où se mêlaient les trois qualités fondamentales de sa tante : franchise, autorité et sociabilité. Dans ces faits on retrouvait aussitôt le plus parfait air de famille, robuste, sincère, généreux, un peu apostrophant, rempli de bon sens, mais dans un apparent dédain pour les conventions étreintes, profondément dévoué à l'amitié. Il s'y ajoutait quelques rancunes cachées qu'elle ne manquera pas de faire suivre de plusieurs sanctions et de dispositions testamentaires, extrêmement audacieuses.

L'aversion, affirmée au grand jour, pour l'impératrice Eugénie — qui était comme une fondation de famille — elle la compensait par son affection pour la princesse Mathilde. Elle la soulignait même par une manière de lui ressembler en beaucoup de particularités, sans d'ailleurs arriver à l'égaliser au principal. Souvent pourtant on pouvait y savourer comme un prolongement affaibli de cette belle figure sans laquelle la France de ce temps-là se serait trouvée appauvrie d'une valeur sociale.

A Saint-Gratien, l'horreur des voyages était devenue chez la Princesse un état péremptoire. Dans ce lieu aboutissait tout ce que sa nature réclamait de divertissements sylvestres. Aller au delà de ces limites lui avait toujours semblé une imprudence dont tôt ou tard, elle devait payer la rançon.

Elle-même racontait plaisamment les effets de sa répugnance :

LA PRINCESSE MATHILDE

Furieuse d'avoir été entraînée un jour à visiter pour son agrément le port d'Anvers dont elle se moquait « comme de sa première chemise, » elle avait tiré les stores de la voiture pour ne rien voir... L'Empereur, en dépit des apparences, avait détesté les voyages autant qu'elle, et si par contre Eugénie en raffolait, c'était, disait la « cousine, » « en harmonie avec sa nature contrariante. »

Par une ironie délicieuse dont nous renonçons à chercher l'instigateur, Mathilde était devenue membre du Club Alpin, à la grande hilarité, sans doute, de son entourage. Un dimanche, le spirituel Grosclaude, retour du Mont Blanc, raconta toutes les péripéties de cette pénible ascension. La Princesse écoutait fort distraitement lorsque, tout à coup, elle finit par interrompre le charmant conteur en s'écriant :

« Et ces malheureux guides ? Combien de fois par jour montent-ils là-haut ? »

Quand on avait franchi l'antichambre de la villa de Saint-Gratien, d'un honnête style Empire, surélevée d'un étage, on se trouvait dans les salons tendus de Perse — la Princesse disait : « *Mes Perses et mes amis* » — Perses glacées à fond vert avec de grands bouquets de roses, ou à fond rouge avec des branches de lauriers-roses. Les murs des chambres étaient tendus avec des cretonnes à fleurs. Ce qui faisait l'orgueil de la Princesse — après la certitude d'être la nièce de Napoléon — c'était le fait que toutes ces tentures n'avaient jamais été changées depuis 1855 et, pendant près d'un demi-siècle, nulle humidité ne les avait rongées.

Les meubles de toutes les pièces — y compris ceux de sa chambre — étaient en acajou à filets de cuivre. Partout les mêmes bureaux à cylindre, les psychés, les commodes, les secrétaires, choisis jadis en compagnie de M. de Nieukerke. Les fauteuils, les canapés énormes étaient capitonnés, assortis aux tentures. Avec plus de goût que l'Impératrice — en restant pourtant dans le sens contemporain — elle savait ménager une atmosphère d'intimité à sa maison qui favorisait les conversations en petit comité, montrant un sens accusé de propriété pour tout ce qui était ses affaires dans son décor.

Les belles choses — et aussi les laides qui se trouvaient

chez elle — elle les aimait de la même ferveur avec laquelle elle pouvait donner son amitié aux gens les plus opposés. Quant au mobilier proprement dit, il lui était indifférent.

Sa chambre était tendue d'une perse grisaille avec un semis de bouquets et de grands oiseaux. Dans le salon qui la précédait on voyait les vases remplis de roses, ses enfants chéries. C'est cette pièce qu'elle traversait pour prendre l'escalier privé qui aboutissait à la bibliothèque. Dans sa chambre se trouvaient deux psychés, des bureaux, l'un avec porte-livres, une toilette vêtue de mousseline avec deux flacons, un lustre hollandais, des paniers à ouvrage sur pied, des rideaux de lit à volants. Un couvre-lit en filet italien.

Au pied du lit, sur un fauteuil capitonné, la Princesse posait chaque soir le fameux petit tableau de la Vierge qui servait à sa dévotion, ainsi qu'un crucifix.

Que ceci rassure les personnes inquiètes sur le sort de son âme ou contrarie ceux qui, pendant cinquante ans, se glorifiaient de la compter parmi les hérétiques, pour en avoir fréquenté un grand nombre... Ne cherchons pas les responsables. La vie des humains est une suite de paradoxes. Voilà donc l'intimité de cette ennemie de l'Église et de ses commandements, surprise dans son petit coucher. Le matin, elle-même rangeait ces deux reliques qui avaient passé la nuit à ses côtés et elle se trouvait en paix avec sa conscience, entre Sainte Mathilde et Sainte-Beuve....

Sa chambre avait deux fenêtres dont l'une donnait sur le lac et l'autre sur les hauteurs de Montmorency. Une grande porte ouvrait sur une terrasse, ombragée par une pergola de fleurs grimpantes. Elle était ornée de grands vases de faïence d'un style italien (ou Napoléon III, ce qui parfois revient au même). M. le Surintendant n'était plus là pour expliquer les distinctions, pour les bénir au besoin de son autorité infaillible.

Tous les matins, les enfants des amis, en séjour à la maison, étaient admis dans la chambre de la Princesse où parfois il se passait des choses horribles. Qu'on y songe : la bonne hôtesse leur permettait d'arroser les grandes fleurs de son tapis... avec un arrosoir « pour faire pousser les roses. » Ce grave malentendu avec la nature la laissait imperturbable. Un peu plus et elle encourageait ces méthodes jardinières. A quelle extrémité peut aboutir l'amour maternel des femmes vouées à la stérilité!

Parfois la comtesse Benedetti risquait une gronderie devant

LA PRINCESSE MATHILDE

ces petits malheureux, mais la Princesse l'interrompait sévèrement et lui reprochait la dureté de son cœur...

« Vous n'êtes pas digne d'avoir les enfants que vous avez... »

C'est dans sa chambre même, derrière un paravent, que la Princesse procédait à sa toilette. On la coiffait, enveloppée d'un long peignoir blanc à petite pèlerine et garni d'une profusion de fines broderies ajourées avec une jupe assortie. Ce vêtement lui servait de robe d'intérieur. Elle possédait aussi une robe de chambre violette à boutons de nacre, mais elle ne la mettait presque jamais.

« De fins bas de couleur rosée, des souliers de chevreau avec un bouton de marcassite, aux talons modérés, complétaient cette toilette intime. » Cette imposante blancheur circulait au milieu de ces portraits de l'Histoire de France, l'Oncle, le neveu, Hortense... Ses parents n'y figuraient point...

Elle avait les goûts de son temps — celui de Marie-Amélie, au fond — et personne n'eût osé critiquer ce qu'elle aimait. Ce qu'elle aimait était avant tout les amis, c'est donc eux qu'elle aimait dans leurs ouvrages. Elle ne changeait pas plus un tableau de place qu'elle n'eût changé sa coiffure qui déjà venait de si loin. Pour rien au monde elle n'eût varié le rythme de ses habitudes ni de rien de ce qui la concernait. Sa vie se trouvait bouleversée pour une seule raison : c'est quand un ami avait oublié son respect pour le grand Empereur.

Sous la République, la Princesse s'était réfugiée, avons-nous dit, dans le labeur de la peinture comme dans une fonction ponctuelle et rétribuée. On pouvait croire qu'elle courait pour éviter une amende quand, d'un pas accéléré, elle se rendait à son atelier. A Paris, rue de Berry, il était étroit, juste assez grand pour y recevoir ses professeurs. Après Hébert ce fut Lucien Doucet, puis en dernier lieu Marcel Baschet, qui l'aidaient de leurs conseils.

A Saint-Gratien, la vie était organisée sur le pied estival. Chaque jour après le déjeuner, la Princesse se dirigeait vers son atelier spacieux et se mettait à peindre à l'aquarelle. A une autre table se tenait le probe Claudius Popelin, dessinant et composant. Quand Hébert était en séjour il occupait la troisième place, encourageant les propos de la Princesse. Celle-ci le récompensa un jour de sa docilité en lui donnant un certificat d'incapacité, pour sa peinture à l'eau dont elle disait

qu'il n'y connaissait rien. Le grand artiste acceptait en souriant ces sévères critiques, mais bientôt, impatienté par ce défi répété suspectant son talent, il sortit de son humilité pour lui dire ce qu'il était, mais dans une forme si comique que l'effet espéré se réduisit à rien. Il se proclamait un peintre diplômé et ce terme commercial était bien fait pour mettre tout le monde en gaieté.

L'étiquette était bannie. Chaque invité pouvait demeurer dans cette pièce, à condition pourtant qu'il occupât ses dix doigts de quelque honnête ouvrage. Il était défendu de *traînailler*.

La Princesse avait un sens parfait de la valeur du temps. Elle méprisait les désœuvrés, ceux qui gâchaient les heures. Dans cette compagnie, attablée au travail, elle éprouvait ce bien-être familial qui lui venait de très loin, de la *Caminata* médiévale peut-être, où dans le logis d'autrefois on était ainsi groupé pour la veillée.

Les jours, fort rares, où elle ne peignait pas, elle brodait en écoutant une lecture. Par sa propre activité incessante l'oisiveté n'avait pas droit à l'hospitalité. Jamais on ne la voyait inoccupée, toujours debout, marchant, travaillant, causant. « Personne ne la vit jamais étendue, » dit une de ces dames familières. Nous en exceptons quelques personnes, sa vieille Julie, les filles de service et quelques autres...

Le dimanche, les pinceaux reposaient. La Princesse recevait dans l'atelier mais surtout dans la véranda. Les salons ne s'ouvraient que le soir. Alors la conversation prenait ce cours prestigieux qu'alimentaient, encore fort tard, les Alexandre Dumas, Gebhart, Renan, Lavis, Sardou, tant d'autres, pléiade intellectuelle de la République. « Gégé, » napoléonide et familier, excitait l'hôtesse aux confidences, et parfois aux indignations, qu'il recueillait comme les fruits de sa manière espiègle.

Les promenades dans le parc, les flâneries dans les allées spacieuses étaient un des rites de la maison. Ce qui les rendait parfois incommodes pour les causeurs qui aimaient le fil des idées, c'est qu'à chaque minute la Princesse se retournait vers ses chiens, angoissée pour leur sort pourtant si doux. Jamais nul familier n'avait eu la faveur d'une si continuelle sollicitude, et les Goncourt disaient jadis que, dans cette peur de voir ses chiens s'égarer, il fallait moins voir un acte de bonté que la

LA PRINCESSE MATHILDE

revanche des animaux sur l'esprit. Ils leur en voulaient de ne leur avoir jamais laissé achever une dissertation sur les Japonais ou sur le sort de Germinie Lacerteux.

Pour la Princesse, en dehors des enfants, qu'elle chérissait, il n'y avait point de sujet qu'elle voulût estimer à la hauteur de ses devoirs maternels envers Tom et Chin, ces trésors. Aux familiers ces petites créatures semblaient alors les deux pôles de cette vie royale. Chaque bon mot sorti de la bouche d'un homme, fût-il unique par son esprit, chaque phrase jaillissant du plus beau de l'éloquence, pouvait tomber vite dans une sorte de mépris et était tenue proprement pour rien, à la minute précise, sans cesse répétée, où Son Altesse — soudain pénétrée du péril que pouvait courir Chin, de l'ennemi qui derrière un buisson pouvait guetter la vie de Tom — coupait la voix de l'orateur. Tournant sur ses talons, l'hôtesse rappelait auprès d'elle ces petits perturbateurs.

« Il y a des moments, » disait Edmond de Goncourt, « où je voudrais les voir noyés ! Mais la Princesse serait capable de les remplacer et d'aimer les nouveaux autant que ceux-là. Alors à quoi bon ! Laissons vivre ces importuns. »

Après le thé on allait à la ferme, voir les paons, ou au « fleuriste, » cueillir des roses. Le sens de la Princesse pour la nature s'arrêtait aux fleurs comme à un reposoir, et sa région florale s'arrêtait au *miracle des roses*. Elle les amoncelait dans des corbeilles dont elle chargeait ces dames et elle ne reculait jamais devant leur fatigue, ni devant la chaleur accablante qui la laissait, elle, toute guillerette. Avec une sorte d'avidité elle se baissait sous le soleil le plus meurtrier, pour cueillir ces enfants roses, les assembler pour décorer sa maison.

Là était sa folie jardinière. Folie de bonne dame au cabriolet à brides.

« La Princesse, » dit une amie, « qui était la générosité même, n'avait que trois égoïsmes sur lesquels elle ne transigeait pas : ses roses, ses crayons, ses soies à broder.... »

L'allée, conduisant du château à l'embarcadère du « petit lac, » était coupée par deux avenues communales, l'une avenue Mathilde, l'autre avenue de Soisy. Cette dernière, en lisière du parc, était bordée de villas. L'entourage de la Princesse avait connu quelques-uns de leurs propriétaires, la

SAINT-GRATIEN

famille Terry par exemple. M. Terry avait été maire de Saint-Gratien sous le Second Empire. Son successeur, M. Hayem, était fier de sa « concitoyenne Altesse. » Il cherchait mille occasions de lui être agréable, tout en sauvegardant ce qu'il supposait la dignité républicaine et ses convictions politiques, assez avancées pour l'époque.

Il venait quelquefois au château. Son attitude n'était pas très protocolaire.

C'est à son propos que la Princesse, toujours rigoureuse pour l'emploi de la troisième personne, remarquait :

« Ce brave Hayem, il me dit « *vous* » comme une injure. *Vous* voulez qu'on refasse *votre* clôture? On *vous* la refera? »

Elle détestait ce mépris de son plan social et des règles, conservées même par le protocole de la République.

Dans ces parages vivait aussi une dame qui, pour flatter le voisinage impérial, gardait obstinément dans sa mise les modes du Second Empire, volants, chapeaux à larges brides, couleurs surannées, rouge *Solférino*, lilas *Saint-Cloud*, vert d'eau « *canal de Suez*, » *Pensée* rappelant les violettes des Tuileries! Elle avait observé que Son Altesse, lorsqu'elle voulait faire honneur à une visiteuse, la relevait de sa révérence et la baisait au front. Elle avait pour elle-même adopté ces façons et ne manquait jamais d'accueillir ses amies de cette manière princière. « Ce baiser, dit l'une d'elles, n'était rien moins que tentant, chacune, à tour de rôle, cherchant à s'échapper de cette étreinte. »

Le prince de Battenberg, beau-frère de la princesse Béatrice, venait parfois porter ses devoirs à la princesse Mathilde et l'entourage appréhendait sa venue, moins par timidité que pour quelques travers, bien anodins à distance. « C'était à qui se le passerait, » dit un familier. En l'attirant sous l'ombrage du grand jasmin d'Espagne, on le trouvait plus avantageux à fréquenter que dans un cercle fermé. Il était fort poli et aussi ennuyeux qu'il est d'usage de l'être dans beaucoup de ces maisons. C'est lui qui, un soir, tomba en arrêt devant un éléphant de bronze doré, agrémenté d'ornements émaillés. Épave d'une exposition universelle, il était depuis longtemps en pénitence, relégué dans un coin de la bibliothèque où la Princesse le laissait dormir, par habitude ou par horreur du changement.

LA PRINCESSE MATHILDE

Devant une admiration si franchement marquée pour cet objet délaissé, la Princesse, animée d'une générosité soudaine, enleva l'éléphant et le mit dans les bras du Prince.

« Emportez-le ! s'écria-t-elle, toute joyeuse. Je vous en prie !
En souvenir de Saint-Gratien ! »

Le Prince, fort embarrassé, mais sans doute heureux au fond de ce présent qui lui rappelait les voyages aux Indes, se confondit en remerciements et partit chargé de son pachyderme.

Dans l'avenue de Soisy habitait M. Franck, de l'Institut, savant philosophe, fort intéressant et presque aveugle. Sa fille, Mlle Franck, élevée par une tante tchèque, était un puits de science et, réunissant parfois des familiers de la princesse Mathilde, assoiffés d'instruction supérieure, elle faisait la lecture de *l'Histoire de Rome au Moyen Age* de Grégorovius ou elle récitait des poèmes barbares dont l'assistance recevait parfois le frisson sans les comprendre. La vie ne peut pas être une fête perpétuelle...

Au bord du grand lac était la maison de M. de Barberet, ancien page de Charles X, gentilhomme fort âgé — ainsi que l'indique cette charge — et qui apportait à Saint-Gratien le ton superlatif de la monarchie des Bourbons. Il venait parfois passer la soirée auprès de la Princesse, dans un habit noir et un pantalon gris perle qui rappelait les élégances lointaines de l'exil d'Angleterre et du château de Prague où son auguste maître avait tenu cercle parmi les derniers fidèles.

La Princesse, toujours attirée vers la monarchie et vers les souvenirs aussi qu'elle avait gardés de Louis-Philippe et de sa famille — qu'elle confondait parfois dans une même sympathie avec les Bourbons, — aimait ces façons d'un autre siècle. Volontiers, elle écoutait l'ancien page parler de M. le comte de Chambord, de son séjour à Frohsdorf, à la condition pourtant qu'il ne commît pas l'imprudence de parler de « Madame. » Elle détestait la duchesse d'Angoulême, non point pour sa sécheresse légendaire, la disgrâce naturelle — que les dévots au régime savaient si bien mettre sur le dos de ses seuls malheurs — mais pour une raison bien étonnante dans sa bouche :

« Cette femme affreuse, disait-elle, *qui ne pouvait pas avoir d'enfants !* »

Elle offrait parfois à son voisin un flacon de son parfum habituel, attention délicate et sous-entendue puisqu'il s'appe-

lait *Le Bouquet du comte de Chambord*! M. de Barberet recueillait alors cette odeur suave avec une onction qui lui rappelait les plus beaux jours de sa vie, et de son côté il apportait à la Princesse des offrandes pour ses œuvres charitables. Mais avec quel subtil raffinement il les lui remettait! En louis d'or reluisants que, le matin même, il avait fait astiquer par son valet de chambre, « afin qu'ils fussent dignes d'être touchés par d'aussi belles mains. »

« A Soisy-sous-Montmorency la Princesse avait encore comme amis les Mathieu Dollfus et leurs enfants Neuflyze qui avaient un joli château. La Princesse les aimait beaucoup et leur était fort attachée. Ils avaient des chevaux superbes et en grand nombre. Le matin ils montaient à cheval, l'après-midi ils se promenaient en phaéton répandant une élégance sportive dans tous ces parages. Presque tous les soirs, à cinq heures, ils sortaient leur coach. Son Altesse, qui ne comprenait ni les sports ni les locomotions, s'écria un jour, au moment d'un de ces fringants défilés :

« Écoutez-les, ces bons amis. Ils trompettent encore sur leur diable de voiture! Mais dites-moi à quelle heure ils *dessinent*? »

Elle ne pouvait pas s'imaginer la vie des gens sans crayons, passant leur temps à rouler sur les routes sans aucun motif impérieux et à taquiner des chevaux, sans plus.

Souvent le soir, et pendant vingt ans, les familiers avaient aimé à se grouper autour de Giraud jusqu'à la mort de celui-ci. *Courant aux armes* — on appelait ainsi ses crayons — il ajoutait aux nombreux albums enrichis de sa main quelques pages nouvelles. La Princesse, penchée sur le coin de son canapé, suivait alors avec l'assistance la création rapide de ses fantaisies dont l'habileté de l'artiste avait fait un véritable spectacle. Tous les « masques de la maison » défilaient ainsi et, s'il était curieux de feuilleter ces pages — où aucun n'était oublié et personne maltraité — il était autrement passionnant de *voir* cette main courir sur le papier. Ce cerveau en action rendait plastique les physionomies, passagères ou installées, de cette petite Cour. Il les enregistrait sans effort et les fixait par quelques traits décisifs qui en faisaient comme des êtres nouveaux, ombres burlesques et pourtant véridiques, dédoublant leur nature. L'image cheminait ainsi, inséparable désormais avec la réalité et la complétant, dans l'esprit de tous les contemporains.

LA PRINCESSE MATHILDE

Ce divertissement caricatural était fort goûté par les uns et fort appréhendé par d'autres. L'abbé Coquereau, l'imposant aumônier de la marine lui-même, n'échappa pas à ses crayons, et la Princesse se mettait alors *en état de gros péché*, car elle acceptait fort bien que Giraud traitât sans respect les *énormités terrestres et circulaires* de l'homme qui avait béni les cendres de Napoléon ! La vénération de la nièce pour celles-ci cessait alors de se confondre avec ce témoin et, pour ce jour-là, elle donnait des vacances à ses sentiments, doublement religieux.

Les femmes étaient épargnées, en principe, de ces hécatombes de ridicule, et la plupart se félicitaient de ce privilège, sans jamais être bien assurées d'en jouir vraiment, car avec ce diable d'homme les espiègleries étaient sans fin et ses tiroirs, toujours en désordre, remplis de malices. La Princesse elle-même se plaisait à se voir traitée de la sorte et cette liberté qu'elle accordait à *sa vieille Giraille* n'était pas le moindre témoignage de la manière si large dont elle concevait son commerce. Il la rapprochait de celle qu'elle avait pratiquée un jour lointain à un bal travesti chez Morny où, s'étant fardée et déguisée en gueuse, elle jouissait autant, derrière son masque, du plaisir d'être méconnue que de celui, plus grand encore peut-être, de contempler les invités, « ces perruches si bêtes dans leurs petites pomponnettes et les hommes se trémoussant si drôlement sur leurs pattes de derrière. »

L'âge avait rapidement calmé ses sorties dans le monde qu'elle dédaignait au fond et dont elle avait percé prématurément *la baudruche*. Elle retrouva son atmosphère de Marie-Amélie, éclairée par beaucoup de raison. Comme elle avait sa chaise à Saint-Philippe-du-Roule, elle avait sa stalle à Saint-Gratien. Le curé, pour honorer Son Altesse, faisait des messes très longues. Sa naïveté n'avait point de limite... « Il y ajoutait tout ce qu'il pouvait, » et la Princesse, trouvant ces pratiques un peu abusives, s'impatiait secrètement. Mais elle s'en soulageait parfois au départ en quelques mots brefs qui étaient « sa part du diable. » M. le marquis de Custine, qui fréquentait chez elle et qui, avec le Consul Cambacérès, avait plusieurs traits communs, n'avait-il pas dit d'elle ce mot charmant : *qu'elle était bonne et méchante, enfin tout ce qui peut plaire par le naturel*. Sa mimique était si expressive que les souris la comprenaient. Et puis elle savait la valeur du temps.

Le gros abbé Coquereau était ce qu'elle préférait dans le

SAINT-GRATIEN

clergé. Elle s'en rapportait pour le reste à la grâce de Dieu, en le priant sans doute de lui accorder un jour le bonheur d'être réunie à son oncle. Mais celui-là, *où était-il ?*

On ne dira jamais assez combien elle avait le culte de l'hospitalité. Ainsi elle détestait l'odeur des pipes. Tous ses amis le savaient, mais chacun avait la sienne dans sa poche. Et alors, les prenant en pitié, elle s'en allait chercher des tisons dans un vieux Rouen et allumait leurs pipes à la ronde sans murmurer. Elle ne savait pas se plaindre. Dans les plus grandes comme dans les plus petites choses, ce sentiment lui tenait lieu d'une expression d'élégance sans qu'il eût fallu chercher derrière lui un calcul apprêté. C'était une de ses pudeurs charmantes que l'on ne pouvait estimer que dans la longue fréquentation de l'intimité. Là poussaient les fleurs qui ne s'ouvraient qu'au crépuscule.

Le ménage royal d'Espagne vint la voir parfois. Don François d'Assise était un homme de faible prestance qui ne pouvait lutter avec les « géants » qu'aimait la princesse Mathilde. A un invité avec lequel elle était en confiance, elle dit après l'arrivée du roi :

« Vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas, si je ne lui fais pas la cour ? Ce Bourbon a fait trop de chemin depuis Louis XIV... »

La reine Isabelle lui plaisait davantage. Elle la voyait souvent. Leur manière d'envisager la vie, loin d'être la même, les unissait pourtant sur un point qu'elles avaient trouvé dès leurs premières rencontres : la franchise joviale des femmes d'un autre temps. Aussi les propos d'aller leur train, les rires, les confidences, que nul ne pouvait écouter. L'énorme embonpoint de la Reine, pour pénible qu'il était, favorisait ces tête-à-tête au fond d'un landau où elle rendait ses visites à Paris et qu'elle ne quittait pas, *parce qu'elle ne le pouvait pas*. Cette opération ne s'exécutait que par des prodiges d'adresse des valets chargés de ce service. Un ambassadeur nous raconta à ce sujet l'anecdote suivante : « Dans son hôtel elle avait fait monter un des premiers ascenseurs. Un jour, dans le vestibule, elle se trouva arrêtée devant cet appareil sans pouvoir y pénétrer. Elle se retourna alors vers le diplomate et lui dit en espagnol ce seul mot :

« *Poussel !* »

Pour le landau c'était le même petit drame quotidien, un

LA PRINCESSE MATHILDE

problème de physique entre le vide et le plein, impossible à résoudre. Sa Majesté ne consentait à cette cérémonie qu'une fois par jour, moins pour ménager son personnel que pour jouir d'un peu de répit. C'est donc au fond de cette voiture que la Princesse venait recevoir les visites prolongées de Sa Majesté. Le cocher une fois endormi, on pouvait causer sans témoin et nul indiscret n'écoutait aux portes. La Princesse s'amusait beaucoup de ces colloques dont certains lui rappelaient les sujets de Gargantua, et un soir, très en gaieté, elle rentra dans la galerie pour s'exclamer :

« C'est une bonne femme, et très drôle. *Elle n'a jamais fait souffrir que ses ressorts!* »

Un jour, elle vint à Saint-Gratien. Le prince Victor se tenait à l'écart avec le colonel Stoffel. Il paraissait tellement captif d'une conversation intéressante, que la Princesse, voulant l'attirer auprès de la reine, pria la comtesse Benedetti d'interrompre ce colloque. Celle-ci, voyant les deux hommes absorbés de questions techniques sur l'armée, n'osa pas appeler le Prince. La Princesse impatientée s'écria alors : « Bon! Ne l'appellez pas! Mais, vraiment, *c'est terrible d'avoir eu un grand-oncle militaire!* »

Quand le Sultan arriva à Paris, elle le contempla avec une aversion stupéfaite. Gros et court, elle le trouvait plus laid que redoutable. Une fois achevé son devoir protocolaire et expédié les compliments, elle se laissa tomber sur un canapé et dit :

« Est-ce qu'au sérail les places sont très recherchées en ce moment? »

La visite du Schah de Perse, Nasser Eddin, sera également une des choses les plus hilares de la vie de la Princesse. Il était accompagné d'un grand nombre de fonctionnaires et de son médecin-fétiche le D^r Tholozan, qui avait souvent parlé à la Princesse de son royal client. Elle le prenait pour « un sauvage endiamanté, » et une visite du Schah à Saint-Gratien ne lui fit pas changer d'avis :

« Un jour d'été, après déjeuner, un garde du lac d'Enghien prévint la Princesse de l'arrivée immédiate de Sa Majesté persane, puis, prenant le comte Primoli à part, il l'informa que Sa Majesté avait l'habitude de trouver partout où elle se rendait, non un trône mais pourtant un certain fauteuil qui,

SAINT-GRATIEN

dans une pièce voisine du salon de réception, devait être à sa portée, pour son repos ou pour tous usages qu'Elle jugeait convenables. Ravi de l'aubaine, « Gégé, » l'espiègle Primoli, mit toute la maison au courant de cette situation. La bibliothèque ayant été rapidement aménagée selon le protocole indiqué, notre Princesse, toutes perles dehors, attendit de pied ferme son puissant visiteur au bas du perron de sa villa.

Le Schah arriva, aigrette en tête, magnifique et étincelant. Salutations profondes, propos monosyllabiques. Le souverain ne se servait que de mots isolés, entrecoupés et faisant image. *Fleurs, lac, nièce, hommages, France, soleil.* Voyant dehors des enfants se balancer sous les arbres, le souverain prit à ce jeu un intérêt anxieux. Sur le ton d'une interrogation il se mit à répéter plusieurs fois : *Plaisir? Danger?*

« Mais non, Sire, *pas danger, plaisir* seulement! » affirma un familier. Le Schah se tourna alors vers son Grand-Vizir et lui ordonna de monter à son tour sur l'escarpolette. Soumis à son maître jusqu'à l'abnégation et toujours résolu au sacrifice de sa vie, ce dignitaire se mit donc à se balancer. Son rythme ralenti rassura le Schah, mais pas au point où il eût osé risquer lui-même sa précieuse existence. La conversation hachée se continuait assez pénible, lorsque le prince Louis-Napoléon entra. Quand Son Altesse nomma son neveu, le Schah, visiblement troublé, se leva et d'une voix émue, tout en contemplant le prince, il répéta à plusieurs reprises, sur une gamme ascendante : « Oh! Napoléon! Napo... léon! » Sans doute s'imaginait-il avoir en face de lui le vainqueur d'Austerlitz lui-même...

Le Grand-Vizir, sous les arbres, continuait son devoir sur la balançoire. Rappelé enfin à d'autres fonctions, il rentra au salon pour entendre le Schah, encore sous l'empire de son extraordinaire émotion, prononcer le mot attendu... « Gégé, » radieux, était sous les armes et, ayant vérifié les préparatifs, il s'apprêta à prendre la tête du protocole. Sa Majesté se rendit à la bibliothèque...

Ayant heureusement terminé sa lecture, l'auguste visiteur, rasséréiné, revint au salon, où le cercle des invités guettait respectueusement sa réapparition. Là, avec gravité, il prit congé de l'assistance. La Princesse lui offrit de le ramener à Enghien par le lac. Il accepta en héros ces nouveaux périls. Embarquée dans plusieurs bateaux, la compagnie prit la suite. Mais durant

LA PRINCESSE MATHILDE

le parcours Sa Majesté, hantée par la menace d'une mort accidentelle, montra sur ses traits toutes les marques de l'épouvante. Avait-elle oublié la vaillance de Xerxès, son illustre prédécesseur ? D'une voix morte, le Schah prononça vingt fois ces seuls mots : « *équilibre ! équilibre !* » jusqu'au moment où, délivré de tous ces dangers, il mit le pied sur la terre ferme. La Princesse rentra de fort bonne humeur de sa promenade.

Nous connaissons la sympathie de la Princesse pour la famille de Louis-Philippe. Sa reconnaissance pour l'accueil qu'elle avait reçu à Neuilly se doublait d'un goût pour les vieilles familles dynastiques de l'Europe dont elle était issue par sa mère. Sa religion pour l'oncle à part, ce sentiment était à la base de l'amitié vouée au duc d'Aumale. Elle le défendait, s'indignait avec lui à distance, l'admirait. Après l'amnistie, ils se rencontrèrent parfois. C'était comme deux compères dont le principal objet était de ne pas conspirer contre la République.

« Ils font la cour à Marianne, » disaient plaisamment les derniers Blancs d'Espagne.

Au fond, ils étaient seulement raisonnables.

Depuis la mort de Sainte-Beuve et de tous les héros de la première période, un des personnages les plus importants de l'histoire des lettres — et qui avait montré à la Princesse un si grand dévouement pendant la guerre de 1870 — lui était resté, Alexandre Dumas fils. Les propos de ce dernier, échangés dans le salon de la princesse Mathilde, avaient la légèreté de la vie fluide qui passe, de cette pénétration trop coquette pour être appuyée et qui ne s'attarde pas aux problèmes de la science, de l'Histoire et de ses pesanteurs.

Une fois, parlant des lointains jours, la Princesse le questionna sur cette Marie Duplessis qui avait servi de modèle à *la Dame aux Camélias*, « cette créature, » ajoutait-elle plaisamment, « que vous avez abandonnée et dont vous avez tiré tant de gloire. Que seriez-vous devenu si cette malheureuse n'avait pas été poitrinaire ? »

— Maître d'armes ! affirma Dumas. Avec une épée on gagne toujours sa vie. »

Et la Princesse d'achever :

« Il parle comme son grand-père!... »

Dumas soutenait un soir la thèse qu'une certaine cruauté était indispensable à l'écrivain pour avoir les coudées franches et que cela n'empêchait point son cœur de battre et d'être généreux. Mais s'attarder à une seule aventure était comme de retourner chaque matin à son bureau et d'y expédier le même dossier.

« Oui, disait la Princesse, je le vois bien ! Il faut du changement à ces messieurs. Ils piétinent les cœurs comme les vigneronns le raisin, avec leurs pieds ! »

Bien des orages étaient tombés, à Saint-Gratien comme à Paris, sur les amitiés éprouvées. Sainte-Beuve, Taine, Edmond About et Sardou furent les principaux sacrifiés dans les brouilles retentissantes, auxquelles Dumas échappa souvent par miracle, par la finesse de son esprit et une certaine prudence qui lui était venue devant des sujets auxquels il était téméraire de toucher. Le drame About à part, tous les autres furent exécutés pour des « crimes politiques. » Cependant quel tort elle s'était fait à elle-même avec cette censure impitoyable, se privant d'amis excellents qui la vénéraient et qui étaient l'orgueil de son salon !

Ainsi, à Marly elle avait deux amis qu'elle allait voir parfois à tour de rôle. Passant d'Alexandre Dumas à Sardou, elle unissait deux agréments de l'esprit à sa gourmandise des récits, sans toutefois exercer celle qui devait apprécier les vertus de leur cuisine. Quand elle venait chez l'un ou l'autre c'était un jour de fête pour chacun. Chez Sardou elle se laissait aller à cette griserie du Passé que le maître savait communiquer à tous ses visiteurs. Elle se délectait de cette animation, de ce génie de jeter dans le quotidien les figures et les scènes pour leur donner une vie nouvelle et dramatique.

Elle avait fini par aimer tellement ce coin, grâce à ces conteurs éblouissants et à leurs maisons, grâce au parc animé de leurs fantômes, qu'elle eût aimé s'y fixer. Mais ce n'était là qu'un caprice de quelques heures, et elle n'eût pu devenir infidèle pour longtemps à son cher Saint-Gratien où tous les poteaux de sa route indiquaient la direction de l'amitié.

Sur l'auteur de *Madame Sans-Gêne* la catastrophe, hélas ! arriva un jour d'un ciel serein. L'allée fameuse des Sphinx qui

LA PRINCESSE MATHILDE

bordaient l'entrée de la propriété Sardou « portait malheur à la nièce de celui qui, avec son armée, avait violé le mystère de l'Égypte, » et elle perdit un ami cher pour une querelle qui honorait sa persistance à vouloir son oncle un héros de l'Olympe et ses tantes des dragons de vertu. Ces susceptibilités, nobles mais un peu excessives, elle les avait communiquées à son *vieux page* « Gégé » Primoli. Celui-ci eut un jour une crise de désespoir, parce que Adrien Hébrard avait comparé le nombre des voyageurs, entassés sur une voiture de courses nommée *Pauline*, à celui qui s'était succédé dans la faveur de la princesse Borghèse...

Quand un culte de famille, parallèlement à une hantise collective, s'est haussé à une religion, que de croire à son état intangible est devenu un article de foi et que d'y toucher est devenu un sacrilège, même un familier frôlait l'abîme à chaque pas, dans un logis qui s'était érigé en oratoire. Mais on ne pouvait demander à des historiens tels que Taine, à des auteurs tels que Sardou de sacrifier à cette politesse de Cour leur art et toute leur science, la vérité enfin qui à des titres différents les animait et, à tout peser et au choix, si pénible qu'il fût, il fallait bien remplir son devoir envers la vérité, au moment fatal où il s'agissait de rendre hommage à sa conscience.

Là était pour eux le seul écueil de cette hospitalité si adorable, c'est qu'une heure pouvait arriver où il fallait la payer par un départ ou par une abdication complète de ce principe. Ceux qui ne traitaient pas ces sujets avaient la tâche plus facile et rien n'était aisé pour les autres comme de ménager, chez une telle hôtesse, des sentiments si respectables. Aussi ceux qui n'avaient pas à toucher professionnellement à l'histoire de Bonaparte jouaient sur le velours et ne risquaient guère leur place au coin du feu, dans ces salons si gentiment bavards, où les *libelles* volaient comme des libellules.

Sardou se rendait-il mieux compte que Taine du danger qu'il allait courir en mettant en scène cette famille? Pour Taine la matière ne souffrait pas de réplique. Elle était trop bien méditée pour subir la pesée d'une complaisance, altérant ou escamotant ces terribles vérités dont la *Légende de l'Aigle* n'avait fait qu'une bouchée. Mais Sardou qui, en auteur dramatique, s'était parfaitement documenté de son côté sur les scènes tragi-comiques précédant le sacre de Napoléon, se serait bien gardé de se priver de ses plus beaux effets scéniques

qui égayaient ce drame shakespearien, des éclats de voix de ces « joyeuses commères. » Alors il risqua l'aventure, trop confiant un peu en lui-même et assez léger pour s'imaginer que la Princesse lui ferait crédit sur ce sujet. A vrai dire, même ses rapports avec celle-ci — auxquels il tenait beaucoup, accidents charmants et toujours souhaités — ne pesaient plus guère en face d'un événement autrement grave où l'auteur, en quelques heures, jouait sa fortune et sa renommée.

« Lors de la première représentation de *Madame Sans-Gêne* (pièce dont Sardou partageait d'ailleurs la responsabilité avec son collaborateur Moreau), rapporte un témoin, « je me trouvais près de la princesse Mathilde. Je la vis assister à la scène de « dispute corse » des sœurs de Napoléon, puis soudain repousser son fauteuil. Sans avoir pris le temps de demander son manteau, elle donna un grand coup de poing à la porte de la loge et se répandit dans les couloirs avec sa suite.

« Cette sortie à grand fracas fut remarquée par toute la salle. Je l'entendis s'écrier : « Je ne puis entendre ainsi parler de ma famille ! » En descendant les escaliers, suffoquant de colère devant les ouvreuses alarmées, elle s'exclamait à plusieurs reprises : « Quelle indignité ! » Je la suivis discrètement, pour lui porter secours dans le cas où les admirateurs nombreux de Sardou eussent voulu se livrer à quelque éclat hostile. A chaque marche, la Princesse répétait « Quelle indignité ! » Dès que je la vis emportée par sa voiture, je remontai dans la salle, rassuré sur cet incident. »

Lorsqu'une si belle existence se penche sur son déclin, il ne suffit pas de quelques lieux communs pour la définir. Pas à pas on suit, avec une sorte de malaise grandissant, la marche lente de la vieillesse, vers le jour fatal où tout se brise, surtout lorsqu'on a connu les aurores de cette destinée. En jetant les regards en arrière sur la longue route parcourue qui a usé plusieurs générations, on voit le nombre des choses, essentielles peut-être, qui se sont dérobées à nous, évanouies dans la poussière des secrets. Une foule d'autres sont perdues que l'on eût pu saisir, mais que les gens ont jalousement emportées dans la tombe parce qu'elles portaient encore pour eux le sens de l'immédiat. Chacun gardait son propre quotidien, sous le sceau de son intimité et de sa discrétion.

Par là on mesure les vides qu'ils nous ont laissés. Devant

LA PRINCESSE MATHILDE

ces lacunes que personne ne saurait plus combler, il faut se résigner à avoir une suite d'images, parfois toutes différentes entre elles, où chacun reconnaît la sienne et renie celle du voisin. Ainsi nulle image ne réunira les suffrages de tous car chacun l'aura vue sous son angle comme ces artistes, interprétant une figure, font d'un même Être des images si variées que le modèle lui-même ne peut plus s'y reconnaître.

Nul, de ceux qui connurent la jeunesse de la princesse Mathilde, ne reconnaîtrait en elle la vieille dame que nous avons connue aux derniers jours de sa verdeur. Comme aussi les derniers venus ne reconnaîtront la jeune fille d'Arenenberg et de la Cour de Stuttgart. Mais mille choses ont survécu : sa franchise, son sens de l'amitié, sa belle colère que l'on disait volontiers corse, pour flatter ses origines. En affirmant que nous n'en savons rien, nous lui rendons peut-être un hommage égal.

Dans une correspondance de janvier 1886, remplie de tendresse pour « sa chère Maddy, » la Princesse s'inquiète de la santé de l'ambassadeur Benedetti, le beau-père de celle-ci, qui était tombé malade dans son île, le berceau des Bonaparte, et, à ce propos, elle écrit cette phrase : « Quelle maudite Corse, elle nous porte malheur!... »

Ce n'est qu'une boutade épistolaire, mais quel délicieux paradoxe que ce cri pour une femme qui tenait de cette île tout ce qui la rendait fière de vivre.

De plus en plus les pratiques multiples de ses affections s'adaptent à son âge : celles de l'amitié, de la sollicitude pour les amis de son choix grandissent encore. La tendresse qu'elle témoigne aux enfants prend des teintes de plus en plus maternelles. Un temps nouveau apporte des visages nouveaux et les rites journaliers se stabilisent de plus en plus, aquarelles et promenades, thés et propos sous la lampe. Le fidèle M. d'Ocagne, l'éminent savant, fait la lecture. Les présidents de République se succèdent à l'Élysée et les roses de Saint-Gratien sont toujours les mêmes et embaument ses jours. La conversation suit son cours normal, toujours libérée des sottises, mais s'adaptant davantage au plan incliné de l'âge que déjà parfois la mélancolie envahit sans raison apparente.

L'omnibus ramène, comme par le passé, de la gare proche « le nombre toujours incertain » des visiteurs qui arrivent pour distraire, égayer leur hôtesse, lui apporter les échos de la ville,

lire, réciter et peindre. Les chiens sont toujours à leur poste.

La dernière période de la princesse Mathilde est marquée par différentes étapes qui prolongent son grand prestige persistant. La visite à Paris, en 1896, des souverains Russes, est de celles-là. Malgré tant de vicissitudes venant du mariage Demidoff, elle avait conservé un goût très vif pour la Russie, et « ce petit vice moscovite » — au détriment de l'Angleterre — avait beaucoup été blâmé jadis aux Tuileries. Ses relations avec Pétersbourg étaient restées fréquentes, animées des souvenirs réciproques et de mille attentions, dont elle ne cessait d'être l'objet de la part des membres de la famille impériale et de l'aristocratie.

Avant son arrivée en France, le tzar Nicolas II fit prévenir le gouvernement qu'une de ses premières visites serait pour le tombeau de l'empereur Napoléon. Le ministre de la Guerre fit dresser des tribunes dans la cour des Invalides afin d'y grouper les familles des grands capitaines qui avaient illustré le règne de l'Empereur et dont les cendres reposaient au fond du sanctuaire.

La princesse Mathilde, à son tour, reçut de la République la faveur d'une de ces cartes d'invitation, « ce dont elle fut grandement étonnée, » dit un témoin.

Sans hésiter une seconde, et sans prendre nul conseil dans son entourage, elle retourna cette carte au cabinet du ministre en y ajoutant un billet de sa main dont le laconisme se réduisait à ceci : « Cette carte m'est inutile. *J'ai la clef.* »

Elle fit en outre savoir au gouvernement : qu'en prenant possession de *cette clef*, ou elle s'en servirait pour se rendre librement dans la chapelle à la place « dont le droit d'accès lui appartenait par droit d'hérédité, » ou elle s'abstiendrait complètement de paraître à la cérémonie.

Après deux ou trois jours d'allées et venues et de discussions au Conseil des ministres, le gouvernement, dans l'impasse d'une situation difficile, adressa à la Princesse — par l'entremise de l'amiral Duperré, le vieil ami — une invitation spéciale pour la chapelle, « afin d'y attendre et d'y recevoir Leurs Majestés. » C'est le président Félix Faure qui avait ainsi tranché la question de la façon la plus élégante.

Mme de Galbois, dame d'honneur — toujours sous les armes — ainsi que le baron Brunet, devaient escorter la Prin-

LA PRINCESSE MATHILDE

cesse dans cette mémorable entrevue, mais la nièce de Napoléon I^{er}, toujours si attentionnée pour la comtesse Benedetti (à laquelle nous devons, parmi tant d'autres, ce curieux récit), pria celle-ci de se joindre à eux.

« Le 7 octobre, à dix heures du matin, la Princesse quitta la rue de Berry pour se rendre aux Invalides, au milieu d'une foule immense, pressée sur le parcours. Avec une émotion extrême elle passa, sous le roulement des tambours, la revue des invalides faisant la haie le long de la cour. En pénétrant dans la chapelle elle aperçut un seul prie-Dieu, le sien. Les portes étaient grandes ouvertes. Peu après, une longue rumeur annonça l'arrivée des souverains russes et des milliers de voix se mirent à crier « Vive l'Empereur ! » dans cet édifice où reposait *l'oncle*. Nous offrîmes toute cette gloire à celui qui était dans le tombeau. »

Cette transposition s'imposait en effet. Nicolas II, en pénétrant dans le dôme, paraissait moins ému que timide. « Il s'avança vers Son Altesse, lui baisa la main et l'entretint pendant un moment. L'impératrice Maria-Féodorovna, comme figée, répondait par monosyllabes, plus souvent par un sourire contraint. Le Tzar se montra plein de déférence pour la Princesse, mais le couple impérial ne trouve pas un seul mot touchant l'événement qui les avait réunis devant ce tombeau, nulle allusion ni de lieu, ni de temps, ni de personne. Félix Faure, seul, trouva l'occasion d'être à la hauteur des circonstances et rappela la mémoire de *l'oncle*. Il invita ensuite la Princesse dans la loge présidentielle de l'Opéra. Mathilde, après avoir déclaré « que sa place n'était qu'aux Invalides, » fut l'objet de nouvelles courtoisies, puis, à la suite du Tzar, elle fit le tour du tombeau.

« Dès que Nicolas II et la Tzarine eurent disparu, les invités de choix firent irruption dans le sanctuaire. A leur tête se trouvait Joseph Reinach, le vieil ami de Gambetta, un des plus empressés et des plus éloquents à mettre aux pieds de la Princesse le témoignage de sa vénération.

« L'impression générale sur le Tzar fut une immense déception. Il semblait comme apeuré et sous le coup d'un attentat. La Tzarine, assez belle, mais fort congestionnée par l'émotion, montrait une timidité allant jusqu'à la gaucherie. Ses mouvements étaient saccadés et automatiques.

« Au déjeuner de l'ambassade de Russie, le duc de Chartres,

voyant les personnes les plus disparates réunies à la table impériale, dit à la princesse Mathilde :

« Toutes les confessions sont représentées. *On se croirait à la porte du Saint-Sépulcre.* »

Après le déjeuner, la princesse Mathilde monta seule dans l'appartement réservé à la Tzarine, pour voir, guidée par celle-ci, la petite Grande-Duchesse qui avait fait le voyage. Son sentiment maternel y trouva là une émotion immense, car elle eut le spectacle d'une jeune mère, littéralement folle de son enfant, heureuse de le retrouver, baisant ses petits pieds et les couvrant de caresses. Là seulement la Princesse eut la révélation d'une femme, terrifiée par le pays sur lequel elle régnait et qui reprenait son naturel dans sa nursery. »

Le salon de la Princesse s'était plusieurs fois renouvelé depuis l'Empire. L'âge d'or terminé avec sa chute, l'arbre s'était mis à refleurir quand même, avec des nouveaux venus. On pourrait intituler son salon *de Jules Janin à Barrès* ou *de Mérimée à Bourget*. Certes, le temps s'était diminué en élargissant le cercle. Les petits bourgeois de Saint-Gratien, étriés dans leurs mœurs, appelaient à présent le logis de Mathilde « *une maison de plaisirs*, » alors même que la sagesse y avait depuis longtemps élu domicile et que le probe Popelin s'était éteint, dernier flambeau de la pléiade. La mort du Prince Impérial avait déjà frappé cruellement la Princesse. De nouveaux deuils assombrirent cette petite Cour, Alexandre Dumas et Renan étaient partis, mais les éléments bien pensants continuaient encore à stigmatiser « l'amitié aveuglément obstinée » de la Princesse pour ce dernier. Quand il mourut, la bonne hôtesse dit :

« Tant de gens ont brûlé ce pauvre Renan de son vivant que l'on fera bien de le laisser tranquille, à présent qu'il est mort. »

Avant même la catastrophe du Bazar de la Charité qui l'impressionna vivement, le moral si robuste de la Princesse reçut une grave atteinte par la disparition des amis qui, de tous leurs dons, avaient orné sa vie. Une tristesse, chaque jour plus grande, s'installa en elle comme un sourd désespoir anticipé, précurseur des mauvais jours.

Son horreur de la solitude s'accrut encore. Autour d'elle elle cherchait les places vides dans l'atelier. Les avertissements du déclin la pénétrèrent et leurs effets se manifestèrent dans ses

LA PRINCESSE MATHILDE

paroles comme dans ses lettres. La même franchise avec laquelle elle avait partagé le monde en deux extrémités, sans intermédiaires, le bon et le mauvais, l'intelligent et l'imbécile lui commandaient à présent de séparer sa vie en deux parts : la bonne qu'elle avait déjà derrière elle, la mauvaise qui désormais l'attendait. Son bon sens, sa clairvoyance si raisonnable lui montraient le tournant comme une heure révolue où tout ce qu'elle avait aimé devait sombrer, y compris elle-même.

Les âmes pieuses accusaient de ce découragement « le néant qu'elle avait courti », mais « elle avait vu tant de bons paroissiens partir dans un état d'âme voisin de la révolte, » que sa tristesse n'était que l'effet naturel d'une perspicacité qui, une fois de plus, se montrait dans toute sa clarté.

Dans les premiers jours de juillet 1903 ce pressentiment devait être arrivé à son point culminant. Dans l'atelier qui avait entendu tant de propos gais et spirituels, le silence tombait. La Princesse, en montant son escalier privé, fit une chute qui lui fut mortelle. Une agonie de plusieurs mois, que nous n'avons pas à décrire, s'acheva en paralysie. Ramenée à Paris, elle s'aggrava de souffrances aiguës dont elle fut délivrée au lendemain du Jour de l'An 1904, entourée de la princesse Clotilde, des parents et des amis accourus à son chevet.

François Coppée raconta à cette occasion l'apparition spectrale de l'impératrice Eugénie qui finalement avait vu mourir tous les témoins de sa vie. Les rancunes étaient tombées depuis longtemps, avec les objets mêmes des rivalités, et la plus prestigieuse survivante d'un temps si mémorable ne trouva devant ce lit mortuaire que la majesté du silence. Son éloquence funèbre glissa sur le dernier souffle d'une femme dont la mémoire grandira sans doute avec le temps, comme un des derniers liens entre la vieille Europe patriarcale et lettrée et l'ère du grand nivellement social dont elle fut déjà le témoin et dont elle subit les premiers effets.

Le rideau est tombé sur la vieille femme sourdement désespérée. Elle avait senti la fin de toutes choses. Après sa mort, les amis se séparent. Ils ne se retrouvent plus. Quelquefois sans chagrin. Une chose n'est plus qui les a trop grandis pour ne pas les amoindrir par l'absence. Ce n'est pas une compagnie qui s'est constituée par son propre choix, en parenté élective. C'est une société extrêmement disparate, traversée des

SAINT-GRATIEN

ondes les plus hostiles parfois, de jalousies courtisanes, d'oppositions de caractères, d'ambition incessante de se pousser, d'absorber, de demeurer...

C'est la Princesse qui a réuni cette compagnie, ces légions de contradictions vivantes. Elle disparue, le lien se rompt totalement. Chacun suit sa direction propre et emporte un lambeau de celle qui a été l'âme d'un milieu social. Les uns retournent à leurs vieilles armoiries, à leurs vieilles aigles, d'autres bourgeoisement dans leur profession. Quelques-uns dans l'oubli provincial, très dignes et secrètement ulcérés des temps nouveaux qui ne laissent plus de place pour un milieu où ils ont régné. Chacun sent son vide à sa manière.

Voici le logis fermé. Les objets sont dispersés, les mains noires sont venues sur ce qui reste. La maison détruite ou déformée, les arbres coupés, le domaine loti, les horizons voilés. Quelques lettres, nullement sensationnelles, dorment sous des rubans fanés. Dans les salons nouveaux, les derniers survivants s'abordent sans se chercher. Ils se chuchotent quelques petits souvenirs, des mots, toujours les mêmes. Ou encore ils s'évitent, traînant derrière eux le dernier fiel des jalousies de Cour ou de rancunes anciennes. D'autres témoins se sont terrés. Ne leur demandez rien. Ils ne savent rien. Pour eux la vie est un cycle qu'on parcourt mais qu'on ne raconte pas.

La princesse Mathilde est entrée dans l'Histoire, moins par sa parenté avec l'Empereur Napoléon que par l'hospitalité offerte à la gloire de ses amis.



TABLE DES CHAPITRES



CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE

Les atavismes de la princesse Mathilde. — Traits généraux de son caractère. — Son physique. — Le décor de sa vie. — Son enfance. — Ses parents. — Premières années d'exil. — L'arrivée à la cour de Wurtemberg. — Le séjour à Stuttgart. — Les beaux jours de Louisbourg. — La mort de la Mère. — La visite à la reine Hortense. — Vagues projets de fiançailles. . . Page

I

CHAPITRE II

LE MARIAGE RUSSE

Nouveau séjour à Stuttgart. — Rupture des fiançailles avec Louis-Napoléon. — Séjour à Florence. — Monsieur le baron Thiers. — Le Tzarevitch chez le roi Jérôme. — Jules Janin, agent matrimonial du mariage Demidoff. — Les fluctuations. — La cérémonie nuptiale. — Premiers déboires. — L'arrivée à la cour de Nicolas I^{er}. — Le voyage à Moscou. — Première visite à Paris. — L'accueil de l'oncle Paul de Wurtemberg. — Les intimités de Neuilly. — Rupture conjugale. Page

45

CHAPITRE III

LA CONQUÊTE DE PARIS

L'apparition de M. de Nieuwerkerke. — Installation de la princesse Mathilde dans son indépendance. — La Révolution de Février. — Le rôle de parente souveraine après le coup d'État. — Le mariage de Mademoiselle de Montijo. — Les réactions de la princesse Mathilde. — Son frère mystérieux. — Le culte de la peinture. — Une visite à la galerie de beautés de la « Wilhelma » à Stuttgart. — Les relations tendues avec le roi Jérôme. — Les dernières années et la mort du Roi Page

77

CHAPITRE IV

LE SALON DE LA PRINCESSE MATHILDE

Les rapports avec l'Impératrice. — La naissance du prince impérial. — Les Siamois à Fontainebleau. — Le recrutement de son salon de la rue de Courcelles. — Abd-el-Kader. — Victor-Emmanuel II. — La visite de Louis I^{er} de Bavière. — Horace de Viel-Castel. — Les soirées du surintendant. — Prosper Mérimée. —

TABLE DES CHAPITRES

Les musiciens. — Madame de Castiglione. — Renan et les « Pestiférés ». — Les Aumôniers. — La position de la Princesse en face de l'Église Page 110

CHAPITRE V

LES AMIS : HOMMES DE LETTRES

Sainte-Beuve. — Théophile Gautier. — « Les sorties garçonnières ». — Gustave Flaubert. — Les Goncourt. Page 146

CHAPITRE VI

SUITE DES AMIS : LE SURINTENDANT

Le passé de M. de Nieukerque. — Le sculpteur. — Le courtisan. — La « gaffe historique » de la princesse Julie. — Les opinions politiques de la princesse Mathilde. — Pauline de Metternich. — Arsène Houssaye. — Eugène Giraud, dit « la vieille Giraille ». — Une boutade d'Alexandre Dumas. — Claudius Popelin. Page 165

CHAPITRE VII

SOUS LA RÉPUBLIQUE

Retour à Paris après la guerre de 1870-71 et la Commune. — L'installation rue de Berry. — La reconstitution du salon de la Princesse. — L'intimité. — La table. — Éléments nouveaux. — Madame de Galbois, dernière dame d'honneur. — Divertissements. — Mounet-Sully. — Premier accès de folie de Guy de Maupassant. — Le comte G. Primoli. — Les propos de Monsieur Renan. — L'atmosphère patriarcale. — Monsieur Taine et la « brouille historique ». — Particularités. — La mode. Page 200

CHAPITRE VIII

SAINT-GRATIEN

Le voyage à Turin. — Le décor de l'âge mur. — La vie et les habitudes. — L'atelier et ses « Compagnons ». — Les promenades du parc. — Les Goncourt et les chiens de la Princesse. — La folie des roses. — Les voisins. — Un page de Charles X. — Le landau de la reine Isabelle. — Le fauteuil du Schah de Perse. — Alexandre Dumas. — L'affaire de « Madame-sans-Gêne ». — La rencontre de la Princesse avec Nicolas II et la Tzarine aux Invalides. — Les derniers jours. — La fin. Page 226



COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD
11238-10-28.

DC 255 .M3 B3
Bac, Ferdinand Sigismund
La princesse Mathilde, sa vie

010101 000



0 1163 0216160 3

UNIVERSITY

Date Due

[illegible]

212372

